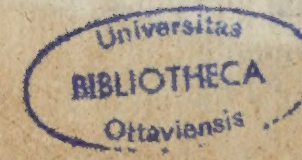



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS

AVEC

DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME SECOND.

A PARIS,

Aux dépens de RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXVI.

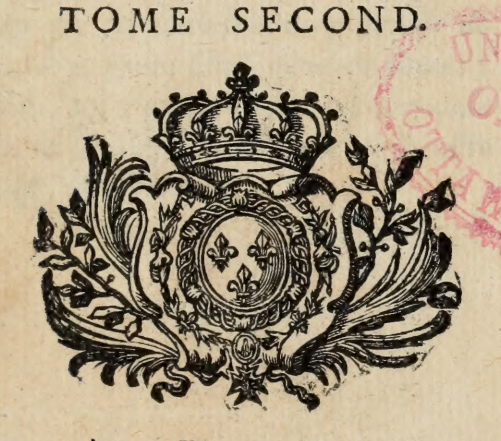
Avec Privilege du Roy.

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS, AVEC DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME SECOND.



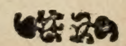
A PARIS,
Aux Dêpens de RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXVI.

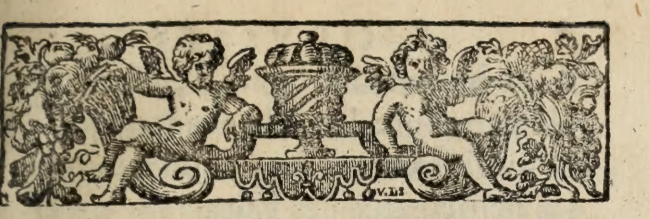
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Argument du Livre VIII.

ALcinoüs assemble le conseil des Pheaciens sur le port prés des vaisseaux, pour déliberer sur la demande de l'estranger qui est arrivé chez luy. On équipe un vaisseau pour son départ, & les principaux des Pheaciens sont invitez à un festin dans le Palais ; ils joüent ensuite au palet avec Ulysse, & on fait venir le chantre Demodocus, qui chante les amours de Mars & de Venus, & ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troye. A ce recit, Ulysse fond en larmes ; Alcinoüs, qui s'en apperçoit, luy demande le sujet de ses larmes, & le prie de luy dire qui il est, & d'où il est.



L'ODYSSÉE



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VIII.

L'AURORE avoit à peine annoncé le jour, que le Roy Alcinoüs se leva. Ulysse ne fut pas moins diligent. Le Roy le mena au lieu où il avoit convoqué l'assemblée pour le Conseil, & c'estoit sur le port devant les vaisseaux.

A mesure que les Pheaciens arrivoient, ils se plaçoient sur des pierres polies. La Déesse Minerve, qui vouloit asseurer un heureux retour à Ulysse, ayant pris la figure

d'un heraut d'Alcinoüs, eſtoit allée par toute la ville avant le jour, & avoit exhorté en ces termes tous les principaux des Pheaciens qu'elle avoit rencontrez : » Princes & » Chefs des peuples qui habitent cette » iſle, rendez-vous promptement au » Conſeil pour entendre les deman- » des d'un eſtranger, qui aprés avoir » erré long-temps ſur la vaſte mer, » eſt arrivé au Palais d'Alcinoüs, & » qu'on prendroit pour un des Im- » mortels.

Par ces paroles elle inſpira de la curioſité à tous ces Princes. L'aſſemblée fut bientoſt formée & tous les ſieges remplis. On regardoit avec admiration le prudent fils de Laërte. Auſſi la Déeſſe Minerve luy avoit inſpiré une grace toute divine, elle le faiſoit paroiſtre plus grand & plus fort, afin que par cette taille avantageuſe & par cet air de majeſté il attiraſt l'eſtime & l'affection des Pheaciens, & qu'il ſe tiraſt

avec avantage de tous les combats que ces Princes devoient proposer pour esprouver ses forces.

Lorsque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole, & dit: « Princes & Chefs des Pheaciens, es- « coutez ce que j'ay à vous proposer. « Je ne connois point cet estranger, « qui aprés avoir perdu sa route sur « la mer, est arrivé dans mon Palais. « Je ne sçay d'où il vient, si c'est des « contrées du couchant ou des cli- « mats de l'aurore : mais il nous prie « de luy fournir promptement les « moyens de retourner dans sa patrie. « Ne nous démentons point en cette « occasion. Jamais estranger, qui est « abordé dans nostre isle, n'a deman- « dé inutilement les secours dont il « a eu besoin. Ordonnons donc sans « differer qu'on mette en mer un « vaisseau tout neuf, le meilleur qui « soit dans nos ports, & choisissons « cinquante-deux rameurs des plus « habiles; qu'ils préparent les rames, «

» & quand tout ſera preſt, qu'ils
» viennent manger chez moy, pour
» ſe diſpoſer à partir, on leur four-
» nira tout ce qui eſt neceſſaire. Et
» pour vous, Princes, rendez-vous
» tous dans mon Palais, vous m'ai-
» derez à faire les honneurs à mon
» hoſte. Qu'aucun ne manque de
» s'y trouver, & qu'on faſſe venir le
» chantre Demodocus, à qui Dieu a
» donné l'art de chanter, & qui par
» ſes chants divins charme tous ceux
» qui l'entendent.

En finiſſant ces mots il ſe leve & marche le premier. Les Princes le ſuivent, & un heraut va avertir le chantre Demodocus. On choiſit cinquante-deux rameurs qui ſe rendent auſſi-toſt ſur le rivage, mettent en mer le meilleur vaiſſeau, dreſſent le maſt, attachent les voiles & placent les avirons. Quand le vaiſſeau fut preſt à partir, ils ſe rendirent tous au Palais d'Alcinoüs. Les portiques, les cours, les

ſales furent bientoſt remplies. Le Roy leur fit donner douze moutons, huit cochons engraiſſez & deux bœufs. Ils les dépoüillerent & les préparerent, & ſe mirent à table.

Le heraut amene cependant le chantre divin, que les Muſes avoient comblé de leurs faveurs; mais à ces faveurs elles avoient meſlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vûë en luy donnant l'art de chanter. Le heraut Pontonoüs le place au milieu des conviez ſur un ſiege tout parſemé de clouds d'argent, qu'il appuye contre une colomne à laquelle il pend ſa lyre, en l'avertiſſant de l'endroit où il l'a miſe, afin qu'il la puiſſe prendre quand il en aura beſoin. Il met devant luy une petite table ſur laquelle on ſert des viandes, une coupe & du vin. On fait bonne chere, & le repas eſtant fini, la Muſe inſpire à Demodocus

de chanter les avantures des heros. Il commença par un chant fort connu, & dont la réputation avoit volé jusqu'aux cieux ; il contenoit la celebre dispute qu'Ulysse & Achille avoient eüë devant les remparts de Troye au milieu du festin d'un sacrifice, & dans laquelle ils en estoient venus aux grosses paroles, ce qui avoit fait un tres grand plaisir à Agamemnon ; car ce Prince voyoit avec une extresme joye les premiers des Grecs disputer ensemble, parce que c'estoit là l'accomplissement d'un oracle qu'il avoit receu autrefois à Pytho, où il estoit allé consulter Apollon, lorsqu'un long enchaisnement de malheurs commençoit desja à menacer les Troyens & les Grecs par les decrets de Jupiter. Ce chant estoit si admirable & si divin qu'il charma tout le monde. Ulysse, qui fondoit en larmes, eut toujours la teste couverte de son manteau pour

cacher ſon viſage, car il avoit quelque ſorte de honte que les Pheaciens le viſſent pleurer. Toutes les fois que Demodocus ceſſoit de chanter, Ulyſſe eſſuyoit ſes larmes & rabaiſſoit ſon manteau, & prenant une coupe il faiſoit des libations aux Dieux. Mais dés que les Princes le preſſoient de reprendre ſa lyre & qu'il recommençoit à chanter, Ulyſſe recommençoit auſſi à répandre des larmes & à les cacher. Aucun des Princes, qui eſtoient à table, ne s'en apperçeut, Alcinoüs ſeul, qui eſtoit aſſis prés de luy, vit ſes pleurs & entendit ſes profonds ſoupirs; auſſi-toſt élevant la voix, il dit : Princes & Chefs « des Pheaciens, je croy que le repas « eſt fini, & que nous avons entendu « aſſez de muſique, qui eſt pourtant « le plus doux accompagnement des « feſtins; ſortons donc de table, & « allons nous exercer à toutes ſortes « de combats, afin que quand cet eſ- «

» tranger ſera de retour dans ſa pa-
» trie, il puiſſe dire à ſes amis com-
» bien nous ſommes au deſſus de
» tous les autres hommes aux com-
» bats du Ceſte & de la Lutte, à
» courir & à ſauter.

Il ſe leve en meſme temps; les Princes le ſuivent, & le heraut ayant pendu à la colomne la lyre, il prend Demodocus par la main, le conduit hors de la ſale du feſtin, & le mene par le meſme chemin que tenoient tous les autres pour aller voir & admirer les combats.

Quand ils arriverent au lieu de l'aſſemblée, ils y trouverent une foule innombrable de peuple qui s'y eſtoit desja rendu; pluſieurs jeunes gens des mieux faits & des plus diſpos ſe preſenterent pour combattre, Acronée, Ocyale, Elatrée, Nautes, Prumnes, Anchiale fils du charpentier Polynée, Eretmes, Pontes, Prores, Thoon, Anabeſinée, Amphiale ſemblable

à l'homicide Mars, & Naubolides qui par sa grande taille & par sa bonne mine estoit au dessus de tous les Pheaciens aprés le Prince Laodamas. Trois fils d'Alcinoüs se presenterent aussi, Laodamas, Alius & le divin Clytonée. Voilà tous ceux qui se leverent pour le combat de la Course. On leur marqua donc la carriere. Ils partent tous en mesme temps & excitent des tourbillons de poussiere qui les dérobent aux yeux des spectateurs. Mais Clitonée surpassa tous ses concurrents, & les laissa tous aussi loin derriere luy que de fortes mules, traçant des sillons dans un champ, laissent derriere elles des bœufs pesants & tardifs.

Aprés la Course ils s'attacherent au penible combat de la Lutte. Et Euryale fut vainqueur. Amphiale fit admirer à ses rivaux mesmes sa legereté à sauter. Elatrée remporta le prix du Disque, & le brave Lao-

damas fils d'Alcinoüs fut victorieux au combat du Ceste.

Cette jeunesse s'estant assez divertie à tous ces combats, le Prince Laodamas prit la parole, & dit :
» Mes amis, demandons à cet estran-
» ger s'il n'a point appris à s'exercer
» à quelque combat, car il est tres
» bien fait & d'une taille tres propre à
» fournir à toutes sortes d'exercices.
» Quelles jambes ! quelles espaules !
» quels bras ! Il est mesme encore
» jeune. Mais peut-estre est-il affoi-
» bli par les grandes fatigues qu'il a
» souffertes, car je ne croy pas qu'il
» y ait rien de plus terrible que la
» mer, & de plus propre à espuiser
» & anéantir l'homme le plus ro-
» buste.
» Vous avez raison, Laodamas,
» répond Euryale, & vous nous re-
» montrez fort bien nostre devoir.
» Allez donc, provoquez vous-mes-
» me vostre hoste.

A ces mots le brave fils d'Alci-

noüs s'avançant au milieu de l'assemblée, dit à Ulysse : Genereux « estranger, venez faire preuve de « vostre force & de vostre adresse, « car il y a de l'apparence que vous « avez appris tous les exercices, & « que vous estes tres adroit à toutes « sortes de combats, & il n'y a point « de plus grande gloire pour un hom- « me, que de paroistre avec esclat « aux combats de la Course & de la « Lutte. Venez donc, entrez en lice « avec nous, & bannissez de vostre « esprit tout ces noirs chagrins qui « vous devorent; vostre départ ne « sera pas long-temps differé ; le vais- « seau qui doit vous porter n'attend « qu'un vent favorable & vos ra- « meurs sont tous prests. «

Alors Ulysse prenant la parole, répond : Laodamas, pourquoy me « provoquez-vous en me piquant & « en aiguillonant mon courage ! Mes « chagrins me tiennent plus au cœur « que les combats. Jusqu'icy j'ay «

» essuyé des peines extresmes & sou-
» tenu des travaux infinis ; presen-
» tement je ne parois dans cette as-
» semblée que pour obtenir du Roy
» & de tout le peuple les moyens
» de m'en retourner au plustost dans
» ma patrie.

Le fougueux Euryale ne gardant plus de mesures, s'emporta
» jusqu'aux invectives, & dit : Es-
» tranger, je ne vous ay jamais pris
» pour un homme qui ait esté dressé à
» tous les combats qu'on voit establis
» parmi les peuples les plus celebres,
» vous ressemblez bien mieux à quel-
» que patron de navire, qui passe sa
» vie à courir les mers pour trafiquer,
» ou pour piller ; ou mesme à quel-
» que escrivain de vaisseau qui tient
» registre des provisions & des pri-
» ses ; vous n'avez nullement l'air
» d'un guerrier.

Ulysse le regardant avec des yeux pleins de colere, luy dit :
» Jeune homme, vous ne parlez pas

bien, & vous avez tout l'air d'un «
écervelé. Certainement les Dieux «
ne donnent pas à tous les hommes «
toutes leurs faveurs ensemble, & le «
mesme homme n'a pas toujours en «
partage la bonne mine, le bon es- «
prit & l'art de bien parler. L'un est «
mal fait & de mauvaise mine; mais «
Dieu répare ce défaut, en luy don- «
nant l'éloquence comme une cou- «
ronne qui le fait regarder avec ad- «
miration. Il parle avec retenuë, il «
ne hazarde rien qui l'expose au re- «
pentir, & toutes ses paroles sont «
pleines de douceur & de modestie; «
il est l'oracle des assemblées, & «
quand il marche dans la ville, on «
le regarde comme un Dieu. Un «
autre a une figure si agreable qu'on «
le prendroit pour un des Immor- «
tels; mais les graces n'accompa- «
gnent pas tous ses discours. Il ne «
faut que vous voir; vous estes par- «
faitement bien fait; à peine les «
Dieux mesmes pourroient-ils ad- «

» jouter à cette bonne mine, mais
» vous manquez de ſens. Vos paro-
» les eſtourdies ont excité ma colere.
» Je ne ſuis pas ſi novice dans les
» combats que vous penſez. Pendant
» que j'ay eſté dans la fleur de la jeu-
» neſſe, & que mes forces ont eſté
» entieres, j'ay toujours paru parmi
» les premiers. Preſentement je ſuis
» accablé de malheurs & de miſeres.
» Car j'ay paſſé par de grandes eſpreu-
» ves, & ſouffert bien des maux &
» bien des peines dans les diverſes
» guerres où je me ſuis trouvé, &
» dans mes voyages ſur mer. Cepen-
» dant quelque affoibli que je ſois
» par tant de travaux & de fatigues,
» je ne laiſſeray pas d'entrer dans les
» combats que vous me propoſez.
» Vos paroles m'ont piqué juſqu'au
» vif, & ont reveillé mon courage.

Il dit, & s'avançant bruſquement ſans quitter ſon manteau, il prend un diſque plus grand, plus eſpais & beaucoup plus peſant que

celuy dont les Pheaciens se servoient. Et aprés luy avoir fait faire deux ou trois tours avec le bras, il le pousse avec tant de force, que la pierre fendant rapidement les airs, rend un sifflement horrible. Les Pheaciens, ces excellents hommes de mer, ces grands rameurs estonnez & effrayez de cette rapidité, se baissent jusqu'à terre. Le disque poussé par un bras si robuste, passe de beaucoup les marques de ses rivaux. Minerve, sous la figure d'un homme, met la marque du disque d'Ulysse, & luy adressant sa parole, elle luy dit : Estranger, « un aveugle mesme distingueroit à « tastons vostre marque de celle de « tous les autres, car elle n'est point « meslée ni confonduë avec les leurs, « mais elle est bien au de-là. Ayez « bonne esperance du succés de ce « combat, aucun des Pheaciens n'ira « jusques-là, bien-loin de vous surpasser. «

La Déesse parla ainsi. Ulysse sentit une joye secrete de voir dans l'assemblée un homme qui le favorisoit. Et encouragé par ce secours,
» il dit avec plus de hardiesse, Jeunes
» gens, atteignez ce but, si vous pou-
» vez ; tout à l'heure, je vais pousser
» un autre disque beaucoup plus loin
» que le premier. Et pour ce qui est
» des autres combats, que celuy qui
» se sentira assez de courage, vienne
» s'esprouver contre moy, puisque
» vous m'avez offensé. Au Ceste, à
» la Lutte, à la Course, je ne cede
» à aucun des Pheaciens qu'au seul
» Laodamas, car il m'a receu dans
» son Palais. Qui est-ce qui voudroit
» combattre contre un Prince dont
» il auroit receu des faveurs si gran-
» des ! Il n'y a qu'un homme de
» néant & un insensé qui puisse def-
» fier au combat son hoste dans un
» païs estranger ; ce seroit connois-
» tre bien mal ses interests. Mais de
» tous les Pheaciens, je n'en refuse

ni n'en méprise aucun. Me voilà « prest d'entrer en lice contre tous « ceux qui se presenteront. Je puis « dire que je ne suis pas tout à fait « mal adroit à toutes sortes de com- « bats. Je sçay assez bien manier l'arc, « & je me vante de frapper au milieu « d'un nombre d'ennemis celuy que « je choisiray, quoyque tous ses com- « pagnons qui l'environnent ayent « l'arc tendu & prest à tirer sur moy. « Philoctete estoit le seul qui me sur- « passoit quand nous nous exercions « sous les remparts de Troye. Mais « de tous les autres hommes, qui sont « aujourd'huy sur la terre, & qui se « nourrissent des dons de Cerés, il « n'y en a point sur lesquels je ne « remporte le prix. Car je ne vou- « drois pas m'égaler aux heros qui « ont esté avant nous, à Hercule & « à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'a- « dresse à tirer de l'arc, osoient entrer « en lice mesme contre les Dieux. « Voilà pourquoy le grand Eurytus «

» ne parvint pas à une grande vieil-
» lesse, il mourut jeune, car Apollon
» irrité de ce qu'il avoit eu l'audace
» de le deffier, luy osta la vie. Je
» lance la pique comme un autre
» lance le javelot. Il n'y a que la
» course où je craindrois que quel-
» qu'un des Pheaciens ne me vain-
» quist. Car je suis bien affoibli par
» toutes les fatigues & par la faim
» mesme que j'ay souffertes sur la
» mer, mon vaisseau ayant esté brisé
» aprés une furieuse tempeste, & les
» vivres m'ayant manqué, ce qui m'a
» causé une foiblesse dont je ne suis
» pas encore revenu.

Aprés qu'il eust cessé de parler, un profond silence regna parmi ces Princes. Alcinoüs seul prenant la
» parole, luy répondit : Estranger,
» tout ce que vous venez de dire
» nous est tres agreable, & nous
» voyons avec plaisir que vous vou-
» lez bien faire preuve de vostre for-
» ce & de vostre adresse, piqué des

« reproches qu'Euryale a osé vous faire au milieu de nous. Il est certain qu'il n'y a point d'homme, pour peu qu'il ait de prudence & de sens, qui ne rende justice à vostre merite. Mais escoutez-moy, je vous prie, afin que quand vous serez de retour chez vous & que vous serez à table avec vostre femme & vos enfants, vous puissiez raconter aux heros qui vous feront la cour, l'heureuse vie que nous menons, & les exercices dont Jupiter veut bien que nous la partagions sans discontinuation depuis nos premiers peres. Nous ne sommes bons aux combats ni du Ceste ni de la Lutte; nostre fort est la Course & l'art de conduire des vaisseaux; nos divertissements de tous les jours ce sont les festins, la musique & la danse; nous aimons la magnificence en habits, les bains chauds & la galanterie. Allons donc que nos plus excellents danseurs

» viennent tout presentement faire
» voir leur adresse, afin que cet illus-
» tre estranger puisse dire à ses amis
» combien les Pheaciens sont au des-
» sus des autres hommes à la Cour-
» se, à la danse & dans la musique,
» aussi-bien que dans l'art de condui-
» re des vaisseaux. Que quelqu'un
» aille promptement prendre la lyre
» qui est dans mon Palais & qu'il
» l'apporte à Demodocus.

Ainsi parla le divin Alcinoüs, & un heraut partit pour aller chercher la lyre dans le Palais ; & neuf juges choisis par le peuple, pour regler & préparer tout ce qui estoit necessaire pour les jeux, se levent en mesme temps. Ils applanissent d'abord le lieu où l'on devoit danser, & marquent un assez grand espace libre.

Cependant le heraut apporte la lyre à Demodocus qui s'avance au milieu, & les jeunes gens, qui devoient danser, se rangent autour de

luy, & commencent leur danſe avec une legereté merveilleuſe. Ulyſſe regardoit attentivement les vifs & brillants mouvements de leurs pieds & la juſteſſe de leurs cadences, & ne pouvoit ſe laſſer de les admirer. Le chantre chantoit ſur ſa lyre les amours de Mars & de Venus; comment ce Dieu avoit eu pour la premiere fois les faveurs de cette Déeſſe dans l'appartement meſme de Vulcain, & comment il l'avoit comblée de preſents pour ſoüiller la couche de ſon mary. Le Soleil qui les vit, en alla d'abord avertir ce Dieu, qui apprenant cette faſcheuſe nouvelle, entre d'abord dans ſa forge, l'eſprit plein de grands deſſeins de vengeance; il met ſon énorme enclume ſur ſon pied, & commence à forger des liens indiſſolubles pour arreſter les coupables. Quand il eut trouvé ces liens en eſtat de ſervir ſon reſſentiment, il alla dans la chambre où

estoit son lit, que l'on avoit deshonnoré. Il estendit ces liens en bas tout autour & en haut, il en couvrit le dedans du ciel du lit & des pantes, & les disposa de maniere, que par un secret merveilleux ils devoient envelopper ces deux amants dés qu'ils seroient couchez. C'estoient comme des toiles d'araignée, mais d'une si grande finesse, qu'ils ne pouvoient estre apperceûs d'aucun homme, non pas mesme d'un Dieu, tant ils estoient imperceptibles, & se déroboient aux yeux les plus fins.

Quand ce piege secret fut bien dressé, il fit semblant de partir pour Lemnos, qu'il aime plus que toutes les autres terres qui luy sont consacrées. Son départ n'eschappa pas au Dieu Mars, que son amour tenoit fort éveillé. Il ne le vit pas plustost parti, qu'il se rendit chez ce Dieu, dans l'impatience de revoir sa belle Cytherée. Elle ne ve-

noit que d'arriver du Palais de Jupiter son pere, & elle s'estoit assise toute brillante de beauté. Le Dieu de la guerre entre dans sa chambre, luy prend la main, & luy parle en ces termes : Belle Déesse, profitons d'un temps si favorable, les moments sont précieux aux amants, Vulcain n'est point icy, il vient de partir pour Lemnos, & il est allé voir ses Sintiens au langage barbare.

Il dit, & Venus se laissa persuader. Ils ne furent pas plustost couchez, que les liens de l'industrieux Vulcain se répandirent sur eux & les envelopperent de maniere, qu'ils ne pouvoient ni se dégager ni se remüer. Alors ils connurent qu'il ne leur estoit pas possible d'éviter d'estre surpris. Vulcain de retour de ce voyage, qu'il n'avoit pas achevé, entre dans ce moment, car le Soleil, qui estoit en sentinelle pour luy, l'avertit du succés de ses

pieges. Il s'avance ſur le ſeüil de la porte; à cette vûë il eſt ſaiſi de fureur, & ſe met à crier avec tant de force, qu'il eſt entendu de tous les
» Dieux de l'Olympe. Pere Jupiter,
» s'eſcria-t-il, & vous, Dieux im-
» mortels, accourez tous pour voir
» des choſes tres infames, & qu'on
» ne peut ſupporter. La fille de Ju-
» piter, Venus me mépriſe parce que
» je ſuis boiteux, & elle eſt amoureu-
» ſe de Mars, de ce Dieu pernicieux
» qui devroit eſtre l'horreur des
» Dieux & des hommes. Elle l'aime
» parce qu'il eſt beau & bien fait &
» que je ſuis incommodé. Mais eſt-
» ce moy qui ſuis cauſe de mon mal-
» heur, ne ſont-ce pas ceux qui
» m'ont donné la naiſſance! hé pour-
» quoy me la donnoient-ils! Venez,
» venez voir comme ils dorment
» tranquillement dans ma couche,
» enyvrez d'amour. Quel ſpectacle
» pour un mary! Mais quelqu'amou-
» reux qu'ils puiſſent eſtre, je ſuis
ſeur

ſeur que bientoſt ils voudroient «
bien n'eſtre pas ſi unis, & qu'ils «
maudiront l'heure de ces rendez- «
vous, car ces liens, que j'ay ima- «
ginez, vont les retenir juſqu'à ce «
que le Pere de cette débauchée «
m'ait rendu la dot & tous les pre- «
ſents que je luy ay faits pour elle. «
Sa fille eſt aſſeurément fort belle, «
mais ſes mœurs deshonnorent ſa «
beauté. «

A ces cris tous les Dieux ſe rendent dans ſon appartement. Neptune qui esbranſle la terre, Mercure ſi utile aux hommes, & Apollon dont les traits ſont inévitables, s'y rendirent comme les autres. Les Déeſſes par pudeur & par bienſéance demeurerent dans leur Palais. Les Dieux eſtant arrivez, s'arreſterent ſur le ſeüil de la porte, & ſe mirent à rire de tout leur cœur en voyant l'artifice de Vulcain. Et l'on entendoit qu'ils ſe diſoient les uns aux autres, Les mauvaiſes ac- «

» tions ne prosperent pas, le pesant
» a surpris le leger. Car nous voyons
» que Vulcain, qui marche pesam-
» ment & lentement parce qu'il est
» boiteux, a attrapé Mars qui est le
» plus leger & le plus viste de tous
» les Immortels. L'art a suppléé à la
» nature. Mars ne peut s'empescher
» de payer la rançon que doivent les
» adulteres pris sur le fait.

Voilà ce qu'ils se disoient les uns aux autres. Mais Apollon adressant la parole à Mercure, luy
» dit : Fils de Jupiter, Mercure, qui
» portez les ordres des Dieux, & qui
» faites de si utiles presents aux hom-
» mes, ne voudriez-vous pas bien
» tenir la place de Mars, & estre sur-
» pris dans ces pieges avec la belle
» Venus ?

Le Messager des Immortels luy
» répondit : Apollon, je m'estimerois
» tres heureux d'avoir une pareille
» avanture, ces liens dussent-ils en-
» core estre plus forts, & dussiez-

vous tous, tant que vous estes de «
Dieux & de Déesses dans l'Olym- «
pe, estre spectateurs de ma capti- «
vité; les faveurs de la belle Venus «
me consoleroient de vos brocards «
& de toutes vos railleries. «

Il dit, & le ris des Immortels recommença. Neptune fut le seul qui ne rit point, mais prenant son serieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars. Déliez ce «
Dieu, luy disoit-il, je vous prie, «
& je vous réponds, devant tous les «
Dieux qui m'entendent, qu'il vous «
payera tout ce qui sera jugé juste «
& raisonnable. «

Vulcain luy répond, Neptune «
n'exigez point cela de moy; c'est «
une méchante affaire que de se ren- «
dre caution pour les méchants. «
D'ailleurs comment pourrois-je «
vous retenir dans mes liens au mi- «
lieu de tous les Dieux, si Mars en «
liberté emportoit ma dette! «

N'ayez point cette crainte, re- «

» partit Neptune, ſi Mars délivré de
» ſes liens s'enfuit ſans vous ſatisfaire,
» je vous aſſeure que je vous ſatis-
» feray.
» Cela eſtant, reprit Vulcain, je
» ne puis ni ne dois rien refuſer à
» vos prieres.

En meſme temps il délie ces merveilleux liens. Les captifs ne ſe ſentent pas pluſtoſt libres, qu'ils ſe levent & s'envolent, Mars prend le chemin de Thrace, & la Mere des jeux & des ris celuy de Cypre, & ſe rend à Paphos où elle a un temple & un autel, où les parfums exhalent continuellement une fumée odoriferante.

Dés qu'elle y eſt arrivée, les Graces la deshabillent, la baignent, la parfument d'une eſſence immortelle qui eſt reſervée pour les Dieux, & l'habillent d'une robe charmante, qui releve ſa beauté & qu'on ne peut voir ſans admiration.

Voilà quelle eſtoit la chanſon que chantoit Demodocus. Ulyſſe l'entendoit avec un merveilleux plaiſir, & tous les Pheaciens eſtoient charmez. Alcinoüs appelle ſes deux fils Halius & Laodamas, & voyant que perſonne ne vouloit leur diſputer le prix de la danſe, il leur ordonne de danſer ſeuls. Ces deux Princes, pour montrer leur adreſſe, prennent un balon rouge que Polybe leur avoit fait. L'un d'eux ſe pliant & ſe renverſant en arriere, le pouſſe juſqu'aux nuës; & l'autre s'eſlançant en l'air avec une admirable agilité, le reçoit & le repouſſe avant qu'il tombe à leurs pieds. Aprés qu'ils ſe furent aſſez exercez à le pouſſer & le repouſſer pluſieurs fois, ils finirent cette danſe haute & en commencerent une baſſe. Ils firent pluſieurs tours & retours avec une juſteſſe merveilleuſe. Tous les autres jeunes gens, qui eſtoient debout tout autour,

battoient des mains, & tout retentiſſoit du bruit des acclamations & des loüanges.

Alors Ulyſſe dit à Alcinoüs, » Grand Prince, qui par voſtre bon-
» ne mine effacez tout ce que je voy
» icy, vous m'aviez bien promis que
» vous me feriez voir les plus habiles
» danſeurs qui ſoient ſur la terre.
» Vous m'avez tenu parole, & je ne
» puis vous exprimer toute mon ad-
» miration.

Ce diſcours fut tres agréable à Alcinoüs, qui prenant auſſi-toſt la
» parole, dit : Princes & Chefs des
» Pheaciens, eſcoutez-moy. Cet eſ-
» tranger me paroiſt homme ſage &
» d'une rare prudence ; faiſons-luy,
» ſelon la coutume, un preſent, mais
» un preſent qui ſoit proportionné à
» ſon merite. Vous eſtes icy douze
» Princes qui gouvernez ſous moy,
» & qui rendez la juſtice au peuple ;
» portons icy chacun un manteau,
» une tunique & un talent d'or, afin

que cet eſtranger les recevant de «
noſtre main, ſe mette à table ce ſoir «
avec plus de joye. J'ordonne auſſi «
qu'Euryale l'appaiſe par ſes ſou- «
miſſions & par ſes preſents, parce «
qu'il ne luy a pas parlé avec le reſ- «
pect qu'il luy devoit, & qu'il l'a «
offenſé contre toute ſorte de juſ- «
tice. «

Il dit. Tous les Princes approuverent ſon diſcours, & envoyerent chacun leur heraut pour apporter les preſents. En meſme temps Euryale dit à Alcinoüs : Grand Roy, «
je feray à cet eſtranger la ſatisfac- «
tion que vous m'ordonnez, & je «
luy donneray une belle eſpée d'un «
acier tres fin, dont la poignée eſt «
d'argent, & le fourreau de la plus «
belle ivoyre qu'on ait jamais tra- «
vaillée ; je ſuis ſeur qu'il ne la trou- «
vera pas indigne de luy. «

En finiſſant ces mots, il preſente cette eſpée à Ulyſſe, & luy dit : Genereux eſtranger, ſi je vous ay «

» dit quelque parole trop dure, ſouf-
» frez que les vents l'emportent, ayez
» la bonté de l'oublier, & je prie les
» Dieux qu'ils vous faſſent la grace
» de revoir voſtre femme & voſtre
» patrie, & qu'ils finiſſent les maux
» que vous ſouffrez depuis long-
» temps, eſloigné de vos amis & de
» voſtre famille.

» Mon cher Euryale, repart Ulyſ-
» ſe, puiſſiez-vous n'avoir jamais que
» des ſujets de joye, & que les Dieux
» vous comblent de proſperitez &
» faſſent que vous n'ayez jamais be-
» ſoin de cette eſpée dont vous me
» faites preſent, aprés m'avoir ap-
» paiſé par vos paroles pleines de
» douceur & de politeſſe. En ache-
vant ces mots, il met à ſon coſté
cette riche eſpée.

Comme le ſoleil eſtoit prés de
ſe coucher, les magnifiques pre-
ſents arrivent, & les herauts les
portent au Palais d'Alcinoüs, où
les fils du Roy les prennent eux-

meſmes des mains des herauts & les portent chez la Reyne leur mere. Le Roy marchoit à leur teſte.

Dés qu'ils furent arrivez dans l'appartement de la Reyne, ils s'aſſirent, & Alcinoüs dit à Areté:
Ma femme, faites apporter icy le «
plus beau coffre que vous ayez, «
aprés y avoir mis un riche man- «
teau & une belle tunique, & or- «
donnez à vos femmes d'aller tout «
à l'heure faire chauffer de l'eau; «
noſtre hoſte, aprés s'eſtre baigné «
& aprés avoir vû ces preſents bien «
rangez dans ce coffre, en ſoupera «
plus gayement & gouſtera mieux «
le plaiſir de la muſique. Je luy «
donneray ma belle coupe d'or, afin «
que quand il ſera de retour chez «
luy, il s'en ſerve à faire des liba- «
tions à Jupiter & aux autres Dieux «
en ſe ſouvenant toujours de moy. «

La Reyne en meſme temps donne ordre à ſes femmes d'aller promptement faire chauffer un bain.

Elles obéïssent, & mettent sur le feu un grand vaisseau d'airain, elles le remplissent d'eau & elles mettent dessous beaucoup de bois; dans un moment le vaisseau est environné de flammes & l'eau commence à fremir.

Cependant Areté ayant fait tirer de son cabinet son plus beau coffre, le presente à Ulysse, & devant luy elle y met l'or, les manteaux & les tuniques dont les Pheaciens luy avoient fait present, & elle y adjoute un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut » tout bien rangé, elle luy dit : Es- » tranger, voyez ce coffre, il ferme » fort bien, vous n'avez qu'à y faire » vostre nœud, de peur que dans » vostre voyage quelqu'un ne vous » vole pendant que vous dormirez » tranquillement dans vostre vais- » seau.

Le divin Ulysse n'eut pas plustost entendu la Reyne parler ainsi,

qu'il jetta les yeux ſur ces riches preſents, les enferma & les ſcella du nœud merveilleux dont l'ingenieuſe Circé luy avoit donné le ſecret. Dans le moment la maiſtreſſe de l'office le preſſe de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulyſſe eſt ravi de voir des bains chauds, car depuis qu'il avoit quitté le Palais de la belle Calypſo, il n'avoit pas eu la commodité d'en uſer. Mais alors il avoit tout à ſouhait comme un Dieu.

Quand il fut baigné & parfumé, & que les femmes luy eurent mis des habits magnifiques, il ſortit de la chambre des bains & alla à la ſale du feſtin.

La Princeſſe Nauſicaa, dont la beauté eſtoit égale à celles des Déeſſes, eſtoit à l'entrée de la ſale. Dés qu'elle vit Ulyſſe elle fut frappée d'admiration, & luy adreſſant la parole, elle luy dit : Eſtranger, «
je vous ſouhaite toute ſorte de «

» bonheur, mais quand vous ſerez
» de retour dans voſtre patrie, ne
» m'oubliez pas; ſouvenez-vous que
» c'eſt à moy que vous avez l'obliga-
» tion de la vie.

» Le ſage Ulyſſe luy répond, Belle
» Princeſſe, fille du magnanime Al-
» cinoüs, que le mary de la venera-
» ble Junon, le grand Jupiter, me
» conduiſe ſeulement dans ma patrie
» & me faſſe la grace de revoir ma
» femme & mes amis, je vous pro-
» mets que tous les jours je vous
» adreſſeray mes vœux comme à une
» Déeſſe, car je ne tiens la vie que
» de vous.

Aprés avoir parlé de la ſorte, il s'aſſied prés du Roy. Cependant on fait les portions pour le feſtin, & on meſle le vin dans les urnes. Un heraut s'avance, conduiſant par la main le divin chantre Demodocus, il le place au milieu de la table & l'appuye contre une colomne. Alors Ulyſſe s'adreſſant au heraut &

luy mettant entre les mains la meil- «
leure partie du dos d'un cochon «
qu'on luy avoit ſervi, il luy dit : «
Heraut, prenez cette partie de la «
portion dont on m'a honnoré, & «
donnez-là de ma part à Demodo- «
cus, l'aſſeurant que quelque affligé «
que je ſois, je l'admire & je l'honore «
parfaitement ; les chantres comme «
luy doivent eſtre honnorez & reſ- «
pectez de tous les hommes, parce «
que c'eſt la Muſe elle-meſme qui «
leur a appris leurs chanſons, & «
qu'elle les aime & les favoriſe. «

Il dit, & le heraut preſente de ſa part cette portion au heros Demodocus, qui la reçoit avec joye. On mange, on fait grand chere ; & quand l'abondance eut chaſſé la faim, Ulyſſe prenant la parole, dit à Demodocus : Divin «
chantre, je vous admire, & je «
vous loüe plus que tous les autres «
mortels, car ce ſont les Muſes «
filles du grand Jupiter qui vous «

» ont enſeigné, ou pluſtoſt c'eſt
» Apollon luy-meſme ; vous chan-
» tez avec une ſuite qui marque une
» connoiſſance profonde, les mal-
» heurs des Grecs, tout ce qu'ils ont
» fait & ſouffert, & tous les travaux
» qu'ils ont eſſuyez, comme ſi vous
» aviez eſté preſent, ou que vous
» l'euſſiez appris d'eux-meſmes. Mais
» continuez, je vous prie, & chantez-
» nous le ſtratageſme du cheval de
» bois qu'Epée conſtruiſit par le ſe-
» cours de Minerve, & qu'Ulyſſe
» par un artifice aſſez heureux fit
» entrer dans la citadelle, aprés l'a-
» voir rempli de guerriers qui ſacca-
» gerent Troye. Si vous me chantez
» bien en détail toute cette avanture,
» je rendray temoignage à tous les
» hommes que c'eſt Apollon luy-
» meſme qui vous a dicté une ſi mer-
» veilleuſe chanſon.

Il dit, & le chantre rempli de l'eſprit du Dieu, commença à chanter, & expoſa parfaitement toute

l'hiſtoire, comme fort bien informé, commençant au moment que les Grecs, faiſant ſemblant de ſe retirer, monterent ſur leurs vaiſſeaux, aprés avoir mis le feu à leurs tentes. Ulyſſe & tous les officiers d'élite, enfermez dans ce cheval, eſtoient au milieu de la place, car les Troyens eux-meſmes l'avoient traiſné juſques dans la citadelle. Ce cheval eſtoit là au milieu, & les Troyens aſſemblez tout autour, diſcouroient & propoſoient pluſieurs choſes ſans pouvoir convenir. Il y avoit trois avis principaux. Les uns vouloient que l'on miſt en pieces cette énorme machine: les autres conſeilloient qu'on la traiſnaſt au haut de la citadelle & qu'on la précipitaſt des murailles; & le troiſiéme parti eſtoit de ceux qui, frappez de la Religion, ſoutenoient qu'elle devoit eſtre inviolable, & qu'il falloit la laiſſer comme une offrande agreable aux Dieux

& capable de les appaiser, & ce dernier avis l'emporta, car c'estoit l'ordre des Destinées que Troye perist, puisqu'elle avoit receu dans ses murs cette grande machine, grosse de tant de braves capitaines, qui portoient aux Troyens la ruine & la mort. Il chanta ensuite comment les Grecs sortis du ventre du cheval, comme d'une vaste caverne, saccagerent la ville; il representa ces braves chefs répandus dans tous les quartiers & portant par tout le fer & la flamme. Il raconta comment Ulysse accompagné de Menelas & semblable au Dieu Mars, alla dans le Palais de Deïphobus, & soustint là un grand combat, qui fut long-temps douteux, & dont la victoire leur demeura enfin par le secours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chantre divin. Ulysse fondoit en larmes, son visage en estoit couvert. Il

pleuroit aussi amerement qu'une femme, qui voyant tomber son espoux combattant devant les murailles de sa ville pour la deffense de sa patrie & de ses enfants, sort esperduë & se jette sur ce cher mary palpitant encore, remplit l'air de ses gemissements & le tient embrassé, pendant que ces barbares ennemis l'achevent à coups de piques & préparent à cette infortunée une dure servitude & des maux infinis. Elle gemit, elle crie, elle pleure, penetrée de la plus vive douleur. Ainsi pleuroit Ulysse. Ses larmes ne furent apperceuës que du seul Alcinoüs, qui estoit assis prés de luy & qui entendit ses sanglots. Touché de sa douleur, il dit aux Pheaciens : Princes & Chefs de « mon peuple, escoutez ce que j'ay « à vous dire. Que Demodocus cesse « de chanter & de joüer de la lyre, « car ce qu'il chante ne plaist pas également à tous ceux qui l'enten- «

» dent. Depuis que nous sommes à
» table & qu'il a commencé à chan-
» ter, cet estranger n'a cessé de pleu-
» rer & de gemir, & une noire tris-
» tesse s'est emparée de son esprit.
» Que Demodocus cesse donc, afin
» que nostre hoste ne soit pas le seul
» affligé, & qu'il ait autant de plaisir
» que nous, qui avons le bonheur de
» le recevoir ; c'est ce que demande
» l'hospitalité & l'honnesteté mesme.
» Cette feste n'est que pour luy seul ;
» c'est pour luy que nous préparons
» un vaisseau ; c'est à luy que nous
» avons fait de si bon cœur tous ces
» presents. Un suppliant & un hoste
» doivent estre regardez comme un
» frere par tout homme qui a tant
» soit peu de sens. Mais aussi, mon
» hoste, ne nous cachez point par
» une finesse interessée ce que je vais
» vous demander ; vous nous devez
» les mesmes égards. Apprenez-nous
» quel est le nom que vostre pere &
» vostre mere vous ont donné, &

ſous lequel vous eſtes connu de vos «
voyſins ; car tout homme en ce «
monde, bon ou méchant, a neceſ- «
ſairement un nom, qu'on luy don- «
ne dés qu'il vient de naiſtre. Dites- «
nous donc quel eſt le voſtre, quelle «
eſt voſtre patrie & quelle eſt la ville «
que vous habitez, afin que nos «
vaiſſeaux, qui ſont doüez d'intelli- «
gence, puiſſent vous remener. Car «
il faut que vous ſachiez que les «
vaiſſeaux des Pheaciens n'ont ni «
gouvernail ni pilote, comme les «
vaiſſeaux des autres nations, mais «
ils ont de la connoiſſance comme «
les hommes, & ils ſçavent d'eux- «
meſmes les chemins de toutes les «
villes & de tous les pays. Ils font «
tres promptement les plus grands «
trajets, toujours enveloppez d'un «
nuage obſcur qui les empeſche «
d'eſtre découverts. Et jamais ils «
n'ont à craindre ni de perir par un «
naufrage, ni d'eſtre endommagez «
par les flots, par les vents ou par «

» les escüeils. Je me souviens seule-
» ment d'avoir oüi autrefois Nausi-
» thoüs mon pere, qui nous disoit
» que le Dieu Neptune estoit irrité
» contre nous, de ce que nous nous
» chargions de reconduire tous les
» hommes sans distinction, & que par
» là nous les faisions joüir du privi-
» lege que nous avons seuls de cou-
» rir les mers sans aucun peril, &
» qu'il nous menaçoit qu'un jour un
» de nos vaisseaux, revenant de con-
» duire un estranger chez luy, seroit
» puni de ce bienfait, qu'il periroit
» au milieu de la mer, & qu'une
» grande montagne tomberoit sur la
» ville des Pheaciens & la couvriroit
» toute entiere. Voilà ce que ce sage
» vieillard nous contoit sur la foy de
» quelque ancien oracle. Et ce Dieu
» peut accomplir ces menaces ou les
» rendre vaines comme il le jugera à
» propos. Mais contez-moy, je vous
» prie, sans déguisement, comment
» vous avez perdu vostre route; sur

quelles terres vous avez esté jetté; « quelles villes, quels hommes vous « avez vûs; quels sont les peuples « que vous avez trouvé cruels, sau- « vages & sans aucun sentiment de « justice; & quels sont ceux qui vous « ont paru humains, hospitaliers & « touchez de la crainte des Dieux! « Dites-nous aussi pourquoy vous « vous affligez en vous mesme, & « pourquoy vous pleurez en enten- « dant chanter les malheurs des Grecs « & ceux d'Ilion. Ces malheurs vien- « nent de la main des Dieux, qui ont « ordonné la mort de tant de milliers « d'hommes, afin que la Poësie en tire « des chants utiles à ceux qui vien- « dront aprés eux. Avez-vous perdu « devant les murs de cette place un « beau pere, un gendre, ou quelque « autre parent encore plus proche, ou « quelque bon ami & compagnon « d'armes sage & prudent? Car un ami, « qui a ces bonnes qualitez, n'est ni « moins aimable ni moins estimable « qu'un frere. «

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VIII.

Page 1. *ET c'estoit sur le port devant les vaisseaux*] C'estoit dans la place qui estoit entre les deux ports, & au milieu de laquelle on avoit basti un temple à Neptune, comme nous l'avons vû à la fin du sixiéme Livre.

La Déesse Minerve , &c. *ayant pris la figure d'un heraut d'Alcinoüs*] Homere feint que le heraut, qu'Alcinoüs envoye appeller les Princes & les chefs au Conseil, est Minerve elle-mesme, parce que cet envoy est l'effet de la sagesse du Prince, & que par consequent c'est Minerve qui luy a inspiré ce conseil.

Page 2. *Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous les Princes*] Il n'y a point de peuple si curieux qu'un peuple riche, qui n'a d'autre occupation que les jeux & les divertissements, car il cherche avidement tout ce qui peut luy fournir de nouveaux

plaiſirs. Rien n'eſtoit donc plus capable d'exciter la curioſité des Pheaciens que de leur annoncer un eſtranger ſi extraordinaire, qui avoit erré ſi long-temps ſur la mer, & qui devoit faire des demandes à l'aſſemblée.

Page 3. *Mais il nous prie de luy fournir promptement*] Il dit *nous,* parce que, comme je l'ay desja dit ailleurs, le gouvernement des Pheaciens n'eſtoit pas deſpotique, non plus que tous les gouvernements de ces temps-là ; le peuple avoit ſes droits, & il eſtoit repreſenté par ces perſonnages qui ſont appellez *Princes* & *Chefs.* C'eſt ce qu'Ariſtote a fort bien eſtabli, quand il a dit : Βασιλείας μὲν οὖν εἴδη ταῦτα, τέτταρα τὸν ἀριθμόν. μία μὲν ἡ περὶ τοὺς Ἡρωικοὺς χρόνους. αὕτη δ' ἦν ἑκόντων μὲν ἐπὶ τισὶ δ' ὡρισμένοις. στρατηγὸς γὰρ ἦν καὶ δικαστὴς ὁ Βασιλεὺς, καὶ τῶν πρὸς τοὺς Θεοὺς κύριος. *Il y avoit donc quatre ſortes de Royauté. La premiere celle des temps Heroïques, qui commandoit à des hommes ſoumis volontairement, mais à de certaines conditions qui eſtoient reglées. Le Roy eſtoit le general & le juge, & il eſtoit le maiſtre de tout ce qui regardoit la Religion.* Politiq. 3. 4.

Un vaiſſeau tout neuf, le meilleur qui ſoit dans nos ports] L'épithete de πρωτόπλοος ſignifie non ſeulement un vaiſſeau qui vient

d'eſtre baſti & qui va faire ſon premier voyage, mais un vaiſſeau plus leger que les autres, qui va toujours devant les autres.

Page 4. *A qui Dieu a donné l'art de chanter*] Homere inſinuë par tout que toutes les bonnes & grandes qualitez ſont des dons de Dieu. On ne peut pas douter que la muſique, qui embraſſe la Poëſie, n'en ſoit un conſiderable. Il y avoit de ces chantres dans toutes les Cours des Princes. Nous avons desja vû Phemius à Ithaque; nous en avons vû un autre à Lacedemone chez Menelas, & voicy Demodocus chez le Roy Alcinoüs. Le gouſt pour la muſique a toujours eſté general. Les Hebreux l'avoient encore plus que les autres peuples. On ſçait les effects que les chants de David faiſoient ſur l'eſprit de Saül. Salomon dit dans l'Eccleſiaſte, *feci mihi cantores & cantatrices*. 11. 8. & comme les Grecs, ils admettoient ces chantres à leurs feſtins. C'eſt pourquoy l'Auteur de l'Eccleſiaſtique compare la muſique des feſtins à une émeraude enchaſſée dans de l'or. 31. 8.

Page 5. *Mais à ces faveurs elles avoient meſlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vûë*] Je ſuis perſuadée que c'eſt ſur ce paſſage que les Anciens ſe ſont imaginé qu'Homere eſtoit aveugle, car ils ont cru que ce Poëte s'eſtoit dépeint luy-meſme

mesme sous le nom de Demodocus. Il est vray que toutes les grandes choses, qui sont dites icy de Demodocus, conviennent à Homere. Il est un chantre divin comme Demodocus; comme luy il charme tous ceux qui l'entendent; comme luy il a chanté les avantures des Grecs devant Troye. En un mot, pour me servir de ce qu'Eustathe a dit fort ingenieusement, comme Hecube dit à sa fille dans Euripide, *Malheureuse, car en te donnant ce nom, je me le donne à moy-mesme.* Homere peut dire avec autant de raison à Demodocus, *Chantre divin, chantre merveilleux, chantre qui charmez les Dieux & les hommes, car en vous donnant ces loüanges je me les donne à moy-mesme.* Mais il ne faut pas pousser cette ressemblance plus loin.

Page 6. *Il contenoit la celebre dispute qu'Ulysse & Achille avoient euë devant les remparts de Troye au milieu du festin d'un sacrifice*] Didyme, & aprés luy Eustathe, nous ont conservé une ancienne tradition, qui portoit qu'aprés la mort d'Hector les Princes Grecs estant assemblez chez Agamemnon à un festin aprés un sacrifice, on agita quel moyen on prendroit pour se rendre maistres de Troye, qui venoit de perdre son plus fort rempart, & que sur cela Ulysse & Achille eurent une grande dispute.

Achille vouloit qu'on attaquast la ville à force ouverte ; Ulysse au contraire qu'on eust recours à la ruse. Et ce dernier avis l'emporta. C'est sur cela qu'Athenée a escrit, liv. 1. *Dans Homere les generaux des troupes Grecques soupent modestement & frugalement chez Agamemnon ; & si l'on voit dans l'Odyssée qu'Ulysse & Achille disputent ensemble à un souper, à la grande satisfaction d'Agamemnon, ce sont de ces disputes utiles pour le bien des affaires, car ils cherchent si c'est par la force ou par la ruse qu'il faut attaquer Troye.*

Parce que c'estoit-là l'accomplissement d'un oracle] Agamemnon, avant que d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, & ce Dieu luy répondit que la ville seroit prise *lorsque deux Princes, qui surpassoient tous les autres en valeur & en prudence, seroient en dispute à un festin.* Agamemnon voyant donc aprés la mort d'Hector Ulysse & Achille s'échauffer pour soutenir leur avis, ne douta plus de l'accomplissement de l'oracle.

Page 7. *Et allons nous exercer à toutes sortes de combats*] Les Pheaciens d'abord aprés le disner vont s'exercer à des combats fort rudes. Quoy-que ces peuples fussent fort adonnez aux plaisirs & aux divertisse-

ments, ils ne laiſſoient pas d'avoir toujours quelque choſe de ces temps heroïques. Ces exercices eſtoient un jeu pour eux.

Page 8. *Combien nous ſommes au deſſus de tous les autres hommes*] Alcinoüs dit, *nous ſommes*, en ſe mettant de la partie, parce que la gloire du peuple eſt la gloire du Roy.

Et le mene par le meſme chemin que tenoient tous les autres] On mene Demodocus à cette aſſemblée, parce qu'il y ſera queſtion de danſes & de muſique.

Acronée, Ocyale, Elatrée] Tous ces noms, excepté celuy de Leodamas, ſont tirez de la marine.

Page 9. *Et les laiſſa tous auſſi loin derriere luy que de fortes mules*] C'eſt la meſme comparaiſon dont il s'eſt ſervi dans le x. Liv. de l'Iliade, où il fait voir l'avantage qu'une charruë de mules a ſur une charruë de bœufs. On peut voir les Remarques, tom. 2. page 491. Les comparaiſons qu'on tire de l'agriculture ſont toujours agréables.

Et Euryale fut vainqueur] Homere paſſe rapidement ſur ces jeux, & ne s'amuſe pas à les deſcrire comme il a fait ceux du XXIII. Liv. de l'Iliade. La raiſon de cela eſt qu'icy ils ne ſont pas du ſujet, ils ne ſont amenez

que par occasion, & le Poëte a des choses plus pressées qui l'appellent ; au lieu que dans l'Iliade ils sont necessaires & entrent dans le sujet, car il falloit bien honnorer les funerailles de Patrocle.

Page 13. *Et vous avez tout l'air d'un écervelé*] Ulysse répond dans les mesmes termes dont Euryale s'est servi. Euryale luy a dit par la negative, *vous n'avez nullement l'air d'un guerrier.* Et Ulysse luy répond par l'affirmative, *& vous, vous avez tout l'air d'un homme peu sage.* Quand on traduit, il faut s'attacher à rendre ces tours & ces finesses, parce qu'elles servent à la justesse des expressions.

Il parle avec retenuë, il ne hazarde rien qui l'expose au repentir, & toutes ses paroles sont pleines de douceur & de modestie] Homere dit tout cela en quatre mots : ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει Αἰδοῖ μειλιχίῃ. Mais ces quatre mots renferment tout ce que j'ay dit. Ἀσφαλέως ἀγορεύειν, *parler seurement,* signifie, *parler avec retenuë sans broncher,* c'est à dire, sans faire aucune faute contre la prudence. Il y a un proverbe Grec qui dit : *Il vaut mieux broncher des pieds que de la langue.*

A peine les Dieux mesmes pourroient-ils adjouter à cette bonne mine] Je suis eston-

née de l'explication qu'Eustathe a donnée à ce vers, οὐδὲ κεν' ἄλλως οὐδὲ θεος' τεύξειε, qu'il explique, *Dieu mesme ne peut pas changer ce qui est fait.* Rien n'est plus hors de propos ni plus éloigné de la pensée d'Homere, qui donne icy un grand éloge à la beauté & à la bonne mine d'Euryale, en luy disant, *un Dieu mesme ne vous feroit pas autrement*, c'est à dire, vous ne seriez pas mieux fait si vous sortiez de la main d'un Dieu, & qu'un Dieu luy-mesme vous eust formé. Et la suite prouve que c'est là la veritable explication, *mais vous manquez de sens.*

Page 14. *Vos paroles estourdies ont excité ma colere*] Il dit cela pour excuser la dureté de sa réponse, & pour en demander une espece de pardon à toute l'assemblée.

Sans quitter son manteau] Homere veut faire entendre que les Pheaciens estoient à demi nuds, ce qui estoit un grand avantage.

Page 15. *Les Pheaciens, ces excellents hommes de mer, ces grands rameurs*] Ces épithetes ne sont pas adjoutées icy inutilement. Ce sont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple, si appliqué à la marine, ne devoit rien disputer aux autres hommes dans les jeux & les combats auxquels on s'exerce sur terre.

Page 16. *Puiſque vous m'avez offenſé*] Ulyſſe adjoute cette parentheſe, pour adoucir en quelque ſorte l'audace de ſon deffi.

Page 17. *Quoy-que tous ſes compagnons qui l'environnent ayent l'arc tendu & preſt à tirer ſur moy*] Juſqu'icy on a fort mal expliqué ce paſſage : Euſtathe meſme s'y eſt trompé. Il a cru qu'Ulyſſe ne loüe icy que ſa promptitude à tirer, & qu'il dit que quand meſme il auroit autour de luy pluſieurs compagnons avec l'arc tendu & preſt à tirer, il les préviendroit tous & frapperoit ſon ennemi avant qu'ils euſſent ſeulement penſé à décocher leur fléche. Ce n'eſt point-là le ſens. Ulyſſe dit une choſe beaucoup plus forte. Il dit qu'au milieu d'une foule d'ennemis il frapperoit celuy qu'il auroit choiſi, quand meſme tous ces gens-là auroient l'arc bandé, & qu'ils ſeroient preſts à tirer ſur luy, ce qui marque en meſme temps & l'aſſeurance de la main & l'intrepidité du courage. Car j'ay toujours oüi dire, & cette raiſon eſt bien naturelle, que ce qui fait tres ſouvent que ceux qui tirent le mieux à la chaſſe, tirent mal au combat, c'eſt qu'à la chaſſe ils n'ont rien à craindre, & qu'au combat ils voyent des hommes preſts à tirer ſur eux. Voilà ce qui rend tant de coups inutiles ; en un mot, il y a plus d'adreſſe & de fermeté à frapper un ennemi environné de gens qui

tirent, que s'ils ne tiroient point. Le danger rend la main moins seure.

Qui sont aujourd'huy sur la terre & qui se nourrissent des dons de Cerés] Σῖτον ἔδοντες, & par-là Ulysse veut marquer les nations civilisées, policées, & non pas des nations barbares qui ne connoissent pas l'usage du bled.

Ni à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'adresse à tirer de l'arc, osoient entrer en lice mesme contre les Dieux] Il falloit bien que cet Eurytus Roy d'Oechalie se sentist bien adroit à tirer de l'arc, puisque pour marier sa fille Iole il fit proposer un combat, promettant de la donner à celuy qui le vaincroit à cet exercice. Au reste, les Anciens ne s'accordent point sur cette ville d'Oechalie dont Eurytus estoit Roy. Les uns la mettent en Thessalie, les autres en Eubée, les autres dans la Messenie, & Pausanias croit que les derniers ont raison. Je m'en estonne, car Homere dans le II. Liv. de l'Iliade la met parmi les villes de Thessalie. *Ceux*, dit-il, *qui habitoient Tricca, l'escarpée Ithome & Oechalie qui estoient de la domination d'Eurytus*. Car toutes ces villes estoient de Thessalie.

Page 18. *Il n'y a que la Course*] Il a desja deffié les Pheaciens à la course, emporté par la colere; icy il rabat un peu de cette

audace, & ſentant ſes forces affoiblies par tout ce qu'il a ſouffert, il reconnoiſt qu'il pourroit eſtre vaincu à la courſe.

Mon vaiſſeau ayant eſté briſé aprés une furieuſe tempeſte, & les vivres m'ayant manqué] Il me ſemble qu'Euſtathe a fort mal expliqué ce paſſage, quand il a dit que le mot *κομιδὴ, proviſion,* eſtoit pour *ναῦς ἔχουσα κομιδὴν*, pour le navire meſme. *κομιδὴ* ne ſignifie icy que la *proviſion.* Les proviſions qu'il avoit pû faire dans l'iſle de Circé où la tempeſte l'obligea de relaſcher, furent perduës quand ſon vaiſſeau fut briſé par un coup de foudre ; & aprés qu'il eut regagné ſon maſt, que le flux luy ramena des gouffres de Charibde, il fut dix jours ſur ce maſt le joüet des vents, ſans prendre aucune nourriture, comme Ulyſſe luy-meſme nous l'expliquera à la fin du douziéme Livre.

Page 19. *Et l'art de conduire des vaiſſeaux*] Il y a de l'apparence qu'il parle icy des courſes & des combats qu'ils faiſoient ſur l'eau pour s'exercer & pour ſe dreſſer à la marine.

Ce ſont les feſtins, la muſique & la danſe] Voilà, comme dit fort bien Euſtathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, le heraut de la volupté, & nullement d'un peuple vertueux. Mais Homere ne propoſe pas cela

comme un exemple à ſuivre. Au contraire il le propoſe comme un exemple à fuir, & c'eſt ce que l'on verra dans la ſuite.

Que nos plus excellents danſeurs] Il y a dans le Grec, *allons donc, nos plus excellents danſeurs, παίσατε.* Et on diſpute ſur ce mot pour ſçavoir s'il vient de παίζειν, *ludere, danſer,* ou de παίειν, *ferire, frapper.* L'un & l'autre peuvent ſe ſoutenir. S'il vient de παίειν, *ferire,* il faut ſouſentendre γῆν la terre, & *frapper la terre* eſt le ſynonyme de *danſer,* c'eſt ainſi qu'Horace a dit *quatiunt terram.* Od. 6. du liv. 1. Et *pepuliſſe terram.* Od. 18. liv. 3.

Page 21. *Et commencent leurs danſes avec une legereté merveilleuſe*] Ce paſſage eſt remarquable, non en ce qu'il dit que ces danſeurs danſoient au ſon de la lyre & aux chanſons du muſicien, car il n'y a rien là d'extraordinaire, nous l'avons vû dans l'Iliade, Livre XVIII. Mais en ce qu'il fait voir que dés ce temps-là on danſoit desja des hiſtoires, s'il m'eſt permis de parler ainſi, c'eſt à dire, que les danſeurs par leurs geſtes & par leurs mouvements, exprimoient l'hiſtoire que chantoit le chantre, & que leur danſe eſtoit l'imitation des avantures exprimées dans la chanſon. On ſe rendit enſuite ſi habile dans cette ſorte d'imitation qu'on imitoit ces avantures ſans chant & ſans paroles.

Le chantre chantoit sur sa lyre les amours de Mars & de Venus] Scaliger a fait un crime à Homere de cette chanson, & par cette raison il luy préfere Virgile. *Demodocus*, dit-il, *chante les saletez des Dieux dans le festin d'Alcinoüs, & l'Iopas de Virgile chante des choses dignes d'un Roy dans le festin de Didon.* Cette critique est mauvaise de toutes manieres. Scaliger ne s'est pas souvenu de la belle regle qu'Aristote a donnée pour juger si une chose est bonne ou mauvaise, *c'est d'avoir égard à celuy qui parle, & à ceux à qui il s'adresse.* Poëtiq. chap. 26. Cette regle justifie entierement Homere, ce n'est ni luy ni son heros qui chantent ces amours, c'est un musicien qui les chante pendant le festin à un peuple mou & effeminé. Ainsi sans avoir recours à l'allegorie physique & morale que cette fable peut renfermer, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme épique, liv. 5. chap. 11. on fait voir que ce sujet est tres convenable aux mœurs des Pheaciens, gens mous & effeminez, qui ne pensoient tous les jours de leur vie qu'aux jeux, aux plaisirs & à l'amour, & qu'Homere sçait parfaitement accommoder ses recits aux genies des peuples dont il parle. Il enseigne par-là que la vie molle & oysive est la source des voluptez criminelles, & que les hommes qui vivent de cette ma-

niere, uniquement occupez de leurs plaisirs, n'aiment que ces contes d'amour libres & licencieux, qui ne seroient pas escoutez à la table des sages, & qu'ils se plaisent à entendre ces recits honteux, & à faire les Dieux aussi vicieux & aussi corrompus qu'eux-mesmes. L'on peut donc conclure que ce recit d'Homere est bien moins un exemple pernicieux d'adultere & d'impieté, qu'un avis tres utile qu'il donne à ceux qui veulent estre honnestes gens, en leur insinuant que pour éviter ces crimes, il faut fuir les arts & les voyes qui y conduisent, & en meslant à ce recit des termes infamants, qui font connoistre le jugement qu'on doit porter de cette action honteuse, & qui sont les préservatifs contre le poison de la fiction. C'est ce que Plutarque a bien reconnu, car dans son Traité *comment il faut lire les Poëtes*, il nous avertit que *dans cette fable des amours de Mars & de Venus, l'intention d'Homere est de faire entendre à ceux qui sont capables de reflexion, que la musique lascive, les chansons dissoluës & les discours sur les sujets licencieux, rendent les mœurs desordonnées, les vies lubriques & effeminées, les hommes lasches & sujets à leurs plaisirs, aux délices, aux voluptez & aux amours de folles femmes. Il faut bien des précautions à un Poëte*, dit parfaitement le R. P. le Bossu, *pour traiter des incidents aussi dan-*

gereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal ; il doit eſtudier le beſoin, l'intereſt, l'humeur de ſes auditeurs & l'effet que ces ſujets pourront faire ſur leur eſprit. Mais à vray dire, nous ne ſommes plus dans un temps où la ſimplicité puiſſe rendre cette matiere tolerable aux honneſtes gens, & où on puiſſe la propoſer ſans corrompre la meilleure partie de ſes auditeurs, & ſans entretenir la corruption & le vice qui eſt dans les autres. Ainſi quelque judicieux ou excuſable qu'ait eſté Homere en cette invention, un Poëte ne ſeroit aujourd'huy ni judicieux ni excuſable, ſi en cela il oſoit imiter cet Ancien. Il eſt bon d'enſeigner ce qu'il a enſeigné ; mais il ſeroit tres mauvais de l'enſeigner comme il a fait, & encore plus mauvais d'eſtaler cette avanture ſur nos theatres ; ce ſeroit fouler aux pieds non ſeulement les mœurs & les bienſéances, mais encore la Religion. Et malgré la licence de nos mœurs, j'oſe dire que jamais Poëte ne le feroit avec ſuccés. Homere eſt bien loüable d'avoir meſlé à cette fiction ſi dangereuſe par elle-meſme des inſtructions qui la corrigent. On peut voir ce Poëte encore mieux juſtifié dans les Remarques de M. Dacier ſur la Poëtique d'Ariſtote pag. 441. & 442. Au reſte ce chant de Demodocus confirme parfaitement ce que j'ay desja dit de nos *Cantates.*

Et comment il l'avoit comblée de presens] Il y a donc long-temps que les presenrs ont un grand pouvoir, & sur les Déesses mesmes.

Entre d'abord dans sa forge, l'esprit plein de grands desseins de vengeance; il met son énorme enclume sur son pied, & commence à forger des liens indissolubles] L'Auteur du Parallele n'a pas mieux réussi à critiquer Homere sur les arts, que sur ses idées & sur ses expressions. *On voit*, dit son Abbé, *que Vulcain forge sur une grosse enclume des liens aussi menus que des toiles d'araignée.* Le Chevalier se recrie sur cela & dit fort doctement: *Le pere de tous les arts peut-il parler ainsi! Est-il besoin d'une grosse enclume pour faire des liens aussi menus que des toiles d'araignées! Le bon homme sçavoit que les orfevres & les forgerons ont de grosses enclumes, il ne faut pas luy en demander davantage.* Voilà une ridicule critique. Homere a grande raison de dire que Vulcain eut recours à son enclume; car quoy-que ces liens fussent aussi déliez que des toiles d'araignée & imperceptibles, ils ne pouvoient estre forgez que sur l'enclume, parce que tout déliez qu'ils estoient, il falloit encore qu'ils eussent beaucoup de force, afin que ceux qu'ils devoient retenir ne pussent les rompre. L'enclume a esté malheureuse à ce Critique, car elle luy a fait desja

commettre une faute tres grossiere, comme nous l'avons vû sur le III. Livre.

Page 22. *Qu'il aime plus que toutes les autres terres qui luy sont consacrées*] On a dit que Vulcain aimoit particulierement Lemnos, à cause des feux soufterrains qui sortent de cette isle, car le feu est l'ame des forges. Et c'est pourquoy aussi on a feint qu'il estoit tombé dans cette isle quand il fut précipité du ciel.

Page 23. *Et il est allé voir ses Sintiens*] Les Sintiens estoient les peuples de Lemnos, & ils estoient venus de Thrace s'establir dans cette isle. Il dit qu'ils parloient un langage barbare, parce que leur langue estoit un composé de la langue des Thraces, de celle des Asiatiques & de la Grecque fort alterée & corrompuë. Quand Mars dit, *il est allé voir ses Sintiens au langage barbare*, il y a dans ces paroles une sorte de raillerie & de mépris; il veut faire sentir à Venus la sotise d'un homme qui quitte une si belle femme pour aller voir des peuples si grossiers.

Page 24. *Accourez tous pour voir des choses infames*] Il y a dans le texte, tel que nous l'avons aujourd'huy, *accourez pour voir des choses risibles.* Δεῦτ' ἵνα ἔργα γελαστὰ, &c. Or il n'est ni vraysemblable ni possible que Vulcain appelle cette avanture *risible*, car

elle est tres peu risible pour un mary; j'ay donc crû devoir suivre l'ancienne leçon qu'Eustathe a rapportée, *ἔργ' ἀγέλαστα, des choses dont je n'ay pas sujet de rire.* Les Dieux en riront, mais Vulcain n'en rit point.

Et que je suis incommodé] Homere a bien senti que la laideur d'un mary est souvent un surcroist de beauté pour l'amant.

Page 25. *M'ait rendu la dot & tous les presens que je luy ay faits*] Dans mes Remarques sur l'Iliade j'ay assez parlé de cet ancien usage, par lequel il estoit establi que le marié donnoit au pere de la mariée une sorte de *dot*, c'est à dire, qu'il luy faisoit des presens dont il achetoit en quelque façon sa fiancée. Voicy donc la jurisprudence qu'Homere rapporte de ces anciens temps, le pere de la femme surprise en adultere, estoit obligé de rendre au mary tous les presens que le mary avoit faits. A plus forte raison le mary estoit-il en droit de retenir la dot que le pere avoit donnée à sa fille, comme la jurisprudence des siecles suivants l'a décidé.

Mais ses mœurs deshonnorent sa beauté] Homere mesle toujours quelque mot utile qui fait connoistre le veritable jugement qu'il fait des actions qu'il descrit.

Les Déesses par pudeur & par bienséance demeurerent dans leur Palais] Ces Déesses ne devoient ni ne pouvoient assister à un tel spectacle. Homere donne toujours des marques de sagesse dans les fictions mesmes les plus licencieuses.

Les mauvaises actions ne prosperent pas] Voicy de ces instructions cachées qu'Homere mesle adroitement dans ses narrations pour former les mœurs & pour empescher les jeunes gens d'avaler le poison que la fiction presente. Cette fable est d'un pernicieux exemple, mais Homere en corrige autant qu'il peut le venin par cette reflexion tres sage qu'il fait faire aux Dieux, & qui enseigne aux hommes, mesme aux plus puissants, qu'ils ne doivent pas se flatter que leurs mauvaises actions seront toujours heureuses, que ce que l'on croit le plus caché, vient enfin en évidence, & que rien ne demeure impuni.

Page 26. *Mars ne peut s'empescher de payer la rançon que doivent les adulteres pris sur le fait*] Il y avoit donc dans ces anciens temps des peines pecuniaires pour les adulteres qui avoient esté surpris.

Apollon, je m'estimerois tres heureux d'avoir une pareille avanture] On ne pouvoit pas attendre d'autre réponse de Mercure, qui avoit servi à tant de commerces

ſecrets. D'ordinaire les confidents ne ſont pas plus ſages que ceux qu'ils ſervent.

Page 27. *Mais prenant ſon ſerieux, il prioit inſtamment Vulcain de délier Mars*] Pourquoy Neptune prend-il plus d'intereſt à la délivrance de Mars que les autres Dieux? C'eſt ce que je voudrois que nous euſſent expliqué ceux qui ont entrepris de déveloper l'allegorie de cette fiction, & qui nous diſent que l'adultere de Mars avec Venus ſignifie que quand la planete de Mars vient a eſtre conjointe avec celle de Venus, ceux qui naiſſent pendant cette conjonction, ſont enclins à l'adultere, & que le Soleil venant à ſe lever là-deſſus, les adulteres ſont ſujets à eſtre découverts & pris ſur le fait. Que ſignifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars & ſe rendant meſme caution pour luy? Il ne faut pas eſperer de pouvoir rendre raiſon de toutes les fables.

C'eſt une méchante affaire que de ſe rendre caution pour les méchants] On a expliqué ce vers de trois differentes manieres, qu'Euſtathe a rapportées pag. 1599. J'ay ſuivi le ſens qui m'a paru le plus naturel. Dans le temple de Delphes on avoit eſcrit cette ſentence, ἐγγύα πάρα δ' ἄτα. *La perte ſeure ſuit la caution.* Et les ſages ont toujours blamé cette facilité de cautionner. Sa-

lomon a dit : *Stultus homo plaudet manibus cum ſpoponderit pro amico.* Proverb. 17. 18. Mais comme il y auroit de la dureté à refuſer en certaines occaſions d'eſtre caution, par exemple, pour un pere, pour un frere, pour un neveu, &c. Homere corrige cette ſentence, en diſant que *c'eſt une mauvaiſe affaire que de ſe rendre caution pour les méchants*, car il eſt indubitable qu'on ſera obligé de payer pour eux. C'eſt pourquoy Salomon a dit auſſi : *Emportez les meubles & les habits de celuy qui a cautionné pour l'eſtranger. Tolle veſtimentum ejus qui ſpoponderit pro extraneo.* Proverb. 20. 16. & 27. 13.

Page 28. *Mars prend le chemin de la Thrace, & la mere des jeux & des ris celuy de Cypre*] Homere peint par-là le genie & le naturel de ces deux peuples. Mars va en Thrace, parce que les Thraces ſont belliqueux, & Venus va en Cypre, dont les habitants ſont mous & effeminez, & adonnez à l'amour.

Page 29. *Ulyſſe l'entendoit avec un merveilleux plaiſir*] Homere enſeigne par-là que les ſages peuvent quelquefois entendre avec plaiſir ces ſortes de chanſons, mais le plaiſir qu'elles leur donnent eſt bien different de celuy qu'elles font aux fous. *Le ſage*, dit fort bien Euſtathe, *eſt charmé de la beauté de la Poëſie & de la muſique, il ſent ce qu'il*

y a d'utile & d'instructif, & il démesle mesme par son intelligence les mysteres cachez sous une fiction ingenieuse ; au lieu que les autres ne goustent que ce qui favorise leur corruption.

L'un d'eux se pliant & se renversant en arriere, le pousse jusqu'aux nuës] C'estoit une sorte de danse où l'un poussoit un balon en l'air, l'autre le repoussoit, & ils se le renvoyoient ainsi plusieurs fois, sans le laisser tomber à terre, & cela se faisoit en cadence. C'estoit une espece de danse haute, c'est pourquoy elle estoit appellée *ἀερία* & *οὐρανία*, *aëriene* & *celeste*. Le medecin Herophile avoit compris parmi les exercices de la Gymnastique cette *danse au balon*. C'est pourquoy l'on avoit adjouté un balon à tous les instruments de la gymnastique dont on avoit orné sa statuë.

Ils finirent cette danse haute, & en commencerent une basse] C'est le veritable sens de ce vers, *ὠρχείσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονὶ. Ils commencerent à danser à terre.* Il oppose manifestement la *danse à terre* à la danse au balon, dont il vient de parler, qui est la danse haute ; & comme celle-cy estoit appelée *οὐρανία*, *celeste ;* l'autre, comme dit Eustathe, pouvoit estre appellée *χθονία*, c'est à dire, *terrestre.*

Page 30. *Vous m'aviez bien promis*] Le Grec dit : *Vous m'aviez menacé*, *ἀπείλησας*.

Les Grecs ont dit *menacer* pour *promettre.* Et les Latins les ont imitez : c'eſt ainſi qu'Horace a dit, *multa & preclara minantem.*

Vous eſtes icy douze Princes] Il y a dans le Grec: *Il y a icy douze Roys qui regnent ſur le peuple, & je ſuis le treiziéme.* Ces mots, *& je ſuis,* ne marquent pas l'égalité, mais au contraire la ſuperiorité, car on voit que c'eſt luy-meſme qui donne les ordres. Ces douze Roys ou Princes eſtoient les principaux qui gouvernoient ſous luy, car, comme je l'ay desja remarqué, c'eſtoit un eſtat meſlé de Royauté d'oligarchie & de democratie. Ces douze Roys ou Princes eſtoient à peu prés ce qu'eſtoient autrefois les douze Pairs en France.

Page 31. *Il preſente cette eſpée à Ulyſſe*] Il paroiſt par ce paſſage que les Pheaciens portoient l'eſpée, car quoy-qu'Alcinoüs ait dit qu'ils ne manioient ni l'arc ni le carquois, ils ne laiſſoient pas de porter des armes deffenſives.

Page 32. *Et faſſent que vous n'ayez jamais beſoin de cette eſpée*] Euſtathe a donné un ſens tout contraire : *puiſſay-je n'avoir jamais beſoin de cette eſpée.* Car comme on croyoit que les preſens des ennemis eſtoient funeſtes, Ulyſſe pour détourner l'augure, ſouhaite de n'avoir jamais beſoin de recourir à cette eſpée, mais de la garder

comme un dépost. Je croy qu'Eustathe se trompe, le souhait d'Ulysse ne doit pas estre en faveur de luy-mesme, il doit estre en faveur de celuy qu'il remercie & dont il reçoit le present; c'est aussi le sens naturel que le vers d'Homere presente : Μηδέ τί τοι ξίφεός γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο. *Neque tibi in posterum desiderium ensis eveniat.* Ce *tibi* est décisif. *Fassent les Dieux que vous n'ayez jamais besoin de cette espée.* C'est à dire, fassent les Dieux que vos jours coulent en paix, & que jamais ni guerre estrangere ni démeslé domestique ne vous oblige à la tirer, & à regreter celle dont vous m'honorez.

Page 33. *Faites apporter icy le plus beau coffre que vous ayez*] Une des grandes somptuositez des femmes de ces temps-là consistoit en de beaux coffres, & c'est de ces coffres qu'on a voulu expliquer ce verset du Pseame 44. *Myrrha & gutta & casia à vestimentis tuis à domibus eburneis.* Car les coffres sont élegamment appellez les *maisons des habits.* Le goust de ces beaux coffres s'est conservé fort long-temps, & ce n'est que le dernier siecle qui l'a vû finir.

Je luy donneray ma belle coupe d'or] Il a ordonné que chacun des Princes donneroit un talent d'or, & luy il donne sa coupe. Il faut donc, ou que le talent d'or ne fust

pas d'un ſi grand poids que celuy que nous connoiſſons, car le Roy ne doit pas donner moins que les autres, ou que le travail rendiſt cette coupe plus précieuſe, ou que le Roy la donnaſt de ſurcroiſt, quoy-qu'il n'en parle point, ou enfin qu'elle peſaſt plus d'un talent.

Page 35. *Et les ſcella d'un nœud merveilleux dont l'ingenieuſe Circé luy avoit donné le ſecret*] Dans ces anciens temps, avant l'uſage des clefs, on avoit accoutumé de fermer avec des nœuds que chacun faiſoit à ſa fantaiſie. Il y en avoit de ſi merveilleux & de ſi difficiles, que celuy qui les avoit faits, & qui en ſçavoit le ſecret, eſtoit le ſeul qui puſt les deſlier. Tel eſtoit par exemple le nœud Gordien.

Page 36. *Je vous promets que tous les jours je vous adreſſeray mes vœux comme à une Déeſſe*] Il ne ſe peut rien adjouter à la politeſſe d'Ulyſſe ; la Princeſſe le prie de ſe ſouvenir d'elle, & de ne pas oublier les ſecours qu'elle luy a donnez, & Ulyſſe luy promet de l'invoquer comme une Déeſſe.

Alors Ulyſſe s'adreſſant au heraut, & luy mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on luy avoit ſervi] Il faut eſtre entierement eſtranger dans l'Antiquité pour avoir tiré de cet endroit

un ſujet de mocquerie, comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ulyſſe*, dit-il, *coupe un morceau de cochon, qu'il donne à manger au muſicien, qui eſtoit derriere luy, lequel en fut bien aiſe.* Rien n'eſt plus mal expoſé que le fait, & rien n'eſt plus ridicule que cette critique. Le dos du cochon eſtoit la partie la plus honorable; on la ſert à Ulyſſe, & Ulyſſe ne donne pas un morceau de cochon à Demodocus, mais il luy donne une partie de cette portion, & Demodocus la reçoit avec joye comme une marque de diſtinction & d'honneur.

Page 37. *Car ce ſont les Muſes, filles du grand Jupiter, qui vous ont inſtruit, ou pluſtoſt c'eſt Apollon luy-meſme*] Ulyſſe ne dit pas cela ſeulement pour loüer la beauté des chants de Demodocus, mais pour faire voir qu'ils ſont l'effet de l'inſpiration & de l'enthouſiaſme. Car ce chantre habitant une iſle ſi éloignée de tout commerce, ſelon la ſuppoſition des Pheaciens, il n'eſtoit pas poſſible qu'il euſt eſté inſtruit par quelqu'un des avantures des Grecs. Il faut donc que ce ſoit Apollon qui les luy ait revelées. C'eſt pourquoy il dit enſuite qu'il les chante comme s'il avoit eſté preſent, ou qu'il les euſt appriſes des Grecs meſmes. Ce paſſage eſt fort beau & d'une adreſſe merveilleuſe, car en loüant parfaitement les Poëtes, il fonde la verité de toutes les avantures avec tant

de ſeureté & d'évidence, qu'il eſt impoſſible d'en douter.

Page 38. *Vous chantez avec une ſuite qui marque une connoiſſance profonde, les malheurs des Grecs*] Il faut remarquer la grande ſageſſe qu'Homere donne icy à Ulyſſe. Demodocus a chanté deux fois. La premiere, pendant le feſtin, & il a chanté les avantures des heros & la celebre diſpute d'Ulyſſe & d'Achille; & la ſeconde aprés le feſtin, pour faire danſer les Pheaciens, & il a chanté les amours de Mars & de Venus. On ſe remet à table, & Demodocus va chanter pour la troiſiéme fois. Ulyſſe ne dit pas un mot de la ſeconde chanſon, il ne la loüe point, il n'en demande point de ſemblable, mais il témoigne l'admiration qu'il a pour la premiere, & il en demande la ſuite, qui eſt l'hiſtoire du cheval de bois: *Continuez, je vous prie,* luy dit-il, *& chantez-nous le ſtratageſme du cheval de bois.* Voilà une grande inſtruction qu'Homere donne aux hommes. Les ſages peuvent entendre en paſſant une chanſon comme celle des amours de Mars & de Venus, mais il ne la loüent point, ils n'en demandent point de ſemblable; mais pour celles qui chantent les grandes actions des heros, ce ſont les ſeules qu'ils admirent, qu'ils demandent & dont ils ne peuvent ſe laſſer, & en meſme temps il fait entendre que les Poëtes & les Muſiciens doivent tirer

des actions des hommes ſages & temperants les ſujets de leurs chanſons & de toutes leurs Poëſies, comme Plutarque l'a fort bien remarqué.

Avec une ſuite qui marque une connoiſſance profonde] C'eſt ce que ſignifient ces mots, λίην γὰρ κατὰ κόσμον. *Vous chantez avec une grande ſuite & une grande methode.* Ceux qui ne ſont pas bien inſtruits broüillent & confondent les matieres, mais ceux qui ſçavent bien les choſes, les racontent de ſuite, chaque choſe eſt dans ſon lieu.

Et qu'Ulyſſe, par un artifice aſſez heureux, fit entrer dans la citadelle] Homere n'a point expliqué la ruſe dont Ulyſſe ſe ſervit pour obliger les Troyens à faire entrer cet énorme cheval dans la citadelle. Cela auroit pourtant bien fait icy. Virgile ne l'a pas negligé. Et par l'heureux épiſode de Sinon, il a jetté un grand ornement dans ſon Poëme.

Si vous me chantez bien en détail toute cette avanture, je rendray témoignage] Ulyſſe ne ſe contente pas des preuves que Demodocus a desja données, qu'il eſt veritablement inſpiré, puiſqu'il a chanté ces avantures des Grecs avec autant de verité que s'il les avoit vûës, il veut s'en aſſeurer encore davantage, & pour cela il luy propoſe de chanter l'hiſtoire du cheval de bois, car

s'il la chante telle qu'elle eſt, on ne peut plus douter que ce ne ſoit Apollon qui l'inſtruit, en luy revelant les choſes paſſées, & en luy dictant luy-meſme ſa chanſon. Encore une fois quelle adreſſe merveilleuſe pour nous forcer à regarder toutes ces avantures de la guerre de Troye, non comme des fables, mais comme des hiſtoires dont il n'eſt pas permis de revoquer en doute la certitude & la verité. Homere eſt donc veritablement ce Poëte inſtruit par Apollon meſme, & ce qu'il chante eſt auſſi vray que s'il l'avoit vû.

Et le chantre rempli de l'eſprit du Dieu] Homere ne veut pas que nous perdions un moment de vûë cette verité, que ce que chante Demodocus luy eſt revelé par Apollon meſme.

Page 39. *Commençant au moment*] La chanſon qu'a chanté Demodocus ſur les amours de Mars & de Venus eſt rapportée telle qu'il l'a chantée, mais il n'en eſt pas de meſme de celle-cy; Homere n'en rapporte que l'abregé, & comme le canevas, & cela paroiſt manifeſtement par la ſuite, comme lorſqu'il dit, *il chanta comment les Grecs ſaccagerent la ville.* Ce qui n'eſt point détaillé icy. Et *il repreſenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers*, ce qui n'y eſt point repreſenté, non plus que le combat qu'Ulyſſe & Menelas ſoutinrent dans le Pa-

lais de Deïphobus. Homere enſeigne icy parfaitement l'art de faire des Abregez, comme Euſtathe l'a remarqué. Cette hiſtoire eſtoit trop longue pour la rapporter entiere.

Et les Troyens aſſemblez tout autour] Virgile, qui a ſi bien profité de cet endroit, a changé le temps, car il feint que tout cecy ſe paſſa avant qu'on euſt receu ce cheval dans la ville.

Comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiſer] Homere ne dit point que cette machine eſtoit conſacrée à Minerve, il dit ſeulement qu'aprés que les Grecs l'eurent conſtruite, Ulyſſe par un artifice digne de luy, porta les Troyens à la faire entrer dans leur ville, & que la pluſpart furent d'avis qu'il falloit la reſpecter & la regarder comme inviolable, & la laiſſer comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiſer. De-là les Poëtes, qui ſont venus dans la ſuite, ont tiré tout ce qu'ils ont dit du vœu fait à Minerve. Accius avoit traité ce ſujet dans ſa piece intitulée *Deïphobus*, & je ne doute pas que Virgile n'ait profité des idées de ce Poëte dans l'admirable recit qu'il fait de cette avanture au 11. liv. de ſon Eneïde.

Page 41. *Il pleuroit auſſi amerement qu'une femme qui voit tomber ſon eſpoux*] Ceux qui voudroient critiquer cette compa-

raiſon, pourroient dire qu'elle n'eſt pas juſte, en ce que la femme a grand ſujet de verſer des larmes, puiſqu'elle tombe dans le plus grand de tous les malheurs, & qu'Ulyſſe n'a aucun ſujet de pleurer, car de quoy pleure-t-il ? Pleure-t-il de ce que ſon artifice a eu tout le ſuccés qu'il avoit deſiré ? mais ce ſeroit-là une fauſſe critique. Homere ne compare nullement la fortune d'Ulyſſe à celle de cette femme ſi malheureuſe ; il compare ſeulement les larmes de l'un aux larmes de l'autre, & fait une image tres touchante. Et quant au ſujet des larmes d'Ulyſſe, c'eſt bien mal connoiſtre la nature que de demander ce qui l'obligeoit à pleurer.

Page 42. *Un ſuppliant & un heſte doivent eſtre regardez comme un frere*] Voilà une maxime digne d'un Chreſtien.

Apprenez-nous quel eſt le nom que voſtre pere & voſtre mere vous ont donné, & ſous lequel vous eſtes connu] Alcinoüs ſpecifie cela en détail, pour l'obliger à dire ſon veritable nom, & non pas un nom ſuppoſé, un nom de guerre qu'il pourroit avoir pris pour ſe cacher & s'empeſcher d'eſtre connu. Cela eſt donc tres ſenſé. Cependant l'Auteur du Parallele releve cet endroit comme une grande ſottiſe d'Homere. *Alcinoüs*, dit-il, *demande à Ulyſſe de quel nom ſon pere, ſa*

mere & ses voysins l'appellent, car, adjoute-t-il, *il n'y a point d'homme qui n'ait un nom, soit qu'il ait du merite, ou qu'il n'en ait point.* A quoy le Chevalier adjoute cette sage Reflexion : *C'estoit dire à Ulysse que quand mesme il seroit le plus grand belistre du monde, comme il en avoit un peu la mine, il ne laisseroit pas d'avoir un nom, &c.* Voilà comment cet Auteur manioit la fine critique.

Page 43. *Car tout homme en ce monde, bon ou méchant*] Cela est vray en general, mais il peut y avoir quelque exception, les Anciens ont marqué des nations barbares où personne n'avoit de nom.

Afin que nos vaisseaux qui sont doüez d'intelligence, puissent vous remener, &c.] Alcinoüs ne s'est pas contenté de dire de ses vaisseaux qu'ils estoient aussi vistes que l'oyseau ou mesme que la pensée, il pousse l'hyperbole jusqu'au dernier excés, en leur attribuant de l'intelligence, & en en faisant presque des personnes animées à qui il ne manque que la parole. Alcinoüs fait ce conte prodigieux pour estonner son hoste, & pour luy faire envisager que s'il ne dit la verité, ses vaisseaux, au lieu de le remener dans sa patrie, le meneront par tout où il aura dit. Mais diront nos judicieux Critiques, cette hyperbole n'est-elle pas insensée, *des navires qui ont de l'intelligence !* Non

elle ne l'est point du tout pour ce siecle-là. Ne disoit-on pas que le chesne de Dodone parloit ? Et n'a-t'-on pas dit la mesme chose de la navire Argo ?

Page 44. *Que le Dieu Neptune estoit irrité contre nous de ce que nous nous chargions de reconduire, &c.*] Cela est fondé sur ce qu'il est naturel qu'un Prince ne veüille point que dans son empire il y ait quelqu'un qui ne soit pas soumis à son pouvoir, & qui se tire de sa dépendance. Les Pheaciens ne se contentoient pas d'avoir le privilege de courir les mers sans danger, ils associoient à ce privilege tous ceux qu'ils reconduisoient. Ainsi c'estoient autant de gens contre lesquels Neptune ne pouvoit rien entreprendre, ce qui blessoit beaucoup son autorité. Mais toutes ces fictions si poëtiques & si exagerées, ne sont que pour loüer l'adresse & l'habileté des Pheaciens dans l'art de la marine, & leur generosité pour tous les estrangers, & on ne sçauroit imaginer d'éloge plus parfait & plus magnifique.

Et qu'il nous menaçoit qu'un jour un de nos vaisseaux revenant de conduire un estranger chez luy] Eustathe nous avertit que dans les anciens manuscrits, cet endroit estoit marqué d'une pointe & d'une estoile. De la pointe, pour marquer que tout cet endroit, qui regarde cet ancien oracle, est

déplacé icy ; & de l'estoile, pour marquer qu'il est fort beau. On prétend que sa veritable place est dans le XIII. Livre. Car, disoit-on, il n'y a pas d'apparence que si Alcinoüs s'estoit souvenu dans cette occasion de l'ancien oracle & de la menace de Neptune, il eust esté assez hardi & assez imprudent pour remener l'ennemi de ce Dieu. Mais cette critique me paroist tres mal fondée, & il me semble qu'on en doit juger tout autrement, & que cet oracle est tres bien placé icy. Cet endroit renferme une leçon tres importante. Les Pheaciens sont avertis par un ancien oracle des maux qui leur doivent arriver un jour pour avoir remené chez luy un estranger. Ils ne laissent pas de faire cette action de charité, & ils laissent aux Dieux le soin d'effectuer leurs menaces, ou de les changer, persuadez que c'est aux hommes à faire leur devoir, & à laisser aux Dieux le soin du reste. Et que ce fust-là leur esprit, ce qu'Alcinoüs adjoute le marque certainement, *Et ce Dieu peut accomplir ses menaces, ou les rendre vaines.* En effet Dieu peut changer ses decrets, & on peut esperer qu'il les changera toujours en faveur de ceux qui font le bien.

Qu'il periroit au milieu de la mer] Cette premiere partie de l'oracle s'accomplit dans le XIII. Liv. ce vaisseau est changé en ro-

cher. Mais il n'eſt rien dit de la montagne.

Et qu'une grande montagne tomberoit ſur la ville des Pheaciens] On prétend qu'Homere a imaginé la chute de cette montagne, pour empeſcher la poſterité de rechercher où eſtoit cette iſle des Pheaciens, & pour la mettre par-là hors d'eſtat de le convaincre de menſonge ; car qui eſt-ce qui ira chercher une iſle qui n'exiſte peut-eſtre plus, & qui n'eſt qu'un eſcüeil, & au milieu de la mer ? Homere fait tomber cette montagne ſur cette iſle, comme il a fait ruiner par les fleuves, par les vagues de la mer, & par les eaux des cieux la muraille qu'il a feint que les Grecs avoient baſtie au devant de leurs vaiſſeaux.

Page 45. *Afin que la Poëſie en tire des chants utiles à ceux qui viendront aprés eux*] Car voilà la deſtination de la Poëſie ; des choſes qui ſont arrivées, & dont Dieu s'eſt ſervi pour punir le crime & pour recompenſer la vertu, la Poëſie en tire des ſujets utiles pour ſes chants qui inſtruiſent la poſterité. Celle qui n'eſt propre qu'à corrompre les hommes n'eſt pas digne du nom de *Poëſie.* Et voilà pourquoy Homere merite ſur tous les autres le nom de Poëte & de Poëte divin, parce que des malheurs des Grecs & des Troyens il en a tiré des chants utiles à tous les ſiecles.

Avez-vous perdu devant les murs de cette place un beau pere, un gendre] Homere rassemble icy les trois differents liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & marque les degrez de preference, le sang le premier, l'alliance le second, & l'amitié le troisiéme. Et ce n'est qu'apres luy que les Philosophes ont distingué ces trois differentes liaisons.

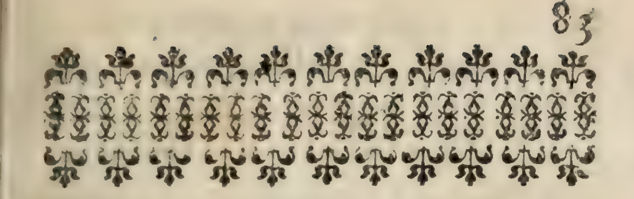
Car un ami qui a ces bonnes qualitez] Je suis charmée de voir qu'Homere, aprés avoir placé l'amitié dans le rang que la nature luy donne, la releve & l'égale au sang mesme.



Argument du Livre IX.

ULyſſe obligé de ſe déclarer, raconte aux Pheaciens toutes ſes avantures, ſes combats contre les Ciconiens, ſon arrivée chez les Lotophages, & de-là chez le Cyclope Polypheme. Il leur raconte auſſi comment ce Cyclope devora ſix de ſes Compagnons, la vengeance qu'il en tira, & la ruſe dont il ſe ſervit pour ſortir de la caverne où il eſtoit enfermé.





L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IX.

LE prudent Ulysse, ne pouvant resister aux prieres d'Alcinoüs, luy répond : Grand Roy, « qui effacez tous les autres Princes, « c'est asseurément une belle chose « que d'entendre un chantre comme « celuy que nous avons entendu, « dont les chants égalent par leur « beauté les chants des Dieux mes- « mes. Et je suis persuadé que la « fin la plus agreable que l'homme « puisse se proposer, c'est de voir « tout un peuple en joye, & dans « toutes les maisons des festins où «

» l'on entende de belle musique, les
» tables bien couvertes & les urnes
» bien pleines de bon vin, d'où un
» eschanson en verse dans toutes les
» coupes pour en donner à tous les
» conviez. Voilà ce qui me paroist
» tres beau. Mais pourquoy m'or-
» donnez-vous de vous raconter tous
» mes malheurs, dont le recit ne peut
» que m'affliger encore d'avantage
» & troubler vostre plaisir ? Par où
» dois-je commencer ces tristes re-
» cits ? par où dois-je les finir ? car
» je suis l'homme du monde que les
» Dieux ont le plus esprouvé par
» toutes sortes de traverses. Il faut
» d'abord vous dire mon nom, afin
» que vous me connoissiez tous, &
» qu'aprés que je seray eschappé de
» tous les malheurs qui me mena-
» cent encore, je sois lié avec vous
» par les liens de l'hospitalité, quoy-
» que j'habite une contrée fort éloi-
» gnée. Je suis Ulysse, fils de Laërte,
» Ulysse si connu de tous les hom-

mes par ses ruses & par ses strata- «
gesmes de guerre & dont la gloire «
vole jusqu'au ciel ; je demeure «
dans l'isle d'Ithaque, dont l'air est «
fort temperé, & qui est celebre par «
le mont Nerite tout couvert de «
bois. Elle est environnée d'isles «
toutes habitées. Elle a prés d'elle «
Dulichium, Samé & plus bas Za- «
cynthe qui n'est presque qu'une «
forest, & elle est la plus prochaine «
du continent & la plus voysine du «
pole : les autres sont vers le midy «
& vers le levant. C'est une isle es- «
carpée, mais qui porte une brave «
jeunesse, & pour moy je ne voy «
rien qui soit plus agréable à l'hom- «
me que sa patrie. La Déesse Ca- «
lypso a voulu me retenir dans ses «
grotes profondes & me prendre «
pour mary. La charmante Circé, «
qui a tant de merveilleux secrets, «
m'a fait les mesmes offres, & n'a «
rien oublié pour me retenir dans «
son Palais, mais inutilement. Ja- «

» mais elle n'a pû me persuader, car
» nous n'avons rien de plus doux ni
» de plus cher que nostre patrie &
» nos parents, & pour les revoir
» nous quittons volontiers le pays
» le plus abondant & les establisse-
» ments les plus avantageux & les
» plus solides. Mais il faut commen-
» cer à vous dire tous les malheurs
» qu'il a plû à Jupiter de m'envoyer
» depuis mon départ de Troye.
» Je n'eus pas plustost mis à la
» voile avec toute ma flotte, que je
» fus battu d'un vent orageux qui
» me poussa sur les costes des Cico-
» niens vis-à-vis de la ville d'Ismare.
» Là je fis une descente; je battis
» les Ciconiens; je saccageay leur
» ville & j'emmenay un grand butin.
» Nous partageasmes nostre proye
» avec le plus d'égalité qu'il fut pos-
» sible, & je pressois mes Compa-
» gnons de se rembarquer sans per-
» dre temps; mais les insensez refu-
» serent de me croire, & s'amuse-

rent à faire bonne chere sur le ri- «
vage; le vin ne fut pas espargné, «
ils égorgerent quantité de moutons «
& de bœufs. Cependant les Cico- «
niens appellerent à leurs secours «
d'autres Ciconiens leurs voysins, «
qui habitoient dans les terres, & «
qui estoient en plus grand nombre, «
plus aguerris qu'eux, mieux disci- «
plinez & mieux dressez à bien com- «
battre à pied & à cheval. Ils vin- «
rent le lendemain à la pointe du «
jour avec des troupes aussi nom- «
breuses que les feüilles & les fleurs «
du printemps. Alors la fortune «
commença à se déclarer contre «
nous par l'ordre de Jupiter, & à «
nous livrer à tous les malheurs en- «
semble. Les Ciconiens nous atta- «
querent devant nos vaisseaux à «
grands coups d'espées & de piques. «
Le combat fut long & opiniastré. «
Tout le matin pendant que la sa- «
crée lumiere du jour croissoit, nous «
soutinsmes heureusement leurs ef- «

» forts, quoy-qu'ils fussent tres su-
» perieurs en nombre; mais quand
» le soleil commença à pancher vers
» son couchant, ils nous enfoncerent
» & nous tuerent beaucoup de monde.
» Je perdis six hommes par chacun
» de mes vaisseaux, le reste se sauva,
» & nous nous éloignasmes avec joye
» d'une plage qui nous avoit esté si
» funeste. Mais quelque pressez que
» nous fussions, mes navires ne parti-
» rent point que nous n'eussions ap-
» pellé trois fois à haute voix les
» ames de nos Compagnons qui
» avoient esté tuez. Alors le souve-
» rain maistre du tonnerre nous en-
» voya un vent de nord tres violent
» avec une furieuse tempeste; la
» terre & la mer furent en un mo-
» ment couvertes d'espais nuages, &
» une nuit obscure tomba tout d'un
» coup des cieux. Mes vaisseaux es-
» toient poussez par le travers sans
» tenir de route certaine; leurs voi-
» les furent bien-tost en pieces par

la violence du vent; nous les baiſ- «
ſaſmes & les pliaſmes pour éviter «
la mort qui nous menaçoit, & à «
force de rames nous gagnaſmes «
une rade où nous fuſmes à cou- «
vert. Nous demeuraſmes-là deux «
jours & deux nuits accablez de tra- «
vail & devorez par le chagrin. Le «
troiſiéme jour, dés que l'aurore «
eut paru, nous relevaſmes nos mats, «
& déployant nos voiles, que nous «
avions raccommodées, nons nous «
remiſmes en mer. Nos pilotes, ſe- «
condez par un vent favorable, nous «
menoient par le plus droit chemin, «
& je me flattois d'arriver heureuſe- «
ment dans ma patrie; mais com- «
me je doublois le cap de Malée, «
le violent Borée & les courants de «
cette mer me repouſſerent & m'é- «
loignerent de l'iſle de Cythere. «
De-là je voguay neuf jours entiers «
abandonné aux vents impetueux, «
& le dixiéme jour j'aborday à la «
terre des Lotophages, qui ſe nour- «

» riſſent du fruit d'une fleur. Nous » deſcendiſmes, nous fiſmes de l'eau, » & mes Compagnons ſe mirent à » préparer leur diſner. Aprés le re- » pas je choiſis deux des plus hardis » de la troupe, & je les envoyay avec » un heraut reconnoiſtre le pays & » s'informer quels peuples l'habi- » toient. Ils marchent bien délibe- » rez & ſe meſlent parmi ces peuples, » qui ne leur firent aucun mauvais » traitement; ils leur donnerent ſeu- » lement à gouſter de leur fruit de » lotos. Tous ceux qui mangerent » de ce fruit ne vouloient ni s'en » retourner, ni donner de leurs nou- » velles, ils n'avoient d'autre envie » que de demeurer-là avec ces peu- » ples, & de vivre de lotos dans un » entier oubli de leur patrie. Mais » je les envoyay prendre, & malgré » leurs larmes je les fis monter ſur » leurs vaiſſeaux, je les attachay aux » bancs, & je commanday à tous mes » autres Compagnons de ſe rembar-

quer, de peur que quelqu'un d'en- «
tre eux venant à gouter de ce lo- «
tos, n'oubliast son retour. Ils se «
rembarquent tous sans differer & «
font escumer les flots sous l'effort «
de leurs rames. Nous nous éloi- «
gnons de cette coste fort affligez, «
& nous sommes portez par les «
vents sur les terres des Cyclopes, «
gens superbes qui ne reconnoissent «
point de loix ; & qui se confiant «
en la providence des Dieux, ne «
plantent ni ne sement, mais se «
nourrissent des fruits que la terre «
produit sans estre cultivée. Le fro- «
ment, l'orge & le vin croissent «
chez eux en abondance, les pluyes «
de Jupiter grossissent ces fruits, qui «
meurissent dans leur saison. Ils ne «
tiennent point d'assemblées pour «
déliberer sur les affaires publiques, «
& ne se gouvernent point par des «
loix generales qui reglent leurs «
mœurs & leur police, mais ils ha- «
bitent les sommets des montagnes, «

» & se tiennent dans des antres. Cha-
» cun gouverne sa famille & regne
» sur sa femme & sur ses enfants, &
» ils n'ont point de pouvoir les uns
» sur les autres.

» Vis-à-vis & à quelque distance
» du port de l'isle que ces Cyclopes
» habitent, on trouve une petite
» isle toute couverte de bois & plei-
» ne de chevres sauvages, parce
» qu'elles n'y sont point espouvan-
» tées par les hommes, & que les
» chasseurs, qui se donnent tant de
» peine en brossant dans les forests
» & en courant sur les cimes des
» montagnes, n'y vont point pour
» les poursuivre. Elle n'est frequen-
» tée ni par des bergers qui gardent
» des troupeaux, ni par des labou-
» reurs qui travaillent les terres, mais
» demeurant toujours inculte, elle
» n'a point d'habitants, voilà pour-
» quoy elle est si pleine de chevres
» sauvages. Et ce qui la rend inha-
» bitée, c'est que les Cyclopes ses

voyſins n'ont point de vaiſſeaux, «
& que parmi eux il n'y a point de «
charpentiers qui puiſſent en baſtir «
pour aller commercer dans les au- «
tres villes, comme cela ſe pratique «
parmi les autres hommes qui tra- «
verſent les mers & vont & vien- «
nent pour leurs affaires particulie- «
res. S'ils avoient eu des vaiſſeaux «
ils n'auroient pas manqué de ſe «
mettre en poſſeſſion de cette iſle, «
qui n'eſt point mauvaiſe, & qui «
porteroit toutes ſortes de fruits, «
car tous ſes rivages ſont bordez «
de prairies bien arroſées, toujours «
couvertes d'herbages tendres & «
hauts ; les vignes y ſeroient ex- «
cellentes & le labourage tres aiſé, «
& l'on y auroit toujours des moiſ- «
ſons tres abondantes, car le terroir «
eſt fort gras. Elle a deplus un port «
commode & ſûr, où l'on n'a be- «
ſoin d'arreſter les vaiſſeaux ni par «
des ancres ni par des cordages ; «
quand on y eſt entré, on peut at- «

» tendre tranquillement que les pi-
» lotes & les vents appellent. A la
» teste du port est une belle source
» d'une eau excellente sous une gro-
» te toute couverte d'aulnes. Nous
» abordasmes à cette isle par une
» nuit fort obscure, un Dieu sans
» doute nous conduisant, car nous
» ne l'avions pas apperceuë ; ma
» flotte estoit enveloppée d'une pro-
» fonde obscurité & la lune n'esclai-
» roit point, car les nuages la cou-
» vroient toute entiere. Aucun de
» nous n'avoit donc découvert l'isle,
» & nous ne nous apperceumes que
» les flots se brisoient contre les ter-
» res que quand nous fusmes entrez
» dans le port. Dés que nous y fus-
» mes, nous pliasmes les voiles, nous
» descendismes sur le rivage, & nous
» abandonnant au sommeil, nous at-
» tendismes le jour. Le lendemain
» l'aurore n'eut pas plustost ramené
» la lumiere que nous commenças-
» mes à nous promener dans cette

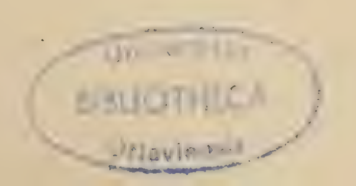
isle, dont la beauté nous ravissoit. «
Les Nymphes, filles de Jupiter, «
firent lever devant nous des trou- «
peaux de chevres sauvages, afin «
que nous eussions de quoy nous «
nourrir. Aussi-tost nous allons «
prendre dans nos vaisseaux des «
dards attachez à des courroyes, & «
nous estant partagez en trois ban- «
des, nous nous mettons à chasser. «
Dieu nous eut bien-tost envoyé «
une chasse assez abondante. J'avois «
douze vaisseaux, il y eut pour cha- «
que vaisseau neuf chevres, & mes «
Compagnons en choisirent dix «
pour le mien. Nous passasmes tout «
le reste du jour à table jusqu'au «
coucher du soleil; nous avions de «
la viande en abondance & le vin «
ne nous manquoit point, car à la «
prise de la ville des Ciconiens, mes «
Compagnons avoient eu soin de «
s'en fournir & d'en remplir de «
grandes urnes. Nous découvrions «
la terre des Cyclopes, qui n'estoit «

» ſeparée de nous que par un petit
» trajet, nous voyions la fumée qui
» ſortoit de leurs cavernes, & nous
» entendions les cris de leurs trou-
» peaux.
» Dés que le ſoleil ſe fut couché
» & que la nuit eut répandu ſes tene-
» bres ſur la terre, nous nous miſ-
» mes à dormir ſur le rivage, & le
» lendemain à la pointe du jour j'aſ-
» ſemblay mes Compagnons, & je
» leur dis, Mes amis, attendez-moy
» icy ; avec un ſeul de mes vaiſſeaux
» je vais reconnoiſtre moy-meſme
» quels hommes habitent cette terre
» que nous voyons prés de nous, &
» m'eſclaircir s'ils ſont inſolents,
» cruels & injuſtes, ou s'ils ſont hu-
» mains, hoſpitaliers & touchez de
» la crainte des Dieux. En achevant
» ces mots je montay ſur un de mes
» vaiſſeaux, & je commanday à un
» certain nombre de mes Compa-
» gnons de me ſuivre & de délier les
» cables ; ils obéïſſent, & s'eſtant aſſis
ſur

ſur les bancs ils firent force de rames. En abordant à cette iſle, qui n'eſtoit pas éloignée, nous apperceumes dans l'endroit le plus reculé prés de la mer un antre fort exhauſſé tout couvert de lauriers, où des troupeaux de moutons & de chevres faiſoient entendre leurs cris. Tout autour eſtoit une baſſe-cour ſpacieuſe baſtie de groſſes pierres non taillées ; elle eſtoit ombragée d'une fuſtaye de grands pins & de hauts cheſnes. C'eſtoit-là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuſe, qui paiſſoit ſeul ſes troupeaux fort loin de tous les autres Cyclopes, car jamais il ne ſe meſloit avec eux, mais ſe tenant toujours à l'écart, il menoit une vie brutale & ſauvage. C'eſtoit un monſtre eſtonnant ; il ne reſſembloit point à un homme, mais à une haute montagne dont le ſommet s'éleve au deſſus de toutes les montagnes voyſines. J'ordonnay à

» mes Compagnons de m'attendre
» & de bien garder mon vaiſſeau, &
» aprés en avoir choiſi ſeulement
» douze des plus déterminez, je m'a-
» vançay, portant avec moy un ou-
» tre d'excellent vin rouge, que m'a-
» voit donné Maron, fils d'Evanthes
» & grand Preſtre d'Apollon, qui
» eſtoit adoré à Iſmare. Il m'avoit
» fait ce preſent par reconnoiſſance
» de ce que touchez de ſon caractere,
» nous l'avions ſauvé avec ſa femme
» & ſes enfants & garanti du pillage,
» car il demeuroit dans le bois ſacré
» d'Apollon. Il me donna encore
» ſept talents d'or & une belle coupe
» d'argent, & aprés avoir rempli
» douze grandes urnes de cet excel-
» lent vin, il fit boire tous mes Com-
» pagnons. C'eſtoit un vin délicieux
» ſans aucun meſlange, une boiſſon
» divine. Il ne la laiſſoit à la diſpo-
» ſition d'aucun de ſes eſclaves, pas
» meſme de ſes enfants; il n'y avoit
» que ſa femme & luy & la maiſtreſſe

de l'office qui en euſſent la clef. «
Quand on en beuvoit chez luy, il «
meſloit dans la coupe vingt fois «
autant d'eau que de vin, & malgré «
ce meſlange il en ſortoit une odeur «
celeſte qui parfumoit toute la mai- «
ſon. Il n'y avoit ni ſageſſe ni tem- «
perance qui puſſent tenir contre «
cette liqueur. J'emplis donc un «
outre de ce vin, je le pris avec «
moy, avec quelques autres provi- «
ſions, car j'eus quelque preſſenti- «
ment que nous aurions affaire à «
quelque homme d'une force pro- «
digieuſe, à un homme ſauvage & «
cruel, & qui ne connoiſtroit ni rai- «
ſon ni juſtice. En un moment «
nous arrivaſmes dans la caverne. «
Nous ne l'y trouvaſmes point; il «
avoit mené ſes troupeaux au paſ- «
turage. Nous entrons & nous ad- «
mirons le bel ordre où tout eſt «
dans cet antre; les paniers de jonc «
pleins de fromage; les bergeries «
remplies d'agneaux & de che- «



» vreaux, & ces bergeries toutes se-
» parées ; il y en avoit de differentes
» pour les differents âges. Les plus
» vieux estoient d'un costé, ceux
» d'un âge moyen d'un autre, & les
» plus jeunes estoient aussi à part. Il
» y avoit quantité de vaisseaux pleins
» de lait caillé, & on en voyoit d'au-
» tres tous prests pour traire ses bre-
» bis & ses chevres quand elles re-
» viendroient du pasturage. Tous
» mes Compagnons me prioient in-
» stamment de nous en retourner
» sur l'heure mesme, de prendre ses
» fromages, d'emmener ses agneaux
» & ses chevres, & de regagner
» promptement nostre vaisseau. Je
» ne voulus jamais les croire ; c'estoit
» pourtant le meilleur parti : mais
» à quelque prix que ce fust je vou-
» lois voir le Cyclope, & sçavoir
» s'il ne me feroit pas les presens
» d'hospitalité, quoy-que je crusse
» bien que sa vûë ne seroit pas fort
» agréable à mes Compagnons. Nous

allumons du feu pour offrir aux « Dieux un leger ſacrifice, & nous « nous mettons à manger de ces fro- « mages, en attendant le retour de « noſtre hoſte. Enfin nous le voyons « arriver ; il portoit ſur ſes eſpaules « une charge horrible de bois ſec « pour préparer ſon ſouper. En en- « trant il jette à terre ſa charge, qui « fit un ſi grand bruit, que nous en « fuſmes effrayez, & que nous allaſ- « mes nous tapir dans le fond de « l'antre. Aprés cela il fit entrer les « brebis & laiſſa à la porte tous les « maſles. Il ferma enſuite ſa caverne « avec une roche que vingt charre- « tes attelées de bœufs les plus forts « n'auroient pû remuer, ſi énorme « eſtoit la maſſe de pierre dont il bou- « cha l'entrée de ſa caverne. Quand « il ſe fut bien fermé, il s'aſſit, com- « mença à traire ſes brebis & ſes « chevres, mit ſous chacune ſon a- « gneau & ſon chevreau, fit cailler « la moitié de ſon lait, qu'il mit dans «

» des paniers pour en faire du fro-
» mage, & reserva l'autre moitié
» dans des vaisseaux pour le boire à
» son souper. Tout ce menage es-
» tant fini, il alluma du feu, & nous
» ayant apperceus à la clarté du feu,
» il nous cria, Estrangers, qui estes
» vous? d'où venez-vous en traver-
» sant les flots? Est-ce pour le nego-
» ce? ou errez-vous à l'avanture
» comme des pirates qui escument
» les mers, en exposant leur vie pour
» piller tous ceux qui tombent entre
» leurs mains?

» Il dit. Nous fusmes saisis de
» frayeur en entendant sa voix es-
» pouvantable & en voyant cette
» taille prodigieuse. Cependant je ne
» laissay pas de luy répondre: Nous
» sommes des Grecs qui aprés le
» siege de Troye avons esté long-
» temps le joüet des vents & des
» tempestes. En taschant de regagner
» nostre patrie nous avons esté es-
» cartez de nostre route, & nous

avons eſté portez en divers pays. «
C'eſt ainſi que l'a ordonné le grand «
Jupiter, maiſtre de la deſtinée des «
hommes. Nous ſommes ſujets du «
Roy Agamemnon, dont la gloire «
remplit aujourd'huy la terre entie- «
re, car il vient de ſaccager une «
ville celebre & de ruiner un Em- «
pire floriſſant. Nous venons em- «
braſſer vos genoux; traitez-nous «
comme vos hoſtes, & faites-nous «
les preſens qu'exige l'hoſpitalité; «
reſpectez les Dieux, nous ſommes «
vos ſuppliants, & ſouvenez-vous «
qu'il y a dans les cieux un Jupiter «
qui préſide à l'hoſpitalité, & qui «
prenant en main la deffenſe des «
eſtrangers, punit ſeverement ceux «
qui les outragent. «

Ces paroles ne toucherent point «
ce monſtre; il me répondit avec «
une dureté impie: Eſtranger, tu «
es bien dépourvû de ſens, ou tu «
viens de bien loin, toy qui m'ex- «
hortes à reſpecter les Dieux & à «

» avoir de l'humanité. Sçache que les
» Cyclopes ne se soucient point de
» Jupiter ni de tous les autres Dieux,
» car nous sommes plus forts & plus
» puissants qu'eux ; & ne te flatte
» point que pour me mettre à cou-
» vert de sa colere, j'auray compas-
» sion de toy & de tes Compagnons
» si mon cœur de luy-mesme ne se
» tourne à la pitié. Mais dis-moy où
» tu as laissé ton vaisseau ! Est-ce prés
» d'icy, où à l'extremité de l'isle !
» que je sçache où il est.
» Il parla ainsi pour me tendre
» des pieges, mais j'avois trop d'ex-
» perience pour me laisser surpren-
» dre à ses ruses. J'usay de ruse à
» mon tour & je luy répondis : Nep-
» tune, qui esbranle la terre quand
» il luy plaist, a fracassé mon vais-
» seau en le poussant contre des ro-
» ches à la pointe de vostre terre, les
» vents & les flots en ont dispersé
» les débris, & je suis eschappé seul
» avec les Compagnons que vous

voyez devant vous. «
A peine eus je fini ces mots que «
le barbare ſe jette ſur mes Com- «
pagnons, en empoigne deux & les «
froiſſe contre la roche comme de pe- «
tits faons. Leur cervelle rejaillit de «
tous coſtez & le ſang inonda la terre «
tout aux environs. Il les met en pie- «
ces, les prépare pour ſon ſouper, & «
les devore comme un lion qui a «
couru les montagnes ſans trouver de «
proye ; il mange non ſeulement les «
chairs, mais les entrailles & les os. «
A la vûë de cet horrible ſpectacle «
nous fondions en larmes, levant «
les mains au ciel & ne ſçachant que «
devenir. Aprés qu'il euſt rempli «
ſon vaſte eſtomac des chairs de mes «
Compagnons & beu une grande «
quantité de lait, il ſe jette par terre «
en s'eſtendant dans ſa caverne au «
milieu de ſes brebis. Cent fois mon «
courage m'inſpira la penſée de met- «
tre l'eſpée à la main, de me jetter «
ſur luy & de luy percer le cœur, «

» mais une consideration tres forte
» me retint. Si je l'avois fait nous
» aurions tous peri malheureusement
» dans cette caverne, car jamais nous
» n'aurions pû oster de la porte l'es-
» pouvantable roche dont il l'avoit
» bouchée. Nous passasmes ainsi la
» nuit dans la douleur & dans les
» angoisses en attendant le jour. Le
» lendemain dés que l'aurore eut do-
» ré les cimes des montagnes, il allu-
» me du feu, se met à traire ses bre-
» bis les unes aprés les autres & à
» donner à chacune ses agneaux. Sa
» besogne estant faite, il prend en-
» core deux de mes Compagnons
» & en fit son disner. Quand il fut
» rassasié il ouvrit la porte de l'antre,
» fit sortir ses troupeaux, sortit avec
» eux & referma la porte sur nous
» avec cette énorme roche aussi fa-
» cilement qu'on ferme un carquois
» avec son couvercle; & faisant re-
» tentir toute la campagne du son
» effroyable de son chalumeau, il

mena ses troupeaux vers la monta- «
gne. Je demeuray donc enfermé «
dans cet antre, méditant sur les «
moyens de me venger, si Minerve «
vouloit m'accorder la gloire de «
punir ce monstre. Plusieurs pensées «
me passerent dans la teste, mais en- «
fin voicy le parti qui me parut le «
meilleur. Dans la caverne il y avoit «
une grande massuë de bois d'oli- «
vier encore vert, que le Cyclope «
avoit coupée pour la porter quand «
elle seroit séche; à la voir, elle «
nous parut comme le mast d'un «
vaisseau de charge à vingt rames, «
qui affronte toutes sortes de mers; «
elle estoit aussi haute & aussi grosse. «
J'en coupay moy-mesme environ «
la longueur de quatre coudées, & «
la donnant à mes Compagnons, je «
leur ordonnay de la dégrossir. Ils «
la raboterent & l'amenuiserent, & «
moy la retirant de leurs mains, je «
l'aiguisay par le bout, j'en fis aussi- «
tost durcir la pointe dans le feu, & «

» je la cachay dans du fumier dont
» il y avoit grande quantité dans
» cette caverne. Enſuite je fis tirer
» tous mes Compagnons au ſort,
» afin que la fortune choiſiſt ceux
» qui devoient avoir la réſolution
» de m'ayder à enfoncer ce pieu dans
» l'œil du Cyclope quand il ſeroit
» enſeveli dans un profond ſommeil.
» Mes Compagnons tirerent, & heu-
» reuſement le ſort tomba ſur les
» quatre que j'aurois moy-meſme
» choiſis à cauſe de leur intrepidité
» & de leur audace. Je me mis vo-
» lontairement à leur teſte pour con-
» duire cette entrepriſe ſi perilleuſe.

» Sur le ſoir le Cyclope revint des
» paſturages à la teſte de ſes trou-
» peaux, il les fait tous entrer, &
» contre ſa coutume il ne laiſſa au-
» cune beſte à la porte, ſoit qu'il
» craigniſt quelque ſurpriſe, ou que
» Dieu l'ordonnaſt ainſi pour nous
» ſauver du plus grand de tous les
» dangers. Aprés qu'il eut bouché

ſa porte avec cet horrible rocher, «
il s'aſſit & ſe mit à traire ſes brebis «
& ſes chevres à ſon ordinaire, leur «
donna à chacune leurs petits, & «
quand tout fut fait, il prit encore «
deux de mes Compagnons, dont il «
fit ſon ſouper. Dans ce moment «
je m'approchay de ce monſtre, & «
luy preſentant de ce vin, que j'avois «
apporté, je luy dis, Cyclope, tenez, «
beuvez de ce vin, vous avez aſſez «
mangé de chair humaine ; vous «
verrez quelle eſt cette boiſſon, dont «
j'avois une bonne proviſion dans «
mon vaiſſeau ; le peu que j'en ay «
ſauvé, je l'ay apporté avec moy «
pour vous faire des libations com- «
me à un Dieu, ſi touché de com- «
paſſion vous avez la bonté de me «
renvoyer dans ma patrie. Mais vous «
vous eſtes porté à des excés de «
cruauté indignes de vous. Eh qui «
penſez-vous deshormais qui vou- «
dra venir dans voſtre iſle, quand «
on ſçaura avec quelle inhumanité «

» vous traitez les eſtrangers !
» Il prit la coupe de mes mains
» ſans me répondre & but. Il trouva
» cette boiſſon ſi délicieuſe, qu'il
» m'en demanda encore. Donne-moy
» un ſecond coup de ce vin ſans l'eſ-
» pargner, me dit-il, & dis-moy tout
» preſentement ton nom, afin que je
» te faſſe un preſent d'hoſpitalité
» dont tu ſois content. Cette terre
» fournit aux Cyclopes d'excellent
» vin que les pluyes de Jupiter nour-
» riſſent, mais il n'approche pas de
» celuy-cy ; ce vin que tu me donnes,
» ce n'eſt pas du vin, c'eſt la mere
» goutte du Nectar & de l'ambroſie
» meſme des Dieux. Je luy en pre-
» ſentay une troiſiéme coupe, & il
» eut l'imprudence de la boire.
» Quand je vis que le vin commen-
» çoit à faire ſon effet & à luy por-
» ter à la teſte, je luy dis avec beau-
» coup de douceur, Cyclope, vous
» me demandez mon nom, il eſt aſſez
» connu dans le monde, je vais vous

l'apprendre puiſque vous l'igno- «
rez, & vous me ferez le preſent «
que vous m'avez promis. Je m'ap- «
pelle *Perſonne*; mon pere & ma «
mere me nommerent ainſi, & tous «
mes Compagnons me connoiſſent «
par ce nom. «

Oh bien, puiſque tu t'appelles «
Perſonne, me répond ce monſtre «
avec une cruauté inoüie, Perſonne «
ſera le dernier que je mangeray; je «
ne le mangeray qu'aprés tous ſes «
Compagnons; voilà le preſent que «
je te prépare. «

En finiſſant ces mots il tombe à «
la renverſe, ſon énorme cou replié «
ſur ſon eſpaule. Le ſommeil, qui «
dompte tous les animaux, s'em- «
pare de luy. Le vin luy ſort de la «
gorge avec des morceaux de la «
chair de mes Compagnons qu'il a «
devorez. Alors tirant le pieu que «
j'avois caché ſous le fumier, je le «
mis dans la cendre vive pour le faire «
chauffer, & m'adreſſant à mes Com- «

» pagnons, je leur dis tout ce que je
» crus le plus capable de fortifier leur
» courage, afin qu'aucun d'eux ne
» fuſt ſaiſi de frayeur & ne reculaſt
» dans le moment de l'execution.
» Bien-toſt le pieu fut ſi chaud que
» quoy-qu'encore vert, il alloit s'en
» flammer, & il eſtoit desja tout rou-
» ge. Je le tire donc du feu, mes
» Compagnons tout preſts autour
» de moy. Alors Dieu m'inſpira une
» audace ſurnaturelle. Mes Compa-
» gnons prenant le pieu, qui eſtoit
» pointu par le bout, l'appuyent ſur
» l'œil du Cyclope, & moy m'eſle-
» vant par deſſus, je le faiſois tour-
» ner. Comme quand un charpentier
» perce avec un virebrequin une
» planche de bois pour l'employer à
» la conſtruction d'un vaiſſeau, il
» appuye l'inſtrument par deſſus, &
» ſes garçons au deſſous le font tour-
» ner avec ſa courroye qui va & vient
» des deux coſtez & le virebrequin
» tourne ſans ceſſe ; de meſme nous

faiſions tourner ce pieu dans l'œil «
de ce monſtre. Le ſang rejaillit au- «
tour du pieu tout ardent. La va- «
peur, qui s'éleve de ſa prunelle, luy «
bruſle les paupieres & les ſourcils, «
& les racines de ſon œil embraſées «
par l'ardeur du feu, jettent un ſif- «
flement horrible. Comme lorſ- «
qu'un forgeron, aprés avoir fait «
rougir à ſa forge le fer d'une ha- «
che ou d'une ſcie, le jette tout «
bruſlant dans l'eau froide pour le «
durcir, car c'eſt ce qui fait la bonté «
de ſa trempe, ce fer excite un ſif- «
flement qui fait retentir la forge; «
l'œil du Cyclope ſiffla de meſme «
par l'ardeur du pieu. «

Le Cyclope s'éveillant, jette des «
cris eſpouventables dont toute la «
montagne retentit. Saiſis de frayeur «
nous nous éloignons; il tire de «
ſon œil ce pieu tout dégoutant «
de ſang, le jette loin de luy & ap- «
pelle à ſon ſecours les Cyclopes qui «
habitoient tout autour dans les an- «

» tres des montagnes voysines. Ces
» Cyclopes entendant sa voix, arri-
» vent en foule de tous costez &
» environnant l'antre ils luy deman-
» dent la cause de sa douleur : Po-
» lypheme, que vous est-il arrivé?
» Qu'est-ce qui vous oblige à nous
» réveiller au milieu de la nuit, &
» à nous appeller à vostre ayde?
» Quelqu'un emmene-t-il vos trou-
» peaux? Quelqu'un attente-t-il à
» vostre vie à force ouverte ou par
» la ruse? Le terrible Polypheme
» répond du fond de son antre, He-
» las! mes amis, Personne. Plus il
» leur dit ce nom, plus ils sont trom-
» pez par cette équivoque. Puisque
» ce n'est personne qui vous a mis en
» cet estat, luy disent-ils, que pou-
» vons-nous faire? Pouvons-nous
» vous délivrer des maux qu'il plaist
» à Jupiter de vous envoyer? Ayez
» donc recours à vostre pere Neptu-
» ne, & luy adressez vos vœux pour
» le prier de vous secourir.

Aprés luy avoir donné cette bel- «
le consolation ils se retirent. Je ne «
pus m'empescher de rire de l'erreur «
où ce nom si heureusement trouvé «
les avoit jettez. «

Le Cyclope soupirant & rugis- «
sant de douleur, s'approche à tas- «
tons de l'entrée de sa caverne, en «
oste la pierre & s'assied au milieu, «
ses deux bras estendus pour nous «
prendre quand nous sortirions, car «
il me croyoit assez imprudent pour «
tenter de sortir avec ses troupeaux. «
Mais le peril estoit trop manifeste. «
Je me mis donc à penser aux mo- «
yens que je pourrois trouver pour «
garantir de la mort mes Compa- «
gnons & pour me sauver moy-mes- «
me. Il n'y a point de ruse, point «
de stratagesme qui ne me passast «
alors dans l'esprit, car il s'agissoit «
de la vie & le danger estoit pres- «
sant. Voicy enfin le parti qui me «
parut le plus seur. «

Il y avoit dans ses troupeaux «

» des beliers fort grands & fort » beaux, & dont la laine de couleur » de violette estoit fort longue & » fort espaisse. Je m'avisay d'en lier » trois ensemble, & pour cet effet je » pris les branches d'ozier qui ser- » voient de lit à ce monstre abomi- » nable en toutes sortes d'injustices » & de cruautez. Avec ces branches » j'assemble ces beliers & les lie trois » à trois; celuy du milieu portoit un » de mes Compagnons, & les deux » des costez luy servoient comme de » rempart. Les voilà donc chacun » d'eux porté par trois beliers. Il y » avoit un belier d'une grandeur & » d'une force extraordinaire, qui » marchoit toujours à la teste du » troupeau, je le reservay pour moy. » M'estendant donc sous luy & em- » poignant sa laine à pleines mains, » je me tenois collé fortement à son » ventre avec beaucoup de résolu- » tion. Nous passons la nuit en cet » estat, non sans beaucoup de crainte

« & d'inquietude. Le lendemain dés que l'aurore eut ramené le jour, le Cyclope fit ſortir ſes troupeaux pour le paſturage. Les brebis n'eſtant point traittes à leur ordinaire, & ſe ſentant trop chargées de lait, remplirent de leurs beſlements la bergerie. Leur berger, qui ſentoit des douleurs tres aiguës, taſtoit avec ſes mains le dos de ſes moutons qui ſortoient, & jamais, inſenſé qu'il eſtoit, il ne ſoubçonna que mes Compagnons eſtoient eſtendus ſous le ventre de ceux du milieu. Le belier, ſous lequel j'eſtois, ſortit le dernier, chargé d'une toiſon fort eſpaiſſe & de moy qui eſtois fort agité & fort inquiet. Le terrible Polypheme le taſte avec ſes mains & luy parle en ces termes : Mon cher belier, pourquoy ſors-tu aujourd'huy le dernier de mon antre ! Avant ce jour ce n'eſtoit pas ta coutume de ſortir aprés mes moutons, & tous les matins tu

» marchois le premier à la teste du
» troupeau. Tu estois toujours le
» premier dans les vertes prairies,
» toujours le premier dans les eaux
» des fleuves, & tous les soirs tu re-
» venois le premier dans ma caverne.
» Aujourd'huy tu sors le dernier.
» Qu'est-ce qui peut causer ce chan-
» gement? Est-ce la douleur de voir
» que tu n'es plus conduit par l'œil
» de ton maistre! Un méchant, nom-
» mé Personne, assisté de ses Com-
» pagnons aussi scelerats que luy, m'a
» rendu aveugle, aprés avoir lié mes
» forces par le vin. Ah, je ne croy
» pas qu'il luy fust possible d'éviter
» la mort, si tu avois de la connois-
» sance & que tu pusses parler & me
» dire ou se cache ce malheureux
» pour se dérober à ma fureur; bien-
» tost écrasé contre cette roche, il
» rempliroit ma caverne de son sang
» & de sa cervelle dispersée de tous
» costez, & alors mon cœur sentiroit
» quelque soulagement dans les maux

affreux que m'a fait ce miserable, «
ce scelerat de Personne.

« En finissant ces mots il laisse « passer son belier. Quand nous nous « vismes un peu loin de la caverne & « de la cour, je me détachay le pre- « mier de dessous mon belier, j'allay « détacher mes Compagnons, & sans « perdre un moment nous choisismes « les meilleurs moutons du troupeau « que nous poussasmes devant nous, « & nous prismes le chemin de nos- « tre navire. Nostre arrivée causa « une grande joye à nos Compa- « gnons, qui n'esperoient plus de « nous revoir; mais en mesme temps « ils se mirent à pleurer ceux qui « nous manquoient. Je leur fis signe « de cesser ces larmes, & leur or- « donnay d'embarquer promptement « nostre proye & de gagner la haute « mer. Ils remontent tous dans le « vaisseau, & remplissant les bancs ils « font gemir les flots sous l'effort de « leurs rames. «

» Quand je me vis éloigné de la
» caverne de la portée de la voix, j'a-
» dreſſay ces paroles piquantes au
» Cyclope, & je luy criay de toute
» ma force, Cyclope, tu as eû grand
» tort d'abuſer de tes forces pour de-
» vorer les Compagnons d'un hom-
» me ſans deffenſe, & ces maux ven-
» geurs ne pouvoient pas manquer
» de t'arriver. Malheureux, tu as
» devoré dans ton antre tes ſuppliants
» & tes hoſtes, c'eſt pourquoy Jupi-
» ter & les autres Dieux t'ont puni
» de ton inhumanité.

» Ces paroles augmenterent ſa fu-
» reur. Il détacha la cime d'une haute
» montagne & la jetta avec tant de
» force, qu'elle tomba devant noſtre
» vaiſſeau. La chute de cette maſſe
» énorme excita un mouvement ſi
» violent dans la mer, que le flot en
» reculant repouſſa noſtre vaiſſeau
» contre la terre, comme auroit pû
» faire le flux de l'ocean, & penſa
» le briſer contre le rivage; mais
moy

moy prenant auſſi-toſt un long avi- «
ron, je le repouſſay & l'éloignay. «
Et exhortant mes Compagnons je «
leur ordonnay d'un ſigne de teſte «
de faire force de rames pour nous «
mettre à couvert du danger qui «
nous menaçoit. Ils rament en meſ- «
me temps ſans ſe menager. Quand «
nous fuſmes une fois auſſi loin, «
j'adreſſay encore la parole au Cy- «
clope, quoy-que tous mes Com- «
pagnons taſchaſſent de m'en em- «
peſcher. Cruel, que vous eſtes, me «
diſoient-ils, pourquoy voulez-vous «
irriter davantage cet homme bar- «
bare, qui en lançant contre nous «
cette énorme maſſe comme un «
trait, a ramené noſtre vaiſſeau con- «
tre le rivage. Nous avons crû n'en «
pas revenir. S'il entend encore vos «
inſultes, ou ſeulement voſtre voix, «
il nous écraſera & briſera noſtre «
vaiſſeau avec quelque maſſe de ro- «
cher encore plus grande, qu'il lan- «
cera contre nous. «

» Leurs remonſtrances furent in-
» utiles, j'eſtois trop irrité contre ce
» monſtre, pour me retenir. Je luy
» criay donc, Cyclope, ſi un jour
» quelque voyageur te demande qui
» t'a cauſé cet horrible aveuglement,
» tu peux répondre que c'eſt Ulyſſe
» le deſtructeur de villes, fils de
» Laërte, qui habite à Ithaque.

» A ces mots ſes heurlements re-
» doublent & il ſe met à crier : Helas !
» voilà donc l'accompliſſement des
» anciens oracles. Il y avoit autre-
» fois icy un celebre devin nommé
» Telemus fils d'Eurymus, qui avoit
» le don de prédire l'avenir, & qui a
» vieilli parmi les Cyclopes en exer-
» çant ſa profeſſion. Il m'avertit un
» jour que tout ce que je ſouffre
» m'arriveroit, & me dit en propres
» termes que je ſerois privé de la
» vûë par les mains d'Ulyſſe. Sur
» cette prédiction je m'attendois à
» voir arriver icy quelque homme
» beau, bien fait, de grande taille &

d'une force bien au deſſus de la noſtre. Et aujourd'huy c'eſt un petit homme, ſans force, de méchante mine, qui m'a crevé l'œil aprés m'avoir dompté par le vin. Ha, je t'en prie, Ulyſſe, approche que je te faſſe les preſens d'hoſpitalité, & que je preſſe Neptune de favoriſer ton retour; je ſuis ſon fils & il ſe glorifie d'eſtre mon pere. S'il veut il a le pouvoir de me guerir, & je n'attends ma gueriſon ni d'aucun autre Dieu, ni d'aucun homme.

Ne te flatte point de ta gueriſon, luy répondis-je, & pluſt à Dieu que j'euſſe auſſi-bien pû te priver de la vie, & te précipiter dans le ſombre Royaume de Pluton, comme il eſt ſeur que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu.

Le Cyclope piqué de ces paroles, adreſſe en meſme temps ſes prieres à Neptune, & luy dit en levant les mains au ciel:

Grand Neptune, qui avez la

» force d'esbranſler la terre juſqu'à
» ſes fondements, eſcoutez les vœux
» que je vous adreſſe : ſi je ſuis veri-
» tablement voſtre fils, & ſi vous eſ-
» tes veritablement mon pere, accor-
» dez-moy ce que je vous demande ;
» empeſchez Ulyſſe, le deſtructeur
» de villes, fils de Laërte, qui ha-
» bite à Ithaque, de retourner ja-
» mais dans ſon Palais ; ou ſi c'eſt
» l'ordre des Deſtinées qu'il revoye
» ſa patrie, ſa famille & ſes amis,
» qu'il n'y arrive qu'aprés longues
» années, qu'il n'y arrive qu'aprés
» avoir perdu ſes Compagnons, en
» méchant équipage & ſur un vaiſ-
» ſeau d'emprunt, & qu'il trouve ſa
» maiſon pleine de troubles.

» Il fit cette priere, & Neptune
» l'exauça. En meſme temps il leve
» une roche plus grande que la pre-
» miere, & luy faiſant faire pluſieurs
» tours avec ſon bras pour luy don-
» ner plus de force, il la lance ; la
» roche tombe derriere noſtre vaiſ-

ſeau. Il s'en fallut bien peu qu'elle « ne tombaſt ſur le bout de la poup- « pe & qu'elle ne fracaſſaſt le gou- « vernail. La chute de cette maſſe « énorme fait reculer la mer, & le « flot agité pouſſe en avant noſtre « vaiſſeau & l'approche de l'iſle où « nous avions laiſſé noſtre flotte, & « où nos Compagnons nous atten- « doient dans une extreſme affliction. « Dés que nous fuſmes abordez, « nous tiraſmes noſtre vaiſſeau ſur le « ſable, & deſcendus ſur le rivage, « nous nous miſmes d'abord à parta- « ger les moutons que nous avions « enlevez au Cyclope ; tous mes « Compagnons en eurent leur part, « & d'un commun conſentement ils « me firent preſent à moy ſeul du « belier qui m'avoit ſauvé. Je l'offris « dés le moment en ſacrifice au fils « de Saturne qui regne ſur les hom- « mes & ſur les Dieux. Mais mon « ſacrifice ne luy fut pas agréable ; « il me préparoit de nouveaux mal- «

» heurs, & rouloit dans sa teste le
» dessein de faire perir mes vaisseaux
» & tous mes chers Compagnons.
» Nous passasmes tout le reste du jour
» jusqu'au coucher du soleil à faire
» bonne chere & à boire de mon ex-
» cellent vin. Quand le soleil fut
» couché & que la nuit eut répandu
» ses voiles sur la terre, nous nous
» couchasmes sur le rivage mesme, &
» le lendemain à la pointe du jour
» je pressay mes Compagnons de se
» rembarquer & de délier les cables.
» Ils montent tous dans leurs vais-
» seaux, prenent les rames & fendent
» le sein de la vaste mer. Nous nous
» éloignons de cette terre fort joyeux
» d'avoir eschappé la mort, mais fort
» tristes de la perte que nous avions
» faite.

REMARQUES SUR L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE IX.

Page 83. *ET je ſuis perſuadé que la fin la plus agréable que l'homme puiſſe ſe propoſer, c'eſt de voir tout un peuple en joye*] Le but d'Homere eſt toujours de donner des inſtructions utiles, & de faire voir que la volupté eſt tres oppoſée à la vertu & toujours tres pernicieuſe. C'eſt ce qu'il fait en toute occaſion. Cependant voicy un paſſage conſiderable qui, en relevant la volupté, ſemble avoir pû donner lieu dans les ſiecles ſuivants à Epicure d'en faire la principale fin de l'homme. Les Anciens ont beaucoup diſcouru ſur cet endroit, & le reſultat de ce qu'ils ont dit, eſt qu'Ulyſſe s'accommode au temps, aux coutumes & aux mœurs de ceux à qui il parle, qu'il flate le Prince dont il a beſoin, & qu'il loüe ce que ce Prince trouve agréable & aimable. Alcinoüs luy a dit dans le Livre precedent pag. 19. *Nos divertiſſements de tous les*

jours ce sont les festins, la musique, la danse, la galanterie, &c. Ulysse par complaisance fait semblant de trouver cela fort beau. On peut voir Athenée, liv. 12. chap. 1. Je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir de la complaisance & de la dissimulation dans ces paroles d'Ulysse, mais je suis persuadée qu'on peut les prendre à la lettre sans que ce sentiment puisse estre blasmè, & sans qu'Homere doive craindre aucun reproche. Ulysse vient d'essuyer des maux infinis; il vient de voir finir une guerre qui a desolé une grande partie de l'Europe & de l'Asie, & aprés tant de malheurs il arrive dans une isle où l'on ne connoist point la guerre, & où le peuple est heureux & passe sa vie dans les plaisirs. Que fait-il sur cela? il loüe ce qu'il y a de plus honneste, les festins & la musique, & ne dit pas un mot de la galanterie dont Alcinoüs a parlé, ce qui me paroist tres digne d'attention; ce n'est pas une petite marque de la sagesse d'Homere. De plus il tourne en éloge pour le Prince le bonheur dont ses peuples joüissent sous luy: *Je suis persuadé*, dit-il, *que la fin la plus agréable que l'homme*, c'est à dire le Prince, *puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple se divertir.* Certainement on ne peut s'empescher de reconnoistre qu'un Prince est tres digne de loüange, quand il se propose de rendre ses peuples heureux & de

les voir dans la joye. Et la plus grande marque du bonheur & de la joye d'un peuple ce sont les festins & la musique, quand on n'en abuse point. Il faudroit estre bien severe pour blasmer ces plaisirs, qui n'ont rien de contraire à l'honnesteté & à la vertu, & qui font un contraste admirable avec toutes les horreurs qu'Ulysse vient de voir regner à Troye, & qui ont produit la ruine de tant d'Estats.

La fin la plus agréable] Le terme Grec τέλος signifie proprement la *fin*. Et je croy que c'est de ce passage d'Homere que les Philosophes ont pris leur mot τέλη, *fines*, dont ils se servent dans la morale, pour dire le but auquel on rapporte toutes ses pensées, toutes ses actions, en un mot la fin où tout le monde tend & que tout le monde se propose. On connoist les beaux livres de Ciceron *de Finibus*.

Page 84. *Quoy que j'habite une contrée fort éloignée*] Ulysse fait bien sa cour à ce Prince, en luy faisant croire par ces paroles qu'il est convaincu de la verité de tout ce qu'il luy a dit de l'éloignement de son isle.

Page 85. *Et plus bas Zacynthe, qui n'est presque qu'une forest*] Zacynthe, *Zanthe* au midy de Cephalenie ou Samé. C'est une isle de soixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes couvertes de bois, &

c'eſt ce qui luy fit donner ce nom ; car, comme Bochart l'a remarqué, les Pheaciens la nommerent ainſi du mot *Zachuth*, qui ſignifie *hauteur.*

Et elle eſt la plus prochaine du continent & la plus voyſine du pole] Strabon nous a avertis que ce vers

Ἄυτη δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται
Προς ζόφον.

a eſté mal expliqué par quelques anciens Grammairiens :

Ipſa autem humilis & ſublimis in mari ſita eſt
Verſus caliginem.

Comment peut-on appeller *baſſe* une iſle qu'Homere appelle encore icy τρηχεῖαν, *eſcarpée*, & qui eſt *comme un nid ſur des rochers*, pour me ſervir des paroles de Ciceron ! & il nous en donne la veritable explication. *Ce mot* χθαμαλὴ, dit-il, *ne ſignifie pas icy* baſſe, *mais prochaine du continent.* χθαμαλὴ pour χαμαλὴ, *voyſine de la terre*, & πανυπερτάτη ne ſignifie pas *haute*, mais plus ſeptentrionale, plus voyſine du pole, ce qu'il détermine par ce mot πρὸς ζόφον, *verſus caliginem :* car par cette obſcurité il déſigne le nord, comme par l'*aurore* & le *ſoleil* il marque le coſté du monde oppoſé au ſeptentrion. On peut voir l'endroit dans

ſon liv. 9. Il eſt vray que pour ces derniers mots, πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε, je me ſuis éloignée de ſon ſentiment, & je les ay expliquez, *les autres ſont vers le midy & vers le levant.* Et je n'ay fait en cela que ſuivre la ſituation que nos Cartes meſmes donnent aujourd'huy à ces iſles par rapport à Ithaque, qui eſt la plus voyſine du continent de l'Epire & la plus ſeptentrionale. Elle a au levant Dulichium & quelques autres iſles, & au midy elle a Samé & Zacynthe.

La charmante Circé] Il y a dans le Grec: *Circé de l'iſle d'Aeæa*, & j'expliqueray au commencement du XII. Liv. ce que c'eſt que cette iſle. On peut voir là mes Remarques. Circé eſt appellée δολόεσσα à cauſe de ſes charmes & de ſes enchantements.

Page 86. *Je n'eus pas pluſtoſt mis à la voile avec toute ma flotte*] Voicy où il faut prendre le commencement de l'Odyſſée, pour la réduire à une narration ſimple, naturelle, & affranchie du renverſement poëtique.

Que je fus battu d'un vent violent qui me pouſſa ſur les coſtes des Ciconiens] Ces Ciconiens eſtoient ſur les coſtes de Thrace prés de Maronée, qu'on prétend la meſme qu'Iſmare, dont Homere parle icy. Ulyſſe les attaqua, parce qu'ils avoient envoyé du ſe-

cours aux Troyens, comme nous l'avons vû dans le II. Livre de l'Iliade, où Homere dit : *Euphemus, fils de Trœzenus & petit-fils de Ceus, commandoit les belliqueux Ciconiens.*

De se rembarquer sans perdre temps] Le Grec dit, ἄιερῳ ποδὶ, & je ne voy pas comment on a pû expliquer cela d'un vaisseau. ἄιερῳ ποδὶ signifie proprement le *pied encore moüillé*, & c'est pour dire *promptement, sans se rafraischir.*

Page 87. *Et s'amuserent à faire bonne chere*] Comme cela est fort naturel. La bonne chere est le premier fruit que les soldats veulent tirer de leur victoire.

Page 88. *Je perdis six hommes par chacun de mes vaisseaux*]. Voicy un des endroits que l'impertinent Zoïle avoit critiquez. Comment est-il possible qu'il perisse justement six hommes de chaque vaisseau, & qu'aucun vaisseau n'en perde pas davantage? Voilà, disoit-il, un partage ridiculement égal. Mais c'est la critique qui est ridicule & non pas le partage. Ulysse avoit douze vaisseaux ; dans ce combat il perdit soixante & douze hommes, ce n'est pas que la perte fust égale pour chaque vaisseau, mais c'est que prenant le total & en le répendant ensuite sur toute la flotte, c'estoit justement six hommes par chaque vaisseau.

Que nous n'eussions appellé trois fois à haute voix les ames de nos Compagnons] C'estoit la coutume quand les Payens n'avoient pas le temps d'enterrer les morts dans une terre estrangere, ils se contentoient d'appeller trois fois leurs ames à haute voix, comme pour déclarer qu'il ne tenoit pas à eux qu'ils ne les ramenassent dans leur patrie, & par-là ils croyoient avoir satisfait à la Religion. C'est ainsi que dans le liv. 6. de l'Eneïde, Enée dit à Deïphobus,

..... Et magna manes ter voce vocavi.

Mes vaisseaux estoient poussez par le travers] C'est ce que signifie ἐπικάρσιαι, *oblique, de costé,* lorsque les vaisseaux ne vont pas droit par la prouë, mais qu'ils sont poussez par le costé.

Page 89. *Nous les baissasmes & les pliasmes pour éviter la mort*] Car quoy-que les voiles fussent déchirées, elles ne laissoient pas de donner encore prise au vent.

Nous gagnasmes une rade où nous fusmes à couvert] Homere ne nomme pas la rade où Ulysse aborda, car comme il ne s'attache pas toujours à l'exacte Geographie, & qu'il imagine une Geographie fabuleuse pour rendre ses contes plus merveilleux, il veut empescher qu'on ne le suive, & qu'on ne découvre par-là les mensonges dont il

enveloppe les veritez qu'il a prises pour fondement.

De-là je voguay neuf jours entiers abandonné aux vents impetueux, & le dixiéme jour j'aborday à la terre des Lotophages] Il y avoit sur cet endroit une grande dissertation de Polybe, dont Strabon nous rapporte le précis, liv. 1. Ce grand homme soutenoit qu'icy Homere n'avoit pas placé cette terre des Lotophages dans l'ocean Atlantique, comme il y a placé celle de Calypso & celle de Circé, parce qu'il n'estoit pas vraysemblable qu'en si peu de temps, en dix jours, les vents les plus forts eussent poussé Ulysse du cap de Malée dans l'ocean, il faut donc convenir que le Poëte a suivi icy l'exacte Geographie, qu'il n'a point déplacé l'isle des Lotophages, & qu'il l'a laissée où elle est, c'est à dire, dans la mediterranée, car un bon vent peut tres bien porter du cap de Malée à cette isle en dix jours. Et quand Ulysse appelle les vents qui le poussent ὀλοοὺς, *impetueux, pernicieux,* c'est parce qu'ils l'escartoient de sa route, quoyque d'ailleurs ils le poussassent tout droit. Cela fait voir qu'Homere suit quelquefois la verité sans fiction, & que d'autres fois il adjoute la fiction à la verité.

Et le dixiéme jour j'aborday à la terre des Lotophages] Cette terre des Lotophages est une petite isle qui a trois cents sta-

des de longueur & un peu moins de largeur prés de la petite Syrte ſur les coſtes d'Affrique, dont elle n'eſt ſeparée que d'environ trois cents cinquante pas. Elle eſt appellée *Menix*, & par les Arabes *Girba*, nom qui a formé celuy qu'elle conſerve aujourd'huy, car on la nomme *Gerbi* ou *Zerbi*. Bochart a découvert que cette iſle eſtoit appellée *Menix* du Phenicien *me-niks*, qui marque des eaux qui ſe retirent, *aquas defectûs*, parce que le petit bras de mer qui la ſepare du continent eſt ſouvent à ſec en eſté. Et elle a eû le nom de *Girba*, de l'Arabe *Chirba* qui ſignifie un *Chameleon*, parce que ce petit animal abonde dans cette iſle. *Habet Lepores item multos*, dit M. de Thou, *& Chamæleontes, qui lacertæ magnitudine pares ſunt.*

Lotophages] C'eſt à dire, qui ſe nourriſſent du fruit du Lotos, c'eſt pourquoy cette iſle eſtoit auſſi appellée *Lotophagitis*. Il y a pluſieurs eſpeces de Lotos, il y en a une qui eſt proprement une herbe comme du Sain-foin, qui ſervoit de paſture aux animaux, c'eſt de celle-là dont il eſt parlé dans le XIV. Liv. de l'Iliade & dans le IV. Liv. de l'Odyſſée. Il y en a une autre appellée *Lotos Ægyptia*, c'eſtoit une ſorte de Lys, qui ſelon Herodote naiſt abondamment dans les eaux du Nil quand il a inondé les terres. *Aprés qu'ils l'ont cüeilli*, dit

cet Historien, liv. 2. *Ils le font sécher au soleil, & quand il est sec, ils prennent ce qui est au milieu du Lys & qui ressemble à un pavot, le cuisent & en font du pain.* Cette espece conviendroit assez au passage d'Homere, qui l'appelle le *fruit d'une fleur.* Mais les Anciens prétendent que ce Poëte parle d'une troisiéme espece appellée *Libyca,* dont Polybe, qui l'avoit souvent vûë & examinée, fait cette description selon le rapport d'Athenée qui nous a conservé le passage : *Le Lotos est un petit arbre rude & espineux, qui a la feüille verte comme le buisson, mais un peu plus espaisse & plus large. Son fruit est d'abord semblable en couleur & en grosseur aux baïes de Myrte, mais en croissant il devient de couleur de pourpre. Il est de la grosseur de l'olive ronde & a un noyau fort petit. Quand il est mur on le cüeille, on le fait broyer avec du bled, & on le conserve dans des pots pour la nourriture des esclaves. Pour les personnes libres, ils en font sans noyau qu'ils gardent de mesme. Cet aliment a le goust de la Figue & des Dates, & une odeur encore plus agréable. En le faisant tremper & broyer dans l'eau, on en tire un vin tres agréable, & qui a le goust du vin meslé avec du miel. On le boit pur, mais il ne se conserve que dix jours, c'est pourquoy on n'en fait qu'à mesure pour le besoin.* On peut voir Pline, liv. 13. ch. 17. C'est cette

derniere espece qui parut si agreable aux Compagnons d'Ulysse.

Page 90. *Et je les envoyay avec un heraut*] Il envoye avec eux un heraut pour les rendre plus respectables & inviolables.

Tous ceux qui mangerent de ce fruit] De la maniere dont Homere s'explique icy, il paroist qu'il y eut encore d'autres de ses Compagnons, outre les trois qu'il avoit envoyez, qui mangerent de ce fruit. Car en parlant de trois seulement, il n'auroit pas dit, τῶν δ' ὅτις.

Page 91. *Ils se rembarquent tous sans differer*] Ulysse ne dit point combien de temps il sejourna dans cette isle des Lotophages. Il faut pourtant bien qu'il y ait fait quelque sejour, & il n'est pas vraysemblable qu'il en soit parti le jour mesme, car une apréſdinée ne suffisoit pas pour luy faire juger si ses Compagnons avoient perdu l'envie de s'en retourner, & s'ils ne pensoient pas seulement à donner de leurs nouvelles.

Et nous sommes portez par les vents sur les terres des Cyclopes] Voicy encore une Geographie exacte sans meslange de fiction, car de l'isle des Lotophages on peut facilement estre porté dans un jour sur les terres des Cyclopes, qui habitoient la Sicile qui est vis-à-vis. Car les Cyclopes occu-

poient la partie occidentale de la Sicile prés de Lilybée & de Drepane, & c'eſt de-là meſme qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort bien montré. *Les Cyclopes*, dit-il, *ont eſté ainſi nommez du Phenicien* Chek-lub, *par contradiction pour* Chek-lelub, c'eſt à dire, *le golphe de Lilybée*, ou *le golphe vers Lilybée*. Ainſi les habitants de ces terres furent appellez par les Pheniciens & les Libyens *homines Chek-lub*, c'eſt à dire, les habitants du golphe de Libye. Et les Grecs, qui ne ſçavoient pas cette langue & qui vouloient rapporter à la leur tous les noms, de *Chek-lub* formerent le mot de *Cyclopes*, & donnerent à ce nom une origine Grecque, comme s'ils avoient eſté ainſi nommez, parce qu'ils n'avoient, diſoient-ils, qu'un œil tout rond au milieu du front.

Gens ſuperbes] Le mot Grec ὑπερφίαλοι peut ſignifier auſſi des *gens d'une taille prodigieuſe*. Et c'eſt dans ce ſens qu'Euſtathe le prend icy, car ces Cyclopes eſtoient une eſpece de Geants. Et c'eſt de-là ſans doute que venoient ces oſſements prodigieux qu'on a trouvez de temps en temps dans la Sicile.

Qui ne reconnoiſſent point de loix] Le mot ἀθέμιστος ſignifie également celuy qui connoiſt des loix & qui n'en ſuit point, & celuy qui n'en a aucune connoiſſance. Et il

eſt icy dans le dernier ſens. Les Cyclopes n'avoient point de loix ; car ils ne vivoient point en police reglée, chacun regnoit chez ſoy, comme Homere va l'expliquer.

Et qui ſe confiant en la providence des Dieux] Quoy-que ces Cyclopes ſoient ſuperbes, ſauvages & qu'ils ne reconnoiſſent point de loix qui reglent leurs mœurs & leur police, Homere ne laiſſe pas de leur attribuer quelque ſentiment de la Divinité ; Ils ſe repoſent ſur la Providence. Mais peut-eſtre veut-il faire entendre que c'eſt pluſtoſt par habitude que par ſentiment.

Ils ne plantent ni ne ſement, mais ils ſe nourriſſent des fruits que la terre produit ſans eſtre cultivée] C'eſt pour loüer la fertilité de la Sicile. Euſtathe compare à cette vie des Cyclopes celle des Anachoretes qui habitent les montagnes & les antres des rochers, qui ne ſement ni ne plantent, & qui ſe nourriſſent des fruits que la terre leur fournit d'elle-meſme, ou que la Providence a ſoin de leur envoyer. Cette comparaiſon m'a paru plaiſante pour un Archeveſque.

Ils ne tiennent point d'aſſemblées pour déliberer ſur les affaires publiques, & ne ſe gouvernent point par des loix generales] Platon eſtablit dans ſon liv. 3. des Loix,

qu'aprés le Déluge il y eut trois formes de vie qui ſuccederent l'une à l'autre. La premiere fut ſimple & ſauvage ; les hommes effrayez encore des eaux du Déluge, qu'ils venoient d'éviter, habiterent les ſommets des montagnes ſans aucune dépendance & chacun regnant dans ſa famille. A celle-là ſucceda la ſeconde forme, un peu moins ſauvage ; les hommes commençant à ſe guerir de la peur, deſcendirent au pied des montagnes, & commencerent à avoir un plus grand commerce entre eux. De cette ſeconde vint la troiſiéme, plus polie, lorſque la confiance eſtant pleinement revenuë on commença à habiter la plaine. Les Cyclopes menoient encore du temps d'Ulyſſe, la premiere vie ; comme ils n'avoient jamais eu aucun commerce avec les autres peuples à cauſe de leur ferocité, leurs mœurs, ni leurs coutumes n'avoient point eſté adoucies. Ce que Platon a dit de ces trois ſortes de vie ſe peut juſtifier par l'Eſcriture ſainte. Aprés le Déluge la vie des premiers hommes fut ſimple & ſauvage ; ils s'occupoient à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux, & chaque pere de famille regnoit ſur ſa maiſon ſans aucune ſubordination des uns aux autres.

Page 92. *Chacun gouverne ſa famille, & regne ſur ſa femme & ſur ſes enfants*] C'eſt là la premiere vie que les hommes mené-

gent aprés le Déluge, comme je viens de l'expliquer dans la Remarque précedente. Cette vie grossiere & sauvage ne laissa pas de continuer, mesme dans quelques villes Grecques, long-temps aprés que le commerce eut donné lieu à la police & aux loix, car Aristote dans le 10. liv. de ses Morales, se plaint que de son temps l'éducation des enfants estoit negligée dans plusieurs villes, & que chacun y vivoit à sa fantaisie, gouvernant sa famille à la maniere des Cyclopes, & regnant sur sa femme & sur ses enfants. *Ἐν δὲ ταῖς πλείσταις τῶν πολέων ἐξημέληνται περὶ τῶν τοιούτων, καὶ ζῇ ἕκαστος ὡς βούλεται Κυκλωπικῶς θεμιστεύων παίδων ἠδ' ἀλόχου.* Aujourd'huy que nostre police est si reglée, fortifiée par les loix & perfectionnée par la religion, nous ne laisserions pas, si nous voulions, de trouver encore dans des familles quelque reste de cette vie de Cyclopes.

Vis-à-vis à quelque distance du port de l'isle, que ces Cyclopes habitent, on trouve une petite isle] Quand on ne sçauroit pas certainement d'ailleurs que la Sicile estoit le pays des Cyclopes, la position & le voisinage de cette petite isle, dont Homere parle icy, le feroit assez connoistre; car il est évident qu'il parle de l'isle appellée *Ægusa*, qui signifie l'*isle des chevres*. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode,

& son terroir est fort gras. Cluvier, qui l'a visitée, y a observé toutes ces choses, *Prata mollia & irrigua, solum fertile, portum commodum, fontes limpidos :* ce qui fait grand honneur à Homere d'avoir si bien marqué & la situation & la nature du pays. Il ne nomme point l'isle, parce qu'il est vray-semblable que n'estant point encore habitée, elle n'avoit pas encore de nom.

Page 93. *Et que les Cyclopes ses voysins n'ont point de vaisseaux*] C'est ce qui pourroit faire croire que les Cyclopes n'estoient pas venus d'ailleurs, & qu'ils estoient nez dans le pays, car s'ils estoient venus sur des vaisseaux, ils en auroient retenu l'usage, &, comme dit Homere, ils s'en seroient servis pour se rendre maistres d'une isle si bonne, si commode & qui estoit si fort à leur bienseance. Cela n'est pourtant pas concluant. Car ils pouvoient estre arrivez en Sicile sur des vaisseaux estrangers & n'en avoir pas conservé l'usage.

Page 94. *Nous abordasmes à cette isle par une nuit fort obscure, un Dieu sans doute nous conduisant*] Cela est menagé avec beaucoup d'art pour la vraysemblance, car s'il eust fait jour & qu'ils eussent vû à se conduire, ils seroient plustost abordez en Sicile, & par-là ils se seroient perdus, & n'auroient jamais pû eschapper des mains

des Cyclopes. Au lieu qu'ayant esté portez à cette petite isle, Ulysse s'en servit comme d'un fort, y laissa ses vaisseaux, & n'en retint qu'un sur lequel il passa en Sicile, où il executa tout ce qu'il va nous raconter, & se sauva heureusement. C'est pourquoy il adjoute, *un Dieu sans doute nous conduisant.* Cette remarque est d'Eustathe, & elle m'a paru tres judicieuse.

Page 95. *Les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous*] Le bon air & les pluyes douces font croistre les herbages & les plantes ; & les bons herbages & les bonnes plantes nourrissent les animaux. Ces chevres sauvages estoient donc abondantes dans cette isle, à cause de la bonne nourriture qu'elles y trouvoient en abondance, voilà pourquoy il dit, *les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous, &c.* Voilà comme la Poësie fait des Divinitez des vertus & des facultez les plus naturelles. Ἁι νύμφαι κοῦραι Διός, ἀλληγορικῶς αἱ τῶν φυτῶν αὐξητικαὶ δυνάμεις, ἃς ὁ Ζεὺς ποιεῖ, dit fort bien Eustathe.

Dieu nous eut bien-tost envoyé une chasse assez abondante] Homere attribuë la bonne chasse à la benediction de Dieu, & c'est une suite de sa doctrine, car il a reconnu qu'une beste ne sçauroit estre prise par un chasseur si Dieu ne le permet. C'est ainsi que Jacob répondant à son pere, qui s'estonnoit de ce

qu'il estoit si-tost revenu de la chasse, & qui luy disoit : *Quomodo tam citò invenire potuisti!* luy dit : *Voluntas Dei fuit ut citò occurreret mihi quod volebam. C'est la volonté de Dieu qui a fait trouver si promptement devant moy ce que je cherchois.* Genes. 27. 20.

Page 96. *Avec un seul de mes vaisseaux je vais reconnoistre moy-mesme quels hommes habitent cette terre*] Il n'envoye plus de ses Compagnons reconnoistre le pays, car il ne se fioit plus à eux, aprés ce qui venoit de luy arriver daus l'isle des Lotophages & dans le pays des Ciconiens, il y va luy-mesme. Tout cela est admirablement bien conduit.

Page 97. *C'estoit-là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuse*] Ce qu'Homere dit icy est fondé sur ce que dans ces siecles là on voyoit des Geants. *Ce siecle-là,* dit Plutarque dans la vie de Thesée, *portoit des hommes d'une taille prodigieuse.* Et cela est confirmé par l'Escriture sainte. Long-temps avant la guerre de Troye ceux que Moïse envoya pour reconnoistre la terre promise, rapporterent que le peuple, qui l'habitoit, estoit de haute stature, & qu'ils y avoient vû des hommes monstrueux de la race des Geants. *Populus quem aspeximus proceræ staturæ est ; ibi vidimus monstra quædam filiorum Enac de genere Giganteo.*

Nombr.

Nombr. 13. 33. 34. Et Dieu luy-mesme dit à Moïse en parlant de la terre des fils d'Ammon, *Terra Gigantum reputata est, & in ipsa olim habitaverunt Gigantes, &c.* Deuteron. 2. 2. Og Roy de Basan estoit un de ces Geants. *Solus quippe Og Rex Basan restiterat de stirpe Gigantum; monstratur lectus ejus ferreus qui est in Rabbath filiorum Ammon, novem cubitos habens longitudinis & quatuor latitudinis.* Ibid. 3. 11. Ce lit de neuf coudées de longueur & de quatre de largeur, fait voir quelle estoit la taille de ces Geants. Tel estoit Goliath que David tua; il avoit six coudées & une paume de haut, sa cuirasse pesoit cinq mille sicles, c'est à dire, prés de cent cinquante livres. Le bois de sa pique estoit comme l'ensuble d'un tisserand, & le fer dont elle estoit armée pesoit six cents sicles, c'est à dire, dix-huit ou dix-neuf livres. Cependant cela n'approche point de la taille qu'Homere donne au Cyclope, qu'il égale à la plus haute montagne. Mais il faut se souvenir que ce Poëte exagere icy sur la taille de ce Geant, parce qu'il parle à des peuples simples & credules, & qui n'aimoient rien tant que ces contes outrez.

Qui paissoit seul ses troupeaux fort loin de tous les autres Cyclopes] Homere a grand soin de nous faire entendre que le Cyclope vivoit éloigné de tous les autres.

son antre estoit dans l'endroit le plus reculé; il paissoit seul ses troupeaux. Cela ne luy suffit pas, il adjoute, *fort loin de tous les autres.* Ce n'est pas encore assez, il nous dit qu'*il ne se mesloit jamais avec eux*, & il charge cela encore, en adjoutant qu'*il se tenoit toujours à l'escart.* Et pourquoy cela? pour fonder la vraysemblance de sa fable. Il ne faut pas que nous oublions que le Cyclope est éloigné de tout secours.

Page 98. *Maron, fils d'Evanthes, grand Prestre d'Apollon*] C'est peut-estre de ce Maron que la ville d'Ismare fut appellée *Maronée.*

De ce que touchez de son caractere] C'est ce que signifie ἁζόμενοι. Les gens pieux respectent toujours les ministres de la Religion.

Et une belle coupe d'argent] Le Grec dit, *toute d'argent*, parce qu'il y avoit des coupes d'argent dont les bords estoient d'or.

Il ne la laissoit à la disposition d'aucune de ses esclaves] Voicy un précepte œconomique. Ce qu'on a de plus excellent ne doit estre confié qu'à peu de gens & d'une fidelité connuë. J'ay autrefois connu un homme de qualité qui avoit toujours le plus excellent vin & qui n'en confioit la clef à personne, il l'avoit toujours, & il alloit luy-mesme faire tirer son vin.

Page 99. *Il mesloit dans la coupe vingt fois autant d'eau que de vin*] Il n'y a point de vin qui puisse porter cette quantité d'eau là. Mais Homere exagere la force de celuy-cy pour préparer ses Lecteurs à l'effet surprenant qu'il va produire sur le Cyclope, qui en sera yvre-mort pour en avoir bû seulement trois coups.

Car j'eus quelque pressentiment que] Les hommes ont quelquefois des pressentiments de ce qui leur doit arriver, & les sages profitent de ces pressentiments & se munissent contre tous les accidents qui les menacent, & qu'ils prévoyent.

Page 100. *Et les plus jeunes*] Pour dire *les plus jeunes*, Homere se sert du mot ἕρσαι, qui signifie *la rosée*. Il appelle donc ἕρσαι les agneaux & les chevreaux *les plus tendres*, c'est à dire, les plus jeunes & qui sont comme la rosée. C'est ainsi qu'Eschyle dans son *Agamemnon* a appellé les petits oyseaux qui viennent d'éclorre, δρόσους, *de la rosée*. Delà les Grecs ont dit *des chairs de rosée*, pour dire des viandes tendres & délicates. Alciphron a dit, ἧπαρ δρόσῳ προσεοικὸς, *un foye semblable à la rosée*, & comme nous disons, *tendre comme rosée*. C'est une remarque de Casaubon Athen. liv. 9. ch. 8.

Je ne voulus jamais les croire, c'estoit pourtant le meilleur parti] Ulysse ne fait

pas de difficulté d'avoüer qu'en cette occasion ses Compagnons avoient eu plus de prudence que luy, & par cette sincerité il gagne encore plus de créance sur l'esprit des Pheaciens, & les dispose mieux à croire tous ses contes comme tres veritables.

Page 103. *Nous sommes sujets du Roy Agamemnon, dont la gloire*] Aprés qu'Ulysse a representé ses malheurs pour tascher d'exciter quelque sorte de compassion dans le cœur du Cyclope, il essaye de faire naistre quelque espece de terreur, en luy disant qu'ils sont des sujets du Roy Agamemnon qui vient de ruiner un grand Empire. Par-là il veut luy faire envisager qu'un Prince, qui a destruit un Empire si florissant, pourroit bien venger une injure faite à ses sujets. Mais un monstre qui ne craint pas les Dieux, ne craint guere les hommes.

Ou tu viens de bien loin] C'est à dire, *ou tu es bien simple & bien ignorant.* Car il faut venir de l'autre monde pour ne pas connoistre les Cyclopes. C'est ainsi que nous disons qu'*un homme est bien de son pays,* ou qu'*il n'est jamais sorti de son pays,* pour dire qu'il est simple & niais.

Page 104. *Si mon cœur de luy-mesme ne se tourne à la pitié*] De luy-mesme,

c'eſt à dire, ſans aucune conſideration, ſans aucun reſpect ni pour les Dieux dont tu parles, ni pour ton Agamemnon. Ce que le Cyclope adjoute icy fait un bon effet pour le Poëme, car en laiſſant Ulyſſe entre la crainte & l'eſperance, il y tient auſſi ſon Lecteur.

Il parla ainſi pour me tendre des piéges] C'eſt icy le ſens du mot πειράζων, car il ne ſignifie pas *pour me tenter*, ni *pour m'éprouver*, mais *pour me tendre des embuſches*, *des piéges*, & je croy qu'Heſychius avoit ce paſſage en vûë, quand il eſcrit, πειράζων, ἐνεδρεύων, λῃστεύων.

Page 106. *Auſſi facilement qu'on ferme un carquois avec ſon couvercle*] Cette comparaiſon eſt tres agreable, elle adoucit le ton horrible de cette narration, & fait voir la force énorme de ce monſtre qui n'a pas plus de peine à boucher l'entrée de ſa caverne avec cette effroyable maſſe de rocher qu'un homme en a à fermer ſon carquois de ſon couvercle.

Page 107. *Que le Cyclope avoit coupée*] C'eſt ainſi qu'il y a dans toutes les Editions, τὸ μὲν ἔκταμεν. Mais Euſtathe nous avertit que dans les Manuſcrits les plus corrects il y a τὸ μὲν ἔσπασε, *que le Cyclope avoit arrachée.* Et c'eſt à mon avis la leçon qu'il faut retenir. Un Geant de la force du Cyclope ne s'amuſe pas à couper un arbre, il l'arrache.

Pour la porter quand elle seroit séche] Car la massuë estoit l'arme ordinaire des Geants, temoin le Geant Periphetes qui fut appellé *Corynetes,* c'est à dire, *porte-massuë,* parce qu'il avoit une massuë d'airain. Thesée le tua, & porta toujours sa massuë. Dans le VII. Liv. de l'Iliade nous avons vû un Areïthoüs appellé aussi *porte-massuë,* parce qu'il avoit une massuë de fer. Par cette arme Homere fait juger de la taille de celuy qui la portoit.

J'en fis aussi-tost durcir la pointe dans le feu] Pour le rendre plus ferme & plus solide en luy donnant une espece de trempe. Cela se pratique encore, car on se sert de bastons bruslez par le bout.

Page 108. *Ensuite je fis tirer tous mes Compagnons au sort*] Pour une entreprise si perilleuse Ulysse ne devoit ni ne pouvoit choisir ceux qu'il auroit voulu; la prudence & la justice vouloient qu'il en remist le choix au sort, afin qu'aucun ne pust se plaindre ni d'avoir esté préferé, ni de n'avoir pas esté choisi.

Et heureusement le sort tomba sur les quatre que j'aurois moy-mesme choisis] Ulysse fait entendre que les Dieux, qui vouloient le tirer de ce danger, firent tomber le sort sur les quatre qui estoient les plus hardis. Car les hommes tirent au sort, mais c'est Dieu qui regle le sort mesme. *Sortes mit*

tuntur in sinum, sed à Domino temperantur, Prov. 16. Nous avons vû dans l'Iliade de quelle maniere estoient ces sorts, c'estoient des marques, chacun donnoit la sienne.

Je me mis volontairement à leur teste] Comme la prudence & la justice demandoient qu'Ulysse fist tirer au sort ses Compagnons, l'honneur & la generosité exigeoient qu'il se mist volontairement à leur teste sans tirer au sort. Thesée avoit desja donné l'exemple, quand on eut choisi au sort les sept jeunes garçons & les sept jeunes filles que les Atheniens envoyoient tous les neuf ans à Minos ; Thesée reconnoissant qu'il estoit juste de courir la mesme fortune que ses sujets, s'offrit volontairement luy-mesme sans vouloir tenter la faveur du sort. Cette generosité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé qu'il s'égalast luy-mesme au peuple, & qu'il eust des sentiments, non de Roy, mais de citoyen. *Plutarque dans la vie de Thesée.*

Soit qu'il craignist quelque surprise] C'est ce que signifie icy le mot ὀϊσσάμενος, *augurant quelque mal.* Ces estrangers qu'il avoit laissez dans son antre, luy faisoient soubçonner qu'il y en avoit d'autres cachez pour le piller.

Ou que Dieu l'ordonnast ainsi] Car tous

les jours il arrive que Dieu fait faire aux méchants des choses pour leur perte & pour le salut des gens de bien. Si Polypheme n'avoit pas fait entrer contre sa coutume les moutons & les boucs dans son antre, jamais Ulysse n'auroit pû se sauver.

Page 109. *Cyclope, tenez, beuvez de ce vin*] Ce discours d'Ulysse est meslé de remonstrance, de commiseration & de flatterie, comme Eustathe l'a tres bien remarqué.

Je l'ay apporté avec moy pour vous faire des libations comme à un Dieu] Voilà une flatterie bien forte. Ulysse fait semblant de regarder comme un Dieu ce monstre, qui vient de dévorer six de ses Compagnons. Homere veut faire voir par-là à quoy réduit la crainte d'un danger qui paroist inévitable.

Page 110. *C'est la mere-goute du nectar & de l'ambrosie mesme des Dieux*] Ἀποῤῥὼξ est icy ἀπόσταγμα, ἀπόῤῥοια, *ce qui coule sans estre pressé*, c'est ce que nous appellons aujourd'huy la *mere-goute*, ou la *premiere goute*. Ce que ce Cyclope dit icy pourroit paroistre trop poli, si on ne se souvenoit que ce monstre est fils de Neptune, & qu'il estoit vraysemblable qu'il avoit souvent oüi parler du nectar & de l'ambrosie des Dieux. Au reste dans Homere le nectar & l'ambrosie ne sont ja-

mais confondus : le nectar est dit de la liqueur, & l'ambrosie de la nourriture solide. Mais dans cet endroit il semble que l'un & l'autre soient mis pour la boisson. Homere a peut-estre donné cela à la grossiereté du Cyclope. Les Poëtes qui sont venus aprés Homere ont fait tout le contraire ; ils ont mis le nectar pour la nourriture séche & l'ambrosie pour la liquide. Alexis a escrit,

..... Τὸ νέκταρ ἐσθίω πανυ
Μάττων, διαπίνω τ' ἀμβροσίαν, καὶ τῷ Διὶ
Διακονῶ.

Je mange le nectar & je bois l'ambrosie, j'en verse mesme à Jupiter. Alcman a dit de mesme : τὸ νέκταρ ἔδμεναι. *Les Dieux mangent le nectar.* Et Sapho,

Ἀμβροσίας μὲν κρατὴρ ἐκέκρατο.
L'urne d'ambrosie estoit préparée.

Page 111. *Je m'appelle Personne*] Ce nom est plus heureux en Grec, car afin que le Cyclope ne puisse pas soubçonner la ruse & découvrir que c'est l'adjectif οὔτις composé de la negative οὐ & de τὶς, il le décline, & dit, *mon pere & ma mere m'ont appellé* οὖτιν, ce qui acheve de tromper le Cyclope, en luy persuadant que c'est un nom propre, car οὖτις nom propre, fait à l'accusatif οὖτιν, au lieu que l'adjectif fait οὔτινα.

Perſonne ſera le dernier que je mangeray] Il y a dans le Grec une grace que l'on ne ſçauroit conſerver, & qui conſiſte dans une équivoque que fait l'éliſion d'une ſeule lettre,

Οὖτιν' ἔγω πύματον ἔδομαι.

οὖτιν' pour οὔτινα par éliſion. *Je ne mangeray plus perſonne.* Le Cyclope prophetiſe ſans y penſer. On peut voir Euſtathe p. 1633.

Voilà le preſent que je te prépare] C'eſt ce qui a donné lieu au proverbe, *le preſent du Cyclope :* & comme nous diſons aujourd'huy, *la grace du Cyclope.*

Page 112. *Comme quand un charpentier perce avec un virebrequin une planche de bois*] On ne ſçauroit former une image plus vive ni plus naïve pour repreſenter l'action d'Ulyſſe & de ſes Compagnons qui crevent l'œil du Cyclope, que celle qu'en donne Homere par cette comparaiſon. On ne lit pas la choſe, on la voit.

Page 113. *Le ſang rejallit autour du pieu embraſé, la vapeur qui s'éleve de la prunelle, &c.*] Cette deſcription eſt admirable, & rien n'égale la nobleſſe & l'harmonie des termes qu'Homere y a employez. Sophocle a bien ſenti la beauté de ce paſſage, car il l'a imité dans ſon Oedipe, lorſqu'il deſcrit la maniere dont ce Prince ſe creve les yeux.

Comme lorſqu'un forgeron] Cette comparaiſon n'eſt ni moins juſte, ni moins vraye que la précedente. Elle met ſi fort l'objet devant les yeux, qu'on ne le verroit pas mieux dans la nature qu'on le voit dans l'image. C'eſt en quoy Homere a excellé. Toutes ſes comparaiſons ſont des images de la nature, mais ſi vrayes, qu'un miroir ne repreſente pas mieux les objects, que ſes comparaiſons repreſentent tout ce qu'elles peignent, & rien ne marque ſi-bien l'eſtenduë & la juſteſſe de l'eſprit.

Page 114. *Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaiſt à Jupiter de vous envoyer?*] Cette réponſe des Cyclopes fait voir qu'ils n'eſtoient pas tous ſi impies que Polypheme l'a dit, puiſqu'ils reconnoiſſent que les maladies viennent des Dieux, & qu'il faut leur en demander la gueriſon. Mais les impies croyent toujours que les autres ſont auſſi impies qu'eux.

Page 115. *Je ne pus m'empeſcher de rire de l'erreur où ce nom ſi heureuſement trouvé les avoit jettez*] Homere nous dit icy deux choſes; la premiere que ce nom équivoque fut heureuſement trouvé & avec beaucoup de ſageſſe & de prudence, & la ſeconde, que c'eſt une invention fort plaiſante. L'Auteur du Parallele, qui avoit un eſprit bien ſuperieur, n'en juge pas de meſme. *Mais*

voicy quelque chose qui est bien joli, dit-il; *Polypheme ayant demandé à Ulysse comment il s'appelloit, Ulysse luy dit qu'il s'appelloit Personne, &c.* Et le Chevalier adjoute, *Quand on a douze ans passez, peut-on prendre plaisir à de tels contes!* Pour moy qui ay douze ans passez, j'avouë que ce conte me divertit, & que je le trouve tres heureusement imaginé dans l'occasion presente. Ce Critique n'en sçavoit pas assez pour voir que l'équivoque du mot Grec est mieux fondée & plus naturelle que celle de nostre mot *personne,* qu'on ne peut ajuster sans luy faire violence. Au lieu que le mot οὖτις peut estre fort naturellement un nom propre. On peut voir les Reflexions d'Eustathe sur ce mot.

Page 116. *Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, je le reservay pour moy*] Ulysse reserve pour luy le plus grand belier, non qu'il eust plus de soin de sa vie que de celle de ses Compagnons, car on voit au contraire qu'il a plus de soin de celle de ses Compagnons que de la sienne, puisqu'il les fait sauver les premiers, mais parce qu'il estoit apparemment plus grand, & que d'ailleurs il n'avoit que le belier seul, car son belier n'estoit point au milieu de deux autres, comme ceux qui portoient les Compagnons.

Page 117. *Les brebis n'estant point trait-*

tes à leur ordinaire, & se trouvant trop chargées de leur lait] Il semble que cette particularité ne fait rien icy, & qu'elle n'y est pas necessaire. Mais il en est de la Poësie comme de la Peinture, l'une & l'autre employent avec succés des circonstances qui ne sont pas proprement ni necessairement du sujet, mais qui en sont les accompagnements, & qui servent à rendre la chose plus vraysemblable & à luy donner un plus grand air de verité.

Le belier sous lequel j'estois, sortit le dernier] Voilà le heros. Ulysse fait sauver ses Compagnons & demeure le dernier. Homere ne manque à rien de tout ce que demandent l'honneur & la generosité la plus héroïque.

Et luy parle en ces termes : Mon cher belier] Il n'y a rien de plus ordinaire, surtout dans la passion, que de parler, non seulement aux bestes, mais aux choses mesme les plus insensibles. Nous en avons des exemples dans l'Iliade & ailleurs. Cependant un Critique moderne en a voulu faire un reproche à Homere, ce Poëte en a esté assez bien justifié.

Page 118. *Un méchant nommé Personne assisté de ses Compagnons aussi scelerats que luy*] Cela est plaisant qu'un monstre comme le Cyclope, qui a devoré six de ses suppliants & de ses hostes, ose appeller quelqu'un mé-

chant & ſcelerat. Mais voilà la nature bien peinte. Les méchants n'appellent injuſtice & ſcelerateſſe, que celles qu'ils ſouffrent, & ils regardent d'un autre œil celles qu'ils font.

Page 119. *Je leur fis ſigne de ceſſer ces larmes*] Ulyſſe dit, *je leur fis ſigne*, car il n'oſoit encore parler, ſe trouvant trop prés de l'antre, & craignant encore quelque terrible coup de deſeſpoir de ce monſtre, & la ſuite fait bien voir qu'il avoit raiſon.

Page 120. *Et ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de t'arriver*] Homere eſtoit donc perſuadé que les crimes attiroient toſt ou tard ſur ceux qui les commettent, des maux certains & inévitables.

Qu'elle tomba devant noſtre vaiſſeau] Ce vers dans toutes les Editions eſt ſuivi de cet autre,

Τυτθὸν ἐδεύησεν δ' οἰήϊον ἄκρον ἱκέσθαι.

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombaſt ſur noſtre gouvernail. Et Euſtathe avertit que les anciens Critiques avoient marqué ce vers d'une eſtoile & d'une pointe. D'une eſtoile pour marquer que le vers eſt beau & qu'il eſt d'Homere ; & de la pointe, pour marquer qu'il eſt déplacé. En effet, il ne convient point icy, car il ne ſe peut que cette maſſe qui eſt tombée devant le vaiſ-

ſeau, c'eſt à dire devant la prouë, ſoit tombée preſque ſur le gouvernail qui eſt à la pouppe. Il eſt inutile de dire, comme quelques anciens Critiques ont fait pour ſauver cette contradiction, qu'Ulyſſe avoit tourné ſon vaiſſeau pour parler au Cyclope, car quelle neceſſité y avoit-il de le tourner? Ne pouvoit-il pas luy parler auſſi bien de la pouppe que de la prouë? En un mot, ce vers a eſté rapporté icy mal à propos, & repeté ſans raiſon. On l'a tiré de l'endroit qui ſuit, où Homere parle de la ſeconde roche que le Cyclope jetta contre Ulyſſe, c'eſt-là ſa place, comme les premiers Critiques l'ont reconnu.

La chute de cette maſſe énorme excita un mouvement ſi violent dans la mer] Quelle force de peinture! & quels peintres pourroient exprimer les images que cette Poëſie nous preſente!

Page 122. *Il y avoit autrefois icy un celebre devin*] Le Grec adjoute *fort & grand*, pour faire entendre qu'il eſtoit de la race des Cyclopes, qu'il eſtoit d'une force & d'une taille prodigieuſe comme eux. Puiſque les Cyclopes avoient un devin, c'eſt une marque qu'ils n'eſtoient pas ſi barbares.

Et me dit en propres termes, que je ſerois privé de la vûë par les mains d'Ulyſſe] Le Poëte a menagé cecy avec bien de l'art,

pour faire admirer la sagesse d'Ulysse d'avoir déguisé son nom. Que seroit-il devenu s'il s'estoit nommé ?

Je m'attendois de voir arriver icy quelque homme beau, bien fait, de grande taille] Car quelle apparence y avoit-il qu'un homme ordinaire osast approcher du Cyclope ! Polypheme attendoit un homme beau, bien fait, &c. c'est à dire, un monstre qui n'eust qu'un œil comme luy au milieu du front, &c. car c'estoit la beauté des Cyclopes.

Page 123. *Et aujourd'huy c'est un petit homme, sans force & de mauvaise mine*] Cet homme, que les Pheaciens ont trouvé beau, grand, bien fait & de bonne mine, est traité par le Cyclope d'homme laid, sans force & de méchante mine. Le plus grand homme auprés de ce monstre n'auroit pû passer que pour un nain. Ulysse ne hazarde rien en rapportant aux Pheaciens le mépris que le Cyclope avoit eu pour luy, & il se releve bien en faisant voir combien la prudence est au dessus de la force.

Je t'en prie, Ulysse, approche, que je te fasse les presens d'hospitalité] Le Cyclope n'est pas si insensé de se flatter qu'Ulysse se remettra entre ses mains. Ce sont de ces choses que la rage fait dire, & qui marquent tout le contraire de ce que l'on dit.

Et je n'attends ma guerison d'aucun autre Dieu] Il croit qu'il n'y a aucun Dieu qui le puisse guerir que Neptune, & il le croit parce qu'il est son pere, sans cela il douteroit de son pouvoir comme de celuy de tous les autres Dieux. Ce caractere est bien soutenu.

Comme il est seur que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu] Ce n'est pas qu'Ulysse refuse aux Dieux le pouvoir de rendre la vûë aux aveugles, il est tres persuadé qu'ils peuvent le faire. Mais c'est que Polypheme ayant esté aveuglé par l'ordre des Destinées, & cet aveuglement estant une punition de sa barbarie, les Dieux ne le gueriront jamais.

En levant les mains au ciel] Quoy-que Neptune soit le Dieu de la mer, il ne laisse pas d'estre au ciel comme les autres Dieux, & c'est-là que le Cyclope luy adresse ses prieres.

Page 124. *Si je suis veritablement vostre fils, & si vous estes veritablement mon pere*] Cela est specifié avec cette précision, parce qu'on donnoit souvent le nom de pere & celuy de fils à des gens qui ne l'estoient point veritablement.

Ulysse, le destructeur de villes, fils de Laërte, qui habite à Ithaque] Il repete les mesmes titres qu'Ulysse s'est donnez, afin qu'il n'y ait point d'équivoque.

La roche tombe derriere noſtre vaiſſeau] La premiere eſtoit tombée devant le vaiſſeau, parce qu'il n'eſtoit pas encore bien avant dans la mer, mais comme depuis cela il a fait du chemin, celle-cy tombe juſtement derriere.

Page 125. *Il s'en fallust bien peu qu'elle ne tombaſt*] Voicy l'endroit où ce vers eſt fort bien placé, auſſi dans les anciennes Editions il eſtoit marqué d'une eſtoile.

La chute de cette maſſe énorme fait reculer la mer, & le flot agité pouſſe en avant noſtre vaiſſeau] Comme la premiere roche en tombant devant le vaiſſeau, l'avoit fait reculer vers la Sicile, celle-cy tombant derriere, le doit pouſſer en avant vers l'iſſe d'Æguſa qui eſt vis-à-vis.

Page 126. *Mais fort triſtes de la perte que nous avions faite*] Homere ne manque à aucune bienſéance. Je ſuis charmée de ce ſentiment qu'il donne à Ulyſſe. Combien de gens à qui la joye d'eſtre échappez d'un ſi grand danger, feroit oublier la perte de leurs camarades.

Argument du Livre X.

Ulyſſe arrive dans l'iſle d'Eolie où regne Eole Roy & gardien des vents. Eole luy donne le Zephyre pour le conduire heureuſement, & luy livre tous les autres vents enfermez & liez dans un outre. Pendant ſon ſommeil, ſes Compagnons ouvrent cet outre, penſant que ce fuſt de l'or. Ces vents déchaiſnez repouſſent Ulyſſe ſur les coſtes d'Eole, qui refuſe de le recevoir. Ulyſſe s'éloigne de cette iſle & arrive chez les Leſtrigons. Il perd là onze de ſes vaiſſeaux ; & avec le ſeul qui luy reſte, il part & arrive à l'iſle d'Eée, & envoye la moitié de ſes Compagnons choiſis par le ſort avec Euryloque pour reconnoiſtre le pays & ceux qui l'habitent. Tous ceux qu'il envoye, excepté Euryloque, ſont changez en pourceaux par Circé. Ulyſſe va pour les chercher, Mercure luy donne une plante appellée Moly, *excellent antidote contre les enchantements, qui le garantit de ceux de Circé. Ses Compagnons reprennent leur premiere forme, & Ulyſſe aprés avoir demeuré un an auprés de Circé, ſe rembarque par ſes ordres pour deſcendre aux Enfers.*

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE X.

» NOUS arrivasmes heureuse-
» ment dans l'isle d'Eolie, où
» regnoit Eole fils d'Hippotes & fa-
» vori des Dieux. C'est un isle flot-
» tante, ceinte tout autour d'une
» forte muraille d'airain & bordée
» en dehors de roches escarpées. Ce
» Roy a douze enfants, six garçons
» & six filles. Il a marié les freres
» avec les sœurs, & ces jeunes gens
» passent leur vie auprés de leur pere
» & de leur mere dans des festins con-
» tinuels où ils n'ont rien à desirer
» pour la bonne chere. Pendant le

jour le Palais parfumé de parfums « délicieux, retentit de cris de joye, « on y entend un bruit harmonieux, « & la nuit les maris vont coucher « prés de leurs femmes sur des tapis « & sur des lits magnifiques. Nous « arrivasmes donc dans ce Palais. Le « Roy me régala pendant un mois, « & me fit mille questions sur le sie- « ge de Troye, sur la flotte des Grecs « & sur leur retour. Je satisfis sa cu- « riosité & je luy racontay en détail « toutes nos avantures. Je luy de- « manday ensuite la permission de « m'en retourner, & la faveur de « m'en donner les moyens. Il ne me « refusa point, & prépara tout ce « qui m'estoit necessaire pour mon « voyage. Il me donna un outre fait « de la peau d'un des plus grands « bœufs, où il enferma les souffles « impetueux des vents, car le fils de « Saturne l'en a fait le dispensateur « & le garde, ensorte qu'il est le mais- « tre de les retenir ou de les lascher, «

» comme il luy plaiſt. Il lia luy-meſ-
» me cet outre dans mon vaiſſeau
» avec un cordon d'argent, afin qu'il
» n'en eſchapaſt pas la moindre ha-
» leine. Il laiſſa ſeulement en liberté
» le Zephyre, auquel il donna ordre
» de conduire mes vaiſſeaux ; ordre
» qu'il n'executa point, car nous l'en
» empeſchaſmes par noſtre folie, qui
» penſa nous faire tous perir. Nous
» voguaſmes heureuſement pendant
» neuf jours entiers, & le dixiéme
» jour nous découvrions desja noſtre
» chere patrie, & nous voyions les
» feux allumez ſur le rivage pour eſ-
» clairer les vaiſſeaux, mais accablé
» de travaux & de laſſitude, je me
» laiſſay malheureuſement ſurpren-
» dre au ſommeil, car j'avois tou-
» jours tenu le gouvernail, & je n'a-
» vois pas voulu me repoſer de ce
» ſoin ſur d'autres, afin d'arriver
» plus promptement & plus ſeure-
» ment. Pendant que je dormois, mes
» Compagnons ſe mirent à parler en-

ſemble, dans la penſée que cet ou- «
tre, que j'avois dans mon vaiſſeau, «
eſtoit rempli d'or & d'argent qu'- «
Eole m'avoit donné. Ils ſe dirent «
donc les uns aux autres, Grands «
Dieux, combien Ulyſſe eſt cheri «
& honnoré de tous ceux chez qui «
il arrive! Il emmene de ſon voyage «
de Troye un riche butin, & nous, «
qui avons eſté les compagnons de «
toutes ſes courſes, & qui avons eſ- «
ſuyé les meſmes dangers, nous nous «
en retournons dans nos maiſons les «
mains vuides. Voilà encore un ſac «
plein d'or, dont luy a fait preſent «
le Roy Eole pour gage de ſon ami- «
tié. Allons donc, ouvrons ce ſac «
& voyons toutes les grandes richeſ- «
ſes dont il eſt plein. «

Ainſi parlerent mes Compa- «
gnons, & ce funeſte conſeil fut «
ſuivi. Ils ouvrirent le ſac; en meſ- «
me temps tous les vents ſortirent «
en foule & exciterent une furieuſe «
tempeſte qui emporta mes vaiſſeaux «

» & les éloigna de ma chere patrie.
» Reveillé par ce bruit affreux, & par
» les cris & les larmes de mes Com-
» pagnons, je m'abandonnay presque
» au desespoir. Je déliberay en moy-
» mesme si je ne me jetterois point
» dans la mer pour perir dans ses
» gouffres, ou si je supporterois en-
» core ce revers sans me plaindre &
» sans recourir à la mort. Je pris ce
» dernier parti comme le plus digne
» de l'homme, & me couvrant la teste
» de mon manteau, je me couchay
» sur le tillac de mon navire. Toute
» ma flotte est repoussée par la tem-
» peste sur les costes de l'isle d'Eolie
» d'où j'estois parti. Mes Compa-
» gnons ne pouvoient se consoler &
» fondoient en larmes. Nous descen-
» dismes sur le rivage, nous fismes
» de l'eau, & mes Compagnons pré-
» parerent le disner. Aprés un leger
» repas je pris avec moy un heraut
» & un de mes Compagnons, &
» j'allay avec eux au Palais d'Eole,
que

que je trouvay à table avec ſa fem- «
me & ſes enfants. En entrant dans «
la ſalle nous nous arreſtons à la «
porte & nous nous aſſeïons ſur le «
ſeüil. Eole & ſes fils, eſtonnez de «
nous revoir, Ulyſſe, me dirent-ils, «
pourquoy eſtes-vous revenu? Quel «
Dieu ennemi vous a fait eſprouver «
ſa colere? nous vous avions donné «
de bonne foy tous les moyens ne- «
ceſſaires pour vous en retourner «
dans voſtre patrie, & pour aller «
par tout où vous auriez voulu. «

Helas! leur répondis-je avec «
toutes les marques d'une verita- «
ble douleur, ce ſont mes infidel- «
les Compagnons qui m'ont trahi. «
C'eſt un moment d'un malheureux «
ſommeil qui m'a livré à cette in- «
fortune. Mais ayez la charité, mes «
amis, de remedier encore une fois «
à tous mes malheurs. Les Dieux «
vous en ont donné le pouvoir. «

Je taſchois ainſi d'attirer leur «
compaſſion par la douceur de mes «

» paroles. Ils demeurerent tous dans » le silence. Le Roy le rompt enfin, » & me regardant avec des yeux d'in- » dignation : Va, me dit-il, fuy » promptement de cette isle, le plus » méchant de tous les mortels. Il ne » m'est permis, ni de recevoir, ni » d'assister un homme que les Dieux » immortels ont déclaré leur ennemi. » Va, fuy, puisque tu viens dans » mon Palais chargé de leur haine » & de leur colere.

» Il me renvoya ainsi de son isle » avec inhumanité, malgré l'estat » pitoyable où il me voyoit. Nous » nous éloignasmes donc de cette » terre fort affligez. Le courage de » mes Compagnons estoit abbatu de » la penible navigation à laquelle » nous nous voyions encore exposez » par nostre imprudence, car nous » n'avions plus aucune esperance de » retour. Cependant nous fismes » route six jours entiers, & le septié- » me nous arrivasmes à la hauteur

de la ville de Lamus, de la ſpa- «
cieuſe Leſtrigonie qui abonde en «
toutes ſortes de troupeaux, car le «
berger qui ramene ſon troupeau «
de moutons le ſoir, appelle le paſ- «
teur de bœufs, qui entendant ſa «
voix, fait ſortir auſſi-toſt ſes bœufs «
pour le paſturage. Là un berger, «
qui pourroit ſe paſſer de dormir «
la nuit, gagneroit double ſalaire: «
il meneroit paiſtre les moutons le «
jour, & la nuit il meneroit les «
bœufs, car ces deux differents paſ- «
turages ſont fort voyſins. Nous «
nous preſentaſmes pour entrer dans «
le port, qui eſt fort celebre, mais «
l'entrée n'en eſt pas facile; la «
nature l'a environné de roches «
fort hautes, & des deux coſtez «
le rivage s'avance & fait deux «
pointes qui ne laiſſent au milieu «
qu'un paſſage fort eſtroit. Mes «
Compagnons entrerent dans ce «
port & attacherent leurs vaiſſeaux «
à terre les uns prés des autres, car «

» la marée eſtoit baſſe & la mer fort
» tranquille. Mais moy, je n'y entray
» point, & je tins mon vaiſſeau de-
» hors prés d'une de ces pointes, &
» aprés en avoir attaché le cable à
» un rocher, je montay ſur une émi-
» nence d'où je ne découvris aucuns
» travaux de laboureurs, je vis ſeule-
» ment de la fumée qui s'élevoit &
» qui marquoit que le pays eſtoit ha-
» bité. Auſſi-toſt je choiſis deux de
» mes Compagnons que j'envoyay à
» la découverte, & je leur donnay
» un heraut pour les accompagner.
» Ils prirent le grand chemin par où
» les charrettes portoient à la ville le
» bois des montagnes voyſines. Prés
» de la ville ils rencontrerent une
» jeune fille qui eſtoit ſortie pour al-
» ler puiſer de l'eau à la fontaine
» d'Artacie, & c'eſtoit la fille meſme
» d'Antiphate Roy des Leſtrygons.
» Mes gens s'approcherent & luy
» demanderent qui eſtoit le Roy du
» pays, & quels eſtoient les peuples

qui luy obéïſſoient. Elle leur mon- « tra le Palais de ſon pere; ils y alle- « rent & trouverent à l'entrée la fem- « me du Roy, dont la vûë leur fit « horreur, car elle eſtoit auſſi gran- « de qu'une haute montagne. Dés « qu'elle les vit, elle appella ſon ma- « ry Antiphate, qui eſtoit à la place « publique, qui leur prépara une « cruelle mort; car empoignant d'a- « bord un de mes Compagnons, il « le mangea pour ſon diſner. Les au- « tres taſcherent de regagner leurs « vaiſſeaux par la ſuite, mais ce « monſtre ſe mit à crier & à appeller « les Leſtrygons. Sa voix eſpouven- « table fut entenduë de toute la ville. « Les Leſtrigons accourent de par « tout à milliers ſur ce port, ſembla- « bles non à des hommes, mais à des « Geans, & ils nous accabloient de « groſſes pierres du haut de ces ro- « ches eſcarpées. Un bruit confus « d'hommes mourans & de vaiſſeaux « briſez s'éleve de ma flotte. Les «

» Leſtrigons enfilant ces malheureux
» comme des poiſſons, les emportent
» pour en faire bonne chere. Pendant
» qu'on maltraite ainſi mes vaiſſeaux
» qui ſont dans le port, je tire mon
» eſpée, & coupant le cable qui at-
« tachoit le mien hors du port à la
» pointe d'un rocher, j'ordonnay à
» mes Compagnons de ramer de tou-
» tes leurs forces pour nous dérober
» au danger qui nous menaçoit. Auſſi-
» toſt la mer blanchit ſous l'effort de
» leurs rames, & dans un moment
» mon vaiſſeau fut hors de la portée
» des roches dont on taſchoit de l'ac-
» cabler. Mais les autres perirent tous
» dans le port ſans qu'il en eſchapaſt
» un ſeul.

» Nous cinglaſmes vers la haute
» mer, fort affligez de la perte de nos
» vaiſſeaux & de la mort de nos Com-
» pagnons, & nous arrivaſmes à l'iſle
» d'Ææa, qui eſtoit la demeure de la
» Déeſſe Circé dont la beauté de la
» voix répondoit à celle de ſon vi-

ſage. Elle eſtoit ſœur du ſevere « Æëtes; le ſoleil qui eſclaire tous les « hommes, les avoit eûs tous deux de « la Nymphe Perſa, fille de l'Océan. « Nous entraſmes dans le port ſans « faire le moindre bruit, conduits « par quelque Dieu. Nous deſcendiſ- « mes à terre, & nous fuſmes-là deux « jours & deux nuits à nous repoſer, « car nous eſtions accablez de dou- « leur & de fatigue. «

Le matin du troiſiéme jour dés « que l'aurore eut doré les ſommets « des montagnes, je pris mon eſpée « & ma pique, & j'avançay dans la « campagne pour voir ſi je n'enten- « drois pas quelque voix, ou ſi je ne « trouverois point quelques terres « labourées. Je montay ſur un tertre « élevé, & jettant ma vûë de tous « coſtez, j'apperceûs au loin de la « fumée qui ſortoit du Palais de Cir- « cé, du milieu des bocages & des fo- « reſts qui l'environnent. Auſſi-toſt « ma premiere reſolution fut d'aller «

» moy-mesme m'informer ; mais a-
» prés y avoir bien pensé, je trouvay
» qu'il estoit plus à propos de retour-
» ner à mon vaisseau, de faire re-
» paistre mes Compagnons, & de les
» envoyer prendre langue. J'estois
» desja prés de mon vaisseau lorsque
» quelqu'un des Dieux immortels
» eut pitié de me voir dénué de tout
» secours, & envoya sur mon che-
» min un grand cerf qui sortoit de la
» forest pour aller se desalterer dans
» le fleuve, car l'ardeur du soleil avoit
» irrité sa soif. Comme il passoit de-
» vant moy, je le frappay au milieu
» du dos & le perçay de part en part
» d'un coup de pique. Il tombe mort
» sur la poussiere en poussant un
» grand cri. Je courus aussi-tost sur
» luy, & luy mettant le pied sur la
» gorge, j'arrachay ma pique de son
» corps, je la posay à terre, & j'allay
» prendre quelques branches d'ozier
» dont je fis une corde d'environ
» quatre coudées avec laquelle j'atta-

chay enſemble les quatre pieds de «
ce monſtrueux animal & le char- «
geay ſur mon cou, ma teſte paſſée «
entre ſes jambes; je le portay ainſi «
dans mon vaiſſeau, m'appuyant ſur «
ma pique, car il n'eſtoit pas poſſi- «
ble de le porter ſur mon eſpaule «
d'une ſeule main, il eſtoit trop «
grand & trop fort. En arrivant je «
jettay mon fardeau à terre, & j'ex- «
citay mes Compagnons en leur «
adreſſant ces paroles, qui ne leur «
furent pas deſagréables: Mes amis, «
quelque douleur qui nous preſſe «
nous n'irons pas viſiter enſemble le «
ſombre Royaume de Pluton avant «
le jour marqué par la Deſtinée. «
Levez-vous, faiſons bonne chere, «
puiſque nous avons une aſſez bon- «
ne proviſion, & chaſſons la faim «
qui nous livroit desja une cruelle «
guerre. A ces mots ils reviennent «
de leur abbattement, & ſe décou- «
vrent la teſte qu'ils avoient cou- «
verte de leurs manteaux par deſ- «

» eſpoir. Ils ſe levent & regardent
» avec admiration ce cerf, qui eſtoit
» d'une grandeur énorme ; quand
» ils ſe furent raſſaſiez du plaiſir de
» le contempler, ils laverent les
» mains & ſe mirent à préparer le
» ſouper. Nous paſſaſmes le reſte du
» jour à boire & a faire bonne chere,
» & dés que le ſoleil fut couché &
» que la nuit eut répandu ſes tene-
» bres ſur les campagnes, nous nous
» couchaſmes prés de noſtre vaiſſeau
» ſur le rivage meſme. Le lendemain
» au point du jour j'aſſemblay mes
» Compagnons, & leur dis : Mes
» amis, nous voicy dans une terre
» entierement inconnuë, car nous ne
» ſçavons en quelle partie du monde
» nous ſommes par rapport au ſep-
» tentrion & au midy, au couchant
» & au levant. Voyons donc quel
» conſeil nous avons à prendre, s'il
» y en a quelqu'un, & je doute qu'il
» y en ait un bon, car eſtant monté
» ſur une éminence, j'ay reconnu

« que nous sommes dans une isle fort « basse & environnée d'une vaste « mer ; & j'ay vû sortir de la fumée « du milieu de ses bocages & de ses « forests.

« Ces paroles abbattirent entierement le courage de mes Compagnons, à qui les cruautez d'Antiphate & celles du terrible Cyclope Polypheme ne manquerent pas de revenir dans l'esprit. Ils se mirent tous à crier & à verser des torrents de larmes. Eh, à quoy servent les cris & les larmes dans l'affliction ! Mais moy, aprés les avoir tous passez en revûë & bien comptez, je les partageay en deux bandes ; je leur donnay à chacune un chef, je me mis à la teste de la premiere, & Euryloque commanda la seconde. Je jettay en mesme temps deux sorts dans un casque pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte. Le sort d'Euryloque sortit le premier. Il se met aussi-tost

» en marche à la teste de ses vingt-
» deux Compagnons. Ils ne purent
» nous quitter sans pleurer amere-
» ment, ni nous, les voir partir sans
» fondre en larmes.

» Dans le fond d'une vallée ils
» trouverent le Palais de Circé qui
» estoit basti de belles pierres de taille
» & environné de bois. On voyoit
» à l'entrée des loups & des lions
» qu'elle avoit aprivoisez par ses fu-
» nestes drogues. Ils ne se jetterent
» point sur mes gens, au contraire
» ils se leverent pour les flatter en
» remuant la queuë. Comme des
» chiens domestiques caressent leur
» maistre qui sort de table, car il leur
» apporte toujours quelque douceur;
» de mesme ces lions & ces loups ca-
» ressoient mes Compagnons, qui ne
» laissoient pas d'estre effrayez de leur
» taille énorme. Ils s'arresterent sur
» la porte de la Déesse, & ils enten-
» dirent qu'elle chantoit d'une voix
» admirable, en travaillant à un ou-

vrage de tapisserie, ouvrage im- «
mortel, d'une finesse d'une beauté «
& d'un esclat qui ne se trouvent «
qu'aux ouvrages des Déesses. Le «
brave Polites, qui estoit le plus pru- «
dent de la troupe & qui m'estoit «
le plus cher, prit la parole & dit: «
Mes amis, j'entends quelque per- «
sonne, qui en travaillant à quel- «
que ouvrage, chante merveilleuse- «
ment, c'est une femme, ou plustost «
une Déesse ; ne craignons point de «
luy parler. «

En mesme temps ils se mettent «
à l'appeller. Elle se leve de son «
siege, ouvre ses portes esclatantes «
& les convie d'entrer. Ils entrent «
par un excés d'imprudence. Eury- «
loque, seul soubçonnant quelque «
embusche, demeura dehors. La «
Déesse fait d'abord asseoir ces mal- «
heureux sur de beaux sieges, & «
leur sert un bruvage composé de «
fromage, de farine & de miel dé- «
trempez dans du vin de Pramne, «

» & où elle avoit meslé des drogues
» enchantées pour leur faire oublier
» leur patrie. Dés qu'ils eurent ava-
» lé ce breuvage empoisonné, elle
» leur donna sur la teste un coup de
» sa verge, & les enferma dans l'esta-
» ble. Ils avoient la teste, la voix, les
» soyes, enfin tout le corps de verita-
» bles pourceaux, mais leur esprit
» estoit encore entier comme aupa-
» ravant. Ils entrerent dans l'estable
» en pleurant. Avant que de les en-
» fermer, la Déesse remplit leur auge
» de gland & de gousses, dont les
» pourceaux ont accoutumé de se
» nourrir. Euryloque retourne prom-
» ptement au vaisseau pour nous an-
» noncer la malheureuse & surpre-
» nante avanture de mes Compa-
» gnons. Il estoit si penetré de dou-
» leur qu'il ne pouvoit parler, quel-
» que envie qu'il eust de nous l'ap-
» prendre, & ses yeux estoient noyez
» de pleurs. Par l'estat où nous le
» voyions, il estoit aisé de juger que

ſon affliction eſtoit extreſme. En- «
fin nous le preſſaſmes tant de par- «
ler, qu'il nous apprit le malheur «
qui venoit d'arriver. Divin Ulyſſe, «
me dit-il, nous avons parcouru ces «
bois ſelon vos ordres. Nous avons «
trouvé dans le fond d'une vallée la «
maiſon de Circé ; là nous avons «
entendu une voix melodieuſe ; c'eſ- «
toit une femme ou pluſtoſt une «
Déeſſe qui chantoit. Nos Compa- «
gnons ont commencé à l'appeller. «
Elle a quitté promptement ſon ſie- «
ge, elle eſt venuë ouvrir les portes «
& les a convié d'entrer. Ils ſont «
entrez par un excés d'imprudence, «
mais moy, ſoubçonnant quelque «
embuſche, je ſuis demeuré à la por- «
te. Ils ſont tous peris dans le Palais, «
aucun d'eux n'a reparu, quoy-que «
j'aye attendu long-temps pour en «
avoir quelques nouvelles. «

A ces mots je pris mon eſpée «
& un javelot, & j'ordonnay à Eu- «
ryloque de me conduire par le meſ- «

» me chemin qu'il avoit tenu. Mais
» luy se jettant à mes genoux, & les
» embrassant estroitement, me con-
» juroit avec larmes de renoncer à
» ce dessein. Genereux Ulysse, n'al-
» lez point-là, me disoit-il, je vous
» en prie, & ne m'y menez pas mal-
» gré moy. Laissez-moy plustost icy,
» je sçay que vous n'en reviendrez
» point, & que vous ne ramenerez pas
» un seul de vostre troupe. Fuyons
» sans perdre un moment ; peut-estre
» est-il encore temps de nous déro-
» ber au danger qui nous menace &
» d'éviter ce funeste jour.
» Euryloque, luy dis-je, demeurez
» donc icy à faire bonne chere sur
» vostre vaisseau ; pour moy je suis
» résolu d'aller, car c'est une neces-
» sité indispensable. Je le quitte en
» mesme temps, & je m'éloigne du
» rivage.
» J'avois à peine traversé le bois
» & parcouru une partie de la vallée,
» que, comme j'approchois du Palais

de Circé, Mercure vint à ma rencontre sous la forme d'un jeune homme qui est à la fleur de sa jeunesse, & m'abordant & me prenant par la main, il me dit, Où allez-vous, malheureux, en parcourant ainsi seul ces costeaux, sans avoir aucune connoissance des lieux où vous estes ! Vos Compagnons sont dans ce Palais de Circé, enfermez comme des pourceaux dans des estables. Venez-vous pour les délivrer ! je ne croy pas que vous en sortiez jamais ; vous ne serez qu'augmenter le nombre. Mais j'ay pitié de vous, je veux vous garentir de ce danger : prenez le contrepoison que je vais vous donner ; avec ce remede vous pouvez surement entrer dans ce Palais, il éloignera de vous tous les maux qu'on voudroit vous faire. Je vais vous découvrir les pernicieux desseins de Circé. Dés que vous serez arrivé, elle vous préparera une boisson

» mixtionnée où elle meſlera des dro-
» gues plus dangereuſes que les poi-
» ſons. Mais ſes enchantements ſe-
» ront inutiles ſur vous. Le remede
» que je vous donne eſt un excellent
» preſervatif, & voicy de quelle ma-
» niere vous devez vous conduire.
» Quand elle vous aura frappé de ſa
» longue verge, tirez promptement
» l'eſpée, & jettez vous ſur elle com-
» me ſi vous aviez deſſein de la tuer.
» Effrayée de cette audace, elle vous
» offrira ſa couche, & gardez-vous
» bien de la refuſer, afin qu'elle dé-
» livre vos Compagnons, & qu'elle
» vous donne tous les ſecours qui
» vous ſont neceſſaires. Mais aupa-
» ravant obligez-la de jurer le plus
» grand ſerment des Immortels,
» qu'elle ne vous tendra aucune ſorte
» de piege, afin que quand elle vous
» tiendra deſarmé, elle ne vous ren-
» de pas laſche & effeminé.

» Ce Dieu ayant parlé ainſi, me
» preſente cet antidote, qu'il arracha

de terre & dont il m'enſeigna les « vertus, c'eſtoit une eſpece de plante « dont la racine eſtoit noire & la fleur « blanche comme du lait. Les Dieux « l'appellent *Moly*. Il eſt difficile « aux mortels de l'arracher, mais les « Dieux peuvent toutes choſes. «

En finiſſant ces mots, il s'éleve « dans les airs & prit ſon vol vers « l'Olympe. Je continuay mon che- « min vers le Palais de Circé, & en « marchant j'eſtois agité de differen- « tes penſées. Je m'arreſtay à la por- « te de la Déeſſe, je l'appellay, elle « entendit ma voix, vint elle-meſme « ouvrir les portes & me pria d'en- « trer. Je la ſuivis plongé dans une « profonde triſteſſe. Elle me mena « dans la ſalle, & aprés m'avoir fait « aſſeoir ſur un beau ſiege à marche- « pied & tout parſemé de clouds d'ar- « gent, elle me preſente dans une « coupe d'or cette boiſſon mixtion- « née où elle avoit meſlé ſes poiſons, « qui devoient produire une ſi cruel- «

» le metamorphose. Je pris la coupe
» de ses mains & je bus, mais elle
» n'eust pas l'effet qu'elle en atten-
» doit; elle me donna un coup de sa
» verge, & en me frappant elle dit:
» *Va dans l'estable, va retrouver tes*
» *Compagnons, & estre comme eux.*
» En mesme temps je tire mon espée,
» & je me jette sur elle comme pour
» la tuer. Elle se met à crier, & tom-
» bant à mes genoux, elle me dit, le
» visage couvert de larmes, Qui es-
» tes-vous? d'où estes-vous? Je suis
» dans un estonnement inexprima-
» ble de voir qu'apres avoir bu mes
» poisons, vous n'estes point chan-
» gé. Jamais aucun autre mortel n'a
» pû resister à ces drogues, non seu-
» lement aprés en avoir bu, mais
» mesme aprés avoir approché la cou-
» pe de ses levres. Il faut que vous
» ayez un esprit superieur à tous les
» enchantements, ou que vous soyez
» le prudent Ulysse, car Mercure
» m'a toujours dit qu'il viendroit icy

au retour de la guerre de Troye. «
Mais remettez voſtre eſpée dans le «
fourreau, & ne penſons qu'à l'a- «
mour. Donnons-nous des gages «
d'une paſſion reciproque pour eſta- «
blir la confiance qui doit regner «
entre nous. «

Elle me parla ainſi. Mais moy «
ſans me laiſſer ſurprendre à ces dé- «
monſtrations trop ſuſpectes, je luy «
répondis : Circé, comment voulez- «
vous que je réponde à voſtre paſ- «
ſion, vous qui venez de changer ſi «
indignement mes Compagnons en «
pourceaux, & qui me retenant dans «
voſtre Palais, m'offrez inſidieuſe- «
ment de partager avec moy voſtre «
couche, afin que quand je ſeray «
deſarmé, je ſois à voſtre diſcretion, «
& que vous triomphiez de moy «
comme d'un homme ſans vertu & «
ſans force. Non, jamais je ne con- «
ſentiray à ce que vous me propo- «
ſez, ſi, comme Déeſſe que vous «
eſtes, vous ne me faites le plus «

» grand ſerment des Immortels que
» vous ne me tendrez aucun autre
» piege.

» Elle ne balança point : elle me
» fit le ſerment que je demandois. Ce
» ſerment fait tout du long ſans au-
» cune ambiguité, je conſentis à ce
» qu'elle demandoit de moy.

» Elle avoit prés d'elle quatre
» Nymphes dignes des vœux de tous
» les mortels ; elles la ſervoient &
» avoient ſoin de tout dans ſon Pa-
» lais. C'eſtoient des Nymphes des
» fontaines, des bois & des fleuves
» qui portent le tribut de leurs eaux
» dans la mer. L'une couvrit les
» ſieges de beaux tapis de pourpre,
» & eſtendit ſur le plancher d'autres
» tapis d'une fineſſe admirable &
» d'un travail exquis. L'autre dreſſa
» une table d'argent & mit deſſus
» des corbeilles d'or. La troiſiéme
» verſa le vin dans une urne d'argent
» & prépara les coupes d'or. Et la
» quatriéme apporta de l'eau, alluma

du feu & prépara le bain. Quand « tout fut preſt, elle me mit au bain « & verſa l'eau chaude ſur ma teſte « & ſur mes eſpaules, juſqu'à ce « qu'elle euſt diſſipé la laſſitude qui « me reſtoit de tant de peines & de « travaux que j'avois ſoufferts. Aprés « qu'elle m'eut baigné & parfumé « d'eſſences, elle me preſenta une tu- « nique d'une extreſme beauté & un « manteau magnifique, & me reme- « nant dans la ſalle, elle me placea « ſur un beau ſiege à marchepied, & « me preſſa de manger. Mais je n'eſ- « tois guere en eſtat de luy obéïr, « j'avois bien d'autres penſées, car « mon cœur ne me préſageoit que « des maux. «

Quand la Déeſſe s'apperceut « que je ne mangeois point & que « je m'abandonnois à la triſteſſe, « elle s'approcha de moy & me dit, « Ulyſſe, pourquoy vous tenez- « vous-là ſans manger & ſans dire « une ſeule parole, rongeant voſtre «

» cœur ? Craignez-vous quelque
» nouvelle embusche ? Cette crainte
» m'est trop injurieuse ; ne vous ay-je
» pas fait le plus grand & le plus in-
» violable de tous les serments ?
» Grande Déesse, luy répondis-je,
» est-il quelqu'un qui en ma place,
» pour peu qu'il eust de bonté &
» d'humanité, pust avoir le courage
» de manger & de boire avant que
» ses Compagnons fussent délivrez
» & avant que de les voir luy-mesme
» de ses propres yeux. Si c'est par un
» sentiment d'amitié que vous me
» pressez de prendre de la nourritu-
» re, délivrez donc mes Compa-
» gnons, que j'aye la consolation de
» les voir.
» A ces mots elle sort, tenant à sa
» main sa verge enchanteresse. Elle
» ouvre la porte de l'estable, fait sor-
» tir mes Compagnons, qui avoient
» la figure de pourceaux, & les ame-
» na dans la salle. Là elle passe &
» repasse autour d'eux & les frote
d'une

d'une autre drogue. Aussi-tost on « voit tomber toutes les soyes qu'a- « voit produites la boisson empoi- « sonnée dont elle les avoit régalez. « Ils reprennent leur premiere for- « me, & paroissent plus jeunes, plus « beaux & plus grands qu'aupara- « vant. Ils me reconnoissent à l'inst- « tant & accourent m'embrasser avec « des soupirs & des larmes de joye. « Tout le Palais en retentit; la Déess- « se elle-mesme en fut touchée, & « s'approchant de moy, elle me dit, « Divin fils de Laërte, Ulysse si fe- « cond en ressources & en expedients, « allez promptement à vostre vaiss- « seau, retirez-le à sec sur le rivage, « mettez dans les grottes voysines « tout vostre butin, vos armes & les « agrés, & en revenant amenez-moy « tous vos autres Compagnons. J'o- « béïs sans perdre temps. Arrivé sur « le rivage je trouve mes Compa- « gnons plongez dans une douleur « tres vive & fondant en pleurs. «

» Comme de tendrès genisses qui
» voyant le soir revenir leurs meres
» du pasturage, bondissent autour
» d'elles, & sans que les parcs qui les
» renferment puissent les retenir, el-
» les accourent au devant & font re-
» tentir de leurs meuglements toute
» la plaine; de mesme mes Compa-
» gnons me voyant, accourent &
» s'empressent autour de moy &
» m'environnent avec de grands cris
» & les yeux baignez de larmes. Ils
» témoignent la mesme joye que s'ils
» revoyoient leur chere Ithaque, qui
» les a nourris & élevez. Je n'entends
» de tous costez que ces paroles, Di-
» vin Ulysse, nous avons autant de
» joye de vostre retour, que si nous
» nous voyions de retour dans nos-
» tre patrie. Mais contez-nous la
» mort déplorable de nos Compa-
» gnons.
» Je taschay de leur redonner cou-
» rage & de mettre fin à leur douleur,
» Mes amis, leur dis-je, mettons

promptement nostre vaisseau à sec, «
retirons nostre butin, nos armes & «
nos agrés dans les grottes voysines, «
& préparez-vous à me suivre pour «
voir vos Compagnons dans le Pa- «
lais de Circé merveilleusement bien «
traitez & faisant tres bonne chere; «
ils ont en abondance tout ce qu'on «
sçauroit desirer. «

Ravis de cette bonne nouvelle, «
ils executent mes ordres sans ba- «
lancer, & se disposent à me suivre. «
Le seul Euryloque taschoit de les «
retenir, & leur adressant la parole, «
il leur disoit, Ah, malheureux, où «
allons-nous ! pourquoy courez- «
vous à vostre perte ! Quoy ! aller «
dans le Palais de Circé, qui nous «
changera tous en pourceaux, en «
loups, en lions, pour nous obliger «
à garder ses portes ! Avez-vous «
oublié les cruautez que le Cyclope «
a exercées sur nos Compagnons «
qui suivirent Ulysse dans sa caver- «
ne ! leur perte ne doit estre impu- «

» tée qu'à l'imprudence du chef.
» Je fus si irrité de cette insolen-
» ce, que j'allois tirer mon espée pour
» luy abattre la teste, malgré l'al-
» liance qui l'avoit uni à ma maison,
» si mes Compagnons ne se fussent
» tous mis au devant, & ne m'eussent
» retenu par leurs prieres. Ulysse,
» me dirent-ils, consentez qu'il de-
» meure icy pour garder le vaisseau,
» & menez-nous sans perdre temps
» au Palais de la Déesse.
» Je m'éloigne en mesme temps
» du rivage. Euryloque ne demeura
» point dans le vaisseau, il nous sui-
» vit, car il craignit les terribles re-
» proches que je luy aurois faits.
» Pendant que j'estois allé cher-
» cher mes Compagnons, Circé eut
» grand soin de ceux que j'avois lais-
» sez dans son Palais. Elle les fit bai-
» gner & parfumer d'essences, elle
» leur donna des tuniques & des
» manteaux magnifiques, & en arri-
» vant nous les trouvasmes à table,

Je ne ſçaurois vous peindre l'en- «
trevûë de mes Compagnons. Ils «
s'embraſſent, ils ſe racontent leurs «
avantures, & leurs recits ſont en- «
trecoupez de ſanglots, de larmes & «
de gemiſſements qui font retentir «
tout le Palais. La Déeſſe s'appro- «
che de moy, & me dit: Genereux «
Ulyſſe, faites ceſſer toutes ces lar- «
mes & tous ces ſanglots. Je ſçay «
tous les maux que vous avez ſouf- «
ferts ſur mer, & toutes les cruau- «
tez que des hommes inhumains & «
intraitables ont exercées contre «
vous ſur la terre. Mais preſente- «
ment ne penſez qu'à vous réjoüir «
& à faire bonne chere, juſqu'à ce «
que vos forces & voſtre courage «
ſoient reſtablis, & que vous vous «
trouviez dans le meſme eſtat où «
vous eſtiez quand vous partites «
d'Ithaque. Le ſouvenir de toutes «
vos miſeres ne ſert qu'à vous abat- «
tre encore & à vous affoiblir, & «
il vous empeſche de gouſter les «

» plaisirs & la joye qui se presentent.

» Ce sage conseil nous persuada. » Nous fusmes-là une année entiere » à faire grande chere & à nous ré- » joüir. Aprés que les quatre saisons » revoluës eurent consommé l'année, » mes Compagnons me firent leur » remontrance, & me dirent, Sage » Ulysse, il est temps que vous vous » souveniez de vostre patrie, si les » Destinées ont résolu de vous y re- » mener heureusement.

» Je profitay de cet avis. Nous » passasmes encore tout ce jour-là à » table. Mais aprés que le soleil fut » couché & que la nuit eut couvert » la terre de tenebres, mes Compa- » gnons se retirerent dans leurs ap- » partements pour se coucher. Et » moy me voyant seul prés de Circé, » je me jette à ses genoux; elle me » donne une audiance favorable, & » je luy dis : Grande Déesse, aprés » les bons traitements que j'ay reçûs » de vous, la derniere faveur que je

vous demande c'eſt de me tenir la «
promeſſe que vous m'avez faite de «
me renvoyer chez moy ; je ne «
ſoupire qu'aprés ma chere patrie, «
non plus que mes Compagnons, «
qui m'affligent continuellement & «
me percent le cœur par leurs plain- «
tes dés que je ne ſuis plus prés de «
vous. «

La Déeſſe me répondit : Ulyſſe, «
il n'eſt pas juſte que vous demeu- «
riez plus long-temps dans mon Pa- «
lais malgré vous. Mais avant que «
de retourner dans voſtre patrie, «
vous avez un autre voyage à faire : «
il faut que vous deſcendiez dans le «
ſombre Royaume de Pluton & de «
la redoutable Proſerpine, pour y «
conſulter l'ame de Tireſias le The- «
bain. C'eſt un devin qui eſt privé «
des yeux du corps, mais en re- «
vanche il a les yeux de l'eſprit ſi «
penetrants, qu'il lit dans l'avenir «
le plus ſombre. Proſerpine luy a «
accordé ce grand privilege de con- «

» ſerver dans la mort ſon entende-
» ment ; les autres morts ne ſont au-
» prés de luy que des ombres & de
» vains phantoſmes.

» Ces paroles jetterent le deſeſ-
» poir dans mon cœur. Je tombay
» ſur ſon lit que je baignay de mes
» larmes. Je ne voulois plus vivre ni
» voir la lumiere du ſoleil. Aprés
» que j'eus bien pleuré, & que je me
» fus bien tourmenté, je luy dis :
» Circé, qui eſt-ce qui me conduira
» dans un voyage ſi difficile ? Il n'y
» a jamais eu de route ouverte aux
» vaiſſeaux pour arriver dans les En-
» fers.

» Fils de Laërte, me répondit-elle,
» ne vous mettez pas en peine de con-
» ducteur. Dreſſez ſeulement voſtre
» maſt, déployez vos voiles & de-
» meurez en repos ; les ſeuls ſouffles
» de Borée vous conduiront. Et
» quand vous aurez traverſé l'Océan,
» vous trouverez une plage commo-
» de & les bois de Proſerpine tout

pleins d'arbres steriles, comme de « peupliers & de saules. Abordez à « cette plage de l'Océan, & allez de- « là dans le tenebreux Palais de Plu- « ton, à l'endroit où l'Acheron re- « çoit dans son lit le Puriphlegeton « & le Cocyte, qui est un escoulement « des eaux du Styx; avancez jusqu'à « la roche où est le confluant de ces « deux fleuves dont la chute fait un « grand bruit. Là creusez une fosse « d'une coudée en quarré. Versez « dans cette fosse pour tous les morts « trois sortes d'effusions; la premiere, « de lait & de miel; la seconde, de « vin pur, & la troisiéme, d'eau, où « vous aurez détrempé de la farine. « En faisant les effusions, adressez « vos prieres à toutes ces ombres, & « promettez-leur que dés que vous « serez de retour dans vostre Palais, « vous leur immolerez la plus belle « genisse de vos pasturages, qui aura « toujours esté sterile; que vous leur « éleverez un bucher où vous jette- «

» rez toutes ſortes de richeſſes, & que
» vous ſacrifierez en particulier à Ti-
» reſias ſeul un belier tout noir & qui
» ſera la fleur de voſtre troupeau.
» Aprés que vous aurez achevé vos
» prieres, immolez un belier noir &
» une brebis noire, en leur tournant
» la teſte vers l'Erebe, & en détour-
» nant vos regards du coſté de l'O-
» céan. Les Ames d'une infinité de
» deffunts ſe rendront en cet endroit.
» Alors preſſez vos Compagnons de
» prendre ces victimes que vous au-
» rez égorgées, de les dépoüiller, de
» les bruſler & d'adreſſer leurs vœux
» aux Dieux infernaux, au puiſſant
» Pluton & à la ſevere Proſerpine.
» Et vous, l'eſpée à la main, tenez-
» vous là, eſcartez les ombres & em-
» peſchez qu'elles n'approchent de
» ce ſang avant que vous ayez enten-
» du la voix de Tireſias. Ce devin ne
» manquera pas de ſe rendre bientoſt
» prés de vous, il vous enſeignera
» le chemin que vous devez tenir, &

la maniere dont vous devez vous «
conduire pour retourner heureu- «
ſement chez vous. «

Elle me parla ainſi. En meſme «
temps l'aurore parut ſur ſon troſne «
d'or. La Déeſſe m'habilla elle-meſ- «
me & me donna des habits magni- «
fiques. Elle eut ſoin auſſi de ſe pa- «
rer ; elle prit un grand manteau de «
toile d'argent d'une fineſſe admi- «
rable & d'un travail exquis, mit «
une belle ceinture d'or & couvrit «
ſa teſte d'un voile fait par les Gra- «
ces. «

Je ne fus pas pluſtoſt habillé, «
que j'allay par tout le Palais éveil- «
ler mes Compagnons pour les preſ- «
ſer de partir. Mes amis, leur di- «
ſois-je, ne goutez pas plus long- «
temps les douceurs du ſommeil, «
partons ſans differer, la Déeſſe nous «
en donne la permiſſion. Ils receu- «
rent cette bonne nouvelle avec «
joye & ſe préparerent au départ. «
Cependant je ne fus pas aſſez heu- «

» reux pour les ramener tous. Il y
» avoit parmi eux un jeune homme
» nommé Elpenor, qui n'eſtoit ni
» d'une valeur diſtinguée à la guerre,
» ni homme de beaucoup de ſens, &
» qui ayant pris trop de vin la veille,
» eſtoit monté au haut de la maiſon
» pour chercher le frais & s'eſtoit
» endormi. Le matin reveillé en ſur-
» ſaut par le bruit & par le tumulte
» que faiſoient ſes Compagnons, qui
» ſe préparoient au départ, il ſe leva,
» & comme il eſtoit encore à demi
» endormi, au lieu de prendre le
» chemin de l'eſcalier, il marcha tout
» droit devant luy, tomba du toit en
» bas & ſe rompit le cou; ſon ame
» alla avant nous dans les Enfers.
» Quand tous mes gens furent aſſem-
» bez, je leur dis: Vous penſez peut-
» eſtre partir pour retourner dans
» voſtre chere patrie, mais Circé m'a
» déclaré que nous avions auparavant
» un autre voyage à faire, & qu'il
» faut que nous deſcendions dans le

ſombre demeure de Pluton & de «
Proſerpine pour conſulter l'ombre «
du devin Tireſias. «

Ces paroles les penetrerent d'u- «
ne douleur ſi vive, qu'ils ſe mirent «
à crier & à s'arracher les cheveux. «
Mais ils avoient beau pleurer & «
gemir, le mal eſtoit ſans remede. «
Quand nous fuſmes ſur le rivage, «
& ſur le point de nous embarquer, «
tous fondant en larmes, la Déeſſe «
vint attacher à noſtre vaiſſeau deux «
moutons noirs, un maſle & une «
femelle, & diſparut ſans eſtre ap- «
perceüe, car qui éſt-ce qui peut «
voir un Dieu, lorſqu'il veut ſe ca- «
cher & ſe dérober aux yeux des «
hommes? «

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE X.

Page 164. *NOus arrivasmes heureusement à l'isle d'Eolie*] Entre la Sicile & l'Italie, un peu au couchant du destroit, il y a sept isles qu'on appelle *Eoliennes* & *Vulcaniennes*. Homere ne parle que d'une qu'il appelle *Eolie*, quoy-qu'il n'y en ait point qui porte ce nom. Mais il la nomme ainsi, apparemment du nom de son Roy Eole. C'est sans doute l'isle de *Lipara*. Car tout ce qu'Homere dit icy d'Eolie convient à Lipara, comme nous le verrons dans la suite. De l'isle d'Ægusa, Ulysse pouvoit arriver facilement le jour mesme à l'isle d'Eolie, ou Lipara, qui est au dessus en tirant vers le promontoire de Pelore. Au reste Homere continuë toujours de dépaïser les lieux où Ulysse aborde, & quoy-qu'ils soient tous veritablement dans les mers d'Italie, il les transporte dans l'Océan. Mais cela n'empesche pas qu'on ne voye toujours

qu'il tire de l'Hiſtoire le fond de ſes fictions, l'Hiſtoire eſt le canevas de ſes fables, & il le trace & le remplit comme il luy plaiſt. C'eſt pourquoy Polybe rejettoit avec raiſon le bon mot d'Eratoſthene, qui diſoit aſſez plaiſamment, *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulyſſe avoit eſté porté, quand on auroit trouvé celuy qui avoit couſu le ſac où tous les vents eſtoient enfermez.* Et il vouloit qu'on ne priſt nullement pour fables ce qu'il dit d'Eole & des erreurs d'Ulyſſe, ſoutenant que le fond en eſt vray, mais qu'il y a meſlé les fictions de la Poëſie, & c'eſt-là le ſentiment de Strabon, qui dit qu'en ſe remettant devant les yeux l'hiſtoire ancienne, il faut examiner ſur ce pied ce que diſent ceux qui ſoutiennent qu'Ulyſſe a eſté porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere le dit, & ceux qui le nient ; car ces deux opinions ont chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raiſon & ſe tromper des deux coſtez. On a raiſon ſi on croit qu'Homere, bien perſuadé qu'Ulyſſe avoit eſté porté dans tous ces lieux, a pris pour le fond de ſa fable ce ſujet tres vray, mais qu'il l'a traité en Poëte, c'eſt à dire, qu'il y a adjouté la fiction. Car on trouve des veſtiges qu'Ulyſſe a rodé non ſeulement ſur les coſtes d'Italie, mais juſqu'en Eſpagne. Et on ſe trompe ſi on prend pour une hiſtoire circonſtanciée tout le tiſſu de la fiction,

comme ſon Océan, ſes Enfers, ſes Bœufs du Soleil, ſes receptions chez des Déeſſes, ſes Metamorphoſes, ce qui eſt dit des Cyclopes & des Leſtrigons, la figure horrible de Scylla, les diſtances des lieux & autres choſes ſemblables, qui ſont des contes prodigieux qu'Homere a manifeſtement inventez; & celuy qui ſoutiendroit tous ces points comme autant de veritez hiſtoriques, ne meriteroit pas plus d'eſtre refuté que celuy qui aſſeureroit qu'Ulyſſe eſt veritablement arrivé à Ithaque, comme Homere le raconte; qu'il a tué les Pourſuivants, & que les peuples d'Ithaque l'ont pourſuivi & attaqué dans ſa maiſon de campagne. L'une & l'autre opinion ſont ridicules; il faut tenir le milieu & démeſler le fond hiſtorique d'avec les ornements de la fiction. Nous allons voir qu'Homere eſtoit encore mieux inſtruit de la verité, que Polybe & Strabon ne l'ont crû.

C'eſt une iſle flotante] Le mot πλωτὴ peut ſignifier icy *qui eſt dans un lieu acceſſible & connu,* mais Ariſtarque l'a expliqué *flotante,* & il prétend qu'Homere luy a donné cette épithete, ou à cauſe des frequents tremblements de terre qui la remüent de ſa place, ou par quelque autre raiſon. Car on débite que cette iſle paroiſt tantoſt à droite, tantoſt à gauche. Il y a de l'apparence qu'Homere a feint cela de cette iſle, ſur ce qu'il avoit

oüi dire qu'il y avoit des isles flotantes comme Delos & comme l'isle d'Echemis prés de l'Egypte. Comment ce Poëte n'auroit-il pas pû feindre cela d'une isle, puisqu'on a feint mesmes des villes ambulantes, comme une certaine ville de Bacchus dans la Libye, qu'on ne trouvoit jamais deux fois dans un mesme endroit.

Ceinte tout autour d'une forte muraille d'airain] Ces quatre mots montrent la profonde connoissance qu'Homere avoit des lieux dont il parle. Il feint que cette isle avoit des murailles d'airain, parce qu'elle estoit pleine de feux sousterrains qui de temps en temps sortoient de ses entrailles. Aristote en parlant de Lipara, qui est la plus considerable de ces isles Eoliennes, dit *que la nuit on voit l'isle de Lipara esclairée par des feux*, & Strabon y reconnoist des soupiraux de feu. C'est pourquoy on a placé dans les carrieres de cette isle les forges de Vulcain & des Cyclopes, & c'est de-là mesme qu'elle a tiré son nom ; car, comme Bochart l'a fait voir, elle a esté ainsi nommée du Phenicien *nibaras* ou *nibras*, qui signifie *un flambeau, une torche allumée*, & la raison est que cette isle esclairoit la nuit comme un flambeau. Voilà ce qui me persuade que l'isle d'Eole est la mesme que Lipara. Et ce qui suit m'a encore confirmée dans ce sentiment ; aussi Virgile a-t-il dit : *Æoliam Li-*

paren. Æneïd. liv. 8.

Ce Roy a douze enfants, ſix garçons & ſix filles] Je ſuis perſuadée qu'il y a dans Homere des fictions qui n'ont point de ſens caché, & qui ne renferment que ce que la lettre preſente. Mais je croy auſſi qu'il y en a d'autres qui cachent quelque myſtere, mais la difficulté eſt de le développer. On recherche icy le ſens de cette allegorie d'Eole, qui a douze enfants. Euſtathe dit qu'Eole eſt l'année qui a douze enfants, qui ſont les douze mois, &c. mais cette idée ne me paroiſt pas fort juſte. Je croirois plus naturel de dire que le Poëte ayant feint un Eole Roy des vents, par la raiſon que j'expliqueray plus bas, il luy a donné douze enfants, & ces enfants ce ſont les douze vents principaux, qui ſont toujours dans ces antres dans des feſtins continuels, parce que les feux & les exhalaiſons les entretiennent continuellement, & leur ſervent comme de nourriture. Les freres ſe marient avec les ſœurs, parce que les vents ſe meſlent, &c.

Page 165. *Pendant le jour le Palais, parfumé de parfums délicieux, retentit de cris de joye, on y entend un bruit harmonieux*] J'ay desja rapporté quelques raiſons qui m'ont fait croire qu'icy l'iſle d'Eolie eſt l'iſle de *Lipara* : en voicy une nouvelle qui m'a confirmée dans ce ſentiment & qui me pa-

roiſt décisive. C'eſt ce qu'Homere dit, que le Palais d'Eole *retentit tout le jour de cris de joye, &c.* Ce Poëte n'ignoroit pas ce qu'on disoit des merveilles de cette iſle. *Dans une des ſept iſles d'Eole, appellée* Lipara, dit Ariſtote dans le livre des *Merveilles, on raconte qu'il y a un tombeau dont on dit des choſes prodigieuſes, &c. on aſſure qu'on y entend un bruit de tambours & de cymbales avec des cris eſclatants, &c.* Il eſt aiſé de voir que cela eſt fondé ſur le bruit que faiſoit ce feu enfermé dans les cavernes de cette iſle, & par-là Homere fait alluſion à l'ancien nom de l'iſle qui eſtoit appellée *Meligounis*, avant que d'avoir le nom de *Lipara*, comme Callimaque nous l'apprend dans l'Hymne à Diane: *Elle alla chercher les Cyclopes, & elle les trouva dans l'iſle de Lipara (c'eſt le nom qu'elle a preſentement, mais alors elle eſtoit appellée* Meligounis) *ils travailloient à un gros bloc de fer rouge dont ils eſtoient preſſez de faire un abreuvoir pour les chevaux de Neptune.* Or, comme Bochart l'a fait voir, c'eſt ce bruit qui luy fit donner ce nom, car elle fut appellée *Meligounis*, du mot Phenicien *Meloginin* ou *Menaggenin*, qui ſignifie *l'iſle de ceux qui joüent des inſtruments.* Tout ce qu'Homere dit donc icy n'eſt pas abſolument de ſon invention, il eſt fondé ſur les Traditions anciennes, dont il eſtoit parfaitement inſtruit.

Je satisfis sa curiosité] Homere fait bien voir icy qu'il avoit beaucoup de matiere pour amuser son Lecteur, mais il ne s'attache qu'à ce qui regarde Ulysse.

Il me donna un outre fait de la peau d'un des plus grands bœufs, où il enferma les souffles impetueux des vents, car le fils de Saturne l'en a fait le dispensateur] Ni Polybe ni Strabon ne veulent qu'on prenne pour fable tout ce qui est dit icy d'Eole, mais ils veulent qu'on soit persuadé qu'Homere a pris un fait historique qu'il a embelli par une ingenieuse fiction. Le fait historique est que le Roy de ces isles estoit un homme d'esprit tres sage & tres avisé, qui par la longue experience qu'il avoit faite, connoissoit les vents qui devoient regner, & il en jugeoit par le cours de la fumée qui sortoit de son isle, ou mesme par le bruit que faisoient les feux & les vents dans ses cavernes sousterraines. On peut voir Strabon, liv. 6. Servius rapporte de Varron: *Varro autem dicit hunc insularum Regem fuisse, ex quarum nebulis & fumo Vulcaniæ insulæ prædicens futura flabra ventorum, ab imperitis visus est ventos sua potestate retinere.* Mais ce que ces Historiens n'ont pas sceu, & que Bochart a découvert, c'est que le nom d'*Eole*, Homere l'avoit appris des Pheniciens, qui disoient *aol* pour *tourbillon, tempeste, orage*, d'où les Grecs ont fait le

mot ἀελλά, *tempeste.* Ces Pheniciens voyant le Prince de ces isles si habile à prédire les vents l'appellerent le *Roy Aolin*, c'est à dire, le *Roy des vents & des tempestes*, & de-là Homere a formé le nom propre de ce Roy & l'a appellé *Eole.* Voilà le vray ; ce qu'Homere adjoute de cet outre, &c. c'est la fable pour repaistre les Pheaciens avides de contes & de contes prodigieux. Ces contes ont donné lieu dans la suite à des peuples du Nord de débiter qu'ils vendoient les vents.

Page 166. *Il laissa seulement en liberté le Zephyre*] C'est le vent du couchant, & c'estoit le seul bon vent pour aller de l'isle de Lipara à Ithaque.

Nous voguasmes heureusement pendant neuf jours entiers] Voicy encore la fable. De l'isle de Lipara on pouvoit arriver en tres peu de temps à Ithaque, mais pour embellir son conte & faire croire que ces isles Eoliennes estoient fort loin dans l'Océan, il dit qu'il vogua heureusement pendant neuf jours.

Et nous voyions les feux allumez sur le rivage] Il parle icy des feux que les habitants d'Ithaque tenoient allumez nuit & jour, pour marquer aux vaisseaux le lieu le plus seur pour la descente. Sans cela comme l'isle estoit toute environnée de rochers, tous les vaisseaux auroient esté exposez à se briser contre le rivage.

Page 167. *Dans la penſée que cet outre que j'avois dans mon vaiſſeau eſtoit rempli d'or & d'argent*] Rien ne reſſemble moins à un outre plein d'or qu'un outre rempli de vent. Mais le cordon d'argent qui lioit cet outre, les trompa, & l'avarice ne raiſonne point, elle a pluſtoſt agi que penſé. D'ailleurs Eole luy-meſme avoit attaché cet outre au vaiſſeau, de maniere qu'ils ne pouvoient le ſoupeſer ſans le deſlier. Voilà pour la Fable. Mais comme le but d'Homere eſt de donner dans toutes ſes fictions des préceptes utiles, il eſt bon de développer celuy qui eſt enfermé dans cet outre de vents que les Compagnons d'Ulyſſe deſlierent par leur folie, car l'allegorie phyſique, que j'ay expliquée, n'empeſche pas qu'il n'y ait une allegorie morale. Les vents donc enſermez dans cet outre marquent, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Poëme Epique, les myſteres du gouvernement que les Princes tiennent ſecrets. Ce cordon d'argent qui les lie, c'eſt l'autorité reſpectable & legitime qui les ſcelle, & qui deffend de les ſonder. Les tempeſtes qu'ils excitent quand on les a follement déliez, ce ſont les malheurs qui arrivent à ceux qui ſottement veulent les penetrer & y prendre part; car, comme Salomon l'a dit dans ſes Proverbes, 25. 27. *Sicut qui mel multum comedit, non eſt ei bonum, ſic qui ſcrutator eſt majeſtatis, opprime-*

tur à gloria. Comme celuy qui mange trop de miel en eſt incommodé, de meſme celuy qui veut ſonder la majeſté, eſt opprimé par ſa gloire. Les ſages ſujets laiſſent les vents enfermez dans leur outre, & ſe ſervent de celuy que le Prince a voulu laſcher, & qui eſt le ſeul qui leur ſoit propre.

Page 168. *Je déliberay en moy-meſme ſi je ne me jetterois point dans la mer*] Il ne faut pas inferer de ce paſſage qu'Homere a crû qu'il eſtoit permis de ſe tuer ſoy-meſme pour éviter un plus grand malheur. On voit bien qu'Ulyſſe parle icy de ce que luy inſpiroit le deſeſpoir, qui combattoit contre la raiſon, & que la raiſon demeura victorieuſe. En effet, la raiſon veut que l'homme n'attente jamais ſur luy-meſme, & elle dit qu'il n'y a pas une marque plus certaine de petiteſſe de courage que de ſe laiſſer vaincre au deſeſpoir. On peut voir ce que j'ay dit ſur cela dans la Préface.

Et me couvrant la teſte de mon manteau] C'eſtoit la coutume dans tous les grands malheurs, on ſe couvroit la teſte de ſon manteau comme pour dire qu'on n'attendoit plus aucun ſecours des hommes, & qu'on n'attendoit plus rien que de Dieu.

Page 169. *Nous nous arreſtons à la porte & nous nous aſſeyons ſur le ſeüil*] Comme

des supplians & des pauvres, qui par respect n'osent entrer & s'approcher.

Page 170. *Va, me dit-il, fuy promptement de cette isle, le plus méchant de tous les mortels*] Eole fait ce jugement d'Ulysse, parce qu'ayant en sa disposition tous les vents, les Dieux luy avoient rendu ce present, non seulement inutile, mais funeste. Ces barbares jugeoient ordinairement des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivoient. C'est ainsi qu'à Malte une vipere s'estant attachée à la main de saint Paul, les barbares se mirent à dire entre eux, *Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'aprés qu'il s'est sauvé de la mer, la justice divine le poursuit encore & ne veut pas le laisser vivre.* Act. 28. 3.

Il ne m'est pas permis de recevoir ni d'assister un homme que les Dieux immortels ont déclaré leur ennemi] On peut demander icy comment Ulysse ose dire des raisons si fortes devant le Roy des Pheaciens; ne doit-il pas craindre que l'exemple d'Eole ne jette quelque scrupule dans l'esprit de ce Prince, & ne l'oblige à luy refuser le secours dont il a besoin? Non il n'a plus cela à craindre; la colere des Dieux est satisfaite par tout ce qu'il a souffert; & puisqu'il est eschappé seul & qu'il est abordé chez les Pheaciens, c'est

une

une marque ſeure que les Dieux ſont appaiſez, & qu'on peut le ſecourir ſans leur déplaire.

Cependant nous fiſmes route ſix jours entiers, & le ſeptiéme nous arrivaſmes à la hauteur de la ville de Lamus, de la ſpacieuſe Leſtrygonie] Il ne falloit pas ſept jours pour arriver de l'iſle d'Eole à la ville de Lamus, qui eſtoit l'ancienne *Formies*, ſur la coſte de la Campanie, mais Homere continuë dans ſa Geographie fabuleuſe, & il augmente l'éloignement pour rendre ſes avantures plus merveilleuſes & plus terribles. Tous les Hiſtoriens conviennent que la ville de Lamus eſt Formies, & que Formies eſtoit l'ancienne habitation des Leſtrygons. Ciceron à Atticus liv. 2. epiſt. 13. *Si verò in hanc* τηλέπυλον *véneris* Λαιςρυγονίην, *Formias dico.* Plin liv. 3. chap. 5. *Oppidum Formiæ, Hormiæ ante dictum, ut exiſtimavere, antiqua Læſtrygonum ſedes.* Mais comment peut-on placer ſur les coſtes de la Campanie les Leſtrygons, qu'on ſçait avoir eſté voyſins des Cyclopes & avoir habité la Sicile prés des Leontins? C'eſt ce qu'il faut expliquer en peu de mots. Il eſt certain que les Leſtrygons dans leur premiere origine ont habité la Sicile ſur le fleuve Terias. Plin liv. 3. chap. 8. *Flumina, Symæthus, Terias, intus Læſtrygonii campi, oppidum Leontini.* Cela eſt ſi vray, que le nom de

Leſtrygon & celuy de *Leontin* ne ſont que le meſme nom ; car, comme Bochart l'a démontré, *Læſtrygon* eſt un nom Phenicien, *Lais tircam, Lion qui devore*, & ce nom a eſté rendu en Latin par celuy de *Leontin* qui ſignifie la meſme choſe, & qui marque les mœurs feroces & leonines de ces peuples barbares. Il y a donc de l'apparence que comme les Pheaciens avoient quitté la Sicile pour aller à Corcyre, les Leſtrygons, ou une partie des Leſtrygons, la quitterent de meſme & allerent s'eſtablir ſur les coſtes de la Campanie. On ne peut pas douter que Lamus, qui baſtit Formies, ne fuſt un Leſtrygon, ſon nom meſme le témoigne, car *Lamus* ſignifie *devorateur*, eſtant tiré du Phenicien *Laham* ou *Lahama*, qui ſignifie *devorer*. Et de-là meſme a eſté tiré le nom de cette fameuſe Reyne de Libye appellée *Lamia*, parce qu'elle fendoit le ventre des femmes groſſes pour devorer leurs enfants. Horace en parle dans ſon Art poëtique.

Page 171. *De la ſpacieuſe Leſtrygonie*] Τηλέπυλος peut ſignifier trois choſes, *grande, vaſte*, ou *fort éloignée*, ou *qui a des portes fort hautes & fort larges*. Le premier ſens me paroiſt le plus naturel & le plus vray.

Qui abonde en toutes ſortes de troupeaux, car le berger qui ramene ſon troupeau de

moutons le soir] Ce passage a paru fort difficile, je ne sçay pas pourquoy, ce n'est pas le défaut d'Homere d'estre obscur. Je croy que la difficulté vient de ce qu'on a voulu y chercher trop de finesse, & que pour en trouver le veritable sens, il ne faut que s'attacher aux termes, car dés que l'on a trouvé ce que les termes presentent naturellement, on peut s'asseurer qu'on a trouvé ce que le Poëte a voulu dire. Nous avons vû que quand il a parlé de la terre des Cyclopes, il a dit qu'il n'y avoit que des moutons & des chevres. Icy pour caracteriser le terroir de Lestrygonie, il fait voir qu'il consistoit en pasturages, & qu'il nourrissoit non seulement des troupeaux de moutons, mais aussi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne se menoient paistre que la nuit à cause des mouches qui sont tres incommodes en ce pays-là; au lieu que les moutons paissoient le jour, parce qu'ils sont garentis par leur laine. Homere descrit cela poëtiquement, & il dit que le berger ramenant son troupeau de moutons le soir, avertit le pasteur de bœufs qu'il est temps de sortir pour les mener au pasturage, & qu'ainsi ce dernier sort quand l'autre rentre. Jusques-là nous ne pouvons pas douter que ce ne soit-là le veritable sens de ce passage. Voyons si la suite sera plus difficile.

Là un berger qui pourroit se passer de

dormir la nuit, gagneroit double ſalaire] Ce qu'il vient de dire attire naturellement cette réflexion économique ; quand le berger rentre le ſoir, celuy qui doit mener paiſtre les bœufs ſort & les garde la nuit : ainſi un berger qui pourroit ſe paſſer de dormir, gagneroit double ſalaire. Et pour faire voir que le pays luy donneroit cette commodité, il adjoute, *car les chemins du jour & de la nuit ſont voyſins.* Il n'y a perſonne qui ne voye que ce vers eſt la raiſon du précedent, comme le fait aſſez voir la particule *car*, qui marque toujours la raiſon, la cauſe. Ce berger pourroit gagner double ſalaire, car les chemins du jour & de la nuit ſont voyſins. Homere appelle icy *chemins du jour & de la nuit* les paſturages où l'on menoit les moutons le jour, & ceux où l'on menoit les bœufs la nuit, & il dit qu'ils ſont voyſins, pour dire qu'ils ſont proche, & que par conſequent un berger ſuffiroit pour le jour & pour la nuit. Car ſi les paſturages du jour & ceux de la nuit eſtoient éloignez, il ne ſeroit pas poſſible que le meſme berger menaſt le jour les moutons & la nuit les bœufs. Cela eſt ſenſible. On a pourtant voulu cher-chercher icy un myſtere Aſtronomique & expliquer ce vers *de la brieveté des nuits,* Comme ſi Homere avoit voulu marquer l'élevation du pole, & par l'élevation, la ſituation du lieu. *Les chemins du jour & de*

la nuit ſont voyſins, c'eſt à dire, diſent-ils, *la nuit eſt fort courte & le jour fort long.* Crates a eſté le premier Auteur de cette belle explication. Mais c'eſt faire grand tort à Homere de luy imputer une vûë ſi fauſſe & une choſe de ſi mauvais ſens. Qu'eſt-ce que cette brieveté de nuits feroit au berger ? en devroit-il eſtre moins de temps aux paſturages ? & le jour & la nuit, νυκτήμερον, n'auroit-il pas ſes vingt-quatre heures également ? Crates a beau dire que les Leſtrygons ſont ſous la queuë du Dragon où il n'y a preſque point de nuit l'eſté, c'eſt pourquoy Aratus a dit,

Μίσγονται δύσιές τε καὶ ἀνατολαὶ ἀλλήλῃσι,

Le couchant & le levant ſe meſlent & ſe confondent. Et Scaliger a beau appliquer à cela le vers de Manille,

Vixque ortus, occaſus erit.

Tout cela ne peut s'accorder ni avec la raiſon ni avec la Geographie. Il ne peut s'accorder avec la Geographie, parce que, comme Bochart l'a remarqué, il eſt faux que la ville de Lamus ſoit ſous la queuë du Dragon, ſi elle y avoit eſté, il auroit fallu à Ulyſſe, non pas ſept jours, mais plus de ſept mois pour aller des iſles Eoliennes à cette ville, & pour revenir de cette ville à l'iſle de Circé, c'eſt à dire, à Circeï. Et il ne peut s'accorder avec la raiſon, parce qu'Homere ren-

droit par-là une raiſon tres peu ſenſée, & qui ne ſeroit nullement une raiſon, comme je l'ay desja dit. C'eſt donc une imagination qui n'a nul fondement, & il ne faut pas chercher d'autre ſens à ce paſſage que celuy que je luy ay donné, & qui eſt le meſme que celuy que Didyme avoit embraſſé, *αἱ νυκτεριναὶ καὶ ἡμεριναὶ νομαὶ ἐγγὺς εἰσὶ τῆς πόλεως. Les paſturages du jour & ceux de la nuit ſont prés de la ville.*

Pour entrer dans le port qui eſt fort celebre] C'eſt le port meſme qui avoit fait donner le nom à la ville ; car, comme Strabon l'a remarqué, la ville de Formies avoit eſté appellée *Hormies*, à cauſe de la commodité de ſon port. Φορμίαι, ὁρμίαι λεγόμενον πρότερον διὰ τὸ εὔορμον. Liv. 4.

Page 172. *Mais moy je n'y entray point*] Ce qui venoit de luy arriver chez les Cyclopes l'avoit rendu plus prudent. Mais pourquoy ſouffre-t-il que ſes Compagnons y entrent, & que ne ſe contente-t-il d'envoyer un ſeul vaiſſeau? Apparemment ils eſtoient entrez avant qu'il euſt pû donner un ordre contraire.

D'où je ne découvris aucuns travaux de laboureurs] Il ne vit aucunes terres cultivées, ce n'eſtoit que des paſturages ; les Leſtrygons, non plus que les Cyclopes, ne s'a-

musoieut pas à labourer & à semer, ils ne faisoient que des nourritures de troupeaux: & c'est pourquoy Bochart a eu raison de croire que leur pays avoit esté appellé le pays des *Auronces* & des *Ausones*, des mots Hebreux *averot* & *vroth*, dont le premier signifie des *parcs de brebis*, & l'autre des *estables à bœufs*.

Et c'estoit la fille du mesme Antiphate Roy des Lestrygons] Comment Ulysse peut-il estre informé de toutes ces particularitez, puisque ceux qu'il avoit envoyez reconnoistre le pays, perirent, que tous les vaisseaux furent escrasez dans le port, & qu'il n'y eut que son vaisseau seul qui se sauva? On répond que ce fut ou Circé ou Calypso qui l'instruisirent de toute cette avanture, car il paroist qu'elles estoient tres bien informées de tout ce qui luy estoit arrivé.

Page 173. *Elle leur montra le Palais du Roy son pere*] Les Cyclopes n'avoient point de Roy, chacun regnoit dans sa famille, & voicy un Roy qui regne sur les Lestrygons, race des Cyclopes; & la raison de cette difference est que les Cyclopes n'avoient point changé de demeure, au lieu que les Lestrygons ayant quitté la Sicile pour aller s'establir sur les costes de la Campanie, à *Formies*, ils se firent un Roy & obéïrent à celuy qui les conduisoit.

Page 174. *Les Lestrygons enfilant ces malheureux comme des poissons*] C'est le veritable sens de ce vers, ἰχθῦς δ' ὡς πείροντες. Ulysse ne pouvoit donner une plus grande idée de la taille gigantesque & de la force de ces Lestrygons, qu'en disant qu'avec les instruments dont ils estoient armez, ils enfiloient ses Compagnons, & les ayant enfilez, ils les emportoient sur leurs espaules comme une broche de harangs. Il faut se souvenir qu'Ulysse parle icy aux Pheaciens, c'est à dire, à des gens tres credules & amoureux de fables & de contes les plus remplis du merveilleux le plus incroyable.

Et nous arrivasmes à l'isle d'Æœa, qui estoit la demeure de la Déesse Circé] De la ville de Lamus, qui est Formies, Ulysse arriva le jour mesme à l'isle d'*Æœa*, c'est à dire à *Circeï*, qui est une montagne fort voysine de Formies ; il l'appelle une *isle*, parce que, comme dit Strabon, la mer & les marais, qui l'environnent, en font une presque isle. Là estoit la ville de Circé, & il y avoit un autel consacré à Mercure. Homere luy donne le nom d'*Æœa*, parce qu'il transporte icy tout ce qui est dit d'*Æœa* dans la Colchide, comme je l'expliqueray plus au long sur le commencement du XII. Livre.

Page 175. *Elle estoit sœur du severe*

Æetes] Strabon remarque fort bien qu'Homere connoiſſant ce qu'on a dit de Colchos, & la navigation de Jaſon à la ville d'Ææa, & de toutes les fables de Medée & de Circé, de leurs enchantements & de la conformité de leurs mœurs, les a fait de la meſme famille, quoy-qu'elles fuſſent fort éloignées, & que l'une habitaſt à l'extremité du Pont Euxin, & l'autre ſur les coſtes de l'Italie, & il les a placées l'une & l'autre au milieu de l'Océan. Il ſçavoit bien que ceux à qui Ulyſſe parloit ne découvriroient pas ce menſonge.

Page 176. *Mais aprés avoir bien penſé, je trouvay qu'il eſtoit plus à propos*] Cela eſt fort bien menagé pour la vrayſemblance de la fable qu'il va débiter, dit Euſtathe ; l'envoy de ſes Compagnons donne lieu au breuvage de Circé & à tous ſes ſortileges, au lieu que ſi Ulyſſe fuſt allé d'abord, tout cela ne pouvoit plus trouver place.

Page 177. *Et le chargeay ſur mon cou, ma teſte paſſée entre ſes deux jambes*] C'eſt ce que ſignie καταλοφάδια φέρων, *portant ſur les deux eſpaules :* car pour le porter ainſi il falloit que la teſte d'Ulyſſe fuſt paſſée entre les jambes de l'animal. Cette maniere de le porter luy laiſſoit une main libre pour s'appuyer ſur ſa pique, ce qui

le ſoulageoit & le faiſoit marcher plus aiſément.

Page 178. *Nous voicy dans une terre entierement inconnuë, car nous ne ſçavons en quelle partie du monde nous ſommes par rapport au ſeptentrion, &c.*] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage, car Ulyſſe ne veut pas dire qu'il ne ſçait pas où eſt le nord de l'iſle, où eſt le midy, où eſt le couchant, où eſt le levant; il luy eſtoit facile de s'orienter, puiſqu'il avoit vû le coucher & le lever du ſoleil; mais il veut faire entendre que la diſpoſition du ciel eſt ſi changée, qu'il eſt impoſſible de connoiſtre à quelle élevation du pole ils ſont, & ſi cette iſle eſt plus ou moins orientale que les terres qu'ils connoiſſent. Les aſtres ne ſont plus les meſmes, car cette diſpoſition change à meſure qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne du pole. Homere parle ainſi pour rendre plus croyable ce déplacement qu'il fait des lieux où Ulyſſe a abordé, & pour mieux perſuader qu'ils ſont au milieu de l'Océan. J'ay ſuivi Strabon, qui eſcrit, liv. 10. qu'Homere a parlé icy des quatre points du monde, & que ζόφος, *l'obſcurité,* eſt pour le ſeptentrion, & ἠὼς, *l'aurore,* pour le midy, ou la plage meridionale, ἡ τȣ͂ ἡλίȣ πάροδος, & nous en avons vû desja un exemple. On pourroit croire auſſi qu'Ulyſſe ne parle dans ces trois vers que de deux coſtez du monde,

du couchant & du levant, ζόφος, l'*obſcurité*, pour le *couchant*, & ἠώς, l'*aurore*, pour le *levant*, & que le reſte, *ni où le ſoleil paſſe ſous la terre, ni où il en ſort*, n'eſt que l'explication de ces deux termes. Et qu'il veut dire ſimplement qu'il ne ſçait à quelle expoſition il eſt par rapport aux autres terres, ſur-tout par rapport à Ithaque. En effet, cette ignorance a commencé à paroiſtre quand il eſt parti de Formies, car au lieu de prendre à gauche au levant, comme il falloit pour aller à Ithaque, il a pris à droit au couchant & eſt arrivé à l'iſle de Circé, qui eſt au couchant de Formies. De ſorte qu'il a raiſon de dire qu'il ne ſçait plus où il eſt.

Et je doute qu'il y en ait un bon, car eſtant monté] Il auroit meilleure eſperance ſi l'iſle eſtoit deſerte, mais ayant connu qu'elle eſtoit habitée, c'eſt ce qui fait ſon deſeſpoir, à cauſe de tout ce qu'il vient d'eſprouver des Leſtrigons & des Cyclopes.

Page 179. *Eh à quoy ſervent les cris & les larmes dans l'affliction!*] Le vers Grec veut dire mot à mot, *mais en criant & en pleurant on ne trouve point d'iſſuë, de remede à ſes affaires.* C'eſt ce qui fonde ce qui ſuit, *mais moy les ayant tous paſſez en revûë, &c.* Ulyſſe ne s'amuſe pas à pleurer, il agit, il cherche.

Je jettay en mesme temps deux sorts dans un casque pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte] Les tragiques avantures qui leur estoient arrivées chez les Cyclopes & chez les Lestrygons les avoient tellement effrayez, qu'Ulysse n'estoit pas asseuré d'estre obéï, s'il avoit voulu les envoyer de son autorité. Voilà pourquoy il a recours au sort.

Page 180. *A la teste de ses vingt-deux Compagnons*] Ulysse avoit cinquante hommes sur chacun de ses vaisseaux. Il en avoit perdu six par chaque vaisseau, il en avoit donc encore quarante-quatre sur le sien, vingt-deux pour chacune de ces deux bandes.

Et environné de bois] C'est ainsi que j'explique le texte, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, *dans un lieu couvert*, & non pas comme Hesychius, *dans un lieu élevé.* Car comment peut-il estre dans un lieu élevé, & dans une vallée ? On peut l'expliquer aussi, *dans un lieu reculé.*

Des loups & des lions qu'elle avoit apprivoisez par ses funestes drogues] Circé est icy l'emblesme de la volupté, & Homere veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus feroces. Peut-estre mesme que par ces lions & ces loups apprivoisez qui gardent la porte du Palais de Circé, le Poëte represente les ministres de ces mai-

sons de débauche qui paroissent doux & polis, & qui dans le fond sont plus feroces & plus dangereux que les lions mesmes. Au reste cet avanture d'Ulysse avec Circé n'est pas une pure fiction, elle a un fondement veritable. Circé estoit une fameuse courtisane qui retint Ulysse chez elle assez longtemps. Ses mœurs corrompuës n'empescherent pas la posterité de luy accorder les honneurs divins. Du temps de Ciceron elle estoit encore adorée par les habitants de Circeï.

Page 181. *Le brave Polites, qui estoit le plus prudent de la troupe*] C'est à dire, le plus prudent de ceux qui estoient commandez; car Euryloque, qui les commandoit, fut plus prudent que luy, puisqu'il n'entra point.

Et leur sert un breuvage composé de fromage de farine & de miel détrempez dans du vin de Pramne] Jusques-là il n'y a rien d'extraordinaire dans ce breuvage. C'estoit la boisson ordinaire que l'on servoit aux personnes de distinction, & sur-tout à ceux qui avoient beaucoup fatigué. Nous avons vû dans l'onziéme Livre de l'Iliade, tom. 2. pag. 206. que la belle Hecamede en servit un pareil à Machaon, qu'on avoit ramené blessé du combat, excepté que le miel n'y estoit pas meslé, mais elle l'avoit servi à part dans un bassin. Circé adjoute à cette boiſ-

ſon des drogues enchantées, & il eſt aiſé d'imaginer ce qu'Homere a entendu par-là.

Page 182. *Elle leur donna ſur la teſte un coup de ſa verge*] Car la verge eſtoit l'inſtrument neceſſaire pour tous les enchantements, & pour toutes les operations miraculeuſes, & on ne peut pas douter que les Payens n'ayent tiré toutes ces idées de l'hiſtoire de Moïſe.

Enfin tout le corps de veritables pourceaux, mais leur eſprit eſtoit encore entier comme auparavant] C'eſt à dire, qu'ils eſtoient vautrez dans l'ordure comme de veritables pourceaux, qu'ils avoient abandonné leur corps à la débauche, mais que leur eſprit n'eſtoit pas abſolument changé. Cependant il eſt certain que l'eſprit ne demeure pas entier à ceux qui s'abandonnent au vice.

La Déeſſe remplit leur auge de gland & de gouſſes, dont les pourceaux ont accoutumé de ſe nourrir] Voilà le ſort malheureux de ceux qui vivent dans la débauche, leur nourriture n'eſt plus que la nourriture des pourceaux. Au reſte je ne ſçay ſi l'on ne ſeroit pas bien fondé à croire que c'eſt ce paſſage d'Homere, je veux dire cette fiction ſi ingenieuſe, que le vice metamorphoſe les hommes en beſtes brutes, qui a-

donné lieu à la fameuse Metempsycose ; ou, si cette Metempsycose est plus ancienne qu'Homere, car on prétend qu'avant luy elle avoit esté imaginée par les Egyptiens, je ne sçay si l'on peut s'empescher de croire que c'est de ces peuples qu'Homere l'a tirée. Quoy-qu'il en soit, cette fable favorise tout-à fait le sentiment de ceux qui ont soutenu que la Metempsycose n'est qu'une figure, & en mesme temps elle a tout ce qu'il faut pour passer pour une verité simple dans l'esprit des peuples credules & superstitieux.

Page 183. *Nous avons parcouru ces bois selon vos ordres, nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé*] Euryloque est si penetré de douleur, qu'il ne parle pas de suite, son discours n'est point continu, il est coupé *per incisa*, comme disent les Rheteurs : & Longin a rapporté ce passage dans le chap. 16. pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au discours que d'en oster les liaisons. *En effet*, dit-il, *un discours que rien ne lie & n'embarrasse marche & coule de soy-mesme, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus viste que la pensée mesme de l'orateur.* Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, *dit Xenophon*, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble. *Il en est de mesme de ces paroles d'Eurylo-*

que à Ulysse : nous avons parcouru ces bois selon vos ordres ; nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé, &c. *Car ces periodes ainsi coupées, & prononcées néantmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empesche en mesme temps & le force de parler.* C'est ainsi qu'Homere sçait oster où il faut les liaisons du discours. Eustathe a bien connu en quoy consiste la beauté de ce passage : *Les Anciens*, dit-il, *ont loüé le nombre & l'harmonie de ces deux vers, mais il y a une autre beauté, c'est le retranchement de liaisons.* Καλὸν δ' ἐν τούτοις καὶ ἡ ἀσύνδετος εἰσϐολή.

Page 184. *Mais luy se jettant à mes genoux*] Ce caractere d'Euryloque est le caractere d'un homme sage, qui ayant vû ce qui estoit arrivé à ses Compagnons, se défie de luy-mesme, & croit que le plus seur est de fuïr le danger ; dans ces occasions c'est estre brave que d'estre poltron. Mais ce qu'il y a encore de bien remarquable en cet endroit, c'est qu'Homere se sert de ce caractere sagement timide, pour relever celuy d'Ulysse qui est sagement audacieux. Car plus Euryloque fait le danger affreux & difficile à éviter, plus on voit esclater l'intrepidité d'Ulysse, qui se confiant en sa sagesse & dans le secours des Dieux, veut tenter l'avanture pour délivrer ses Compagnons.

Fuyons ſans perdre un moment] C'eſt ce que doit dire courageuſement tout homme que l'idée de la volupté commence à attaquer.

Et d'éviter ce funeſte jour] J'ay voulu conſerver cette expreſſion qui eſt précieuſe & d'un grand ſens. Il n'y a point de jour plus funeſte que celuy où l'on ſuccombe à la volupté.

Demeurez donc icy, Euryloque, à faire bonne chere] Cette réponſe eſt pleine d'amertume. Comme Ulyſſe n'a pas vû ce qu'Euryloque a vû, il croit que c'eſt par laſcheté qu'il refuſe de le ſuivre. Et voilà comme on juge ſouvent tres mal des actions des hommes, parce qu'on n'en connoiſt pas les motifs.

Page 185. *Mercure vint à ma rencontre ſous la forme d'un jeune homme*] Homere a crû avec raiſon que ſa fiction auroit manqué de vrayſemblance, s'il avoit fait qu'Ulyſſe ſe tiraſt de-là par ſes ſeules forces ; & il a voulu enſeigner qu'en toutes rencontres, & ſur-tout dans celle-cy, les hommes ne peuvent tirer leur force que du ſecours des Dieux.

Comme des pourceaux] Par ce ſeul mot *comme* Homere fait voir que cette metamorphoſe eſt une allegorie ; les Compagnons d'Ulyſſe ne ſont pas changez effectivement en pourceaux, ils ne ſont pourceaux

que par la vie qu'ils menent.

Page 186. *Elle vous offrira sa couche, & gardez-vous bien de la refuser*] Voilà un malheureux conseil pour un Dieu. Mais il ne faut pas juger de ces temps-là par les nostres, où l'Evangile a porté par-tout sa lumiere & fait voir la necessité indispensable de la pureté. Dans ces temps-là ces commerces, qui sont aujourd'huy si odieux, estoient non seulement soufferts parmi les Payens, mais encore permis, & mesme loüez. Il n'y avoit que l'adultere qui fust un crime défendu par les loix, & quelquefois puni de mort. Nous avons vû aussi dans le dernier Livre de l'Iliade, que Thetis mesme conseille à son fils de se livrer à l'amour pour se consoler de la mort de Patrocle. On peut voir là ma Remarque, tom. 3. pag. 595. Cette Remarque auroit bien dû empescher l'impertinence d'un malheureux Critique, qui m'a accusée d'avoir introduit le vice dans les maisons, en y introduisant une Traduction Françoise d'Homere. Mais, dira-t-on icy, Ulysse consentant à la passion de Circé ne fait que ce qu'ont fait ses Compagnons. Où est donc la difference, & où est l'utilité du preservatif ? Les Compagnons d'Ulysse se sont livrez à cette volupté pour assouvir leur passion brutale ; ils sont possedez par Circé,

& ils croupiſſent dans cette ordure ; mais Ulyſſe fortifié par ce préſervatif, ne ſe livre qu'avec quelque ſorte de ſageſſe pour délivrer ſes Compagnons & pour obtenir les ſecours qui luy ſont neceſſaires ; il poſſede Circé & n'en eſt point poſſedé ; il ne boit pas en inſenſé comme ſes Compagnons ; il ne cherche point à aſſouvir une paſſion brutale, il a un but qui excuſe ſa complaiſance, & qui, ſelon ces temps de tenebres, la rend meſme glorieuſe pour luy.

Afin que quand elle vous tiendra deſarmé, elle ne vous rende pas laſche & effeminé] Aprés qu'il aura quitté ſes armes, il faut que la raiſon & l'inſtruction luy en ſervent, & qu'elles l'empeſchent de ſuccomber à l'attrait de la volupté.

Ce Dieu m'ayant parlé ainſi, me preſente cet antidote qu'il arrache de terre, &c.] Le ſens caché ſous cette allegorie n'eſt pas difficile à penetrer, & Euſtathe l'a expliqué à merveilles. Mercure eſt la raiſon, ou meſme le Dieu des ſciences, & la plante qu'il donne pour preſervatif & dont la racine eſt noire & la fleur blanche & douce, c'eſt l'inſtruction, la ſageſſe ; ſa racine eſt noire, parce que les principes de l'inſtruction ſont deſagréables & amers, comme Platon dit fort bien en quelque endroit : *Les commencements de l'inſtruction ſont toujours accom-*

pagnez de douleur & de tristesse. Sa fleur est blanche & douce, parce que les fruits de l'instruction sont doux, agréables & nourrissants. Mercure donne cette plante, parce que l'instruction ne peut venir que de Dieu. Mercure ne porte pas avec luy cette plante, mais il la prend dans le lieu mesme où il est, pour marquer que par tout où Dieu se trouve, on peut trouver l'instruction & la sagesse pourvû qu'il veüille nous enseigner, & que nous soyons disposez à l'escouter & à luy obéïr.

Page 187. *Les Dieux l'appellent* Moly] On pretend que *Moly* est un mot Egyptien, & qu'il y a une veritable plante qui porte ce nom en Egypte, & qu'elle est bonne contre les enchantements. Pour moy je croy qu'il en est du *Moly* comme du *Nepenthes* dont il a esté parlé sur le quatriéme Livre.

Il est difficile aux mortels de l'arracher] Car l'homme par ses seules forces ne peut parvenir à la sagesse, il faut qu'il la reçoive de Dieu, sans luy tous ses efforts sont inutiles: c'est ce que Platon a fort bien fait voir. *Si Dieu le veut*, dit Socrate à Theages, *vous ferez de grands progrés dans l'estude de la sagesse, mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.*

Page 188. *Je pris la coupe de ses mains*

& je bus] Ulyſſe boit la coupe, mais il ne la boit pas en ſou & en eſtourdi comme ſes Compagnons, il la boit aprés s'eſtre muni du contrepoiſon dont il avoit beſoin, & qui le met en eſtat de reſiſter à tous les charmes de ſon ennemie. C'eſt ce qu'Horace avoit bien compris, lorſqu'il eſcrit à Lollius dans ſa 11. Epiſt. du liv. 1.

Sirenum voces & Circæ pocula noſti,
Quæ ſi cum Sociis, ſtultus, cupiduſque bibiſſet,
Sub domina meretrice fuiſſet turpis & excors,
Vixiſſet canis immundus, aut amica luto ſus.

On peut voir les Remarques de M. Dacier.

Page 190. *Ce ſerment fait tout du long ſans aucune ambiguité*] C'eſt ce que ſignifie ce vers,

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὄμοσεν τε τελεύτησέν τε τὸν ὅρκον.

Mot à mot, *mais aprés qu'elle eut juré & achevé ſon ſerment.* Celuy qui exigeoit le ſerment, le dictoit luy-meſme, & il n'oublioit rien pour le rendre tres précis, tres exprés & ſans aucune équivoque. C'eſt ce que les Latins appelloient *conceptis verbis jurare, & jurare in verba alicujus.* Horace, *in verba jurabas mea.*

L'autre dressa une table d'argent] Il y a dans le Grec *estendit.* Ce qui fait conjecturer que c'estoient des tables qui se plioient & se déplioient comme nous en voyons aujourd'huy.

Page 191. *Elle me placea sur un beau siege à marchepied*] Aprés ce vers il y en a cinq que j'ay retranchez, parce qu'ils sont d'ailleurs, & répetez mal à propos. Nous avons desja vû une des quatre Nymphes mettre la table, Homere n'a donc garde de faire venir une autre esclave apporter de l'eau & mettre la table. On voit bien que cela ne peut subsister, cela oste mesme une grande beauté à ce passage, Homere ne s'amuse pas icy à rapporter ce qu'on avoit servi à ce repas.

Car mon cœur ne me présageoit que des maux] Voilà la sagesse & la prudence d'Ulysse, aprés tout ce que Circé fait pour luy plaire & pour le bien traiter, aprés le serment qu'elle luy a fait, il est encore triste, & son cœur ne luy présage que des maux, un homme sage ne se croit jamais en seureté dans une maison comme celle de Circé. Et d'ailleurs ce pressentiment, qui causoit sa tristesse, n'estoit que trop fondé ; car le commerce qu'Ulysse eut avec cette courtisane fut tres malheureux pour luy, puisqu'il en eut un fils nommé Telegonus, qui le tua sans le connoistre.

Page 193. *Et paroiſſent plus jeunes, plus eaux & plus grands qu'auparavant*] Homere marque bien icy le changement admirable qui ſe fait dans ceux qui quittent e vice pour embraſſer la vertu. La joye de e voir délivrez des maux qui accompagnent oujours les vicieux, & en poſſeſſion des iens que la vertu prodigue à ceux qui la uivent, les rajeunit & les fait paroiſtre tout utres. Cette Remarque eſt tirée d'Euſtahe, & elle m'a paru digne de luy.

Page 194. *Comme de tendres geniſſes*] Cette comparaiſon tirée de ce qu'il y a de lus doux dans la vie ruſtique, fait icy un res bon effet, & fait paſſer agréablement l'un ton triſte à un ton plus guay.

Page 195. *Avez-vous oublié les cruautez*] Le Grec dit, *comme a fait le Cyclope.* Et omme le Cyclope n'a rien fait de ſemblale, les Anciens ont fort bien remarqué u'Homere fait parler icy Euryloque d'une naniere embarraſſée & ſans ſuite, pour nieux marquer le deſordre où jette la rayeur. *C'eſt,* dit fort bien Euſtathe, *l'imiation d'un caractere entierement troublé, que de repreſenter Euryloque parlant avec i peu de raiſon & de ſuite.* Mais je n'ay pas ugé à propos de laiſſer ce deſordre dans ma Traduction, on me l'auroit attribué, &

d'ailleurs ce desordre ne réussit pas en nostre langue.

Leur perte ne doit estre imputée qu'à l'imprudence du chef] Autant que le premier refus qu'Euryloque a fait de suivre Ulysse a esté sage, autant ce second est insolent & insensé, aprés le rapport que luy a fait son general du bon estat où il a laissé ses Compagnons. Homere a voulu montrer qu'il y avoit de l'humeur & de l'aigreur dans la sagesse d'Euryloque ; & quand cela est, il n'est guere possible de garder de milieu.

Page 197. *Malgré l'alliance qui l'avoit uni a ma maison*] Car il estoit beaufrere d'Ulysse, ayant espousé sa sœur Ctimené.

Page 199. *Il faut que vous descendiez dans le sombre Royaume de Pluton*] Pourquoy faut-il qu'Ulysse descende dans les Enfers pour aller consulter l'ame de Tiresias ? Circé, qui estoit une Déesse, ne pouvoit-elle pas luy découvrir tout ce qui le regardoit ? Voicy sur cela une remarque d'Eustathe qui me paroist tres sensée. Circé déclare à Ulysse la necessité de ce voyage, afin qu'apprenant de la bouche mesme de Tiresias *que la mort luy doit venir de la mer*, il soit disposé par-là à s'arrester dans son isle à son retour de ce Royaume sombre, & à ne pas s'exposer à la mort dont il se verra menacé ;

menacé ; ou s'il ne veut pas demeurer avec elle, qu'il refuse d'adjouter foy aux promesses de Calypso, qui luy promettra l'immortalité. Et elle ne luy découvre pas elle-mesme les maux qui l'attendent, parce qu'elle voit bien qu'il ne la croira pas, & qu'il soupçonnera toujours que c'est l'amour qu'elle a pour luy qui la porte à luy prophetiser ces malheurs pour le retenir. Et cela est assez vraysemblable. Car qu'est-ce que l'amour & la jalousie ne peuvent pas inspirer ? Dans le Livre suivant je tascheray de développer sur quoy est fondée cette fiction de la descente d'Ulysse aux Enfers pour consulter l'ame du prophete. Cette fiction fait icy un tres bel effet, en donnant à Homere une occasion tres naturelle d'embellir son Poëme de beaucoup de fables & d'histoires tres capables d'instruire & d'amuser ses Lecteurs.

Mais en revanche il a les yeux de l'esprit si penetrants] Nous avons vû dans le XXIII. Liv. de l'Iliade, tom. 3. pag. 292. qu'Achille sur ce que l'Ame de Patrocle luy apparoist, s'escrie : *Grands Dieux, il est donc vray que les Ames subsistent encore dans les Enfers aprés la mort, mais elles ne sont plus que l'image des corps qu'elles ont animez, & elles sont séparées de leur entendement.* Et la Remarque que j'ay faite sur ce passage, doit servir à esclaircir ce qu'Ho-

mere dit icy de l'Ame de Tiresias,

..... Τοῦ τε φρένες ἔμπεδοί εἰσι.

Elle conserve son esprit, son entendement entier. Selon la doctrine des Egyptiens, qu'Homere suit, l'Ame est composée d'un corps subtil & lumineux, & de ce qu'on appelle l'*entendement*, l'*esprit*. Le corps subtil est la partie materielle de l'Ame, & l'entendement ou l'esprit, φρένες, est la partie spirituelle. Aprés la mort, c'est-à-dire, aprés la séparation du corps terrestre & de l'Ame, il se fait une autre séparation des deux parties de cette Ame. Le corps subtil, qui est l'*idole*, l'image du corps terrestre, s'en va dans les Enfers, & l'entendement, l'esprit qui est la partie spirituelle, va dans le ciel. On voit par-là que les Ames de tous les hommes dans les Enfers sont séparées de leur entendement, de leur esprit, c'est à dire, de la partie spirituelle, comme Achille le dit fort bien. Mais l'Ame de Tiresias a eu ce privilege, qu'elle n'a point souffert cette séparation, elle a conservé son entendement, son esprit, & voilà pourquoy elle a tant d'avantage sur les autres Ames, qui ne sont auprés d'elle que de veritables ombres, de vains phantosmes, c'est à dire, des idoles, des images du corps terrestre & mortel.

Et quand vous aurez traversé l'Océan ;

vous trouverez une plage commode] De l'isle de Circé, ou de Circeï, Ulysse arrive le mesme jour au lieu où Homere a placé la descente des Enfers, & l'endroit par où l'on évoquoit les Ames des morts, c'est pourquoy il est aisé de voir qu'il parle d'un lieu qui est entre Bayes & Cumes prés du lac Averne ; car, comme dit fort bien Strabon, *les Anciens ont placé la Necromantie d'Homere prés de l'Averne.* La description qu'Homere en fait convient avec les Relations des Geographes. C'est-là qu'on a placé l'Acheron, le Puriphlegeton, le Cocyte, le Styx. On peut voir Strabon, liv. 5. Mais comme Homere a transporté l'isle de Circé dans l'Océan, il ne faut pas s'estonner qu'il continuë cette Geographie fabuleuse.

Page 201. *La plus belle genisse de vos pasturages, & qui aura toujours esté sterile*] Car il ne falloit offrir aux morts aucun animal fecond :

... *Sterilemque tibi, Proserpina vaccam.* Virgile.

Un buscher où vous jetterez toutes sortes de richesses] Non seulement du miel, des fleurs, mais de riches estoffes, des armes, comme c'estoit la coutume.

Page 204. *Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpenor, qui n'estoit ni*

d'une valeur diſtinguée à la guerre, &c.] Ces ſortes de particularitez ne ſont pas inutiles, elles donnent à la narration un air de verité, comme ſi c'eſtoit une hiſtoire, car les Hiſtoriens caracteriſent ſouvent ainſi ceux dont ils parlent.

Tomba du toit en bas & il ſe rompit le cou] On alloit ſur les toits des maiſons, ils eſtoient tous en terraſſe.

Page 205. *Et à s'arracher les cheveux*] C'eſt la coutume de beaucoup de Nations, & ſur-tout des Orientaux, dans les douleurs vives de s'arracher les cheveux. Nous avons vû dans le x. Liv. de l'Iliade, qu'Agamemnon s'arrachoit les cheveux. C'eſt ainſi qu'Eſdras dit : *Cumque audiſſem ſermonem iſtum, ſcidi pallium meum & tunicam, & evelli capillos capitis mei & barbæ, & ſedi mœrens.* 1. Eſd. 9. 13.

Deux moutons noirs, un maſle & une femelle] Car ils eſtoient neceſſaires, puiſqu'il en falloit verſer le ſang pour les Ames.

Argument du Livre XI.

ULysse raconte aux Pheaciens le voyage qu'il fit aux Enfers par l'ordre de Circé ; les discours que luy tint Tiresias, pour luy enseigner les moyens de se sauver & de sauver ses Compagnons ; les heros & les heroïnes qu'il y vit ; la conversation qu'il eut avec sa mere, & avec beaucoup de ceux qui avoient esté avec luy à la guerre de Troye, & les peines que les méchants souffrent dans un endroit séparé.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XI.

» QUAND nous fusmes donc
» arrivez à nostre navire, nous
» le mettons à l'eau, nous dressons
» le mast, nous déployons les voiles,
» & aprés avoir embarqué les victi-
» mes, dont nous avions besoin, nous
» quittasmes le rivage, accablez de
» tristesse & baignez de pleurs. La
» Déesse nous envoya un vent favo-
» rable qui enfla nos voiles, & qui,
» secondé par l'effort de nos rameurs
» & par l'adresse de nostre pilote,
» nous faisoit voguer heureusement.
» Nous courusmes ainsi tout le jour

juſqu'au coucher du ſoleil, & lorſ- «
que la nuit répandit ſes tenebres «
ſur la terre, noſtre vaiſſeau arriva «
à l'extremité de l'Océan. C'eſt-là «
qu'habitent les Cimmeriens tou- «
jours couverts de nuages & enve- «
loppez d'une profonde obſcurité. «
Le ſoleil ne les eſclaire jamais de «
ſes rayons, ni lorſqu'il monte dans «
le ciel & qu'il fait diſparoiſtre les «
aſtres, ni lorſque ſe précipitant du «
ciel dans l'onde, il laiſſe à ces aſtres «
toute leur clarté ; une éternelle «
nuit eſtend ſes ſombres voiles ſur «
ces malheureux. Nous miſmes-là «
noſtre vaiſſeau à ſec, nous débar- «
quaſmes nos victimes , & nous «
couruſmes le long du rivage, juſ- «
qu'à ce que nous euſſions trouvé «
l'endroit que Circé nous avoit «
marqué. Dés que nous y fuſmes «
arrivez, Perimede & Euryloque ſe «
ſaiſirent des victimes , & moy ti- «
rant mon eſpée , je creuſay une «
foſſe d'une coudée en quarré où «

» nous fiſmes à tous les morts les
» effuſions qui nous eſtoient ordon-
» nées ; la premiere de lait & de miel,
» la ſeconde de vin pur, & la troi-
» ſiéme d'eau, où nous avions dé-
» trempé de la farine. J'adreſſay-là
» mes vœux à ces ombres, & je leur
» promis que dés que je ſerois à Itha-
» que, je leur immolerois une geniſſe
» ſterile, la plus belle de mes paſtu-
» rages, que je ferois conſumer à
» leur honneur un buſcher rempli
» de toutes ſortes de richeſſes, & que
» je ſacrifierois en particulier à Ti-
» reſias ſeul, un belier tout noir qui
» ſeroit la fleur de mes troupeaux.

» Aprés que j'eus adreſſé à ces
» morts mes vœux & mes prieres, je
» pris les victimes & je les égorgeay
» ſur la foſſe. Le ſang coule à gros
» boüillons ; les ombres viennent
» de tous coſtez du fond de l'Erebe.
» On voit peſle meſle de jeunes fem-
» mes, de jeunes hommes, des vieil-
» lards deſſechez par de longs tra-

vaux, de jeunes filles décedées à la « fleur de leur âge, des guerriers « couverts de larges blessures, victi- « mes du Dieu Mars, & dont les « armes estoient encore teintes de « sang. Ils se pressent tous autour de « la fosse avec des cris aigus; une « frayeur palle me saisit. Je comman- « de à mes Compagnons de dépoüil- « ler les victimes que j'avois égor- « gées, de les brusler, & d'adresser « leurs prieres aux Dieux infernaux, « au puissant Pluton & à la severe « Proserpine. Et moy l'espée à la « main j'escarte ces ombres & j'em- « pesche qu'elles n'approchent du « sang, avant que j'aye entendu la « voix de Tiresias. «

La premiere ombre qui se pre- « senta à moy, ce fut celle d'Elpe- « nor, qui n'avoit pas encore esté en- « terré; nous avions laissé son corps « dans le Palais de Circé sans luy « rendre les devoirs de la sepulture, « parce que nous avions d'autres af- «

» faires & que le temps preſſoit.
» Quand je le vis, il me fit pitié, je
» ne pus retenir mes larmes, & luy
» adreſſant le premier la parole, je
» luy dis : Elpenor, comment eſtes-
» vous venu dans ce tenebreux ſe-
» jour ? Quoy-que vous ſoyez à pied
» vous m'avez devancé, moy qui ſuis
» venu ſur mon vaiſſeau, & à qui la
» mer & les vents ont eſté favorables.
» Fils de Laërte, me répondit-il
» en ſoupirant, c'eſt mon mauvais
» genie & le vin que j'ay bû avec
» excés qui m'ont mis dans l'eſtat où
» vous me voyez. J'eſtois couché
» tout au haut du Palais de Circé ;
» à mon reveil je ne me ſuis pas ſou-
» venu de deſcendre par l'eſcalier,
» j'ay eſté tout droit devant moy,
» je ſuis tombé du toit en bas, &
» je me ſuis rompu le cou, & main-
» tenant mon ombre eſt deſcenduë
» dans ces triſtes lieux. Je vous con-
» jure donc par tout ce que vous avez
» de plus cher, par voſtre femme,

par voſtre pere, qui vous a élevé «
avec tant de ſoin & de tendreſſe, «
par voſtre fils Telemaque, ce fils «
unique, que vous avez laiſſé encore «
enfant dans voſtre Palais, ſouve- «
nez-vous de moy dés que vous ſe- «
rez arrivé à l'iſle de Circé, car je «
ſçay qu'en vous en retournant du «
Palais de Pluton vous aborderez «
encore à cette iſle. N'en partez «
point, je vous prie, ſans m'avoir «
rendu les derniers devoirs, de peur «
que je n'attire ſur voſtre teſte la «
colere des Dieux. Bruſlez mon «
corps ſur un buſcher avec toutes «
mes armes, & élevez-moy un tom- «
beau ſur le bord de la mer, afin que «
ceux qui paſſeront ſur cette rive, «
apprennent mon malheureux ſort. «
N'oubliez pas de mettre ſur mon «
tombeau ma rame pour marquer «
ma profeſſion & le ſervice que je «
vous ay rendu pendant ma vie. «

Je l'aſſeuray que j'executerois «
de point en point tout ce qu'il de- «

» ſiroit. Pendant que nous nous en-
» tretenions ainſi triſtement, j'avois
» toujours l'eſpée nuë pour eſcarter
» ces ombres & pour les empeſcher
» de boire de ce ſang, dont elles ſont
» fort avides. Tout d'un coup je vis
» arriver l'ombre de ma mere Anti-
» clée, fille du magnanime Autoly-
» cus, que j'avois laiſſé pleine de vie
» à mon départ pour Troye. Je m'at-
» tendris en la voyant & je fondis
» en larmes. Mais quelque douleur
» que je reſſentiſſe en mon cœur, &
» quelque touché que je fuſſe de ſa
» peine, je ne la laiſſay pas appro-
» cher de ce ſang avant l'arrivée de
» Tireſias. Enfin je vis arriver l'a-
» me de ce devin. Il avoit à la main
» ſon ſceptre; il me reconnut & me
» parla le premier: Genereux Ulyſſe,
» me dit-il, pourquoy avez-vous
» quitté la lumiere du ſoleil pour
» venir voir des morts, & cette triſte
» demeure? Vous eſtes bien malheu-
» reux! Mais éloignez-vous un peu

de cette fosse & détournez cette « espée, afin que je boive de ce sang « & que je vous annonce ce que vous « voulez sçavoir de moy. Je m'éloi- « gne donc de la fosse & je remets « mon espée dans le fourreau. L'om- « bre s'approche, boit de ce sang & « me prononce ses oracles. «

Ulysse, vous cherchez les mo- « yens de retourner heureusement « dans vostre patrie, mais un Dieu « vous rendra ce retour difficile & « laborieux ; car je ne pense pas que « Neptune renonce au ressentiment « qu'il a conceu contre vous, de ce « que vous avez privé de la lumiere « son cher fils Polypheme. Cepen- « dant malgré toute sa colere, vous « ne laisserez pas d'y arriver aprés « bien des travaux & des peines, si « vous pouvez vous retenir & rete- « nir vos Compagnons lorsque vous « serez arrivé dans l'isle de Trinacrie, « & que vous verrez devant vous les « bœufs & les moutons consacrez au «

» Soleil, qui voit tout & qui entend
» tout. Si vous avez la force de ne
» pas toucher à ses troupeaux dans
» la veûë de menager vostre retour,
» vous pourrez esperer qu'aprés avoir
» beaucoup souffert vous arriverez à
« Ithaque. Mais si vous y touchez,
» je vous prédis que vous perirez,
» vous, vostre vaisseau & vos Com-
» pagnons. Que si par une faveur
» particuliere des Dieux vous eschap-
» pez de ce grand danger, vous ne
» retournerez chez vous de longues
» années & qu'aprés avoir perdu tout
» vostre monde. Vous y arriverez
» seul & sur un navire estranger.
» Vous trouverez dans vostre Palais
» de grands desordres, des Princes in-
» solents qui poursuivent vostre fem-
» me & qui luy font de grands pre-
» sents. Vous punirez leur insolence.
» Mais aprés que vous les aurez mis
» à mort ou par la ruse ou par la
» force, prenez une rame, mettez-
» vous en chemin, & marchez jus-

qu'à ce que vous arriviez chez des «
peuples qui n'ont aucune connoiſ- «
ſance de la mer, qui n'aſſaiſonnent «
point leurs mets de ſel, & qui n'ont «
ni vaiſſeaux ni rames. Et afin que «
vous ne puiſſiez les méconnoiſtre, «
je vais vous donner un ſigne qui «
ne vous trompera point : Quand «
vous rencontrerez ſur voſtre che- «
min un paſſant qui vous dira que «
vous portez un van ſur voſtre eſ- «
paule, alors ſans vous enquerir da- «
vantage, plantez à terre voſtre ra- «
me, offrez en ſacrifice à Neptune «
un mouton, un taureau & un ver- «
rat, & retournez dans voſtre Palais «
où vous offrirez des hecatombes «
parfaites à tous les Dieux qui ha- «
bitent l'Olympe, ſans en oublier «
un ſeul. Aprés cela, du ſein de la «
mer ſortira le trait fatal qui vous «
donnera la mort & qui vous fera «
deſcendre dans le tombeau à la fin «
d'une vieilleſſe exempte de toutes «
ſortes d'infirmitez, & vous laiſſerez «

» vos peuples heureux. Voilà tout
» ce que j'ay à vous prédire.
» Quand il eut cessé de parler, je
» luy répondis : Tiresias, je veux
» croire que les Dieux ont prononcé
» ces arrests contre moy. Mais expli-
» quez-moy, je vous prie, ce que
» je vais vous demander. Je vois-là
» l'ombre de ma mere, elle se tient
» prés de la fosse dans un profond
» silence sans daigner ni regarder son
» fils ni luy parler, comment pour-
» rois-je faire pour l'obliger à me
» reconnoistre ?
» Vous me demandez-là une cho-
» se qu'il n'est pas difficile de vous
» esclaircir. Sachez donc qu'il n'y a
» que les ombres ausquelles vous
» permettez d'approcher de cette fos-
» se & d'en boire le sang, qui puissent
» vous reconnoistre & vous prédire
» l'avenir, & que celles à qui vous
» le refuserez s'en retourneront sans
» vous parler.
» Quand l'ombre de Tiresias m'eût

ainſi parlé & rendu ſes oracles, elle «
ſe retira dans le Palais de Pluton. «
Mais moy, je demeuray-là de pied «
ferme juſqu'à ce que ma mere ſe «
fuſt rapprochée & qu'elle euſt bû «
de ce ſang. Dés le moment elle me «
reconnut, & faiſant de grandes la- «
mentations, elle me parla en ces «
termes : Mon fils, comment eſtes- «
vous venu tout en vie dans ce ſe- «
jour de tenebres? Il eſt difficile aux «
vivants de voir l'empire des Morts, «
car ils ſont ſéparez par de grands «
fleuves & par une grande eſtenduë «
d'eaux, ſur-tout par l'Océan, qu'il «
n'eſt pas aiſé de traverſer. Eſt-ce «
qu'à voſtre retour de Troye vous «
avez perdu voſtre route, & qu'a- «
prés avoir eſté long-temps égaré «
vous avez eſté porté dans ces triſ- «
tes lieux avec vos Compagnons, «
& avant que d'eſtre retourné à «
Ithaque & d'avoir revû voſtre fem- «
me & voſtre fils? «

Ma mere, repartis-je, la neceſſité «

» de consulter l'ombre de Tiresias
» m'a fait entreprendre ce terrible
» voyage. Je n'ay pû encore appro-
» cher de la Grece ni regagner ma
» patrie; mais accablé de maux, j'er-
» re de plage en plage depuis que j'ay
» suivi Agamemnon pour faire la
» guerre aux Troyens. Mais appre-
» nez-moy, je vous prie, de quelle
» maniere la destinée vous a fait tom-
» ber dans les liens de la mort. Est-
» ce une longue maladie, ou seroit-
» ce Diane qui avec ses douces flé-
» ches auroit terminé vos jours?
» Dites-moy des nouvelles de mon
» pere & de mon fils; regnent-ils en-
» core dans mes Estats? ou quelqu'un
» s'en est-il mis en possession, & n'at-
» tend-on plus mon retour? Appre-
» nez-moy aussi ce que pense ma
» femme & la conduite qu'elle tient.
» Est-elle toujours prés de son fils?
» & a-t-elle soin de sa maison? ou
» quelqu'un des plus grands Princes
» de la Grece l'a-t-il espousée?

Ma mere me répondit ſans ba- «
lancer : Voſtre femme demeure en- «
fermée dans voſtre Palais avec un «
courage & une ſageſſe qu'on ne «
peut aſſez admirer ; elle paſſe les «
jours & les nuits dans les larmes ; «
perſonne ne s'eſt mis en poſſeſſion «
de vos Eſtats ; Telemaque joüit en «
paix de tous vos biens, & va aux «
feſtins publics que les Princes & «
ceux à qui Dieu a confié ſa juſtice «
& ſes loix, doivent honnorer de «
leur preſence, car tout le peuple «
l'invite avec un grand empreſſe- «
ment. Voſtre pere demeure à ſa «
maiſon de campagne & ne va ja- «
mais à la ville. Là ſon lit n'eſt point «
de beaux tapis, de riches eſtoffes, «
de magnifiques couvertures ; mais «
pendant l'hyver il couche à terre «
prés de ſon foyer au milieu de ſes «
domeſtiques, & n'eſt veſtu que de «
méchants habits. Et l'eſté & l'au- «
tomne il couche au milieu de ſa «
vigne ſur un lit de feüilles, tou- «

» jours livré à ses ennuis, qu'entre-
» tient & qu'augmente de plus en
» plus la douleur de vostre absence
» qui le fait encore plus vieillir que
» les années. C'est cette mesme dou-
» leur qui m'a précipitée dans le
» tombeau : ni Diane n'a abregé mes
» jours par ses douces fléches, ni au-
» cune maladie n'est venuë me con-
» sumer par ses langueurs, mais c'est
» le regret de ne vous plus voir, c'est
» la douleur de vous croire exposé
» tous les jours à de nouveaux perils,
» c'est le tendre souvenir de toutes
» vos rares qualitez qui m'ont osté
» la vie.

» A ces mots je voulus embrasser
» cette chere ombre ; trois fois je me
» jettay sur elle, & trois fois elle se
» déroba à mes embrassements, sem-
» blable à une vapeur ou à un songe :
» ce qui redoubla ma douleur. Ma
» mere, m'escriay-je, pourquoy vous
» refusez vous au desir extresme que
» j'ay de vous embrasser ! pourquoy

ne voulez-vous pas que joints tous « deux par nos tendres embrasse- « ments, nous messions ensemble nos « larmes, & que nous nous rassasions « de regrets & de deüil ! La cruelle « Proserpine au lieu de cette chere « ombre ne m'auroit-elle presenté « qu'un vain phantosme, afin que « privé de cette consolation, je trou- « ve dans mes malheurs encore plus « d'amertume ! «

Je luy exprimois ainsi mes re- « grets. Elle me répondit : Helas, « mon fils, le plus malheureux de « tous les hommes, la fille de Jupiter, « la severe Proserpine, ne vous a « point trompé, mais telle est la con- « dition des mortels quand ils sont « sortis de la vie, leurs nerfs ne sou- « tiennent plus ni chairs ni os, tout « ce qui ne compose que le corps « materiel, est la pasture des flammes « dés que l'esprit l'a quitté; & l'ame, « ce corps délié & subtil, s'envole « de son costé comme un songe. «

» Mais retournez-vous-en promptement à la lumiere, & retenez bien tout ce que je vous ay appris, afin que vous puissiez le redire à vostre chere Penelope.

» Pendant que nous nous entretenions ainsi, je vois arriver les femmes & les filles des plus grands capitaines, que Proserpine laissoit passer. Elles s'assembloient en foule autour de la fosse pour boire du sang, mais moy qui cherchois les moyens de les entretenir chacune en particulier, je pris le parti de tirer mon espée & de les empescher de boire toutes ensemble. Elle approcherent donc de suite l'une aprés l'autre, & chacune m'apprenoit sa naissance. Ainsi j'eus le temps de les entretenir toutes & de sçavoir leurs avantures.

» La premiere qui se presenta, ce fut Tyro, issuë d'un sang tres noble, car elle me dit qu'elle estoit fille du grand Salmonée, & elle

fut femme de Crethée fils d'Eolus. «
Autrefois devenuë amoureuse du «
divin fleuve Enipée, le plus beau «
de tous les fleuves qui arrosent les «
campagnes, elle alloit souvent se «
promener sur ses charmantes rives. «
Neptune prenant la figure de ce «
fleuve, profita de l'erreur de cette «
belle Nymphe à l'embouchure du «
fleuve, dont les eaux s'élevant com- «
me une montagne & se courbant «
comme en voute, environnerent & «
couvrirent ces deux amants. Il eut «
d'elle les dernieres faveurs, aprés «
luy avoir inspiré un doux sommeil «
qui l'empescha de le reconnoistre. «
Aprés que ce Dieu se fut rassasié «
d'amour, il luy prit la main, & «
luy parla en ces termes : Belle «
Nymphe, réjoüissez-vous de l'hon- «
neur que vous venez de recevoir. «
Dés que l'année sera revoluë, vous «
mettrez au monde deux beaux en- «
fants, car la couche des Immortels «
est toujours feconde. Ayez soin de «

» les nourrir & de les élever. Retour-
» nez dans le Palais de voſtre pere,
» ne me nommez à perſonne, & ſça-
» chez que je ſuis Neptune qui ay
» le pouvoir d'esbranſler la terre juſ-
» qu'à ſes fondements. En finiſſant
» ces mots il ſe plonge dans la mer.
» Tyro accoucha de deux enfants,
» de Pelias & de Nelée, qui tous deux
» furent miniſtres du grand Jupiter.
» Car Pelias regna à Jolcos où il fut
» riche en troupeaux, & Nelée fut
» Roy de Pylos ſur le fleuve Ama-
» thus. Tyro eut de ſon mary Cre-
» thée ſes autres enfants Æſon, Phe-
» res & Amythaon qui ſe plaiſoit à
» dreſſer des chevaux.
» Aprés Tyro, je vis approcher
» la fille d'Aſopus, Antiope, qui ſe
» vantoit d'avoir dormi entre les
» bras de Jupiter. Il eſt vray qu'elle
» eut deux fils, Zethus & Amphion,
» qui les premiers jetterent les fon-
» demens de la ville de Thebes, &
» qui éleverent ſes murailles & ſes
tours,

tours, car quelque forts & vaillants «
qu'ils fuſſent, ils ne pouvoient ha- «
biter ſeurement une ſi grande ville «
ſans ſes tours qui la défendoient. «

Je vis enſuite Alcmene femme «
d'Amphitryon, qui des embraſſe- «
ments de Jupiter eut le fort, le «
patient, le courageux Hercule. «

Aprés elle venoit Megare, fille «
du ſuperbe Creon. Elle fut femme «
du laborieux fils d'Amphitryon, «
du grand Hercule. «

Je vis auſſi la belle Epicaſte «
mere d'Oëdipe, qui par ſon im- «
prudence commit un tres grand «
forfait, en eſpouſant ſon fils, ſon «
propre fils, qui venoit de tüer ſon «
pere. Les Dieux découvrirent cet «
inceſte aux yeux des hommes. Ce «
malheureux accablé de douleurs, «
regna ſur les ſuperbes deſcendants «
de Cadmus, ſelon les funeſtes de- «
crets des Immortels, dans cette meſ- «
me Thebes pleine de malediction. «
La Reyne, qui eſtoit en meſme «

» temps ſa mere & ſa femme, ſe
» précipita dans les Enfers, car vain-
» cuë par ſon deſeſpoir, elle attacha
» au haut de ſa chambre un fatal
» cordon, qui fut l'inſtrument de ſa
» mort; & en mourant elle laiſſa à
» ſon fils, devenu ſon mary, un fond
» ineſpuiſable de malheurs, que les
» Furies, qu'elle avoit invoquées, ne
» manquerent pas de remplir.
» AprésEpicaſte j'apperceus Chlo-
» ris, la plus jeune des filles d'Am-
» phion fils d'Iaſus, qui regna dans
» Orchomene des Minyens; Nelée
» l'eſpouſa à cauſe de ſa parfaite
» beauté, aprés luy avoir fait une in-
» finité de preſens tres magnifiques.
» Elle regna avec luy à Pylos & luy
» donna trois fils, Neſtor, Chromius
» & le fier Periclymene, & une fille
» nommée Pero, qui par ſa beauté
» & par ſa ſageſſe fut la merveille
» de ſon temps. Tous les Princes
» voyſins la recherchoient en maria-
» ge, mais Nelée ne voulut la pro-

mettre qu'à celuy qui luy ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. C'estoit une entreprise tres difficile & tres perilleuse; il n'y eut qu'un Devin, nommé Melampus, qui eut l'audace de l'entreprendre. Les arrests des Dieux, les bergers qui gardoient ces bœufs & les liens, où il fut retenu, l'empescherent de l'executer. Mais aprés que les jours & les mois en s'escoulant eurent achevé l'année, Iphiclus délivra Melampus son prisonnier, pour le récompenser de ce qu'il luy avoit expliqué les anciens oracles. Ainsi s'accomplirent les decrets de Jupiter.

Chloris estoit suivie de Leda, qui fut femme de Tyndare dont elle eut deux fils qui furent tres vaillants, Castor grand dompteur de chevaux, & Pollux invincible dans les combats du Ceste. Ils sont les seuls qui retrouvent la vie dans le sein mesme de la mort. Car

» dans le ſejour des tenebres ils ont
» receu de Jupiter ce grand privile-
» ge ; qu'ils vivent & meurent tour
» à tour, & reçoivent des honneurs
» égaux à ceux des Dieux meſmes.
» Aprés Leda je vis Iphimedée
» femme d'Aloëus, qui ſe vantoit
» d'avoir eſté aimée de Neptune. El-
» le eut deux fils, dont la vie fut fort
» courte, le divin Otus & le celebre
» Ephialtes, les deux plus grands &
» les plus beaux hommes que la
» terre ait jamais nourris, car ils eſ-
» toient d'une taille prodigieuſe &
» d'une beauté ſi grande, qu'elle ne
» cedoit qu'à la beauté d'Orion. A
» l'âge de neuf ans ils avoient neuf
» coudées de groſſeur & trente-ſix
» de hauteur. Ils menaçoient les Im-
» mortels qu'ils porteroient la guerre
» juſques dans les cieux ; & pour cet
» effet ils entreprirent d'entaſſer le
» mont Oſſa ſur le mont Olympe
» & de porter le Pelion ſur l'Oſſa
» afin de pouvoir eſcalader les cieux.

Et ils l'auroient executé ſans dou- «
te, s'ils eſtoient parvenus à l'âge «
parfait, mais le fils de Jupiter & «
de Latone les précipita tous deux «
dans les Enfers avant que le poil «
follet euſt ombragé leurs joües & «
que leur menton euſt fleuri. «

Je vis enſuite Phedre, Procris, «
& la belle Ariadne fille de l'impla- «
cable Minos, que Theſée enleva «
autrefois de Crete & qu'il voulut «
mener dans la ſacrée ville d'Athe- «
nes, mais il ne pût l'y conduire, «
car la chaſte Diane la retint dans «
l'iſle de Dia ſur le témoignage «
que Bacchus rendit contre elle. «

Aprés Ariadne je vis Mæra, «
Clymene & l'odieuſe Eriphyle, «
qui préfera un collier d'or à la vie «
de ſon mary. Mais je ne puis vous «
nommer toutes les femmes & tou- «
tes les filles des grands perſonnages «
qui paſſerent devant moy, car la «
nuit ſeroit pluſtoſt finie, & les aſ- «
tres, qui ſe levent, m'avertiſſent «

» qu'il eſt temps de ſe coucher, ou
» icy dans voſtre Palais, ou dans
» le vaiſſeau que vous m'avez fait
» équipper. Je me repoſe ſur la
» bonté des Dieux & ſur vos ſoins
» de ce qui eſt neceſſaire pour mon
» voyage.

Ainſi parla Ulyſſe, & tous les Princes demeurerent dans un profond ſilence, enchantez par le plaiſir extreſme que leur avoit fait ſon récit. La Reyne Areté le rompit la premiere, & dit : Princes,
» comment trouvez-vous cet eſtran-
» ger, & que dites-vous de ſa bonne
» mine, de la nobleſſe de ſa taille &
» de ſon bon eſprit ! C'eſt mon
» hoſte, & chacun de vous eſt riche
» & puiſſant, c'eſt pourquoy ne vous
» preſſez pas de le renvoyer, & par
» cette diligence n'eſtropiez point
» les preſens que vous luy devez dans
» la neceſſité où il ſe trouve. Vous
» avez dans vos maiſons des biens
» infinis que vous tenez de la bonté

des Dieux, quel meilleur uſage en «
pourriez-vous faire ! «

Le heros Echenée, qui eſtoit le plus âgé des Pheaciens, prit la parole aprés la Reyne, & dit : Mes « amis, la vertu & la generoſité de « la Reyne doivent nous avoir pré- « parez à ce qu'elle vient de nous « dire ; elle nous a fort bien remon- « tré noſtre devoir : obéïſſez, & « qu'Alcinoüs ordonne ce que nous « avons à faire, & qu'il nous donne « luy-meſme l'exemple. «

Alcinoüs répondit : Tout ce que « la Reyne vient d'ordonner ſera « executé, ſi Dieu me conſerve la « vie & le ſceptre. Que noſtre hoſte, « quelque preſſé qu'il ſoit de partir, « ait la patience d'attendre ſeulement « juſqu'à demain, afin que tous les « preſens qu'on luy deſtine ſoient « preſts. Mes ſujets prépareront de « leur coſté ce qui eſt neceſſaire pour « ſon départ, & moy j'y travailleray « du mien tout le premier, car je «

» veux bien leur donner l'exemple,
» puiſque je tiens icy le premier
» rang.

Ulyſſe touché de ces honneſte-
» tez, répondit : Alcinoüs, que vos
» grandes qualitez diſtinguent autant
» que voſtre throſne, ſi vous vouliez
» que je demeuraſſe icy une année
» entiere pour vous donner le temps
» de préparer tout ce qui eſt neceſ-
» ſaire pour mon départ, & de me
» faire des preſens magnifiques &
» dignes de vous, j'y conſentirois de
» tout mon cœur. Car il me ſeroit
» bien plus avantageux d'arriver dans
» ma patrie avec des marques ſi glo-
» rieuſes. J'en ſerois plus honnoré &
» mieux receu de ceux qui me ver-
» roient de retour dans Ithaque.

» Alcinoüs répondit : Ulyſſe, à
» vous voir on ne ſçauroit vous
» ſoubçonner d'eſtre un impoſteur
» ni un fourbe, comme il y en a
» grand nombre qui courent le mon-
» de, & qui pour venir à leurs fins

composent des fables que l'on ne «
sçauroit dementir. Pour vous, il est «
vray que vos paroles ont tout l'air «
de ces contes ingenieusement in- «
ventez, mais vous avez un esprit «
trop solide pour vouloir trom- «
per. Vous nous avez exposé, com- «
me le meilleur chantre l'auroit «
pû faire, l'histoire de tous les «
Grecs & celle de vos malheurs. «
Mais dites-moy, je vous prie, sans «
me rien cacher, si vous avez vû «
dans les Enfers quelqu'un de ces «
grands hommes, de ces heros «
qui ont esté avec vous au siege «
de Troye, & qui sont morts dans «
cette expedition. Les nuits sont «
longues, & il n'est pas encore temps «
de se coucher; contez-moy ces «
avantures merveilleuses. Pour moy «
j'attendrois avec plaisir l'aurore en «
vous escoutant, si vous aviez la «
force de me raconter tout ce que «
vous avez souffert dans ce voyage. «

Grand Roy, reprit Ulysse, il est «

» vray que les nuits ſont longues,
» & que j'auray tout le temps de
» vous conter encore pluſieurs hiſ-
» toires, & de dormir. Si vous avez
» ſi grande envie de m'entendre, je
» ne vous refuſeray pas cette ſatisfac-
» tion, & je vous raconteray des avan-
» tures plus pitoyables encore arri-
» vées à mes illuſtres amis, qui aprés
» avoir eſchapé à tous les perils de la
» guerre ſous les remparts d'Ilion,
» ont trouvé la mort dans leur Pa-
» lais par la perfidie meſme de leur
» propre femme.

» Aprés que la chaſte Proſerpine
» eut fait retirer les ombres de tou-
» tes les femmes dont je viens de
» vous parler, je vis arriver l'ame
» d'Agamemnon toute eſplorée, &
» environnée des ames de tous ceux
» qui avoient eſté tuez avec luy dans
» le Palais d'Egiſthe. Il n'eut pas
» pluſtoſt bû du ſang dans la foſſe
» qu'il me reconnut, & ſe mit à jet-
» ter des cris perçants, à fondre en

larmes, & à estendre ses mains vers «
moy pour m'embrasser; mais cette «
ombre estoit destituée de nerfs, & «
n'avoit plus ni vertu ni force. A «
cette vûë je fus saisi de compassion, «
& les larmes aux yeux je luy dis: «
Fils d'Atrée, le plus grand des «
Roys, comment la Parque cruelle «
vous a-t'-elle fait esprouver son «
pouvoir! Neptune vous a-t'-il fait «
perir avec vostre flotte, en excitant «
contre vous ses flots & en déchaisnant «
ses vents & ses tempestes! Ou «
des estrangers vous ont-ils fait mordre «
la poussiere, en courant sur «
vous lorsque vous emmeniez leurs «
troupeaux: ou enfin, avez-vous «
esté tué devant quelque ville, que «
vous eussiez attaquée pour la piller «
& pour emmener ses femmes captives! «

Fils de Laërte, me répondit le «
Roy, ni le Dieu Neptune ne m'a «
fait perir, en excitant contre moy «
ses flots & en déchaisnant ses tem- «

» pestes, ni je n'ay succombé sous
» l'effort des estrangers qui ayent
» voulu repousser mes violences ; ma
» mort est l'ouvrage du traistre Egi-
» sthe & de ma pernicieuse femme,
» qui par le plus noir des attentats
» m'ont assassiné à un festin comme
» on assomme un taureau à sa cre-
» che. Voilà quelle a esté ma fin mal-
» heureuse. Tous mes compagnons
» ont esté égorgez autour de moy
» comme on égorge des moutons
» dans la maison d'un homme puis-
» sant & riche pour un festin de
» nopces, pour quelque grand repas,
» ou pour quelque grande débauche.
» Vous avez bien vû mourir des
» hommes qui ont esté tuez à vos
» yeux, soit en combat singulier, soit
» dans la sanglante meslée, mais cette
» vûë n'a rien qui approche de l'hor-
» rible spectacle de nous voir massa-
» crez autour de l'urne sacrée & de
» la table où nous estions assis, & de
» voir le plancher inondé de sang.

Dans le moment mesme qu'on « m'assassinoit, j'entendis la voix « plaintive de la fille de Priam, de « Cassandre, que la perfide Clytem- « nestre tüoit pour me faire mourir « plus cruellement. A ses cris, quoy- « que je fusse desja à terre & expi- « rant, je fis des efforts pour porter « la main à mon espée, mais cette « impudente me l'avoit ostée. Aprés « ma mort elle n'approcha point de « moy pour me rendre les derniers « devoirs, en me fermant les yeux « & la bouche. Non, il n'y a rien « de plus pernicieux ni de plus im- « pudent qu'une femme capable de « se mettre en teste des actions aussi « abominables que le forfait que « Clytemnestre a commis, en assas- « sinant son mary, & un mary avec « qui elle avoit passé sa premiere jeu- « nesse. Dans le temps que je pensois « que mon retour feroit la joye de « mes enfants & de ma famille, cette « malheureuse instruite aux crimes, «

» s'eſt couverte d'une éternelle infa-
» mie qui rejaillira ſur toutes les fem-
» mes qui naiſtront aprés elle, meſ-
» me ſur les plus vertueuſes & ſur
» celles qui aimeront le plus tendre-
» ment leurs maris.
» O Dieux ! m'eſcriay-je, le puiſ-
» ſant Jupiter, aux yeux duquel rien
» n'eſt caché, a donc bien haï la race
» d'Atrée, puiſqu'il luy a fait tant de
» maux, & toujours par des femmes.
» A combien de heros Helene par
» un ſeul crime n'a-t'-elle pas cauſé
» la mort ! & voilà Clytemneſtre qui
» vous prépare un piege mortel pen-
» dant voſtre abſence.
» Mon exemple, reprit prompte-
» ment Agamemnon, doit vous ap-
» prendre à n'avoir pas pour voſtre
» femme trop de complaiſance, & à
» ne pas luy faire part de tous vos
» ſecrets. Il y a des choſes que vous
» pouvez luy communiquer, mais il
» y en a d'autres qu'il faut luy tenir
» cachées. Quand je dis vous, je parle

à tous les hommes. Car pour vous, «
vous n'avez rien à craindre de sem- «
blable de la fille d'Icarius. Vostre «
Penelope est un modelle de pru- «
dence & de sagesse. Quand nous «
partismes pour Troye nous la lais- «
sasmes tres jeune dans vostre Palais, «
son fils estoit encore à la mammel- «
le, & presentement il doit estre en «
âge d'homme. Qu'il est heureux ! «
son pere aura la consolation de le «
revoir, & il aura le plaisir d'embras- «
ser son pere, qu'il n'a pas encore «
connu. Ma pernicieuse femme n'a «
pas permis que j'aye eu la satisfac- «
tion de voir de mes yeux mon cher «
Oreste, elle m'a assassiné aupara- «
vant. Et sur cela j'ay un avis à vous «
donner, gravez-le bien dans vostre «
esprit, c'est que vous ne souffriez «
pas que vostre vaisseau entre en «
plein jour dans le port d'Ithaque, «
taschez d'y entrer sans estre connu, «
car en un mot il ne faut plus se «
fier aux femmes. Mais dites-moy «

» une chose, & dites-la moy sans dé-
» guisement, avez-vous appris quel-
» que nouvelle de mon fils ! Est-il
» en vie ! s'est-il retiré à Orchome-
» ne, ou à Pylos chez Nestor, ou à
» Sparte chez mon frere Menelas !
» Car mon cher Oreste n'est pas
» mort, nous ne l'avons pas vû dans
» ce Royaume sombre.

» Fils d'Atrée, luy répondis-je,
» pourquoy me faites-vous ces ques-
» tions ! Je ne sçay si vostre fils est
» mort ou s'il est en vie, & il est in-
» utile de parler de ce qu'on ne sçait
» pas.

» Pendant cette conversation plei-
» ne de tristesse & de larmes, je vois
» arriver l'ame d'Achille, celle de
» Patrocle, celle d'Antiloque & celle
» d'Ajax, qui estoit le plus beau &
» le mieux fait des Grecs aprés le
» fils de Pelée. L'ame d'Achille me
» reconnut, & m'adressant la parole
» avec de grandes lamentations, elle
» me dit : Divin fils de Laërte,

Ulysse si fécond en ressources & « en expedients, quelle entreprise « plus hardie que toutes celles que « vous avez jamais faites, venez-vous « d'executer ! Comment avez-vous « eu l'audace de descendre dans ce « Palais de Pluton, dans cette de- « meure des morts qui sont privez « d'entendement, & qui ne sont plus « que les vaines ombres des hommes « sortis de la vie ! «

Achille fils de Pelée & le plus « vaillant des Grecs, luy répondis-je, « ce qui m'a porté à ce voyage, c'est « le pressant besoin de consulter Ti- « resias, pour voir s'il ne pourra pas « m'enseigner les moyens de retour- « ner dans ma patrie, car je n'ay pû « encore approcher de la Grece ni de « ma chere Ithaque, mais je suis tou- « jours accablé de malheurs. Pour « vous, il n'y a jamais eu & il n'y « aura jamais d'homme si heureux ; « car pendant vostre vie nous vous « avons tous honnoré comme un «

» Dieu, & aprés voſtre trepas vous
» regnez ſur toutes ces ombres. C'eſt
» pourquoy, Achille, ne vous plai-
» gnez point tant d'eſtre mort.
» Et vous, genereux Ulyſſe, re-
» partit Achille, ne me parlez point
» de la mort. Je prefererois d'eſtre
» dans le monde le jardinier d'un fer-
» mier, qui ne gagneroit ſa vie qu'à
» la ſueur de ſon front, à regner icy
» ſur toutes les ombres. Mais dites-
» moy, je vous prie, des nouvelles
» de mon fils. Suit-il mes exemples?
» ſe diſtingue-t-il à la guerre, & pro-
» met-il d'eſtre le premier des heros?
» Apprenez-moy auſſi ſi vous ſçavez
» quelque choſe de mon pere. Ses
» ſujets luy rendent-ils toujours les
» meſmes honneurs ? ou le mépri-
» ſent-ils à cauſe de ſon grand âge?
» Car ne joüiſſant plus de la lumiere
» du jour, je ne puis le ſecourir. Si
» j'eſtois tel que vous m'avez vû au-
» trefois, lorſque volant au ſecours
» des Grecs je fis mordre la pouſſiere

à un peuple de vaillants hommes, «
& que je paruſſe un moment dans «
le Palais de mon pere, je ferois «
bientoſt ſentir la force de mon bras «
à tous ces rebelles qui veulent le «
maiſtriſer, & qui refuſent de luy «
rendre les reſpects qu'ils luy doi- «
vent. «

Je n'ay appris aucunes nouvel- «
les du ſage Pelée, luy répondis-je, «
mais pour ce qui eſt de voſtre fils «
Neoptoleme, je vous diray la pure «
verité puiſque vous me l'ordon- «
nez, car ce fut moy qui le menay «
de l'iſle de Scyros à Troye ſur mon «
vaiſſeau. Toutes les fois que nous «
tenions conſeil ſous les remparts de «
cette ſuperbe ville il parloit tou- «
jours le premier, & appuyoit fort «
bien ſon avis ſans s'eſcarter en vains «
diſcours. Il n'y avoit que le divin «
Neſtor & moy qui dans l'art de «
parler remportions ſur luy l'avan- «
tage. Mais lorſque nous donnions «
des combats, ne croyez pas qu'il ſe «

» tinst au milieu des bataillons ou des
» escadrons, il devançoit toujours les
» troupes & voloit le premier à l'en-
» nemi, ne cedant la gloire du cou-
» rage à aucun de nos heros. Il a tué
» de sa main une infinité de vaillants
» hommes dans la sanglante meslée.
» Je ne sçaurois vous nommer icy
» tous ceux qui sont tombez sous
» ses coups ; je vous diray seulement
» que c'est à luy que nous devons la
» défaite du heros Eurypyle, & de
» ses troupes qui se firent toutes tüer
» autour de son corps. Ces belli-
» queuses bandes de Cetéens estoient
» venuës à cette guerre, attirées par
» des presens & par l'esperance d'es-
» pouser des femmes Troyennes ;
» leur general devoit estre gendre de
» Priam. Je n'ay jamais vû un si beau
» Prince ; il n'y avoit que Memnon
» qui fust plus beau que luy. Mais
» l'occasion où vostre fils signala le
» plus son courage, ce fut lorsque
» nous nous enfermasmes dans le

cheval de bois avec l'élite des ge- «
neraux de l'armée. C'eſtoit moy «
qui conduiſois cette entrepriſe, & «
qui devois retenir les Grecs dans «
cette embuſcade, & leur donner «
l'ordre quand il ſeroit temps d'en «
ſortir. Là vous auriez vû les plus «
braves capitaines eſſuyer en ſecret «
leurs larmes & trembler de frayeur, «
au lieu que je ne vis jamais voſtre «
fils changer de viſage ni s'eſſuyer «
les yeux. Au contraire plein d'une «
noble impatience il me preſſoit de «
donner le ſignal, toujours une «
main ſur ſon eſpée, & l'autre ſur «
ſa pique, & ſe préparant à faire un «
grand carnage des Troyens. Quand «
nous euſmes ſaccagé la ville, il ſe «
retira ſain & ſauf, & emporta dans «
ſes vaiſſeaux ſa part du butin & «
un prix honorable dont on récom- «
penſa ſa valeur. Il ne fut bleſſé ni «
par l'eſpée, ni par les traits, comme «
cela arrive d'ordinaire dans la meſ- «
lée où Mars exerce toutes ſes fu- «
reurs. «

» A ces mots l'ame d'Achille plei-
» ne de joye du témoignage que j'a-
» vois rendu à la valeur de ſon fils,
» s'en retourna à grands pas dans la
» prairie d'Aſphodele. Les autres
» ames s'arreſterent prés de moy
» plongées dans une profonde triſ-
» teſſe, & elles me racontoient leurs
» peines & leurs douleurs. Mais l'a-
» me d'Ajax fils de Telamon ſe te-
» noit un peu à l'eſcart, toujours poſ-
» ſedée par la fureur où l'avoit jetté
» la victoire que je remportay ſur
» luy, lorſqu'on m'adjugea les armes
» d'Achille, ce fut la Déeſſe ſa mere,
» Thetis elle-meſme, qui propoſa ce
» prix, & ce furent les Troyens &
» Minerve qui me l'adjugerent. Eh,
» pluſt aux Dieux que je ne l'euſſe
» pas remporté ! la terre ne couvri-
» roit pas aujourd'huy un ſi grand
» perſonnage, qui en bonne mine &
» en exploits de guerre eſtoit le pre-
» mier des Grecs aprés le vaillant
» Achille. Luy adreſſant donc le pre-

mier la parole avec le plus de dou- «
ceur qu'il me fut possible pour tas- «
cher de l'appaiser : Fils de Tela- «
mon, luy dis-je, ne voulez-vous «
point mesme aprés la mort oublier «
la colere que vous avez conceüe «
contre moy à cause de ces malheu- «
reuses armes que les Dieux ont «
rendu si fatales aux Grecs ! Car «
vous, qui estiez leur plus fort rem- «
part, vous estes mort à cause d'elles. «
Nous sommes tous aussi affligez de «
vostre perte que de celle du grand «
Achille. Il n'y a personne de nous «
qui soit cause de ce malheur ; c'est «
Jupiter seul qui a pris en haine «
toute l'armée des Grecs, & qui «
pour la punir plus visiblement, a «
terminé vostre vie. Mais appro- «
chez, grand Prince, afin que vous «
entendiez ce que j'ay à vous dire ; «
surmontez vostre colere & domp- «
tez vostre fierté. «

Mes paroles ne purent le fléchir, «
il ne daigna pas me répondre, & il «

» s'en alla retrouver les autres om-
» bres dans le fond de l'Erebe. Si
» je l'avois ſuivi, quelque irrité
» qu'il fuſt contre moy, il n'auroit
» pû refuſer de me parler, ou de
» m'entendre, mais je voulus voir
» les autres ombres, & ma curioſité
» l'emporta.

» Là je vis l'illuſtre fils de Jupi-
» ter, Minos, aſſis ſur ſon throſne,
» le ſceptre à la main, & rendant la
» juſtice aux Morts. Toutes les om-
» bres comparoiſſoient devant ſon
» tribunal pour eſtre jugées : les unes
» eſtoient aſſiſes & les autres debout.

» Un peu plus loin j'apperceus le
» grand Orion qui pourſuivoit dans
» cette vaſte prairie les beſtes qu'il
» avoit tuées ſur les montagnes. Il
» avoit une maſſuë toute d'airain.

» Au de-là je vis Tityus, ce fils
» de la Terre, tout eſtendu, & qui de
» ſon vaſte corps couvroit neuf ar-
» pents. Deux vautours attachez in-
» ceſſamment à cette ombre, luy dé-
chirent

chirent le foye ſans qu'il puiſſe «
les chaſſer, car il avoit eu l'inſo- «
lence de vouloir violer Latone «
femme de Jupiter, comme elle tra- «
verſoit les délicieuſes campagnes «
de Panope pour aller à Pytho. «

Auprés de Tityus je vis le cele- «
bre Tantale en proye à des dou- «
leurs qu'on ne ſçauroit exprimer; «
conſumé par une ſoif bruſlante, il «
eſtoit au milieu d'un eſtang, dont «
l'eau plus claire que le cryſtal mon- «
toit juſqu'à ſon menton ſans qu'il «
puſt en prendre une goute pour ſe «
deſalterer; car toutes les fois qu'il «
ſe baiſſoit pour en boire, l'eau diſ- «
paroiſſoit tout autour de luy, & il «
ne voyoit à ſes pieds qu'un ſable «
aride qu'un Dieu ennemi deſſe- «
choit. Ce n'eſtoit-là que la moitié «
de ſon ſupplice; également devoré «
par la faim, il eſtoit environné de «
beaux arbres, d'où pendoient ſur «
ſa teſte des fruits délicieux, des «
poires, des grenades, des oranges, «

» des figues, des olives. Mais toutes
» les fois que ce malheureux levoit
» les bras pour en cüeillir, un vent
» jaloux les élevoit jusqu'aux nuës.

» Le tourment de Sisyphe ne me
» parut pas moins terrible; il avoit
» dans ses mains un gros rocher qu'il
» taschoit de pousser sur le sommet
» d'une montagne en grimpant avec
» les pieds & avec les mains ; mais
» lorsqu'aprés des efforts infinis il
» estoit presque parvenu jusqu'à la
» cime, & qu'il alloit placer son
» rocher, une force majeure le re-
» poussoit, & cette énorme pierre
» retomboit en roulant jusques dans
» la plaine. Ce malheureux la repre-
» noit sur l'heure & recommençoit
» son travail ; des torrents de sueur
» couloient de tous ses membres, &
» sa teste élevoit des tourbillons de
» poussiere en poussant son rocher
» contre le mont.

» Aprés Sisyphe j'apperceus le
» grand Hercule, c'est à dire son ima-

ge, car pour luy, il est avec les « Dieux immortels, & assiste à leurs « festins, & il a pour femme la char- « mante Hebé fille de Jupiter & de « Junon. Autour de cette ombre on « entendoit des cris aigus de morts « qui fuyoient devant elle comme « des oyseaux devant le chasseur. Il « ressembloit parfaitement à une nuit « obscure. Son arc toujours tendu & « la fléche appuyée sur la corde, il « jettoit de terribles regards, comme « prest à tirer ; son estomac estoit « couvert d'un large baudrier d'or, « horrible à voir, car il est tout rem- « pli d'ouvrages admirables pour le « travail, mais effroyables à la veuë ; « on y voyoit des ours, des sangliers, « des lions, des combats, des batail- « les, des défaites, des meurtres. Que « l'ouvrier qui l'a fait n'en puisse « jamais faire de semblable, qu'il ne « puisse jamais employer si malheu- « reusement son art. «

Cette ombre n'eut pas plustost «

» jetté ses yeux sur moy, qu'elle me
» reconnut, & qu'en poussant de pro-
» fonds soupirs, elle me parla en ces
» termes : Ah, malheureux Ulysse,
» es-tu aussi persecuté par le mesme
» Destin qui m'a poursuivi pendant
» ma vie ! J'estois fils du grand Ju-
» piter, mais ma naissance n'a pas em-
» pesché que je n'aye passé mes jours
» dans des peines & des traverses
» continuelles. J'ay esté soumis à un
» homme fort inferieur à moy, qui
» m'a ordonné des travaux tres dif-
» ficiles. En dernier lieu il me com-
» manda de descendre dans cet em-
» pire des Morts & d'emmener le
» chien qui en gardoit l'entrée, car
» il pensoit que c'estoit un labeur au
» dessus de mes forces & que je ne
» pourrois jamais executer. J'en vins
» pourtant à bout, j'emmenay ce
» monstre, car Mercure & Minerve
» me conduisoient.

» Aprés avoir ainsi parlé, il s'en-
» fonça dans le tenebreux sejour sans

attendre ma réponſe. Je demeuray «
là de pied ferme pour voir s'il ne «
viendroit point encore quelque «
ombre importante, quelqu'autre «
des heros de ce temps-là. Et peut- «
eſtre que j'aurois eu la ſatisfaction «
de voir ces grands perſonnages ſi «
dignes de ma curioſité, Pirithoüs «
& Theſée, ces illuſtres deſcendants «
des Dieux ; mais des legions de «
Morts s'aſſemblerent autour de «
moy avec des cris perçants. La «
frayeur me ſaiſit, & j'eus peur que «
la ſevere Proſerpine n'envoyaſt du «
fond de l'Erebe la terrible teſte de «
la Gorgone pour l'expoſer à mes «
yeux. C'eſt pourquoy regagnant «
promptement mon vaiſſeau, j'or- «
donnay à mes Compagnons de «
s'embarquer & de délier les cables. «
Ils obéïſſent, & s'eſtant aſſis ſur les «
bancs, ils fendent auſſi-toſt les flots «
de l'Océan à force de rames, & un «
vent favorable vint bien-toſt les «
ſoulager. «

REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XI.

CE Livre eſt appellé Νεκυομαντεία & Νεκύα, la *Necromantie*, parce qu'Ulyſſe deſcend dans les Enfers pour y conſulter l'Ame d'un mort. Et avant que de paſſer plus avant, il eſt neceſſaire d'expliquer le fondement de cette fiction. L'opinion de l'immortalité de l'Ame eſt tres ancienne, & c'eſt ſur cette opinion qu'eſt fondée la plus ancienne de toutes les ſortes de Divination, je veux dire, celle qui ſe faiſoit par l'évocation des morts. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'Eſcriture ſainte cent ou ſix vingts ans avant Homere. Saül ſe ſert d'une Pythoniſſe pour évoquer Samüel, qui forcé par la vertu des charmes magiques, comparoiſt & annonce à Saül ce qui va luy arriver. *1. Roys 28.* Je ne me meſleray point de décider icy ſi c'eſtoit veritablement l'Ame de Samüel, ou ſi c'eſtoit l'eſprit de men-

ſonge qui avoit pris la figure de ce Prophete. L'une & l'autre opinion ont des deffenſeurs reſpectables ; je diray ſeulement que je panche plus du coſté de ceux qui croyent que c'eſtoit une impoſture du Demon. Quoy-qu'il en ſoit, on voit par-là que cette Divination, Νεκύια, eſt fort ancienne, & qu'Homere ne l'a pas inventée. Elle eſtoit née long-temps avant luy dans la Chaldée, & elle ſe répandit dans tout l'Orient où elle ſe conſerva long-temps. Dans une Tragedie d'Eſchyle, intitulée *les Perſes*, l'ame de Darius, pere de Xerxes, eſt évoquée de meſme que celle de Samüel, & vient déclarer à la Reyne Atoſſa tous les malheurs qui la menacent. Voilà le fondement de cette fiction. Elle eſt baſtie ſur une pratique conſtante & veritable, mais Homere l'a ajuſtée à ſa maniere avec tous les ornements que la Poëſie ſçait emprunter de la fable.

Page 247. *Juſqu'au coucher du Soleil, & lorſque la nuit répandit ſes tenebres ſur la terre*] Il n'y a peut-eſtre pas dans Homere un plus beau vers, ni un vers plus harmonieux que celuy-cy :

Δύσετό τ' ἠέλιος, σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Mot à mot : *le ſoleil ſe coucha, & tous les chemins furent obſcurcis par les ombres de la nuit.* Cependant c'eſt ce beau vers que

l'Auteur du Parallele défigure par cette Traduction tres ridicule : *Le ſoleil ſe coucha, & on ne vit plus goutte dans les ruës. Dans les ruës !* reprend le Chevalier : & le Preſident, encore plus ſot que le Chevalier, répond, *C'eſt une maniere poëtique d'exprimer la venuë de la nuit.*

Noſtre vaiſſeau arriva à l'extremité de l'Océan] Homere appelle icy l'*extremité de l'Océan*, le bout de la mer occidentale où le ſoleil ſe couche ; & ce qui a donné lieu à cette fiction, c'eſt qu'Homere avoit appris dans ſes voyages qu'Ulyſſe avoit eſté porté juſques aux coſtes occidentales de l'Eſpagne, car, comme dit Strabon, on trouve juſqu'à l'extremité de l'Eſpagne des veſtiges des Erreurs d'Ulyſſe.

C'eſt-là qu'habitent les Cimmeriens, toujours couverts de nuages] Ulyſſe part le matin de Circeï, & arrive le ſoir ſur les coſtes des Cimmeriens. Il faut donc chercher quels peuples ce ſont que les Cimmeriens & où il les place. Strabon, pour faire voir qu'Homere tire toutes ſes fictions d'un fondement vray, ne fait pas difficulté de s'appuyer ſur cet exemple. *Ce Poëte*, dit-il, *a connu les Cimmeriens du Boſphore, qui habitent vers le ſeptentrion dans un lieu toujours couvert d'eſpais nuages. Et il ne pouvoit les ignorer, car c'eſt vers le temps de la naiſſance de ce Poëte, ou peu d'années au-*

paravant que ces Cimmeriens firent des courses jusques dans l'Ionie. Ce Poëte connoissant donc non seulement le nom de ces peuples, mais aussi leur climat, les a transportez sur les costes de la Campanie, & il les y a transportez avec toutes les tenebres dont ils sont enveloppez, comme nous verrons dans le Livre suivant, qu'il a transporté à Circeï la ville d'Ææa de la Colchide avec toutes ses proprietez. Il a bien vû que ces tenebres & cette obscurité des Cimmeriens convenoient à un lieu où il placeoit la descente des Enfers. Ces Cimmeriens au reste, si l'on en croit les Pheniciens, avoient eu leur nom de ces tenebres mesmes, car ils avoient esté ainsi appellez du mot *cimrir*, qui, selon Bochart, signifie la *noirceur des tenebres.*

Page 248. *J'adressay-là mes vœux à ces ombres*] Il leur adresse ses vœux avant qu'elles viennent & qu'elles puissent l'entendre, à moins qu'on ne veüille inferer de ce passage qu'Homere a crû que les Ames des Morts entendent sans estre presentes & quoy-qu'éloignées. Mais je ne trouve ailleurs aucun fondement de cette opinion.

Les ombres viennent de tous costez du fond de l'Erebe] Eustathe nous avertit que les anciens Critiques ont rejetté les six vers qui suivent celuy-cy. Parce, disoient-ils,

qu'il n'eſt pas encore temps que ces Ames viennent, & que d'ailleurs il n'eſt pas poſſible que les bleſſures paroiſſent ſur les Ames. Mais cette critique me paroiſt tres fauſſe. Pourquoy n'eſt-il pas temps que ces Ames viennent, Homere ne dit-il pas que *les ombres des morts viennent de tous coſtez du fond de l'Erebe!* & ne reçoivent-ils pas ce vers? Les ſix qui le ſuivent n'en ſont que l'explication. Quant aux bleſſures, il eſt bien vray qu'elles ne peuvent paroiſtre ſur la partie ſpirituelle de l'Ame, auſſi n'eſt-ce pas de celle-là dont Homere parle, puiſque les Morts ne l'avoient plus; il parle du corps ſubtil de l'Ame, & tout ce qui avoit bleſſé le corps terreſtre, avoit auſſi bleſſé le corps ſubtil, & y avoit laiſſé ſa marque. Voilà pourquoy il eſt dit que dans les ſonges on voit les Ames dans le meſme eſtat où ſont les corps, & voilà auſſi d'où vient la difference qu'Ulyſſe remarque dans ces ombres. Ce qui me paroiſt le plus ſurprenant icy, c'eſt ce qu'Ulyſſe adjoute, que ces Ames avoient encore leurs armes, & que *ces armes eſtoient encore teintes de ſang.* Comment ces ames, ces ombres, qui n'eſtoient que le corps ſubtil de l'ame, pouvoient-elles conſerver leurs armes? Je croy que c'eſt un point nouveau qu'Ulyſſe adjoute icy à la Theologie receüe, & qu'il l'adjoute, parce qu'il parle aux Pheaciens, peuple peu inſtruit. Cependant

cette opinion s'eſt ſi bien eſtablie, que Virgile s'y eſt conformé, & n'a pas dédaigné de la ſuivre.

Page 249. *Ce fut celle d'Elpenor qui n'avoit pas encore eſté enterré*] Et qui par conſequent n'avoit pas encore eſté receüe dans les Enfers. Elle erroit à l'entrée, c'eſt pourquoy elle vient la premiere & par un autre chemin que les autres.

Page 250. *Quoy-que vous ſoyez à pied vous m'avez devancé*] Ulyſſe, quoy-qu'attendri en voyant l'ame d'Elpenor, meſle pourtant la plaiſanterie à ſes larmes. Le caractere d'Elpenor ne demandoit pas un plus grand ſerieux. Ulyſſe plaiſante donc ſur ſa diligence. Et Euſtathe dit fort bien que le Lecteur eſpanoüi rira de cette idée d'une Ame à pied qui deſcend plus viſte aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais cette plaiſanterie ne laiſſe pas d'avoir un tres bon ſens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'eſt une choſe tres merveilleuſe qu'une Ame ſe trouve dans les Enfers dés le moment qu'elle a quitté le corps. Qui eſt-ce qui expliquera comment ſe fait ce vol ſi rapide? C'eſt dans ce moment qu'on peut dire de l'Ame ce que les Pheaciens diſoient de leurs vaiſſeaux, *qu'elle va auſſi viſte que la penſée.*

Page 251. *Car je ſçay qu'en vous en re-*

tournant du Palais de Pluton] C'estoit un point de la Theologie payenne, qu'aprés la mort les Ames estoient plus esclairées que pendant la vie.

N'oubliez pas de mettre sur mon tombeau ma rame] Selon la coutume tres ancienne de mettre sur le tombeau les instruments qui marquoient la profession du mort.

Page 253. *Dans l'isle de Trinacrie*] La Sicile estoit appellée *Trinacrie*, à cause de ses trois promontoires *Pachine*, *Pelore* & *Lilybée*.

Page 254. *Que si par une faveur particuliere des Dieux vous eschapez à ce danger*] Autant que ce qu'Ulysse a dit de la colere de Neptune pouvoit allarmer les Pheaciens, en leur faisant craindre de déplaire à ce Dieu s'ils favorisoient Ulysse, autant ce qu'il dit icy doit les rassurer, en leur faisant envisager qu'en le renvoyant sur un de leurs vaisseaux, ils ne feront que servir à l'accomplissement des Destinées, & estre l'instrument de la faveur des Dieux.

Et qui luy font de grands presens] Ils ne s'aviserent que tard de la vouloir gagner par leur liberalité, comme nous le verrons dans le XVIII. Livre.

Ou par la ruse ou par la force] Il pouvoit n'employer que la ruse, mais comme ce

moyen ſeul n'eſt pas aſſez noble pour un grand guerrier, aprés la ruſe il aura recours à la force comme à un moyen plus heroïque & plus digne de luy.

Prenez une rame, mettez-vous en chemin] Voicy un plaiſant pelerinage que Tireſias fait faire à Ulyſſe, en luy ordonnant de prendre une rame ſur ſes eſpaules, & d'aller faire reconnoiſtre Neptune dans des lieux où il n'eſtoit point connu, car c'eſt ainſi que le Scholiaſte l'a expliqué.

Page 255. *Qui n'aſſaiſonnent point leurs mets de ſel*] Il ſemble qu'Homere ait voulu caracteriſer par-là les peuples qui ne connoiſſent pas la mer, & qu'il ait crû qu'ils ne ſe ſervoient pas de ſel, & de-là on peut conjecturer que ce Poëte ne connoiſſoit que le ſel de la mer.

Quand vous rencontrerez ſur voſtre chemin] Homere fait bien garder icy à Tireſias le caractere des oracles, qui déſignoient toujours par quelques circonſtances les lieux où devoient s'accomplir les choſes qu'ils prédiſoient.

Qui vous dira que vous portez un van ſur voſtre eſpaule] Car de prendre une rame pour un *van*, c'eſt une marque ſeure d'un peuple qui ne connoiſt pas la mer, mais bien l'agriculture, car le *van* eſt un inſtrument dont on ſe ſert pour ſéparer la paille & les ordures du bon grain; mais il falloit

que de ce temps-là le van fust tout autrement qu'il n'est aujourd'huy ; c'estoit comme une espece de pelle, & c'est ainsi qu'estoit le van des Hebreux. C'est pourquoy saint Jean-Baptiste dit de nostre Seigneur, *Qu'il a le van à la main, & qu'il netoyera son aire.* Matth. 3. 12. Luc. 3. 17. Et ce qui confirme cette conjecture, c'est qu'aprés Homere on a appellé *ἀθηρολοιγὸν*, *van, cochlear, κώταλιν*, la *cuillere* dont on se sert à remuer la boüillie, parce qu'elle est faite comme une espece de pelle. Sophocle la nomme *ἀθηρόβρωτον*.

Ὤμοις ἀθηρόβρωτον ὄργανον φέρων.

En faisant allusion à ce passage d'Homere.

Offrez en sacrifice à Neptune un mouton, un taureau & un verrat] Un mouton pour marquer la douceur de la mer quand elle est tranquille; le taureau, pour marquer sa fureur & ses mugissements quand elle est irritée, & le verrat, pour marquer sa fécondité, *διὰ τὸ ὑγροῦ γόνιμον*, dit Eustathe. Ces sacrifices de trois victimes de differente espece estoient appellez *τριττυά*.

Du sein de la mer sortira le trait fatal qui vous donnera la mort] Voilà un oracle dont il estoit impossible à Ulysse de penetrer le sens, & qui marque bien que l'avenir estoit present aux yeux du Prophete.

En effet Ulyſſe fut tué par ſon propre fils Telegonus qu'il eut de Circé. Car ce fils ayant eſté envoyé par ſa mere pour ſe faire connoiſtre à ſon pere, il fut pouſſé par la tempeſte ſur les coſtes d'Ithaque, il deſcendit dans l'iſle dont il ignoroit le nom, & fit quelque dégaſt. Ulyſſe & Telemaque accoururent, il y eut là un combat où Telegonus tua ſon pere ſans le connoiſtre, & il le tua d'un javelot dont le fer eſtoit de l'os d'un poiſſon appellé *Turtur marina*, de ſorte que voilà bien clairement l'accompliſſement de l'oracle. Qui eſt-ce qui l'auroit deviné? Dictys conte cette hiſtoire un peu autrement. On peut voir là les Remarques. Je ne parle pas icy de l'équivoque qui eſt dans le texte, ἐξ ἁλὸς, car il peut eſtre ſeparé en deux mots, ἐξ ἁλὸς, *du ſein de la mer.* Et il peut n'eſtre qu'un mot, ἔξαλος, qui ſignifie tout le contraire, *hors de la mer.* Je ne croy point du tout qu'Homere ait penſé à cette équivoque qui ne me paroit pas digne de luy. L'obſcurité de l'oracle eſt aſſez grande, il ne faut pas chercher à l'augmenter par l'équivoque du terme.

Page 256. *Et vous laiſſerez vos peuples heureux*] Quelle promeſſe pour un bon Roy!

Scachez donc qu'il n'y a que les ombres auxquelles vous permettrez d'approcher de

cette fosse] Mais ne vient-on pas de voir le contraire ! Elpenor a reconnu Ulysse sans avoir bû de ce sang. Tiresias l'a reconnu de mesme avant que d'en avoir bû. Cela est tout different. Elpenor n'estoit pas encore enterré, ainsi son Ame estoit encore entiere. Elle conservoit son entendement. Et pour Tiresias, Homere nous a avertis que son ombre conservoit aussi son entendement. Voilà pourquoy ils avoient toute leur connoissance.

Page 257. *Sur-tout par l'Océan, qu'il n'est pas aisé de traverser*] Homere fait voir icy bien clairement, comme l'a remarqué Eustathe, que cette descente aux Enfers se fait au bout de l'Océan, car il est naturel de penser que le seul endroit pour y descendre, c'est celuy par lequel le soleil & les autres astres y descendent eux-mesmes, lorsqu'ils regagnent le dessous de la terre, & qu'ils se plongent dans la nuit. Par-là Homere veut confirmer sa Geographie fabuleuse, & faire croire que les lieux dont il parle, & qui sont veritablement dans la mer mediterranée, sont au milieu de l'Océan.

Page 259. *Vostre femme demeure enfermée dans vostre Palais*] Ulysse a fait à sa mere trois questions principales. Et sa mere luy répond en commençant par la derniere, qui estoit peut-estre celle qui tenoit le plus

au cœur à son fils. Quel éloge pour Penelope!

Et va aux festins publics, que les Princes & ceux à qui Dieu a confié sa justice & ses loix, doivent honorer de leur presence] C'estoit une coutume ancienne, les peuples dans tous les festins publics invitoient toujours les Roys & les principaux magistrats. Et les Roys & les magistrats honnoroient ces repas de leur presence. Cela entretenoit l'union des peuples avec leurs chefs, & faisoit que les Roys regardoient leurs sujets comme leurs enfants, & que les sujets regardoient les Roys comme leurs peres. Les Roys & les magistrats estoient-là comme les Dieux, & joüissoient du plaisir de se voir regardez comme les auteurs du bonheur & de la joye des peuples par la sagesse de leur gouvernement.

Il couche au milieu de sa vigne sur un lit de feüilles, toujours livré à ses ennuis] C'est de cet endroit d'Homere, & de deux autres que je marqueray dans la suite, que paroist avoir esté tiré le caractere admirable de l'*Heautontimorumenos* de Terence, de ce pere qui se punit luy-mesme de l'absence de son fils, qui se prive de toutes les douceurs de la vie, & qui se rend malheureux pour égaler en quelque sorte la misere de ce fils. Ce n'est donc pas sans raison qu'Aristote a dit qu'Homere avoit four-

ni des idées & des caracteres de toutes ses sortes de Poësie.

Page 260. *Qui le fait encore plus vieillir que les années*] Car rien ne fait tant vieillir que la douleur, & sur-tout la douleur causée par le regret, *desiderium*, des personnes cheres qu'on a perduës. Penelope dit fort bien dans le XIX. Liv.

Αἶψα γὰρ ἐν κακότητι βροτοὶ καταγηράσκουσι·

Les mortels vieillissent tres promptement dans la douleur. Ce qui a fait dire à quelqu'un, οἱ ποθοῦντες ἐν ἤματι γηράσκουσι. *Ceux qui desirent vieillissent dans un seul jour.* Non seulement ils vieillissent, mais ils meurent, comme Anticlée va nous le faire voir.

Page 261. *Leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs ni os*] C'est pour dire qu'ils ne conservent plus ni nerfs, ni chairs, ni os. Les nerfs sont les liens & comme le ciment de tout cet assemblage.

Tout ce qui ne compose que ce corps materiel est la pasture des flammes, dés que l'esprit l'a quitté, & l'Ame] Voicy les trois parties de l'homme bien expliquées. Le corps materiel & terrestre, qui est réduit en cendres sur le buscher. L'esprit, θυμὸς & φρένες, c'est à dire, la partie spirituelle de l'Ame, qui retourne au ciel, lieu de son origine, & l'Ame, c'est à dire, le corps délié

& ſubtil dont l'eſprit eſt reveſtu. C'eſt cette derniere partie qui deſcend dans les Enfers, & qui eſt appellée *idole* & *image*, comme je l'ay desja expliqué.

Page 262. *Ainſi j'eus le temps de les queſtionner toutes*] Homere ne ſe contente pas de faire paſſer en revûë des femmes & des filles, il y fait paſſer auſſi des heros & toujours avec une varieté admirable. Quel treſor d'hiſtoires & de fables ce Poëte n'a-t-il pas jetté dans ſon Poëme par cette invention de la deſcente d'Ulyſſe dans les Enfers? Combien de differents caracteres! Quelle abondance d'idées capables de fournir chacune un Poëme parfait, & quel riche ſupplement au Poëme de l'Iliade! Virgile en avoit bien connu la beauté, puiſqu'il l'a imité dans ſon Eneïde. Et ſi Virgile a ſçû intereſſer les Romains par les grandes choſes qu'il dit de leur Empire, Homere a auſſi intereſſé la Grece, en parlant des hiſtoires des principales familles, de la pluſpart deſquelles il reſtoit encore alors des deſcendants.

Qu'elle eſtoit fille du ſage Salmonée] Cette épithete, qu'Homere donne à Salmonée, prouve que ce qu'on a dit de ce Prince, qu'il eſtoit un impie, qui s'égaloit à Jupiter, qui imitoit ſes tonnerres & qui en fut foudroyé, eſt une fable inventée aprés luy.

Page 263. *Autrefois eſtant devenuë amou-*

reuse du divin fleuve Enipée] Les Anciens ne sont pas d'accord sur le fleuve dont Homere parle icy; les uns veulent que ce soit du fleuve Enipée dans la Thessalie, lequel descendant du mont Othrys, reçoit l'Apidanus dans son sein. Apollodore & Properce aprés luy, ont esté de ce sentiment. Les autres prétendent que c'est du fleuve Enipée qui est en Elide, & qui coulant d'une source qui est prés de la ville de Salmone, se jette dans l'Alphée. Je suis persuadée qu'Homere parle de ce dernier. La ville de Salmone & le voysinage de la mer semblent appuyer ce sentiment.

Neptune prenant la figure de ce fleuve] Comme les jeunes personnes alloient souvent se baigner dans les fleuves, cela donnoit lieu de leur faire mille fascheuses supercheries, dont elles se consoloient, dans l'opinion que c'estoit le Dieu du fleuve qui les avoit aimées.

Page 264. *Qui tous deux furent ministres du grand Jupiter*] Le Grec dit, *les serviteurs de Jupiter*, θεράποντας Διὸς, Homere appelle les Roys les *serviteurs de Jupiter*, comme Dieu luy-mesme appelle Moïse *son serviteur*, θεράπων μοῦ Μωυσῆς.

Car Pelias regna à Jolcos] Dans la Magnesie, qui faisoit partie de la Thessalie sur le golphe Pelasgique. C'est de-là que partirent

ſes Argonautes, Pelias ayant envoyé ſon neveu Jaſon à la Colchide pour la conqueſte de la toiſon.

Je vis approcher la fille d'Aſopus] Aſopus eſtoit un fleuve de la Beotie au deſſous de Thebes.

Zethus & Amphion, qui les premiers jetterent les fondements de la ville de Thebes] On peut conjecturer ſurement de ce paſſage, que la fable de Thebes baſtie par Amphion au ſon de ſa lyre, n'a eſté faite qu'aprés Homere ; ſi ce Poëte l'avoit connuë, il n'auroit pas manqué d'en orner ſon Poëme.

Page 265. *Car quelque forts & vaillants qu'ils fuſſent, ils ne pouvoient habiter ſeurement une ſi grande ville ſans ſes tours*] Plus une ville eſt grande, plus il faut qu'elle ſoit forte. Zethus & Amphion, qui baſtirent Thebes, furent obligez de la fortifier, parce qu'ils avoient des ennemis redoutables, & ſur-tout les Phlegiens.

Je vis enſuite Alcmene, femme d'Amphitryon] Voicy deux femmes de ſuite dont Homere ne dit qu'un mot, quoy-qu'il ne manquaſt pas de matiere. Mais en cela il faut loüer la ſageſſe du Poëte, qui a crû ne devoir rien adjouter à l'éloge qu'il leur donne, en diſant que l'une fut mere & l'autre femme d'Hercule.

Je vis auſſi la belle Epicaſte mere d'Oëdi-

pe] Il appelle *Epicaste* celle que ceux qui sont venus aprés luy ont appellée *Jocaste*.

Qui commit un tres grand forfait, en espousant son fils, son propre fils, qui venoit de tuer son pere] Homere, pour mieux peindre l'horreur de cette action, insiste sur le mot *espousa*, car aprés l'avoir dit de la mere, il le dit du fils. J'ay crû que je conserverois toute cette horreur, en insistant sur le mot *fils, son fils, son propre fils*. Sophocle a fait sur ce sujet une Tragedie, qui est peut-estre la plus parfaite piece qui ait jamais esté mise sur le Theatre.

Ce malheureux Prince accablé de douleur, regna sur les superbes descendants de Cadmus] Tout ce qu'on a donc adjouté à l'histoire d'Oëdipe, qu'il se creva les yeux, qu'il fut chassé; que conduit par sa fille Antigone, il arriva à Athenes dans le temple des Furies, & qu'il mourut au milieu d'une violente tempeste, qui le fit descendre dans les Enfers; tout cela a esté inventé aprés Homere par les Poëtes tragiques. Car Homere nous dit icy qu'Oëdipe aprés ses malheurs continua à regner à Thebes.

Page 266. *D'Amphion fils d'Iasus*] Pour le distinguer de l'autre Amphion dont il vient de parler, qui estoit frere de Zethus, & fils de Jupiter & d'Antiope. Apollodore a confondu ces deux Amphions.

Qui regna dans Orchomene des Minyens] C'estoit une ville tres considerable & tres riche, entre la Beotie & la Phocide sur le fleuve Cephise. Et elle est appellée ville des *Minyens*, parce que les Minyens, ancien peuple, y avoient regné. Une colonie de ces Minyens alla à Jolcos. C'est pourquoy les Argonautes furent appellez *Minyens*.

Et luy donna trois fils] Apollodore en compte onze. Homere ne nomme que les trois plus considerables.

Et le fier Periclymene] Homere l'appelle *fier*, parce que Neptune luy avoit donné le pouvoir de se changer en toutes sortes de formes, & que cela le rendoit d'une fierté insupportable. Neptune ne laissa pas de le tuer malgré ce beau present.

Page 267. *Qu'à celuy qui luy ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus*] Ce n'estoit pas par un esprit d'injustice & de rapine que Nelée vouloit qu'on luy amenast les bœufs d'Iphiclus. C'estoit pour recouvrer le bien de sa femme Tyro, qu'Iphiclus, fils de Dejonée oncle de Tyro, retenoit injustement. Phylacé estoit une ville de la Thessalie. Cecy est conté plus au long dans le xv. Liv.

C'estoit une entreprise tres difficile & tres perilleuse] Car outre que ces bœufs estoient indomptables, ils estoient gardez par des

chiens dont perſonne n'oſoit approcher.

Il n'y euſt que le devin Melampus] Il eſtoit fils d'Amythaon fils de Crethée & de Tyro, ainſi Melampus eſtoit obligé de faire reſtituer à ſa grande-mere le bien que son couſin germain Iphiclus luy retenoit injuſtement. Melampus travailloit en meſme temps pour ſon frere Bias qui devoit eſpouſer Pero.

Les arreſts des Dieux] Car il eſtoit dans les Deſtinées que celuy qui entreprendroit d'enlever ces bœufs, ſeroit pris, & gardé un an entier dans une eſtroite priſon; qu'aprés l'année finie il ſeroit délivré, & emmeneroit ſa proye. Cette hiſtoire eſt racontée au long par Apollodore, liv. 1.

Pour le recompenſer de ce qu'il luy avoit expliqué les anciens oracles] Car il luy avoit expliqué ce que les anciennes propheties avoient annoncé qu'il n'auroit des enfants que par le ſecours d'un Devin, qui, inſtruit par un vautour, luy en donneroit le moyen. *Voyez Apollodore.*

Dont elle euſt deux fils] Ceux qui ſont venus aprés Homere ont dit qu'elle n'eut de Tyndare qu'un fils, qui eſtoit Caſtor, & que de Jupiter elle eut Pollux.

Page 268. *Je vis Iphimedée femme d'Aloëus*] Cet Aloëus eſtoit fils de Canacé & de Neptune, & il eſpouſa Iphimedée fille de

de son frere Triops.

Dont la vie fut fort courte] Comme l'est ordinairement la vie de ceux qui font la guerre aux Dieux.

A l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grosseur & trente-six de hauteur] Homere dit,

Ἐννέωροι γὰρ τοί γε καὶ ἐννέα πήχεες ἦσαν
Εὖρος, ἀτὰρ μῆκός γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.

Mot à mot : *Car à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grosseur, & neuf orgyes, ou brasses de hauteur.* Et sur cette mesure j'ay suivi le sentiment de Didyme, qui marque que le corps bien proportionné, est celuy dont la grosseur est la quatriéme partie de la hauteur. Il a donc compté que l'*orgye* contenoit quatre coudées. Eustathe dit pourtant qu'elle n'en contenoit que trois: *Les Anciens,* dit-il, *loüent la mesure exacte de cette proportion, car ils disent que le corps est bien proportionné, & qu'il y a une juste symmetrie lorsque sa grosseur est la troisiéme partie de sa hauteur.* Ainsi, à son compte, ces Geants croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur & de trois coudées en hauteur.

Ils menaçoient les Immortels qu'ils porteroient la guerre jusques dans les cieux, & pour cet effet ils entreprirent] Eustathe nous apprend qu'il y a eu des Critiques, qui trait-

tant cette entreprise de puerile à cause de son impossibilité, marquoient ces vers comme des vers qui devoient estre rejettez. Voilà des Critiques bien prudents & bien sages de regler les idées des Poëtes sur la possibilité. Mais est-il possible qu'il y ait eu des Critiques qui n'ayent pas senti la grandeur & la beauté de cette idée ! Longin n'en a pas jugé comme eux dans son *chap. 6.* où il traite des *sources du grand,* il rapporte ces mesmes vers d'Homere pour prouver que le grand se trouve souvent sans le pathetique, & que souvent il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes, où il n'entre point du tout de passion. *Et tel est,* adjoute-t-il, *ce que dit Homere avec tant de hardiesse, en parlant d'Aloëus :* Ils menaçoient les Immortels, &c. *Ce qui suit est encore plus fort :* Et ils l'auroient executé sans doute. En effet il n'y a rien de plus grand & de plus beau.

Et pour cet effet ils entreprirent d'entasser le mont Ossa sur le mont Olympe & de porter ensuite le Pelion sur l'Ossa] Strabon nous fait remarquer icy la grande sagesse d'Homere dans cette idée. Ces Geants entreprirent de mettre l'Ossa sur l'Olympe & le Pelion sur l'Ossa, parce que de ces trois montagnes, qui sont dans la Macedoine l'Olympe est la plus grande des trois, l'Ossa plus grande que le Pelion, & le Pelion la

plus petite ; ainsi la plus grande est la base, comme la raison le veut ; sur cette base on doit mettre la plus grande en suite, & la plus petite doit estre sur les deux comme la pyramide. Voilà donc pour ce qui regarde la grandeur. Il y a encore une autre sagesse d'Homere dans ce qui regarde la suite. L'Olympe est la premiere montagne en descendant vers le midy, l'Ossa la seconde, & le Pelion la troisiéme. Ainsi le mont Ossa doit estre mis sur l'Olympe comme le plus voysin, & le mont Pelion ne peut estre mis que sur l'Ossa. Virgile a pris tout le contre-pied, & sans avoir aucun égard pour la grandeur, il a suivi seulement l'ordre, parce qu'en remontant du midy au nord de la Macedoine le Pelion est le premier, l'Ossa le second, & l'Olympe le troisiéme ; ainsi il a mis le Pelion pour la base, sur le Pelion l'Ossa, & sur l'Ossa l'Olympe. Mais l'ordre d'Homere est le meilleur, parce qu'il est le plus raisonnable.

Page 269. *Et qu'il vouloit mener dans la sacrée ville d'Athenes, mais il ne put l'y conduire*] Homere justifie icy Thesée de l'infidelité qu'on luy a reprochée d'avoir quitté Ariadne, aprés les obligations essentielles qu'il luy avoit. Selon ce Poëte, Thesée n'est ni ingrat ni infidelle, il vouloit la conduire à Athenes pour vivre toujours avec elle ; mais Diane offensée de ce qu'elle

avoit prophané son temple, la retint dans cette isle où elle mourut.

Dans l'isle de Dia] Entre l'isle de Crete & l'isle de Thera.

Je vis Mæra, Clymene] Mæra, fille de Proëtus & d'Antée, ayant fait vœu de garder une perpetuelle virginité, elle viola son vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir. Clymene fille de Minyas & mere d'Iphiclus.

Et l'odieuse Eriphyle, qui préfera un colier d'or à la vie de son mary] Eriphyle fille de Talaüs & de Lysimaché, qui fut mariée à Amphiaraüs, & qui gagnée par un colier d'or, que luy donna Polynice, obligea son mary d'aller à la guerre de Thebes, quoy-qu'elle sçût bien qu'il y devoit mourir. Voilà pourquoy il luy donne cette épithete d'*odieuse*. Homere ne manque jamais de caracteriser ainsi les vertus ou les vices des personnes dont il parle. Eriphyle fut tuée par son fils Alcmæon.

Page 270. *Ou dans le vaisseau que vous m'avez fait équipper*] Comme nous l'avons vû dans le VIII. Liv.

C'est mon hoste, & chacun de vous est riche & puissant] Voilà deux raisons dont la Reyne Areté se sert pour porter ces Princes à faire à Ulysse, qu'elle voit réduit à la derniere necessité, des presens qui répondent & à leurs richesses & à la dignité de celle

qui l'a pris ſous ſa protection.

Et par cette diligence n'eſtropiez pas les preſens que vous luy devez dans la neceſſité où il ſe trouve] C'eſt le veritable ſens de ce paſſage. La Reyne prévient icy une penſée que l'avarice pouvoit dicter à ces Princes, qui eſtoit de renvoyer promptement Ulyſſe, & de prendre pour prétexte l'envie de luy faire plaiſir, & de ſatisfaire pluſtoſt ſon impatience, lorſqu'en effet ils ne chercheroient qu'une raiſon plauſible de ne pas luy faire de plus riches preſens, que le temps trop court ne permettroit pas de luy préparer ; elle leur défend cette précipitation fauſſement obligeante & veritablement intereſſée. Cela renferme un ſentiment tres fin.

Page 271. *Et qu'il ne donne luy-meſme l'exemple*] Cela eſt admirablement bien dit. C'eſt au Roy d'ordonner, mais c'eſt auſſi à luy a donner l'exemple. C'eſt ce qui fonde la réponſe genereuſe d'Alcinoüs.

Page 272. *Si vous vouliez que je demeuraſſe icy une année entiere pour vous donner le temps de préparer*] Il ſemble d'abord que cette réponſe d'Ulyſſe eſt trop intereſſée, mais ce n'eſt nullement l'intereſt qui le fait parler, c'eſt l'envie de répondre aux honneſtetez d'Alcinoüs & des autres Prin-

ces, c'eſt pourquoy il leur fait entendre que quelque impatience qu'il ait de partir, il demeureroit-là un an pour leur faire plaiſir, en leur donnant le temps de luy faire des preſens dignes d'eux. Car comme c'eſtoit une gloire pour les Princes de s'eſtre acquittez honorablement des devoirs de l'hoſpitalité, c'eſtoit une politeſſe à leurs hoſtes de leur donner pour cela tout le temps neceſſaire. Et pour les mieux aſſeurer qu'il le feroit de tout ſon cœur, il leur fait voir l'avantage qui luy en reviendroit à luy-meſme, c'eſt qu'il en ſeroit plus eſtimé & plus honoré chez luy quand on le verroit revenir comblé de preſens ſi riches.

J'en ſerois plus honoré & mieux receu] Il ne conſidere pas ces preſens à cauſe de leur richeſſe, mais à cauſe de l'idee avantageuſe qu'ils donnent de celuy qui les a receus. Ils luy attirent l'eſtime, le reſpect & l'amitié de tout le monde. Et c'eſt de ces preſens qu'on peut dire avec raiſon ce qu'Heſiode dit des richeſſes,

..... Πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.

Les richeſſes ſont ſuivies de l'honneur & de la vertu. Comme Didyme l'a remarqué.

Qui pour venir à leurs fins, baſtiſſent des fables que l'on ne ſçauroit démentir] Ce paſſage fait voir que l'art des fables eſt fort

ancien, les hommes y ſont portez naturellement, & leur intereſt adjoute ſouvent beaucoup à cette pente naturelle.

Page 273. *Pour vous il eſt vray que vos paroles ont tout l'air de ces contes ingenieuſement inventez, mais vous avez un eſprit trop ſolide pour vouloir tromper*] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce vers,

Σοὶ δ' ἔπι μὲν μορφὴ ἐπέων, ἔπι δὲ φρένες ἐσθλαί.

Par μορφὴ ἐπέων, *forma verborum,* il entend le tour ingenieux de ſa compoſition, qui en effet a tout l'air du tiſſu d'une fable, mais cela eſt corrigé par φρένες ἐσθλαί, par *un bon eſprit*, car cette ſolidité d'eſprit, qui eſclate par tout, fait croire qu'il ne trompe point & qu'il ne dit rien que de vray, car un eſprit ſolide ne ment point & ne trompe point. Ce paſſage eſt tres ingenieux. Homere fait donner à ſes contes par Alcinoüs le plus grand de tous les éloges. Ils ont tout l'agrément de la fable, Σοὶ μορφὴ ἐπέων; mais en meſme temps ils ont toute la verité & toute la ſolidité de l'hiſtoire, φρένες ἐσθλαί. Et par-là ils ſont bien au deſſus de toutes les fables communes & vulgaires qui ne ſont faites que pour tromper, comme la pluſpart de celles que nous voyons aujourd'huy. Et voilà ce qui fait le veritable caractere des

Poëmes d'Homere. Ils ont tout le merveilleux de la fable & tout l'utile de la verité. C'est ce qu'Aristote a si bien connu & si admirablement démeslé. On peut voir le 25. chap. de sa Poëtique, & les Remarques de M. Dacier, à qui j'ay l'obligation de celle cy.

Vous nous avez exposé, comme le meilleur chantre l'auroit pû faire, l'histoire] Voilà la suite & l'effet de ce qu'il vient de dire ; ce merveilleux de la narration, qui ressemble au tissu d'une fable, & cette verité, cette solidité d'esprit qui paroissent par tout, font que ces contes ressemblent aux chants de ces chantres, qui estant divinement inspirez, ne disent que de grandes veritez, parce qu'ils parlent d'aprés la verité mesme. Avec quelle noblesse Homere releve icy l'art des grands Poëtes !

Les nuits sont longues] Homere fait entendre icy qu'on estoit alors en automne. Il ne faut pas pousser cela plus loin, car il n'y a que peu de jours qu'Ulysse est arrivé chez les Pheaciens, & on a vû que la Princesse Nausicaa & ses femmes se baignoient encore dans la riviere.

Pour moy j'attendrois avec plaisir l'aurore] Qui est-ce qui ne l'attendroit pas ?

Page 274. *Par la perfidie mesme de leur propre femme*] Comme il n'y a qu'Agamem-

non qui ait trouvé la mort dans son Palais par la perfidie de sa femme, & que le Poëte parle au pluriel, on a voulu expliquer ce passage autrement, & par γυναικός, *par cette femme,* entendre ou Helene ou Cassandre, mais tout cela est forcé. Homere en parlant au pluriel, porte d'abord sa vûë sur ce qu'il y a de plus tragique, & c'est la premiere histoire qu'il va conter.

Page 275. *Lorsque vous emmeniez leurs troupeaux*] C'est ce que signifie le mot περιταμνόμενον, Hesychius l'a fort bien expliqué, περιταμνόμενον, περιελαύνοντα, μεταφορικῶς ἀπὸ τῶν γηπέδων. Le mot περιταμνόμενον signifie *emmenant, par une metaphore tirée des campagnes où l'on fait le dégast.*

Ou enfin avez-vous esté tué devant quelque ville, que vous eussiez attaquée pour la piller & pour emmener ses femmes] Car un Prince qui revenoit victorieux avec sa flotte, pouvoit bien profiter de cette occasion & faire des descentes dans quelque pays ennemi, pour emmener des troupeaux & pour piller quelque ville sans deffense, & en emmener les femmes & les enfants, comme c'estoit alors la coutume.

Page 276. *Comme on assomme un taureau à sa creche*] J'ay assez parlé de cette comparaison dans les Remarques sur le IV. Livre. Mais comme je me suis imposé la

soy de suivre pied à pied l'Auteur du Parallele pour faire voir le ridicule de ses critiques, & de relever celles dont M. Despreaux n'a point parlé, je rapporteray icy la maniere dont il rend ce passage pour le rendre impertinent: *Agamemnon dit à Ulysse qu'il fut assommé comme un bœuf par Egisthe, & que ceux qui l'accompagnoient furent tuez comme des cochons qu'un homme riche fait tuer pour une nopce ou pour une feste, ou pour un festin où chacun apporte son plat.* A quoy le Chevalier adjoute, *Je veux bien que les gens d'Agamemnon soient tuez comme des cochons, quoy-que la comparaison ne soit pas fort noble, mais qu'importe pourquoy ces cochons sont tuez!* Tout se trouve là, une Traduction plate & basse, & une tres ignorante critique. Le mot Grec σύες n'estoit point ignoble, & l'usage continuel qu'on faisoit de cet animal pour les sacrifices, l'avoit maintenu en honneur, & il est encore relevé icy par cette épithete harmonieuse ἀργιόδοντες. Homere ne pouvoit pas deviner l'idée basse que nous aurions en nostre langue des mots *pourceaux* & *cochons*, c'est pourquoy il a fallu les changer dans la Traduction pour s'accommoder à cette delicatesse de nostre siecle. Du reste, l'idée est tres belle & tres juste, & la circonstance qu'Homere adjoute n'est nullement inutile, puisqu'elle sert à marquer le grand nombre

de ceux qui furent tuez avec Agamemnon.

Soit en combat singulier] Car il arrivoit souvent que l'on choisissoit deux combatants pour se battre en duel pour les deux partis ; souvent mesme dans les batailles il arrivoit de ces combats singuliers. Nous avons vû des exemples de l'une & de l'autre espece dans l'Iliade. Il ne faut pas se servir de ce passage pour establir l'ancienneté de ces duels que nous avons vûs de nos jours, qu'une fureur diabolique a inspirez, & que la pieté du feu Roy a abolis. Les Grecs ni les Romains n'en ont jamais connu l'usage.

Page 277. *A ses cris, quoy-que je fusse desja à terre & expirant, je fis des efforts*] Homere conserve icy le caractere d'Agamemnon, qui estoit un homme fort enclin à l'amour. Les cris de la personne qu'il aimoit, font plus sur luy que le soin de sa propre vie.

Instruite aux crimes] Elle y avoit esté instruite par l'adultere, grand artisan de crimes.

Page 278. *Qui rejaillira sur toutes les femmes qui naistront aprés elle, mesme sur les plus vertueuses*] De quelles noires couleurs Homere sçait peindre le crime ! Y a-t-il rien de plus horrible & qui doive faire plus d'impression sur l'esprit d'une personne

qui va commettre un crime, que de penser que par cette action elle va se deshonnorer éternellemeut, & deshonnorer toutes celles de son sexe qui naistront dans tous les siecles & qui le meriteront le moins ?

Et toujours par des femmes] Il ne s'explique pas davantage, Agamemnon l'entendoit bien ; il veut parler d'Aërope femme d'Atrée, qui ayant esté corrompuë par Thyeste, plongea toute cette famille dans les plus espouventables de tous les malheurs.

A n'avoir pas pour vostre femme trop de complaisance, & à ne pas luy faire part de tous vos secrets] Je ne dis pas que ce conseil ne soit fort sage ; mais on peut répondre à Agamemnon que ce ne sont pas les complaisances qu'il a eûës pour sa femme qui l'ont perduë, & qui l'ont rendu capable de commettre le plus grand des forfaits. Agamemnon parle en homme irrité, qui voudroit que tous les hommes punissent leurs femmes du crime que la sienne a commis. Mais je voudrois bien sçavoir ce que pensoit la Reyne Areté de ce discours d'Agamemnon, car il semble autant fait pour son mary que pour Ulysse. Au reste Ulysse profitera si bien de ces avis d'Agamemnon, qu'il entrera inconnu à Ithaque ; & qu'il ne se découvrira à sa femme qu'aprés avoir

achevé son entreprise, & s'estre vû dans une entiere seureté.

Qu'il est heureux ! son pere aura la consolation de le revoir, & il aura le plaisir d'embrasser son pere] Il n'y a rien de plus tendre & de plus touchant que ce sentiment que fournit à Agamemnon son propre malheur, en comparant son sort à celuy d'Ulysse, & celuy de Telemaque à celuy d'Oreste.

Car en un mot il ne faut plus se fier aux femmes] Il vient de luy dire qu'il ne doit rien craindre de si tragique de Penelope, cependant il ne laisse pas de luy conseiller d'arriver inconnu & de ne pas se fier à elle ; car dans ces sortes d'occasions une femme sans aucun mauvais motif peut par imprudence laisser échaper quelque mot capable de nuire & de faire eschoüer le dessein le mieux concerté.

S'est-il retiré à Orchomene ou à Pylos chez Nestor, ou à Sparte chez Menelas !] Agamemnon nomme icy les trois retraites qu'un homme peut avoir. Chez ses parents, *est-il allé à Sparte chez Menelas !* Chez ses amis, *s'est-il retiré à Pylos chez Nestor !* Enfin dans quelque ville forte, qui soit un asyle inviolable, & telle estoit la ville d'Orchomene dans la Beotie à cause de ses grandes richesses. Agamemnon ne sçavoit pas que son fils l'avoit vengé, qu'il avoit tué Egisthe

& Clytemneſtre, & qu'il eſtoit paiſible poſ-ſeſſeur de ſes Eſtats.

Page 280. *Je vois arriver l'Ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque & celle d'Ajax*] Avec quel art & quel naturel Homere ſçait ranimer l'attention & la curioſité de ſes Lecteurs.

Page 282. *Je prefererois d'eſtre dans le monde le jardinier d'un fermier, qui ne gagneroit ſa vie qu'à la ſueur de ſon front, à regner icy ſur toutes les ombres*] Voicy un des paſſages que Platon a condamnez dans le 3. liv. de ſa Republique, & qu'il trouve tres dangereux pour les mœurs. Il ne peut ſouffrir que le Poëte faſſe dire à Achille qu'il préfereroit la miſere & la ſervitude à la mort, car ce ſentiment ne peut que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, & les diſpoſer à tout ſouffrir pour l'éviter. Cela eſt fort bon dans la morale; mais la Poëſie a d'autres regles qui la menent au meſme but. Elle met avec ſuccés dans la bouche d'un heros comme Achille une ſentence tirée du ſentiment commun, & pourtant contraire à l'exacte morale, quand cette ſentence eſt directement oppoſée à ſes ſentiments qui ſont connus. Il ne faut pas craindre qu'Achille perſuade à quelqu'un qu'il faut préferer la ſervitude à la mort, luy qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous perſuadera pas plus icy qu'il

nous a perſuadez dans le IX. Liv. de l'Iliade, quand il a dit que *la vie eſt d'un prix infini que rien n'égale; que tous les treſors du monde ne peuvent luy eſtre comparez, & qu'il préfere une longue vie à une gloire immortelle, &c.* Ces paroles démenties & par les ſentiments & par les actions de celuy qui parle, font au contraire un tres bon effet.

Page 282. *Apprenez-moy auſſi ſi vous ſçavez quelque choſe de mon pere*] Voilà le caractere d'Achille conſervé tel qu'Homere le preſente dans l'Iliade, car nous avons vû que ce heros eſtoit un tres bon fils, & plein de tendreſſe pour ſon pere.

Page 283. *Car ce fut moy qui le menay de l'iſle de Scyros à Troye*] Ulyſſe dit cecy, parce qu'Achille n'avoit pas vû Neoptoleme au ſiege, il n'y arriva qu'aprés ſa mort.

Et appuyoit fort bien ſon avis ſans s'eſcarter en vains diſcours] Voilà un grand précepte pour l'éloquence en general, & ſur-tout pour celle qui convient quand on parle dans les aſſemblées où il s'agit de déliberer.

Il n'y avoit que Neſtor & moy qui dans l'art de parler remportions ſur luy l'avantage] C'eſt ainſi qu'Ulyſſe doit parler, en comparant Neſtor & luy à un jeune homme comme Neoptoleme.

Page 284. *Ces belliqueuses bandes de Cetéens estoient venuës à cette guerre, attirées par des presens & par l'esperance d'espouser des femmes Troyennes*] Il y a mot à mot dans le Grec, *Ses compagnons Cetéens se firent tuer autour de luy pour des presens de femmes.* Et c'est ce qu'il faut expliquer. Voicy d'abord ce que Strabon a pensé de ce passage dans son XIII. Liv. *Homere nous propose plustost icy un enigme qu'il ne nous expose un point d'histoire clair & net. Car nous ne sçavons, ni quels peuples ce sont que ces Cetéens, ni ce qu'il faut entendre par ces presens de femmes, & les Grammairiens en nous débitant leurs fables, nous débitent leurs imaginations bien plus qu'ils ne tranchent la difficulté.* Aprés cela n'y aura-t-il point de la temerité à moy d'entreprendre d'expliquer ce qu'un si sçavant homme a trouvé trop difficile. Cependant je ne puis m'empescher de l'essayer. Il y a donc icy deux difficultez : la premiere, c'est de sçavoir qui sont ces *Cetéens ;* & l'autre, ce qu'il faut entendre par *ces presens de femmes.* Commençons par la premiere. Il est certain que le Royaume de Telephus pere d'Eurypyle, estoit dans la Mysie Asiatique, dans la Teutranie prés du fleuve Caïque, Strabon en convient, & il dit que c'est le sentiment d'Homere. Il convient encore que dans le Caïque va se décharger un gros

torrent qui eſt comme un fleuve, & qui eſt appellé Cetée, Κήτιον. Je ne voy donc pas pourquoy ces peuples, qui eſtoient aux environs du Caïque & de ce gros torrent, ne pouvoient pas avoir eſté appellez *Cetéens*, du nom de ce torrent; c'eſt meſme le ſentiment d'Heſychius, Κήτειοι, γένος Μυσῶν ἀπὸ τοῦ παραῤῥέοντος ποταμοῦ Κήτεος. *Les Cetéens ſont des peuples de Myſie, ainſi appellez du fleuve Cetée qui paſſe dans leur pays.* Il y a peu de noms de peuples dont l'origine ſoit mieux marquée & plus certaine. Venons à l'autre difficulté qui eſt ſur *ces preſens de femmes.* Je ſuis perſuadée que la fable nous donne le moyen de l'eſclaircir. Elle nous dit que Priam, pour obliger Aſtyoche ſa ſœur à envoyer à ſon ſecours ſon fils Eurypyle, luy fit de magnifiques preſens, & luy envoya entre autres choſes une vigne d'or que Jupiter avoit donnée autrefois à Tros. Par ces preſens de femmes on peut donc entendre ces preſens envoyez à Aſtyoche, & qui furent la cauſe de la perte d'Eurypyle & de ſes troupes. Priam ne ſe contenta pas de cela, il promit de donner à Eurypyle ſa fille Caſſandre, & Eurypyle, dans l'eſperance d'eſpouſer cette Princeſſe, marcha à Troye avec ſes troupes. Voilà donc ces preſens de femmes qui l'attirerent. C'eſt ainſi que ce Poëte a meſlé l'amour dans l'Iliade, quand il a dit d'Othryonée qu'il eſtoit venu de Thrace à

ce ſiege, pouſſé par la gloire & par l'amour, car il demandoit en mariage cette meſme Caſſandre, Liv. XIII. tom. 2. pag. 276. Et quand il dit icy *par des preſens de femmes,* il peut avoir embraſſé les deux hiſtoires dont je viens de parler, c'eſt à dire, les preſens faits à Aſtyoche mere d'Eurypyle, & le beau preſent promis à Eurypyle meſme. Dictys les a embraſſées toutes deux. *Inter quæ nuncius Priamo ſupervenit Eurypylum Telephi ex Moëſia adventare quem Rex multis antea illectum præmiis, ad poſtremum oblatione deſponſæ Caſſandræ confirmaverat.* Lib. 4. pag. 95. Je l'ay ſuivi, & je me flatte qu'on ne trouvera plus icy d'énigme.

Page 285. *Là vous auriez vû les plus braves capitaines eſſuyer en ſecret leurs larmes & trembler de frayeur*] Il y a des occaſions où les plus braves peuvent trembler. Et je ne doute pas que dans celle-cy il n'y euſt bien des moments où les plus réſolus auroient bien voulu n'eſtre pas enfermez dans cette machine.

Page 286. *Dans la prairie d'Aſphodele*] J'ay conſervé ce mot, parce que c'eſtoit le nom de la prairie, à cauſe d'une plante fleurie dont elle eſtoit pleine.

Par la fureur où l'avoit jetté la victoire que je remportay ſur luy lorſqu'on m'adjugea les armes d'Achille] Quel devoit eſtre

l'estonnement des Pheaciens de voir un inconnu parler ainsi de ses grandes avantures! & quelqu'un pourroit-il estre surpris de la grande attention qu'ils luy donnoient!

Ce fut la Déesse sa mere, Thetis elle-mesme, qui proposa ce prix] Pourquoy ne pas garder les armes d'Achille pour son fils? Ces armes divines ne devoient pas estre possedées par un jeune homme qui n'avoit encore rien fait, il estoit mesme trop jeune & elles ne luy auroient peut-estre pas convenu. Et d'ailleurs Thetis vouloit honorer la memoire de son fils, en faisant disputer ces armes par les deux plus grands heros de l'armée.

Et ce furent les Troyens & Minerve] Comment les Troyens furent-ils juges de ce different? Agamemnon & les autres generaux trouvant ce jugement tres difficile, & ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir favorisé l'un de ces heros, firent venir des prisonniers Troyens qu'ils avoient à l'armée, leur demanderent duquel des deux ils avoient receu le plus de mal; ils répondirent que c'estoit d'Ulysse, & sur cela ils luy adjugerent le prix. Il adjoute que ce fut aussi Minerve, car on ne peut pas douter que cette Déesse ne préfere toujours la prudence à la force. Quel éloge cela ne fait-il point d'Ulysse, & quel respect cela ne devoit-il

pas luy attirer de la part des Pheaciens ?

Eh pluſt aux Dieux que je ne l'euſſe pas remporté !] Ce ſentiment eſt grand & digne d'Ulyſſe. Il voudroit avoir eſté vaincu, afin qu'Ajax ne fuſt pas mort.

Page 287. *Fils de Telamon, luy dis-je*] Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur pour Ajax que ce diſcours, cependant il n'en eſt point touché, & il ne daigne pas ſeulement répondre. Homere a parfaitement connu ce qu'il faut donner à ces Ames atroces. Il n'y a que le ſilence qui leur convienne. Qu'auroit-il dit ?

Et qui, pour la punir plus viſiblement, a terminé voſtre vie] Quelle grandeur dans ce ſeul trait. Toute l'armée des Grecs punie & affoiblie par la mort d'un ſeul homme ! Qui eſt-ce qui ſçait ainſi loüer ?

Page 288. *Les unes eſtoient aſſiſes & les autres debout*] Celles qui eſtoient debout, c'eſtoient celles qui plaidoient pour accuſer ou pour défendre ; & celles qui eſtoient aſſiſes, c'eſtoit celles pour leſquelles ou contre leſquelles on plaidoit, & qui alloient eſtre jugées.

Qui pourſuivoit dans cette vaſte prairie les beſtes qu'il avoit tuées] Cela eſt heureuſement imaginé, pour faire entendre, ſelon la

theologie payenne, que les hommes portent dans l'autre vie les mesmes passions qui les ont agitez dans celle-cy.

Au de-là je vis Tityus, ce fils de la Terre] Ce Tityus est l'image de ceux qui sont devorez par les passions, & sur-tout par l'amour, dont les Anciens plaçoient le siege dans le foye. *Le veritable Tityus,* dit Lucrece, liv. 3. *est celuy dont le cœur est déchiré par l'amour, qui est devoré par de cuisantes inquietudes, ou tourmenté par d'autres cuisants soucis.*

Page 289. *Comme elle traversoit les delicieuses campagnes de Panope pour aller à Pytho*] Panope est dans la Phocide au dessous du Parnasse prés de Delphes. Strabon escrit qu'Apollon allant d'Athenes à Delphes, passa à Panope, où il tua Tityus qui y regnoit, & qui estoit un homme violent & injuste. Cependant nous avons vû dans le VII. Liv. de l'Odyssée, que les Pheaciens conduisirent autrefois Rhadamanthe en Eubée, où il estoit allé voir Tityus qui estoit né dans cette isle; & Strabon nous asseure que de son temps encore l'on y montroit un antre appellé *Elara*, du nom de la mere de ce Geant, & une chapelle où l'on rendoit à ce monstre une espece de culte. Ces deux traditions, qui paroissent si contraires, peuvent aisément se concilier. Jupiter estant devenu amoureux d'Elara fille d'Orchome,

ne, qui regnoit dans la ville de ce nom, peu éloignée de Panope, eut d'elle ce Tityus; mais pour dérober à Junon la connoissance de cette intrigue, il alla cacher cet enfant sous la terre dans l'Eubée, & l'en retira ensuite. Voilà pourquoy on dit qu'il estoit fils de la terre. Cet enfant devenu grand, retourna enfin dans le pays de sa mere, qui estoit sa veritable patrie, & où il fut tué par Apollon. Les Eubéens, pour faire honneur à leur isle d'avoir esté comme son berceau, montroient l'antre où il avoit esté caché, & une chapelle où on luy rendoit quelques honneurs comme à un fils de Jupiter; car les peuples profitent de tout pour honorer leur pays. Voilà pourtant un plaisant saint que Tityus.

Je vis le celebre Tantale] C'est la veritable image des avares qui meurent de faim & de soif au milieu de la plus grande abondance. Horace a bien employé cette image dans la sat. 1. du liv. 1.

Page 290. *Le tourment de Sisyphe ne me parut pas moins terrible*] Sisyphe est l'emblesme des ambitieux. Homere ne nous fait voir qu'un criminel puni pour chaque vice, mais par-là il nous fait envisager le supplice de tous ceux qui ont vescu dans le mesme dereglement.

Une force majeure le repoussoit] On peut entendre aussi que la propre force de ce ro-

cher le repouſſoit, car il anime ce rocher, c'eſt pourquoy il adjoute, *& cette pierre impudente retomboit en roulant, &c.* Je n'ay oſé hazarder la meſme épithete, & j'ay craint les oreilles trop délicates & peu accoutumées à ces figures hardies, dont l'audace fait la beauté.

C'eſt à dire, ſon image, car pour luy] Voicy une confirmation bien claire de ce que j'ay desja dit plus d'une fois ſur ce partage de l'Ame aprés la mort. L'ombre d'Hercule, qui eſt dans les Enfers, c'eſt l'image de ſon corps, εἴδωλον, c'eſt à dire, le corps délié & ſubtil dont ſon Ame eſtoit reveſtuë. Et luy, c'eſt l'entendement, l'ame ſpirituelle qui eſtoit reveſtuë de ce corps ſubtil. Cette Theologie a eſté aſſez expliquée.

Page 291. *Et il a pour femme la charmante Hebé, fille de Jupiter & de Junon*] Cette fable qui donne à Hercule aprés ſa mort Hebé pour femme, me paroiſt heureuſement inventée, pour faire entendre qu'une perpetuelle jeuneſſe, c'eſt à dire, une réputation qui ne vieillit jamais, eſt la récompenſe des heros, qui comme Hercule ont fait ſervir leur valeur & leur force au ſoulagement des hommes.

Des cris aigus de morts qui fuyoient devant elle] Ceux qu'il avoit domptez & punis

en cette vie, ou qui pour se dérober à sa vengeance, s'estoient cachez dans des cavernes, le craignoient & le fuyoient encore aprés la mort.

Son estomac estoit couvert d'un large baudrier d'or] Dans le XIV. Liv. de l'Iliade, Homere nous a donné la ceinture de Venus admirablement bien travaillée & chargée d'ouvrages tres exquis. Voicy le pendant d'oreille, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est le baudrier d'Hercule chargé aussi d'ouvrages admirables, mais qui sont aussi terribles que les autres sont gracieux. Et c'est cette opposition qui en fait toute la beauté. Comme ce Poëte a mis sur cette ceinture de Venus tous les artifices dont elle se sert pour surprendre les hommes & pour les perdre, il a mis sur le baudrier d'Hercule tout ce que des heros comme luy font pour les secourir & pour les sauver. Ils domptent les monstres, ils s'exposent aux plus grands dangers. Quelle grandeur & quelle finesse dans ce contraste!

On y voyoit des ours, des sangliers, des lions, des combats] Il y a bien de l'esprit & du goust à avoir mis sur ce baudrier toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

Que l'ouvrier qui l'a fait n'en puisse jamais faire de semblable] Cet endroit d'Homere ne m'a pas paru difficile: cependant il faut

faut bien que les Anciens y ayent trouvé de la difficulté, puiſqu'ils en ont donné deux explications tres differentes. Les uns l'ont expliqué ainſi : *Celuy qui l'a fait, n'en avoit jamais fait de ſemblable, & il n'en fera jamais de pareil, car il a employé à celuy-là toute ſa vie.* Ou bien : *Il y a eſpuiſé toute la force de ſon art.* Et les autres : *Que celuy qui l'a fait, qui en a imaginé le deſſein, n'en faſſe jamais de ſemblable.* La premiere explication fait une tres grande violence au texte, & d'ailleurs elle ne dit pas grand choſe & ne fait que l'éloge de l'ouvrier. J'ay donc ſuivi la derniere ; car outre qu'elle s'ajuſte mieux avec les paroles d'Homere & qu'elle eſt plus naturelle, elle renferme un ſentiment tres paſſionné, & tres digne d'un homme ſage & vertueux comme Ulyſſe ; car bien loin que ce ſoit une imprécation contre l'ouvrier, comme l'ont crû les Auteurs de la derniere explication, au rapport meſme d'Euſtathe, ἕτεροι δὲ, dit-il, τὸν λόγον εἰς ἀρᾶς δεξάμενοι σχῆμα, *les autres prenant ce diſcours pour une ſorte d'imprécation*, c'eſt au contraire un ſouhait qui renferme une ſorte de benediction, & c'eſt ce qu'il faut faire entendre. Ulyſſe vient de dire que ce baudrier eſtoit effroyable à voir, & il paroiſt qu'il en a eu peur ; remarquons en paſſant quel éloge c'eſt pour Hercule que cette peur d'Ulyſſe ; car

ſi un heros comme luy, qui a deſtruit la ſuperbe Troye, qui a affronté tant de perils avec tant de fermeté, & qui a eu le courage de deſcendre aux Enfers, eſt effrayé de l'image ſeule des monſtres qu'Hercule a domptez, quel heros n'eſtoit point Hercule d'avoir attaqué ces monſtres meſmes & de les avoir défaits ? Que produit cette peur d'Ulyſſe ? un ſentiment plein d'humanité, il s'eſcrie, *Que celuy qui a fait ce baudrier, n'en faſſe jamais de ſemblable.* Que jamais l'Hiſtoire ne luy fourniſſe le ſujet d'un pareil deſſein. C'eſt à dire, qu'il ſouhaite qu'il n'y ait plus de Geants à vaincre, plus de monſtres à dompter, qu'il n'y ait plus de combats, de batailles, de meurtres, & qu'on voye regner par toute la terre, la pieté, la juſtice & la paix. Faiſons le meſme ſouhait. Que le grand Prince à qui les loix & les vœux des peuples viennent de confier la Regence de l'Eſtat, nous faſſe joüir longtemps de cet avantage, & que le jeune Roy inſtruit par ſes grands exemples, ait l'heureuſe ambition de n'eſtre grand que par la paix.

Page 292. *Es-tu auſſi perſecuté par le meſme Deſtin qui m'a pourſuivi pendant ma vie*] Il y a dans le Grec : *Traiſnes tu auſſi avec toy un mauvais deſtin comme celuy que j'ay apporté en venant au monde !* Et cette expreſſion eſt remarquable.

J'estois fils du grand Jupiter, mais ma naissance n'a pas empesché que je n'aye passé mes jours] Homere donne icy une instruction indirecte, qui me paroist d'une grande beauté & d'une grande utilité. Hercule estoit fils de Jupiter, & il n'a pas laissé d'estre assujeti à des traverses infinies. Toute sa vie n'a esté qu'un tissu de peines & de travaux. Les hommes ordinaires, qui ont dans la vie quelques malheurs, oseroient-ils se plaindre?

J'ay esté soumis à un homme fort inferieur à moy] Un fils de Jupiter peut donc estre soumis aux hommes. Grande verité & en mesme temps grande leçon. M. Dacier m'a fourni sur cela une reflexion d'Epictete que je trouve divine: *Hercule, exercé par Eurysthée, ne se disoit point malheureux, & executoit tout ce que ce tyran luy ordonnoit de plus penible, & toy exercé par un Dieu qui est ton pere, tu cries, tu te plains, & tu te trouves malheureux!*

En dernier lieu il me commanda de descendre dans cet empire des morts] Puisqu'Hercule estoit desja descendu dans les Enfers, Homere n'a donc rien fait d'extraordinaire ni d'incroyable en y faisant descendre Ulysse. C'est ainsi que ce Poëte fonde la vraysemblance de sa fable. Cela est fort adroit.

Page 293. *Et peut-estre que j'aurois eu*

la satisfaction de voir ces grands person-nages] Homere fait encore voir icy qu'il n'auroit pas manqué de matiere pour continuer cet épisode s'il avoit voulu, mais il se contente de faire voir cette grande richesse sans s'y amuser.

N'envoyast du fond de l'Erebe, la terrible teste de la Gorgone, pour l'exposer à mes yeux] Cela est plaisant, comme si l'ombre mesme de la Gorgone avoit pû faire dans les Enfers ce que la Gorgone elle-mesme faisoit dans cette vie, qui estoit de rendre immobiles & de convertir en pierres ceux qui la regardoient. Mais toute cette idée n'est que pour dire poëtiquement qu'il eut peur que ce sujet si agreable ne l'amusast trop long-temps, & ne luy fist oublier son retour.

La terrible teste de la Gorgone] Athenée dans son liv. 5. nous rapporte un passage d'Alexandre de Myndes du 11. de son histoire des Animaux, qui nous découvre l'origine de cette fable de la Gorgone. Cet Historien dit que dans la Libye il naissoit un animal, que les Nomades appellent *Gorgone,* qui ressembloit à une brebis sauvage ou à un veau, & dont l'haleine estoit si empoisonnée, qu'elle tuoit sur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une espece de criniere luy tomboit du front sur les yeux, & si pesante, qu'elle avoit bien de la peine à

la secoüer & à l'escarter pour voir. Mais quand elle l'avoit escartée, elle tuoit sur l'heure tous ceux qui la regardoient. Il adjoute que quelques soldats de Marius en firent une triste experience dans la guerre contre Jugurtha, car ayant rencontré une de ces Gorgones, & luy ayant couru sus pour la tuer, elle escarta sa criniere & les prévint par ses regards. Aprés ces premiers, d'autres eurent le mesme sort; enfin quelques cavaliers Nomades ayant fait une enceinte, la tuerent de loin à coups de fleches. Sur ce fondement il n'a pas esté difficile à la Poësie de bastir cette fable de la Gorgone.

Les flots du grand fleuve] Homere donne à l'Ocean le nom de *fleuve*. Et l'on peut voir sur cela Strabon au commencement de son premier livre.



Argument du Livre XII.

ULysse raconte au Roy des Pheaciens & aux Princes de sa cour comment à son retour des Enfers il arriva pour la seconde fois chez Circé dans l'isle d'Æœa; comment il eschappa à la voix melodieuse des Sirenes, & évita les Roches mouvantes de Scylla & de Charybde. Il fait ensuite le détail de son naufrage, & de la perte de ses Compagnons qui avoient tué quelques-uns des bœufs consacrez au Soleil; & il represente ensuite les dangers qu'il courut dans ce naufrage, & la maniere dont il se sauva dans l'isle de Calypso sur une partie du mast de son vaisseau.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XII.

QUAND nostre vaisseau eut « surmonté les courants du « grand Océan & qu'il eut gagné la « haute mer, nous arrivasmes à l'isle « d'Ææa, où sont les chœurs & les « danses de l'aurore & qui voit nais- « tre le soleil. Nous entrasmes dans « le port, nous tirasmes le vaisseau « sur le sable, & ayant mis pied à « terre, nous nous couchasmes sur « le rivage en attendant le jour. Le « lendemain, dés que l'aurore eut an- « noncé le retour du soleil, j'en- « voyay une partie de mes Compa- «

» gnons au Palais de Circé pour
» m'apporter le corps d'Elpenor, qui
» estoit mort le jour de mon départ.
» Nous coupasmes du bois pour le
» buscher, que nous dressasmes sur
» un cap élevé qui avançoit dans la
» mer. Quand le corps fut bruslé
» avec ses armes, nous enterrasmes
» ses cendres avec toutes les mar-
» ques d'une veritable douleur. Nous
» luy élevasmes un tombeau, sur le-
» quel nous dressasmes une colon-
» ne, & nous plaçasmes sa rame
» sur le haut du tombeau. A peine
» avions-nous achevé de nous ac-
» quitter de ce triste devoir, que
» Circé, avertie de nostre retour, ar-
» riva. Elle estoit suivie de ses fem-
» mes qui nous apportoient toutes
» sortes de rafraischissements. La
» Déesse s'estant avancée au milieu,
» nous dit : Malheureux, qui tout
» vivants estes descendus dans l'Em-
» pire des ombres, deux fois victi-
» mes de la mort, au lieu que les au-

très hommes ne meurent qu'une « fois ; passez le reste du jour à vous « rejoüir & à faire bonne chere ; de- « main à la pointe du jour vous vous « rembarquerez pour continuer vos- « tre route : je vous enseigneray « moy-mesme le chemin que vous « devez tenir, & je vous donneray « toutes les instructions necessaires, « afin que vous évitiez les malheurs « dont vous estes encore menacez & « sur terre & sur mer, & où vous « ne manqueriez pas de perir par « vostre imprudence. «

Elle parla ainsi, & nous persua- « da sans peine. Nous passasmes donc « le reste du jour à boire & à man- « ger, & quand le soleil eut fait pla- « ce à la nuit, mes Compagnons se « coucherent prés du vaisseau, & la « Déesse me prenant par la main, me « tira à l'escart, & s'estant assise prés « de moy, elle voulut sçavoir tout « ce qui m'estoit arrivé dans mon « voyage. Je luy en fis le détail, «

» & je n'eus pas plustost satisfait sa
» curiosité, qu'elle me dit : Ulysse,
» voilà donc une affaire finie, vous
» vous en estes heureusement tiré.
» Mais escoutez ce que j'ay encore à
» vous dire, quelque Dieu favora-
» ble vous en fera souvenir dans l'oc-
» casion. Vous trouverez sur vostre
» chemin les Sirenes ; elles enchan-
» tent tous les hommes qui arrivent
» prés d'elles. Ceux qui ont l'impru-
» dence de les approcher & d'escou-
» ter leurs chants, ne peuvent éviter
» leurs charmes, & jamais leurs fem-
» mes ni leurs enfants ne vont au-
» devant d'eux les saluer & se rejoüir
» de leur retour. Les Sirenes les re-
» tiennent par la douceur de leurs
» chansons dans une vaste prairie où
» l'on ne voit que monceaux d'osse-
» ments de morts, & que cadavres
» que le soleil acheve de sécher. Pas-
» sez sans vous arrester, & ne man-
» quez pas de boucher avec de la
» cire les oreilles de vos Compa-

gnons, de peur qu'ils ne les en- «
tendent. Pour vous, vous pouvez «
les entendre ſi vous voulez, mais «
ſouvenez-vous de vous faire bien «
lier auparavant à voſtre maſt tout «
de bout avec de bonnes cordes, «
qui vous attacheront par les pieds «
& par les mains, afin que vous «
puiſſiez entendre ſans danger ces «
voix délicieuſes. Que ſi tranſporté «
de plaiſir, vous ordonnez à vos «
Compagnons de vous détacher, «
qu'ils vous chargent alors de nou- «
veaux liens, & qu'ils vous lient «
plus fortement encore. Quand vos «
Compagnons vous auront tiré de «
ce danger, & qu'ils auront laiſſé «
aſſez loin derriere eux ces enchan- «
tereſſes, je ne vous diray pas préci- «
ſement quelle eſt la route que vous «
devez tenir, c'eſt à vous de choiſir «
& de prendre conſeil de vous-meſ- «
me. Tout ce que je puis, c'eſt de «
vous marquer ce que vous trou- «
verez à droit & à gauche. Il y a «

» deux roches fort hautes contre lef-
» quelles les flots d'Amphitrite vont
» se briser avec un horrible mugif-
» sement. Les Dieux immortels les
» appellent les roches errantes. Les
» oyseaux des cieux ne volent point
» par dessus, & les colombes mesmes,
» qui portent l'ambrosie à Jupiter,
» ne les passent point impunément,
» car le sommet de ces roches en
» abat toujours quelqu'une, mais
» Jupiter a soin d'en envoyer tou-
» jours une autre à la place, afin que
» le nombre soit toujours complet.
» Si quelque vaisseau en approche
» malheureusement, il n'y a plus
» pour luy d'esperance; il est d'abod
» fracassé, & ses debris & les hom-
» mes qui le montoient, sont empor-
» tez pesle mesle par les vagues &
» par les tempestes meslées de tour-
» billons de feu. Il n'y a jamais eu
» qu'un seul vaisseau qui se soit tiré
» de ces abysmes, c'est la celebre na-
» vire Argo qui, chargée de la fleur

des heros de la Grece, paſſa par-là «
en revenant de la Colchide, où «
regnoit le Roy Aëtés; & il ne faut «
pas douter que les courants ne «
l'euſſent portée contre ces roches, «
ſi Junon ne l'euſt conduite elle- «
meſme, & ne l'euſt fait paſſer ſans «
danger, parce qu'elle aimoit & pro- «
tegeoit Jaſon. De ces deux eſcüeils «
dont je vous parle, l'un porte ſa «
cime juſqu'aux cieux; il eſt envi- «
ronné de nuages obſcurs qui ne «
l'abandonnent en aucun temps; ja- «
mais la ſerenité ne dévoile ſon ſom- «
met ni en eſté ni en automne, & «
il n'y a point de mortel qui y puſt «
monter ni en deſcendre quand il «
auroit vingt mains & vingt pieds, «
car c'eſt une roche unie & liſſe, «
comme ſi elle eſtoit taillée & po- «
lie. Au milieu il y a une caverne «
obſcure dont l'ouverture eſt tour- «
née vers le couchant & vers l'Ere- «
be; & cette caverne eſt ſi haute, «
que le plus habile archer paſſant «

» prés de-là ſur ſon vaiſſeau, ne
» pourroit pouſſer ſa fleche juſqu'à
» ſon ſommet; paſſez le plus viſte
» qu'il vous ſera poſſible, car c'eſt la
» demeure de la pernicieuſe Scylla,
» qui pouſſe des hurlements horri-
» bles; ſa voix eſt ſemblable au ru-
» giſſement d'un jeune lion, c'eſt un
» monſtre affreux, dont les hommes
» ni les Dieux meſmes ne peuvent
» ſoutenir la vûë. Elle a douze grif-
» fes qui font horreur, ſix cols d'une
» longueur énorme, & ſur chacun
» une teſte eſpouvantable avec une
» gueule beante garnie de trois rangs
» de dents qu'habite la mort. Elle a
» la moitié du corps eſtendu dans ſa
» caverne, elle avance dehors ſes ſix
» teſtes monſtrueuſes, & en allon-
» geant ſes cols elle ſonde toutes les
» cachetes de ſa caverne, & peſche
» habilement les dauphins, les chiens
» marins, les baleines meſmes &
» les autres monſtres qu'Amphitrite
» nourrit dans ſon ſein. Jamais Pi-

lote n'a pû se vanter d'avoir passé «
impunément prés de cette roche ; «
car ce monstre ne manque jamais «
de chacune de ses six gueules tou- «
jours ouvertes d'enlever un hom- «
me de son vaisseau. «

L'autre escüeil n'est pas loin de «
là, mais il est moins élevé, & vous «
pousseriez fort aisément jusqu'au «
sommet une fleche. On y voit un «
figuier sauvage dont les branches «
chargées de feüilles s'estendent fort «
loin. Sous ce figuier est la demeure «
de Charybde, qui engloutit les flots, «
car chaque jour elle les engloutit «
par trois fois, & par trois fois elle «
les rejette avec des mugissements «
horribles. Qu'il ne vous arrive pas «
de vous trouver-là quand elle ab- «
sorbe ces vagues, car Neptune mes- «
me ne pourroit vous tirer de ce «
danger, & vous seriez immanqua- «
blement entraisné dans cet abysme ; «
taschez plustost de passer du costé «
de Scylla le plus promptement «

» qu'il vous ſera poſſible, car il vaut
» encore mieux que vous perdiez ſix
» de vos Compagnons que de les
» perdre tous & de perir vous-meſ-
» me.

» Mais, grande Déeſſe, luy ré-
» pondis-je, dites-moy, je vous prie,
» ſi je fais tant que de m'éloigner de
» Charybe & d'approcher de Scylla,
» ne pourray-je pas venger ſur cette
» derniere la mort de mes ſix Com-
» pagnons qu'elle aura devorez !

» Ah, mon cher Ulyſſe, reprit-
» elle, quoy meſme en l'eſtat où vous
» eſtes, vous ne pouvez vous reſou-
» dre à renoncer à la guerre & aux
» travaux, & vous ne voulez pas
» meſme ceder aux Dieux ! Sçachez
» que ce n'eſt pas une creature ordi-
» naire & mortelle que vous vous
» propoſez de combatre, mais un
» monſtre terrible, inhumain, invin-
» cible & immortel ; toute la valeur
» humaine ne ſçauroit luy reſiſter.
» Le plus ſeur eſt de ſe dérober à ſa

fureur par la fuite. Car pour peu « que vous arreſtiez prés d'elle pour « prendre vos armes, je crains bien « qu'elle ne vous enleve ſix autres « de vos Compagnons, & vous au- « rez encore la douleur de les voir « devorer en voſtre preſence. Paſſez « viſte, vous dis-je, & appellez à « voſtre ſecours la Déeſſe Cratée, « qui a mis au monde ce monſtre « horrible, elle arreſtera ſa violence « & l'empeſchera de ſe jetter ſur vous. « Vous arriverez à l'iſle de Trinacrie « où paiſſent un grand nombre de « bœufs & de moutons. Il y a ſept « troupeaux de bœufs, autant de « troupeaux de moutons, & chaque « troupeau eſt de cinquante beſtes, « qui ne ſe continüent point par la « generation, mais qui durent tou- « jours les meſmes ſans jamais finir, « & tous ces troupeaux ont pour ber- « geres deux Déeſſes, la belle Phaë- « tuſe & la charmante Lampetie, tou- « tes deux le fruit des amours de la «

» Déesse Nééré & du Soleil. La mere
» aprés les avoir nourries & élevées,
» les envoya habiter bien loin dans
» l'isle de Trinacrie, & leur donna le
» soin des troupeaux de leur pere. Si
» vous voulez vous procurer un heu-
» reux retour, vous laisserez-là ces
» troupeaux sans y toucher & sans
» leur faire aucun mal, & il est seur
» que vous arriverez à Ithaque, quel-
» ques traverses que vous ayez à es-
» suyer. Mais si vous y touchez, je
» vous prédis la perte certaine de
» vostre vaisseau & de vos Compa-
» gnons; & si vous estes assez heu-
» reux pour eschaper, vous n'arrive-
» rez chez vous qu'aprés un long
» temps, & aprés avoir vû perir tous
» vos Compagnons jusqu'au der-
» nier.

» Elle parla ainsi, & l'aurore vint
» annoncer le jour. La Déesse reprit
» le chemin de son Palais, & je re-
» tournay à mon vaisseau. J'ordonne
» à mes Compagnons de s'embar-

quer, de délier les cables & de pren- «
dre les avirons. Ils obéïssent & se «
mettent à ramer. La belle Circé «
nous envoya un vent favorable, «
qui donna le temps à nos rameurs «
de se soulager, car avec ce bon «
vent, l'adresse seule de nostre pi- «
lote suffit pour nous conduire. A- «
lors, quoy-qu'accablé de douleur, «
je pris ce moment pour parler à «
mes Compagnons. «

Mes amis, leur dis-je, il n'est «
pas juste que nous ne soyons icy «
qu'un ou deux qui sçachions les «
avantures que Circé m'a prédites. «
Je vais vous en informer tous, «
afin que, comme elles vous regar- «
dent tous également, vous en «
soyez aussi tous également ins- «
truits, soit que nous devions tous «
perir, ou que nous puissions espe- «
rer d'eschaper aux dangers qui «
nous menacent. Premierement la «
Déesse nous ordonne d'éviter la «
voix des Sirenes & de fuir loin de «

» la prairie qu'elles habitent. Elle ne
» permet qu'à moy ſeul d'entendre
» leurs chants, mais auparavant il
» faut que vous m'attachiez toût de
» bout au maſt de mon vaiſſeau avec
» des liens tres forts. Que ſi tranſ-
» porté du plaiſir de les entendre, je
» vous ordonc de me détacher, gar-
» dez-vous bien de m'obéïr, & liez-
» moy plus fortement encore.

» Pendant que je leur parlois ainſi,
» noſtre vaiſſeau pouſſé par un bon
» vent arrive à l'iſle des Sirenes, le
» vent s'appaiſe dans le moment, les
» vagues tombent & le calme regne.
» Auſſitoſt mes Compagnons ſe le-
» vent, plient les voiles, reprennent
» leurs rames & font eſcumer la mer
» ſous l'effort de leurs avirons. Je
» prends en meſme temps un grand
» pain de cire, je le mets en pieces
» avec mon eſpée, & tournant ces
» morceaux dans mes mains, je les
» amolis. La cire eſt bientoſt amolie
» & cede à la force de mes mains &

à la chaleur du soleil qui estoit fort « grande. J'en remplis les oreilles de « mes Compagnons, qui aprés cela « me lierent par les pieds & par les « mains tout debout au mast du « vaisseau, & s'estant remis sur les « bancs, ils recommencerent à ra- « mer. «

Quand nostre vaisseau ne fut « plus éloigné du rivage que de la « portée de la voix, & que sans abor- « der nous poursuivions nostre rou- « te, les Nymphes nous aperceurent, « & aussi-tost élevant leurs voix, el- « les se mirent à chanter, & à me « dire : Approchez de nous, gene- « reux Ulysse, qui meritez tant d'é- « loges, & qui estes l'ornement & la « gloire des Grecs, arrestez vostre « vaisseau sur ce rivage pour enten- « dre nostre voix. Jamais personne « n'a passé ces lieux sans avoir au- « paravant admiré la douce harmo- « nie de nos chants. On continuë sa « route aprés avoir eu ce plaisir, & «

» aprés avoir appris de nous une in-
» finité de choſes, car nous ſçavons
» tous les travaux que les Grecs &
» les Troyens ont eſſuyez par la vo-
» lonté des Dieux ſous les remparts
» de Troye, & rien de tout ce qui ſe
» paſſe dans ce vaſte univers ne nous
» eſt caché.
» Voilà ce qu'elles me dirent avec
» une voix pleine de charmes. J'en
» fus ſi touché, que je voulois ap-
» procher pour les entendre, & que
» je fis ſigne à mes Compagnons de
» me délier. Mais ils ſe mirent à faire
» force de rames, & en meſme temps
» Perimede & Euryloque s'eſtant le-
» vez, vinrent me charger de nou-
» veaux liens & m'attacher plus for-
» tement. Quand nous euſmes paſſé
» ces lieux charmants, mais trop dan-
» gereux, & que nous fuſmes aſſez
» loin pour ne pouvoir plus enten-
» dre ni les ſons, ni la voix de ces
» enchantereſſes, alors mes Compa-
» gnons oſterent la cire dont j'avois

bouché leurs oreilles, & vinrent «
me délier. Mais nous n'eusmes pas «
plustost quitté cette isle, que j'ap- «
perçûs une fumée affreuse, que je «
vis les flots s'amonceler & que j'en- «
tendis des mugissements horribles. «
Mes Compagnons furent si ef- «
frayez, que les rames leur tombe- «
rent des mains ; tous les environs «
retentissoient de ces mugissements «
espouventables. Nostre vaisseau es- «
toit arresté sans pouvoir faire au- «
cun mouvement, car mes Com- «
pagnons n'avoient plus la force de «
donner un coup de rame. Je cou- «
rois par tout le vaisseau ; je leur «
parlois à tous les uns aprés les au- «
tres, & je taschois de les ranimer. «
Mes chers amis, nous ne sommes «
point novices à soutenir de grands «
maux ; celuy qui se presente n'est «
pas le plus grand que nous ayons «
essuyé. Avez-vous oublié quand «
le Cyclope nous tenoit enfermez «
dans son affreuse caverne. Par ma «

» prudence, par mon courage & par
» mon adresse nous nous tirasmes de
» ce terrible danger ; j'ay peine à
» croire que cela soit sorti de vostre
» memoire. Executez seulement les
» ordres que je vais donner. Vous,
» rameurs, ne vous menagez point
» & que les flots blanchissent sous
» vos rames ; Jupiter veut peut-estre
» que nostre vie soit le prix de vos
» grands efforts. Et vous, Pilote,
» puisque vous avez en main le gou-
» vernail, & que c'est à vous à nous
» conduire, éloignez toujours vos-
» tre vaisseau de l'endroit où vous
» voyez cette fumée & les flots amon-
» celez, ayez toujours la vûë atta-
» chée sur le rocher qui est à gau-
» che, taschez d'en approcher, &
» prenez bien garde que les courants
» ne vous entraisnent insensiblement
» de l'autre costé, & que par-là vous
» ne nous précipitiez dans une mort
» certaine.

» Ils obéïrent tous avec un mer-
veilleux

veilleux courage, mais je me gar- «
day bien de leur nommer Scylla, «
de peur que ce seul nom ne les «
jettast dans le desespoir, & qu'a- «
bandonnant leurs rames ils n'allas- «
sent tous se cacher. Alors je ne me «
souvins plus de l'ordre trop dur «
que Circé m'avoit donné ; j'en- «
dossay mes armes, & prenant en «
main deux bons javelots, je m'a- «
vançay sur la prouë, & là de pied «
ferme j'attendois de voir paroistre «
cette monstrueuse Scylla qui devoit «
devorer mes Compagnons, mais «
je ne pûs jamais l'appercevoir. «
J'estois si appliqué à regarder dans «
toutes les ouvertures de cette ca- «
verne obscure, que mes yeux en «
estoient fatiguez. Nous passasmes «
ainsi ce petit destroit entre Scylla & «
Charybde. Cette derniere englou- «
tissoit avidement les flots. Quand «
elle les rejettoit, le boüillonnement «
de ces eaux, semblable à celuy d'u- «
ne cuve pressée par un feu violent, «

» faiſoit retentir les rivages, & l'eſ-
» cume montoit juſqu'à la cime de
» ces affreux rochers, & quand elle
» les retiroit, on entendoit des mu-
» giſſements terribles, tout le rocher
» en retentiſſoit, & l'on voyoit à
» découvert le ſable noir de ces abyſ-
» mes. Mes Compagnons ſont ſaiſis
» de frayeur. Pendant que nous
» avions les yeux attachez ſur cette
» monſtrueuſe Charybde pour évi-
» ter la mort dont elle nous mena-
» çoit, la cruelle Scylla enleva de
» mon vaiſſeau ſix de mes Compa-
» gnons qu'elle choiſit les meilleurs
» & les plus forts; attiré par le bruit
» je tournay la vûë de leur coſté. Je
» vis encore leurs pieds & leurs mains
» qui s'agitoient en l'air comme elle
» les enlevoit, & je les entendis qui
» m'appelloient à leur ſecours. Mais
» ce fut pour la derniere fois que je
» les vis & que je les entendis. Com-
» me un peſcheur, qui ſe tenant ſur
» la pointe d'un rocher avancé, jette

dans la mer sa ligne dont il a garni «
l'hameçon d'un appast trompeur, «
au dessous de la corne qui le couvre, «
& enleve un petit poisson tout pal- «
pitant qu'il jette sur le sable, Scylla «
enleve de mesme mes six Compa- «
gnons dans son rocher & les de- «
vore à l'entrée de sa caverne. Ces «
malheureux jettoient des cris qui «
me perçoient le cœur, & ils me «
tendoient les mains pour implorer «
mon assistance. Vous pouvez juger «
de mon estat. De tout ce qui m'est «
arrivé de plus sensible & de plus «
affligeant dans mes courses, voilà «
ce que j'ay trouvé de plus cruel. «

Quand nous eusmes passé ces «
cruelles roches, Scylla & Charyb- «
de, nous arrivasmes incontinent à «
l'isle du Soleil où paissoient les «
bœufs & les moutons de ce Dieu. «
Avant que d'aborder, j'entendis «
les meuglements & les bessements «
de ces troupeaux. Je me ressouvins «
d'abord de ce que m'avoit dit le «

» devin Tiresias, & de l'ordre que
» m'avoit donné la Déesse Circé, qui
» m'avoit recommandé sur toutes
» choses d'éviter l'isle du Soleil qui
» fait la joye des hommes. Je me re-
» solus donc de parler à mes Com-
» pagnons quoyque j'eusse le cœur
» serré de tristesse : Mes amis, leur
» dis-je, escoutez l'avis que j'ay à
» vous donner, & que les fatigues
» dont vous estes accablez ne vous
» rendent pas indociles. J'ay à vous
» declarer les oracles que j'ay receus
» de Tiresias & de Circé. Ils m'ont
» ordonné d'éviter sur-tout l'isle du
» Soleil qui fait la joye & le bon-
» heur des hommes, & ils m'ont
» prédit que si j'y entrois, il nous y
» arriveroit à tous un tres grand mal-
» heur. Eloignez-en donc le vaisseau
» le plus qu'il vous sera possible.
» Ces paroles leur abattirent le
» courage & les remplirent de dou-
» leur. Euryloque se levant avec
» précipitation, me répondit d'un

ton fort aigre : Ulysse, vous estes «
le plus impitoyable & le plus dur «
de tous les hommes, vous n'estes «
jamais las de travaux, rien ne vous «
fatigue, il faut que vos entrailles «
soient toutes de fer. Vous voyez «
vos Compagnons accablez de som- «
meil & de lassitude, & vous ne pou- «
vez souffrir qu'ils relaschent à une «
isle où ils touchent desja, & où «
ils pourroient trouver quelque re- «
pos & les rafraischissements qui «
leur sont necessaires, mais vous «
voulez qu'ils s'abandonnent encore «
à la mer, & qu'ils errent pendant «
la nuit en s'éloignant d'une terre «
qui leur offre un asyle. C'est pen- «
dant la nuit que se levent les vents «
les plus orageux ; si nous sommes »
accüeillis d'une tempeste, où vou- «
lez-vous que nous nous retirions ? «
Que le vent de midy, ou le violent «
Zephyre se levent, nous sommes «
perdus sans ressource, car ces vents «
là regnent dans ces mers avec tant «

» d'empire, que les meilleurs vaisseaux ne peuvent leur resister, & qu'ils perissent tous malgré les Dieux mesmes. A l'heure qu'il est obéïssons à la nuit, descendons à terre, préparons le souper prés de nostre vaisseau sur le rivage, & demain dés la pointe du jour nous nous remettrons en mer.

» Ce discours fut approuvé de tous ses Compagnons. Je reconnus alors qu'un Dieu ennemi me préparoit de nouveaux malheurs. Reprenant donc la parole, je luy dis: Euryloque, je ne puis vous resister, car je suis seul contre tous. Mais avant que nous abordions, promettez-moy & confirmez vostre promesse par le plus grand des serments, que si vous trouvez à terre des bœufs & des moutons, aucun de vous n'aura la folie d'en tuer un seul, & que vous vous contenterez de manger les provisions que Circé nous a données.

Ils jurent tous en meſme temps. «
Ce ſerment fait nous entrons dans «
le port, nous arreſtons noſtre vaiſ- «
ſeau prés d'un lieu qu'arroſoit une «
belle fontaine. Mes Compagnons «
deſcendent & commencent à pré- «
parer leur ſouper. Quand ils eu- «
rent ſoupé, le ſouvenir de la perte «
de leurs Compagnons, que Scylla «
avoit enlevez & devorez à nos «
yeux, leur arracha des larmes qu'un «
doux ſommeil vint bientoſt tarir. «

La nuit eſtoit fort avancée & «
les aſtres penchoient vers leur cou- «
cher, lorſque Jupiter excita une «
furieuſe tempeſte meſlée d'horri- «
bles tourbillons, & couvrit la terre «
& la mer d'eſpais nuages, qui en «
nous dérobant la clarté des aſtres, «
redoublerent l'obſcurité de la nuit. «
Quand l'aurore nous eut rendu la «
lumiere, nous cherchaſmes un abri «
pour noſtre vaiſſeau ſous un antre «
avancé qui eſtoit dans le port, & «
dans lequel les Nymphes de la mer «

» ſe retiroient & faiſoient leurs dan-
» ſes. Là j'aſſemblay mes Compa-
» gnons, & je leur dis : Mes amis,
» nous avons dans noſtre vaiſſeau
» toutes les proviſions de bouche qui
» nous ſont neceſſaires, ne touchons
» donc ni aux bœufs ni aux moutons
» de cette iſle, de peur qu'il ne nous
» arrive quelque grand malheur, car
» ils appartiennent à un Dieu terri-
» ble, au Soleil qui voit tout & qui
» entend tout.

» Touchez de mes paroles, ils me
» promirent tout ce que je voulois.
» La tempeſte excitée par le vent de
» midy continua un mois entier ſans
» relaſche, & à ce vent de midy ſe
» joignit le vent du levant qui ren-
» doit la tempeſte plus furieuſe. Pen-
» dant que mes Compagnons ne
» manquerent ni de pain ni de vin,
» ils s'abſtinrent de toucher aux trou-
» peaux du Soleil, car ils ne vou-
» loient que conſerver leur vie. Mais
» quand toutes nos proviſions furent

consumées, alors se dispersant par « necessité, ils se mirent à chasser & « à pescher à la ligne les poissons, les « oyseaux marins & tout ce qui pou- « voit tomber entre leurs mains, car « ils estoient pressez d'une faim tres « violente. Cependant je m'enfonçay « dans l'isle pour faire mes prieres aux « Dieux & pour les supplier de vou- « loir m'ouvrir quelque voye de re- « tour. Quand je me vis donc assez « loin de mes Compagnons & dans « un lieu qui estoit à l'abry des vents, « je lavay mes mains, & j'adressay « mes prieres à tous les Dieux qui « habitent l'Olympe. J'avois à peine « fini que les Dieux m'envoyerent « un doux sommeil. «

Euryloque profita de l'occasion « pour donner à ses Compagnons un « conseil funeste: Mes amis, leur dit- « il, qui avez essuyé tant de travaux « & tant de miseres, tous les genres « de mort sont terribles, mais le plus « terrible de tous c'est de mourir de «

» faim. Choisissons donc parmi les
» bœufs du Soleil les plus beaux &
» les meilleurs, & faisons un sacrifice
» aux Dieux immortels ; & si nous
» sommes assez heureux pour arriver
» à Ithaque nostre chere patrie, nos-
» tre premier soin sera d'élever au
» Pere du jour un beau temple, que
» nous enrichirons de quantité d'of-
» frandes tres magnifiques. Que si ce
» Dieu irrité de ce que nous aurons
» pris ses bœufs, veut faire perir
» nostre vaisseau & que tous les au-
» tres Dieux y consentent, j'aime
» mieux encore mourir au milieu des
» flots que de languir miserablement
» dans cette isle deserte & d'y estre
» consumé par la faim.

» Ainsi parla Euryloque, & ce
» pernicieux conseil fut loüé & sui-
» vi. Sans perdre un moment ils
» vont choisir dans les troupeaux les
» bœufs les meilleurs & les plus gras,
» & ils n'allerent pas les chercher
» bien loin, car comme ces bœufs

n'estoient point effarouchez, ils « paissoient prés de nostre vaisseau « mesme. Ils les immolerent en fai- « sant leurs prieres aux Dieux, & « comme ils n'avoient point d'orge « pour les consacrer selon la coutu- « me, ils prirent des feüilles de ches- « ne; leurs prieres estant finies & les « victimes égorgées & dépoüillées, « ils couperent les cuisses, les enve- « loperent d'une double graisse, mi- « rent par dessus des morceaux de « toutes les autres parties, & les pose- « rent sur le feu. Ils manquoient de « vin pour faire les aspersions; dans « cette necessité ils employerent l'eau, « qu'ils verserent sur ces parties fu- « mantes. Quand les cuisses furent « consumées par le feu, & qu'on eut « gouté aux entrailles, on coupa les « restes des victimes par morceaux, « & on les fit rostir. Le sommeil me « quitta dans ce moment, & je re- « pris le chemin de mon vaisseau. « Comme j'approchois, une odeur «

» agreable de fumée de ſacrifice ſe
» reſpandit autour de moy. Je ne
» doutay point de mon malheur, &
» m'adreſſant aux Dieux, je m'eſ-
» criay avec de profonds ſoupirs :
» Grand Jupiter, & tous les autres
» Immortels qui habitez auſſi l'O-
» lympe, c'eſt donc pour ma perte
» que vous m'avez fait fermer les
» paupieres par ce malheureux ſom-
» meil ; car mes Compagnons de-
» venus audacieux & rebelles par
» mon abſence, ont commis un ter-
» rible forfait.
» En meſme temps la belle Lam-
» petie alla porter au Soleil la nou-
» velle de cet horrible attentat de
» mes Compagnons. Le Soleil ou-
» tré de colere, dit aux Dieux :
» Grand Jupiter, & tous les autres
» Immortels qui habitez auſſi ce
» brillant Olympe, vengez-moy
» des Compagnons d'Ulyſſe fils de
» Laërte, qui avec une inſolence di-
» gne de tous vos chaſtiments, ont

égorgé mes bœufs que je voyois « toujours avec un nouveau plaisir « quand je montois au ciel pour es- « clairer les hommes, ou quand je « descendois du ciel sous la terre « pour faire place à la nuit. Si ces « insolents ne portent bien-tost la « peine que merite leur sacrilege, je « descendray dans l'Erebe & je n'es- « claireray plus que les morts. «

Le maistre du tonnerre luy ré- « pond : Soleil, continuez de faire « part de vostre lumiere aux Dieux, « & aux hommes qui sont respandus « sur la surface de la terre, & repo- « sez-vous sur moy de la punition « de ces audacieux. Bien-tost je bri- « seray leur vaisseau d'un coup de « foudre au milieu de la vaste mer. «

Et cette conversation des Dieux, « je l'appris de la belle Calypso, qui « me dit la tenir de Mercure mes- « me. «

Quand j'eus regagné mon vais- « seau, je fis à mes Compagnons de «

» tres ſeveres réprimandes. Mais tout
» cela n'apportoit aucun remede à
» nos maux, les bœufs du Soleil eſ-
» toient tuez. Les Dieux ne tarde-
» rent pas d'envoyer à ces malheu-
» reux des ſignes de leur colere ; les
» peaux de ces bœufs ſe mirent à
» marcher ; les chairs, qui rotiſſoient
» ſur les charbons, commencerent à
» mugir ; celles qui eſtoient encore
» cruës répondoient à leurs mugiſſe-
» ments, & nous croyions entendre
» les bœufs meſmes.

» Malgré ces prodiges mes Com-
» pagnons paſſerent ſix jours entiers
» à faire bonne chere, & dés que Ju-
» piter eut fait luire le ſeptiéme jour,
» la tempeſte, qui juſques-là avoit
» eſté ſi furieuſe, ceſſa tout d'un
» coup. Pour ne pas perdre un temps
» ſi favorable, nous nous rembar-
» quaſmes ſur l'heure, & aprés avoir
» dreſſé le maſt & déployé nos voi-
» les, nous nous miſmes en mer.

» Dés que nous euſmes perdu l'Iſ-

le de vûë, que nous ne découvrions «
plus aucunes terres & que nous ne «
pouvions plus voir que la mer & «
le ciel, alors Jupiter fit lever au «
dessus de nostre vaisseau un nuage «
noir, qui couvrit tout à coup la «
mer d'espaisses tenebres. Ce nuage «
ne courut pas long-temps, car bien- «
tost de ses flancs sortit le violent «
Zephyre accompagné d'un déluge «
de pluye & d'affreux tourbillons. «
L'effort du vent rompit d'abord «
les deux cordages du mast, qui «
tomba avec ses voiles & ses anten- «
nes dans la Sentine, & en tombant «
il fracassa la teste à nostre pilote «
qui tenoit le gouvernail. Ce mal- «
heureux tomba de sa pouppe dans «
la mer la teste la premiere comme «
un plongeur. En mesme temps Ju- «
piter fit retentir les airs du bruit «
d'un horrible tonnerre & lança sa «
foudre sur nostre vaisseau. La se- «
cousse, que causa le trait de ce Dieu, «
fut si violente, que tout le vaisseau «

» en fut esbranslé, une odeur de
» soulfre le remplit & tous mes Com-
» pagnons furent précipitez dans les
» flots. Ils flottoient sur les vagues
» comme des oyseaux marins, faisant
» tous leurs efforts pour regagner
» leur navire, mais toute voye de
» salut leur estoit fermée par l'ordre
» de Jupiter. Dans cette extremité
» je courois d'un bout à l'autre du
» vaisseau pour tascher de le gou-
» verner, mais un horrible coup de
» vent ayant emporté les deux cos-
» tez, il n'y eut plus que le fonds qui
» resta entier & qui estoit le joüet
» des flots & de la tempeste. Un se-
» cond coup de vent, beaucoup plus
» fort, vint briser mon mast par le
» pied; mais comme il estoit garni
» d'une espece de cable fait de cuir
» de bœuf, je me servis de ce cable
» pour lier ce mast avec la quille du
» vaisseau & le rendre plus ferme &
» plus solide, & porté sur cette quille
» fortifiée par le mast, je m'abandon-

nay au gré des vents. Dans ce mo- «
ment le violent Zephyre tomba «
tout d'un coup & fit place au vent «
de midy, qui eſtoit mille fois plus «
terrible pour moy, car il me por- «
toit dans les gouffres de Charybde. «
Toute la nuit ſe paſſa ainſi dans un «
danger continuel de ma vie. Le «
lendemain, comme le ſoleil ſe le- «
voit, je me trouvay entre Scylla & «
la terrible Charybde, & ce fut «
juſtement dans le moment que cel- «
le-cy engloutiſſoit les flots. Ce «
reflux m'auroit entraiſné dans ſes «
gouffres, ſi en me hauſſant ſur les «
pieds je ne me fuſſe pris à ce fi- «
guier ſauvage dont je vous ay par- «
lé, je me tins fortement attaché à ſes «
branches avec les mains comme un «
oyſeau de nuit, le reſte du corps «
ſuſpendu en l'air, ſans pouvoir «
trouver à appuyer les pieds, car ſes «
racines eſtoient fort loin dans le «
rocher & ſes branches longues & «
fortes eſtoient avancées dans la mer «

» & ombrageoient tout cet abyſme.
» Je demeuray donc ainſi ſuſpendu
» en attendant que le monſtre en
» rejettant les flots me renvoyaſt
» mon maſt. Enfin mon impatience
» fut ſatisfaite, car dans le temps que
» le juge, aprés avoir jugé quantité
» de procés, quitte ſon tribunal pour
» aller diſner, je vis ſortir mon maſt
» de cet abyſme ; comme il paſſoit
» ſous moy je me laiſſay aller, je tom-
» bay un peu à coſté avec un grand
» bruit, & l'ayant accroché, je m'aſ-
» ſis au milieu & je nageay avec les
» pieds & les mains qui me ſervoient
» de rames. Le Pere des Dieux &
» des hommes ne permit pas que je
» repaſſaſſe prés de Scylla, car jamais
» je n'aurois pû éviter la mort. Je
» fus porté en cet eſtat au gré des
» flots & des vents neuf jours entiers,
» & la dixiéme nuit les Dieux me
» firent aborder à l'iſle d'Ogygie,
» où habite la belle Calypſo, qui me
» receut avec beaucoup de bonté &

de politesse. Mais pourquoy vous « rediroisje presentement ce qui se « passa dans son Palais, je vous en « fis hier le recit, à vous, grand Roy, « & à la Reyne; la repetition ne « pourroit que vous estre ennuyeuse, « & je n'aime point à redire ce « qui a esté desja dit. «



REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XII.

Page 343. *QUand nostre vaisseau eut surmonté les courants du grand Océan*] Je ne suis pas assez habile pour entendre ce que Crates dit sur ce passage dans le 1. liv. de Strabon, que par ces courants de l'Océan, ῥόον ὠκεανοῖο, il faut entendre un marais, un golphe qui s'estend depuis le tropique d'hyver jusqu'au pole meridional, *Car*, dit-il, *quand on est sorti de ce golphe, on est encore dans l'Océan, au lieu que quand on est sorti de l'Océan, on ne peut pas dire qu'on entre dans l'Océan*, θάλασσα, *la* mer, *&* ὠκεανὸς, l'Océan, *estant icy une seule & mesme chose.* A mon avis c'est embroüiller & obscurcir le texte au lieu de l'expliquer. Il ne faut point chercher tant de finesse pour ce passage, & il peut estre entendu tout simplement, il ne faut que se representer le lieu d'où Ulysse part; il vient des Enfers, c'est à dire,

du bout du monde, des lieux ou le ſoleil ſe couche. Dans cétte pente les courants de l'Océan devoient eſtre tres violents & tres rapides, il fallut les ſurmonter. Quand cela fut fait, qu'Ulyſſe eut *quitté ces courants*, ῥόον ὠκεανοῖο, *il arriva au flot de la mer*, ἵκετο κῦμα θαλάσσης, c'eſt à dire, qu'*il arriva en pleine mer*, qu'*il gagna la haute mer*. Cela me paroiſt ſenſible.

Nous arrivaſmes à l'iſle d'Ææa, où ſont les chœurs & les danſes de l'Aurore] Homere eſtoit parfaitement inſtruit du voyage de Jaſon dans le pays d'Ææa, c'eſt à dire, dans la Colchide où regnoit Æëtes pere de Medée, car il en va parler tout à l'heure dans ce meſme Livre. Comme Medée & Circé eſtoient deux fameuſes enchantereſſes, ſur cette conformité de mœurs & de profeſſion, il les fait parentes, car il feint que Circé eſtoit ſœur d'Æëtes, comme il l'a dit dans le x. Liv. quoy-qu'elles habitaſſent des pays bien éloignez, car Circé habitoit ſur les coſtes de l'Italie, & Medée dans ſa Colchide au bout du Pont Euxin. Mais comme il n'eſtoit ni vrayſemblable ni poſſible qu'Ulyſſe à ſon retour de Troye, eſtant arrivé à la ville de Lamus, qui eſt Formies, euſt eſté de-là porté dans la Colchide, Homere ſelon ſa coutume déplace ces pays à ſa fantaiſie. Il tranſporte Ææa ſur les coſtes d'Italie, au promontoire Cir-

ceï, car tout ce qu'il dit icy convient dans la verité à ce promontoire, & non content de cela, il dépaïse encore davantage ce pays d'Ææa, ce promontoire de Circeï, & le place dans l'Océan. Deux choses luy ont servi à faire tout ce remüement avec quelque sorte de vraysemblance. La premiere, la Tradition constante que Jason avoit esté sur les costes d'Italie. Voilà la raison du transport d'Ææa de la Colchide au promontoire de Circeï. Et la seconde, l'opinion qui regnoit alors que le Pont Euxin passoit pour l'Océan, & que ceux qui avoient esté jusques-là estoient regardez comme sortis de nostre mer, aussi bien que ceux qui avoient passé les colomnes d'Hercule, c'est pourquoy mesme on luy avoit donné le nom de *Pont*, qui veut dire l'Océan. Et voilà la raison du transport de cette prétenduë isle d'Ææa dans l'Océan, comme je l'ay desja dit. Ainsi pour bien entendre ce passage, il faut reporter cette isle en son veritable lieu, qui est le promontoire de Circeï sur les costes du Latium où Ulysse pût aborder veritablement. Mais, dira-t-on, comment accorder ce qu'Homere dit icy des chœurs & des danses de l'Aurore & du lever du soleil, avec la situation de ce promontoire, qui est absolument tourné au couchant! Cela n'est pas bien difficile: Homere transporte à Circeï l'Ææa de la Colchide avec toute sa lumiere

& sa clarté, comme il a transporté sur les costes de la Campanie les Cimmeriens du Bosphore avec toutes leurs tenebres. D'ailleurs ce Poëte paroist parfaitement instruit des contes des Pheniciens. Il va nous dire qu'Ulysse enterra Elpenor, un de ses Compagnons, sur le rivage de cette isle à la pointe du promontoire. Or il est constant qu'il fut enterré au promontoire de Circeï, & que ce promontoire fut appellé de son nom *Elpenor*. Sur cela, comme Bochart l'a découvert, les Pheniciens, qui vouloient rapporter à leur langue tous les noms, dirent que ce promontoire n'estoit pas appellé *Elpenor*, du nom de ce Compagnon d'Ulysse, mais du mot *hilbinor*, qui signifie, *ubi albescit lux matutina, où l'aube du jour paroist.* Parce que comme ce promontoire est fort avancé, la premiere pointe de l'aube y paroist, & il reçoit les premiers rayons de l'Aurore. Cette tradition, dont Homere estoit sans doute informé, luy a fourni cette idée des danses & des chœurs de l'Aurore & des premiers rayons du soleil, & cette idée est d'autant plus heureuse, qu'elle ne convient pas moins à la veritable Ææa de la Colchide qu'à l'isle d'Ææa prise pour le promontoire de Circeï. Car comme les Anciens avoient pris le Phase, fleuve de la Colchide, pour les dernieres bornes de la terre habitable vers l'Orient, Ææa qui estoit la capi-

tale du Roy Æëtes sur le Phase a esté prise avec raison pour le lieu où le soleil se leve, & par consequent pour un lieu situé sur l'Océan, puisqu'ils convenoient que l'Océan environne la terre. C'est pourquoy Mimnerme a escrit,

Αἰήταο πόλιν, τόθι τ' ὠκέος ἠελίοιο
Ἀκτῖνες χρυσέῳ κείαται ἐν θαλάμῳ
Ὠκεανοῦ παρὰ χείλεσ' ἵν' ὤχετο θεῖος
Ἰήσων.

A la ville d'Aëtes où les rayons du soleil paroissent dans un lit d'or sur les bords de l'Océan, où aborda autrefois le divin Jason. Cela prouve qu'Homere avoit une profonde connoissance de l'Antiquité, & que, comme Strabon l'a establi en plusieurs endroits, ses fictions les plus estonnantes ont toujours une verité pour fondement.

Nous nous couchasmes sur le rivage] Comme ils estoient arrivez en un jour de Circeï chez les Cimmeriens, ils retournerent le lendemain du pays des Cimmeriens à Circeï. Et la nuit, qui separa ces deux jours, fut remplie parce qu'il vient de raconter.

Page 344. *Deux fois victimes de la mort*] Le Grec dit en un seul mot δισθανέες. Et Eustathe remarque que comme les longues plaisanteries ne conviennent point à une

personne

perſonne grave & de dignité dans des occaſions ſerieuſes, Circé ne dit qu'un ſeul mot, & finit la plaiſanterie, ἀστισμα, ſur cette double mort.

Page 346. *Vous trouverez ſur voſtre chemin les Sirenes*] C'eſtoient des courtiſanes qui habitoient trois petites iſles appellées de leur nom *Sirenuſæ*, prés de Caprées vis-à-vis de Surrentum, & qui attiroient les paſſants par le charme de leur voix & les retenoient toujours auprés d'elles. J'en ay parlé plus au long dans mes Remarques ſur Dictys.

Où l'on ne voit que monceaux d'oſſements de morts & que cadavres que le ſoleil acheve de ſecher] Quelle heureuſe fiction pour marquer le danger qu'il y a d'approcher de ces perſonnes perduës ! la mort habite auprés d'elles. Je ne connois rien au deſſus de cette peinture que celle que Salomon fait de la meſme choſe dans le 9. chap. de ſes Proverbes. *Ces femmes inſenſées appellent ceux qui paſſent prés d'elles & qui continüent leur chemin : Que les petits, diſent-elles, ſe détournent pour venir à nous. Elles chantent aux fous, les eaux dérobées,* c'eſt à dire les plaiſirs dérobez, *ſont plus douces, & le pain qu'on mange en ſecret eſt le plus agreable. Et ces fous ignorent que prés d'elles ſont les Geants, & que leurs convives ſont dans le plus profond de l'En-*

fer. Ne diroit-on pas que cette image d'Homere a esté tirée de celle de ce sage Roy?

Page 347. *Pour vous, vous pouvez les entendre*] Le sage, que les bons préceptes ont muni contre l'appast de la volupté, peut entendre en passant le chant des Sirenes, pourvû qu'il ait eu la précaution de se faire bien lier les pieds & les mains, c'est à dire, pourvû qu'il soit asseuré qu'il est incapable de faire ni la moindre action ni la moindre démarche contre les regles de la sagesse. Les autres, que la Philosophie n'a pas fortifiez, n'ont d'autre parti à prendre que de se bien boucher les oreilles, c'est à dire, de se mettre hors d'estat d'entendre ce qui les perdroit infailliblement.

Page 348. *Il y a deux roches fort hautes*] Scylla & Charybde à l'entrée du destroit de la Sicile du costé du Pelore. Scylla sur la coste d'Italie, & Charybde sur la coste de Sicile. Par la description qu'Homere fait de ces deux roches, il paroist qu'il estoit instruit de la tradition des Pheniciens, car l'un fut appellé *Scylla*, du mot Punique *scol* qui signifie *ruine, perte.* Et l'autre fut appellé *Charybde,* du mot *chorobdam* qui signifie *abysme de perdition.* Dans ces anciens temps ces escüeils estoient fort dangereux à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avoit alors. Mais aujourd'huy nos vaisseaux

ſe mocquent de ces monſtres, comme des Officiers de Marine me l'ont aſſeuré.

Les Dieux immortels les appellent les roches errantes] C'eſt, à mon avis, pour dire qu'en les voyant de loin elles ſemblent jointes, & qu'en approchant on les trouve ſeparées par le deſtroit, ainſi il ſemble qu'elles aillent & viennent; mais ce n'eſt pas encore là tout. Strabon a fort bien vû qu'Homere attribuë icy aux roches de Scylla & de Charybde ce qu'on avoit dit avant luy des roches Cyanées, qui ſont deux petites iſles vis-à-vis l'une de l'autre à l'entrée du Pont Euxin au Boſphore de Thrace, l'une du coſté de l'Aſie & l'autre du coſté de l'Europe & qui eſtoient appellées *Symplegades*, parce qu'on diſoit qu'elles s'approchoient & ſe froiſſoient, apparemment par la raiſon que je viens de dire. *Homere,* dit cet excellent Geographe, *a imaginé ces roches errantes ſur les roches Cyanées, tirant toujours le fonds de ſa fable de quelque hiſtoire connuë. Car il feint que ces roches eſtoient difficiles & dangereuſes, comme on le diſoit des Cyanées qui eſtoient appellées* Symplegades *par cette raiſon.* Et ce tranſport, que le Poëte fait de ces roches Cyanées aux eſcüeils de Scylla & de Charybde, eſtoit d'autant plus aiſé, que la tradition portoit que Jaſon, qui avoit paſſé entre ces deux roches Cyanées,

estoit venu aussi dans la mer d'Italie, & Homere a suivi cette tradition.

Et les colombes mesmes qui portent l'ambroisie à Jupiter, ne les passent point impunément] Cette fiction des colombes qui portent l'ambrosie à Jupiter & qui passent sur ces roches qui en abattent toujours quelqu'une, a paru fort singuliere & fort mysterieuse, & on a fort souhaité d'en découvrir le sens. Je suis charmée qu'une femme ait la premiere aprofondi cette fiction, & qu'elle en ait développé tout le mystere. C'est une femme de Byzance appellée Mœro. Elle dit donc au rapport d'Athenée, liv. 11. chap. 12. que dans le vers d'Homere le mot *peleïades*, qu'on a toujours expliqué *colombes*, est pour *pleïades*, pour les Pleïades filles d'Atlas, Cette constellation par son lever & par son coucher marque les saisons, le temps des semences, de la recolte & de la maturité des fruits, c'est pourquoy Homere a dit qu'elles portoient l'ambrosie à Jupiter, car ce sont les saisons & la recolte des fruits qui fournissent les libations & les sacrifices. Quand le Poëte adjoute que ces roches abattent toujours quelqu'une de ces estoiles, c'est une hyperbole poëtique pour faire croire que quand ces estoiles se couchent, se sont ces roches qui à cause de leur excessive hauteur les ont abattuës, & que quand elles reparoissent, c'est Jupiter qui en

ſubſtituë d'autres, car leur nombre eſt toujours complet. Il faut avoüer que cette explication eſt auſſi ingenieuſe que l'idée d'Homere eſt poëtique. Elle eſt meſme d'autant plus vrayſemblable, que Simonide, Pindare, Eſchyle & Theocrite ont dit comme noſtre Poëte *peleïades* pour *pleïades*. Je ſçay bien que Bochard a prétendu que c'eſt une fable Phenicienne née des mots *heman* & *emam*, dont le premier ſignifie des *colombes*, & l'autre, un *preſtre*, une *preſtreſſe*. Ainſi quand ils diſoient que des colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des preſtres & des preſtreſſes qui luy offroient des ſacrifices, que l'Eſcriture ſainte meſme appelle la *viande*, la *nourriture de Dieu*, *cibum Dei*. Mais de cette maniere que deviendra le reſte de la fiction ? Comment ces roches abattent-elles de ces preſtreſſes, & comment Jupiter en ſubſtituë-t-il d'autres en leur place ? Il faut que cela demeure ſans explication, à moins que l'on ne diſe qu'Homere a joint les deux idées, comme ce ſont les Pleïades qui nourriſſent Jupiter par les raiſons qu'on a luës, il les a appellées *peleïades, colombes*, en faiſant alluſion à l'équivoque Phenicienne, & en la confirmant meſme dans ſa langue, car la meſme équivoque qui eſt entre *heman*, *colombes*, & *emam*, *preſtreſſes*, eſt entre *pleïades* & *peleïades*. Ainſi il ne faut rien changer dans la Tra-

duction. Je suis estonnée que Longin ait traitté une fiction si grave & si noble de niaiserie qui marque l'affoiblissement de l'esprit d'Homere. Cette critique n'est pas digne de luy. J'en ay parlé dans la Préface.

C'est la celebre navire Argo, qui chargée de la fleur des heros de la Grece] J'ay voulu rendre toute la force & toute l'estenduë du sens que renferme l'épithete qu'Homere donne à la navire Argo πασιμέλουσα, proprement, *qui fait le soin de tout le monde*, ce qui signifie deux choses, *qui est celebre par tout le monde, & à laquelle tout le monde prend interest.* Comme elle portoit la fleur des heros de la Grece, tout le monde avoit interest à sa conservation.

Page 349. *Si Junon ne l'eust conduite*] Car Junon estant la patrone des Roys, elle ne pouvoit pas manquer d'avoir soin d'un vaisseau qui portoit tant de Princes. D'ailleurs, comme Junon c'est l'air, Homere dit poëtiquement que les Argonautes eurent un beau temps pour passer ces roches. Apollodore dit que la navire Argo eschapa par le secours que Thetis & les Nereïdes luy donnerent à la priere de Junon.

L'un porte sa cime jusqu'aux cieux] La peinture que fait Homere de ces deux ro-

chers comme de deux monſtres affreux ſont admirables. Mais, dit-on, tous ces épiſodes de Circé, des Sirenes, d'Antiphate, de Polypheme, de Scylla & de Charybde ſont-ils vrayſemblables ? Le merveilleux doit regner dans le Poëme Epique, cela eſt vray, mais il ne doit pas deſtruire la vrayſemblance, quoy-qu'il paſſe les bornes de la raiſon. Ariſtote nous donne une regle pour juſtifier tous ces endroits, & pour nous faire entendre la grande adreſſe d'Homere. *Le Poëte*, dit-il, *doit pluſtoſt choiſir les choſes impoſſibles, pourvû qu'elles ſoient vrayſemblables, que les poſſibles qui ſont incroyables avec toute leur poſſibilité.* Poëtiq. chap. 15. Je ne fais qu'employer icy la Remarque de M. Dacier ſur cet endroit de la Poëtique. L'Iliade, l'Odyſſée & l'Eneïde ſont pleines de choſes humainement impoſſibles, & qui ne laiſſent pas d'eſtre vrayſemblables. Or il y a deux ſortes de ces impoſſibilitez qui ſont pourtant dans les regles de la vrayſemblance. Les premieres, qu'on peut appeller les plus grandes & les plus incroyables, ſont celles qui exigent toute la vrayſemblance Divine, comme le cheval qui parle dans l'Iliade, la metamorphoſe du vaiſſeau d'Ulyſſe en une pierre dans l'Odyſſée, & celle des vaiſſeaux d'Enée en autant de Nymphes, dans l'Eneïde. Celles-là ne doivent pas eſtre trop frequentes dans le Poëme, &

un Poëte n'en doit pas abuſer. Les autres ſont celles qui eſtant impoſſibles, ne laiſſent pas d'eſtre vrayſemblables humainement, ſoit par elles-meſmes, ſoit par la credulité de ceux à qui on les debite.

C'eſt de cette derniere maniere qu'Homere a fait rentrer dans la vrayſemblance humaine ce qui n'eſt point vrayſemblable humainement comme l'hiſtoire de Circé, d'Antiphate, de Polypheme, de Scylla, de Charybde, des Sirenes, &c. Car Homere a feint tres ingenieuſement qu'Ulyſſe debite ces avantures aux Pheaciens, qui eſtoient des peuples ſans eſprit, ſimples & credules, & qui plongez dans une grande moleſſe & dans une grande oyſiveté, n'aimoient rien tant que les fables. Ce Poëte nous a marqué par avance le caractere de ces peuples, en nous avertiſſant au commencement du Liv. VI. qu'*ils habitoient loin des demeures des gens d'eſprit.* Mais comme cette vrayſemblance, qui ſe tire de la ſimplicité de ces peuples, ne devoit pas diſpenſer ce Poëte de conſerver dans ces meſmes fables une autre ſorte de vrayſemblance pour les Lecteurs raiſonnables & pour les ſçavants, c'eſt à quoy il a pourvû avec beaucoup d'adreſſe, en cachant des veritez phyſiques ou morales ſous ces allegories miraculeuſes, & par-là il a réduit dans la verité & dans la vrayſemblance poëtique toutes ces merveilles. Horace l'a-

voit bien compris, car il les appelle des *miracles esclatants.* Art. poëtiq. V. 144.

... Ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope
Charybdin.

Longin les appelle *des songes, mais des songes de Jupiter.* Eustathe a fort bien parlé sur la beauté de cette Poësie.

Dont l'ouverture est tournée vers le couchant & vers l'Erebe] C'est à dire, vers l'Empire des Morts, & c'est pour faire entendre qu'on ne peut passer prés de-là sans se perdre.

Page 350. *Ni les Dieux mesmes ne peuvent soutenir la vûë*] C'est une hyperbole poëtique pour rendre la chose plus terrible.

Et pesche habilement les dauphins, les chiens marins] Polybe avoit fait voir qu'Homere en descrivant cette pesche de Scylla, a en vûë une pesche qui se faisoit effectivement dans ce destroit prés de cette roche, & qu'on appelloit la *pesche des Galeotes,* ou *chiens marins.* On peut voir Strabon liv. I. qui rapporte la description mesme que ce grand Historien en avoit faite, & qui a beaucoup de rapport avec ce qu'Homere dit icy.

Page 351. *On y voit un figuier sauvage*

dont les branches chargées de feüilles] Ces particularitez, qui ne paroiſſent d'aucune conſequence, ſervent beaucoup à la vray-ſemblance, & ſont croire que ce qu'on dit n'eſt pas une fable, mais une verité. Car qui eſt-ce qui s'aviſeroit de placer-là un figuier ſauvage s'il n'y eſtoit pas effectivement? Homere ſe ſert admirablement de cette adreſſe. Je l'ay desja fait remarquer ailleurs. Au reſte ce figuier n'eſt pas imaginé icy en vain. Il ſera d'un fort grand ſecours à Ulyſſe. Le Poëte dit que ſes branches ſont chargées de feüilles, pour faire entendre que la ſaiſon n'eſtoit pas encore fort avancée & qu'on eſtoit en automne, comme je l'ay desja dit.

Car chaque jour elle les engloutit par trois fois, & par trois fois elle les rejette] Strabon ſe ſert avec raiſon de ce paſſage, pour faire voir qu'Homere a connu le flux & reflux de l'Océan. *Une marque du ſoin qu'Homere a eu de s'inſtruire de toutes choſes,* dit-il, *c'eſt qu'il n'a pas ignoré le flux & reflux de l'Océan, car il l'appelle* ἀψόῤῥον, qui s'en retourne, *& il dit icy de Scylla que trois fois elle engloutit les eaux, & que trois fois elle les rejette. Ce qui ne ſe peut entendre que des marées reglées. Et quand il dit qu'elle les engloutit & les rejette trois fois, quoy-qu'on ſçache qu'il n'y a par jour que deux marées, c'eſt ou une faute de co-*

piste qui a mis τρὶς, trois fois, *pour δὶς*, deux fois, *ou un oubli*. On pourroit croire aussi que c'est une exageration de la Déesse, qui pour rendre la chose plus terrible adjoute à la verité.

Taschez plustost de passer du costé de Scylla] C'est à dire, qu'au passage de ce destroit il vaut mieux costoyer l'Italie que la Sicile, parce qu'il y a moins de danger.

Page 352. *Ne pourray-je pas venger sur cette derniere la mort de mes six Compagnons!*] Voilà toujours le heros qui se déclare. Circé a beau luy dépeindre le plus affreux danger, il cherche à l'affronter pour venger ses Compagnons. Aussi la Déesse ne manque pas de relever cette intrepidité & cette magnanimité d'Ulysse.

Page 353. *Appellez à vostre secours la Déesse Cratée*] On prétend que cette Déesse Cratée est la mesme qu'Hecate; or Hecate est la Déesse des sorciers & des enchanteurs, elle preside aux enchantements & aux sortileges. Je m'imagine donc que lorsque Circé dit à Ulysse que pour eschapper à ce monstre, il faut recourir à celle qui l'a enfanté, elle luy dit énigmatiquement que comme c'est la magie qui forme ce monstre, c'est aussi à la magie à l'affoiblir & à en garentir. Cette magie, c'est la Poësie d'Ho-

mere, la plus grande enchantereſſe qui fut jamais, elle crée des monſtres, mais quand elle eſt bien entenduë, elle les deſtruit, ou elle les affoiblit, car quand on ſepare la verité d'avec l'enchantement que l'art y a adjouté, ces monſtres n'ont plus rien de redoutable.

Où paiſſent un grand nombre de bœufs & de moutons] La fable qu'Homere conte icy de ces troupeaux immortels conſacrez au ſoleil, eſt fondée ſur deux veritez conſtantes. La premiere, qu'il y avoit dans ces anciens temps des troupeaux entiers qui eſtoient conſacrez aux Dieux, & qui par-là eſtoient ſacrez & inviolables ; & la ſeconde, que cette partie de la Sicile du coſté du Pelore autour de Myles eſtoit un terroir tres gras qui avoit d'excellents paſturages. Comme les troupeaux, qui y paiſſoient, eſtoient fort eſpargnez & fort reſpectez, Homere a tiré de-là l'idée de leur immortalité. Bochard a crû que cette fable de ces bœufs conſacrez au Soleil eſt encore une fable Phenicienne, née de la conformité de ces deux mots Hebraïques *cheres*, qui ſignifie le *ſoleil*, & *chores* qui ſignifie *laboureur*. Car ſur cette conformité les Pheniciens ſe ſervoient apparemment du meſme mot, pour dire *bœuf qui laboure*, & *bœuf du Soleil*, & cette deffenſe de toucher aux bœufs du Soleil, n'eſt que l'ancienne loy qui deffendoit

de ſacrifier le bœuf qui ſervoit au labourage.

La belle Phaëtuſe & la charmante Lampetie] L'une eſt pour ſignifier la lumiere du Soleil, & l'autre la lumiere de la Lune, ce ſont les deux bergeres de ces troupeaux, parce qu'ils paiſſoient & le jour & la nuit. Elles ſont filles du Soleil & de la Déeſſe Néeré, qui ſignifie la *jeuneſſe,* parce qu'elles ne vieilliſſent jamais, & que la lumiere eſt toujours la meſme & a toujours le meſme eſclat.

Page 354. *La Déeſſe reprit le chemin de ſon Palais, & moy je retournay à mon vaiſſeau*] Homere ne s'amuſe point icy à rapporter les adieux de Circé & d'Ulyſſe en ſe ſeparant.

Page 355. *Un vent favorable qui donna le temps à nos rameurs de ſe ſoulager*] Je n'ay pû conſerver le terme de l'original, il a fallu me contenter d'en rendre le ſens. Le Grec dit : *Nous envoya un vent à pleines voiles, brave compagnon.* ἐσθλὸν ἑταῖρον. Et cela eſt heureuſement dit, le bon vent eſt un bon rameur & vaut mieux qu'un grand nombre de rameurs.

Je vais vous en informer tous] Il y a pourtant une choſe qu'il leur cachera. Il ne leur dira rien de ce que Circé luy a prédit, que Scylla luy engloutiroit ſix de ſes Compagnons, car cela ne ſerviroit qu'à les jetter dans le deſeſpoir.

Page 357. *Et aussi-tost élevant leur voix elles se mirent à chanter*] Car ces bonnes personnes estoient fort sçavantes & grandes musiciennes. Et c'est de-là mesme qu'elles ont esté appellées *Sirenes.* Car selon Bochart *sir* est un mot Punique qui signifie *chant*, de sorte que *Sirene* signifie proprement un *monstre qui chante, monstrum canorum.* Ce qui convient fort bien aux personnes dont il parle.

Approchez de nous, genereux Ulysse] Elles nomment Ulysse par son nom, pour luy faire voir qu'elles sçavent toutes choses. Homere veut monstrer par-là que la Poësie est une divination, une inspiration. Il y a un naturel merveilleux dans ce chant des Sirenes, & on doit appliquer à la Poësie d'Homere ce que ces Nymphes disent de leurs chants, *Jamais personne ne les a entendus sans les admirer, & sans y avoir appris une infinité de choses.* On peut voir sur cet endroit une Remarque de M. Dacier dans ses Commentaires d'Horace, epist. 11. liv. 1. tom. 8. pag. 156. Je n'en rapporteray que la fin. *Ciceron estoit si touché,* dit-il, *de la beauté de cet endroit, qu'il l'a voulu traduire dans son 5. liv.* de finibus, *où il nous fait remarquer une grande adresse du Poëte, qui voyant que sa fiction ne seroit jamais approuvée s'il faisoit qu'un aussi grand homme qu'Ulysse pust estre re-*

tenu par la ſeule douceur de quelques petites chanſons, luy fait promettre la ſcience, qui ſans miracle pouvoit faire oublier à Ulyſſe l'amour qu'il avoit pour ſon pays, car il n'y a rien de ſi fort dans l'eſprit des hommes que la curioſité & l'envie de tout ſçavoir. Au reſte, ſi quelqu'un veut ſe donner la peine de conferer la Traduction, que Ciceron a faite en vers de ce paſſage d'Homere, avec les vers de l'original, je ſuis preſque ſeure qu'il avoüera qu'il eſt difficile, meſme aux plus grands hommes, car quel plus grand homme que Ciceron ? de traduire en vers ces excellents originaux, & d'oppoſer Poëſie à Poëſie.

Page 358. *Pour ne pouvoir plus entendre ni les ſons, ni la voix de ces enchantereſſes*] C'eſt ainſi, à mon avis, qu'il faut expliquer ces deux mots du texte οὐδὲ φθογγῆς, οὐδὲ ἀοιδῆς. φθογγὴ ſe dit du ſon des inſtruments, & ἀοιδὴ de la voix. Car de ces Sirenes, l'une chantoit, l'autre joüoit de la flute, & la troiſiéme joüoit de la lyre. *Harum una voce, altera tibiis, alia lyra canebat :* dit Servius.

Mes amis, nous ne ſommes point novices a ſoutenir de grands maux] Naturellement il auroit fallu dire, *mes amis, leur diſois-je, &c.* mais Ulyſſe ſupprime ce mot *leur diſois-je,* qui fait languir le diſcours. Homere s'accommode toujours au temps, & bien-

loin d'employer des paroles inutiles, il en retranche à propos de necessaires pour suivre le mouvement de celuy qu'il fait parler. Ce discours d'Ulysse est parfait, il y a une grande éloquence dans ce qu'il dit, & beaucoup d'adresse dans ce qu'il supprime.

Page 360. *Par ma prudence, par mon courage & par mon adresse nous nous tirasmes de ce terrible danger*] Plutarque en parlant des occasions où il est permis aux grands hommes, aux hommes d'estat, qui manient de grandes affaires, de se loüer & de parler magnifiquement d'eux-mesmes, n'oublie pas celle où se trouve icy Ulysse. *Il voit*, dit-il, *ses Compagnons effrayez de la fumée & des vagues, & du grand bruit qui sortoient des gouffres de Charyde & de Scylla. Il les rasseure en les faisant ressouvenir de sa prudence, de son courage & de son adresse qui luy avoient fait trouver de si grandes ressources dans des dangers encore plus grands. Ce n'est point par vanité qu'il se donne ces grands éloges, c'est pour rendre le courage à ceux qu'il voit estonnez, & il leur donne sa vertu, sa capacité, son courage pour gages de la confiance qu'ils doivent avoir en luy.* Voilà comme parle un homme sensé. J'ay donné à cette matiere un plus grand jour dans mon Traité *des Causes de la Corruption du Goust*, pag. 116. &c.

Eloignez toujours vostre vaisseau de l'endroit où vous voyez cette fumée] Il veut qu'ils s'éloignent de la roche de Charybde qui est à la droite sur la coste de Sicile, & qu'ils s'approchent de Scylla qui est à la gauche sur la coste d'Italie.

Page 361. *Alors je ne me souvins plus de l'ordre trop dur que Circé m'avoit donné, j'endossay mes armes*] Circé luy avoit dit de ne pas prendre ses armes contre ce monstre de Scylla, parce qu'il estoit immortel & invincible. Mais un heros oublie cet ordre, & ne suit que ce que luy inspire son courage, qui veut qu'il se mette en estat de deffendre ses Compagnons menacez d'un si grand peril. Il se met mesme à l'endroit le plus exposé.

Quand elle les rejettoit, le boüillonnement de ces eaux, semblable à une cuve pressée par un feu violent] Je voy que ce passage a fait de la peine aux anciens Critiques, car pour l'expliquer ils ont voulu violenter les termes. Il n'y a rien de plus naturel que ce qu'Homere dit icy. Il attribuë la cause du flux & reflux de la mer à Charybde. Expliquons ces termes, afin qu'il ne reste aucune difficulté. ὅτ' ἐξεμέσειε, *quand Carybde rejete, revomit les eaux*, c'est à dire, dans le flux, lorsque la mer monte, c'est alors que les vagues s'élevent jusqu'à la cime des rochers de Scylla, car la mer s'éleve sur la

coſte, & alors le boüillonnement de ces eaux eſt fort bien comparé à celuy de l'eau d'une cuve que le feu fait monter & déborder; voilà le flux. ὅτ' ἀναβρόξειε, *lorſque cette meſme Charybde attire & engloutit les eaux qu'elle avoit revomies.* C'eſt à dire, lorſque la mer s'en retourne, qu'elle deſcend & ſe retire, alors on entend des mugiſſements horribles, & le ſable des environs de Scylla paroiſt à découvert, car le ſable ne paroiſt que quand la mer ſe retire. Et voilà le reflux fort bien expliqué. Il faut toujours ſe ſouvenir qu'Homere parle comme tous ces lieux eſtant dans l'Océan. Il n'y a rien de plus fort ni de mieux peint que tous ces tableaux, & on n'y apperçoit nullement la vieilleſſe d'Homere.

Page 362. *Attiré par le bruit, je tournay la vûë du coſté de mes Compagnons*] Car comme il eſtoit ſur la prouë & qu'il avoit toujours les yeux attachez ſur la roche de Charybde, il ne voyoit pas ce qui ſe paſſoit derriere luy.

Comme un peſcheur, qui ſe tenant ſur la pointe d'un rocher avancé] Cette comparaiſon douce empruntée d'un art agréable & employée pour une avanture horrible, fait icy un tres bon effet, & adoucit heureuſement le ton atroce qui regne dans cette narration. Homere ſçait varier ſes tons avec une adreſſe merveilleuſe.

Page 363. *Dont il a garni l'hameçon d'un appast trompeur au dessous de la corne qui le couvre*] Ce passage est assez expliqué par ce que j'ay dit sur un passage tout semblable du XXIV. Liv. de l'Iliade, tom. 3. pag. 594.

Nous arrivasmes incontinent à l'isle du Soleil] C'est à dire en Sicile, du costé du Pelore aux environs de Messine.

Page 365. *Vous estes le plus impitoyable & le plus dur de tous les hommes*] Homere est, je croy, le premier qui ait trouvé l'art de faire servir les reproches aux plus grands éloges. Ce qu'Euryloque en colere dit icy à Ulysse renferme un éloge parfait. Et un éloge que fait un homme en colere ne peut pas estre soupçonné de faux. Nous avons vû un exemple semblable dans le III. Liv. de l'Iliade où Paris dit à Hector que *la trempe de son cœur est comme celle du fer, &c.*

Il faut que vos entrailles soient toutes de fer] Nous disons encore de mesme qu'*un homme a un corps de fer, que c'est un corps de fer,* quand il resiste à de grands travaux sans en paroistre fatigué.

Page 368. *Car ils ne vouloient que conserver leur vie*] C'est, à mon avis, le seul veritable sens de ce mot λιλαιόμενοι βιότοιο. Et c'est ce mesme passage qu'Hesychius avoit

en vûë quand il escrivoit, *βιότοιο*, *τῆς ζωῆς*. Pendant qu'ils purent conserver leur vie, sans toucher à ces troupeaux, ils obéïrent à Ulysse, mais dés que les provisions leur manquerent, & qu'ils se virent en estat de mourir de faim, la tentation fut si violente, qu'ils ne purent y resister. Cependant cette extremité ne les justifia point. Il n'y a point d'estat qui dispense d'obeïr aux ordres des Dieux.

Page 369. *Les poissons, les oyseaux marins*] Ces *oyseaux marins* peuvent estre regis par le mot *chasser*. On peut les faire regir aussi par le mot *pescher*, car les oyseaux, & sur-tout les oyseaux marins, comme l'a remarqué Eustathe, se prennent fort bien à l'hameçon, à cause de l'appast dont ils sont friands.

Cependant je m'enfonçay dans l'isle] Il falloit bien trouver un prétexte vraysemblable pour faire éloigner Ulysse, car s'il eust esté present, ses Compagnons n'auroient jamais osé luy desobeïr en face, & le prétexte le plus raisonnable, c'estoit d'aller faire ses prieres aux Dieux.

Page 370. *Et faisons un sacrifice aux Dieux immortels*] Euryloque veut porter ses Compagnons à commettre un sacrilege, & pour y réüssir il donne à ce crime une couleur de pieté; *Faisons*, dit-il, *un sacrifice aux Dieux immortels.* Euryloque ignore que

Dieu aime mieux l'obéïſſance que le ſacrifice. Homere connoiſſoit bien les hommes, ils cherchent des prétextes pour autoriſer leurs crimes, & ils ſe flatent que Dieu ſera ſatisfait de ces vaines couleurs.

Aux Dieux immortels] Il ne veut pas ſacrifier au Soleil ſeul, mais à tous les Dieux, afin que les autres Dieux gagnez par ce ſacrifice, s'oppoſent au Soleil s'il veut les punir.

Noſtre premier ſoin ſera d'élever au Pere du jour un beau temple] Aprés avoir taſché de gagner tous les Dieux par un ſacrifice, il veut prendre le Soleil meſme par l'intereſt, il luy voüe un temple, car tout eſt à bon marché pour les hommes quand il ne leur en coute que des vœux pour ſatisfaire leur paſſion.

Que nous enrichirons de quantité d'offrandes tres magnifiques] Euſtathe a fort bien vû qu'icy ἀγάλματα ne ſignifie pas des ſtatuës, mais des offrandes, ἀναθήματα qui ſont les ornements des temples, car ἄγαλμα ſignifie ἀγαλλιάματα, ἀγλαΐσματα, toutes les choſes dont on ſe pare, comme dans ce paſſage du IV. Liv. de l'Iliade, où en parlant de l'ivoyre teint en pourpre, Homere dit, βασιλῆϊ κεῖται ἄγαλμα. *Il eſt reſervé pour la parure d'un Roy.* Sur quoy Heſychius a tres bien dit, ἄγαλμα, πᾶν ἐφ᾽ ᾧ τις

ἀγάλλεται, οὐχ ὡς ἡ συνήθεια τὸ ξόανον. Ἄγαλμα signifie *tout ce dont on se pare*, & non pas *une statuë, comme on l'employe ordinairement.*

Page 371. *Et comme ils n'avoient point d'orge pour le consacrer, selon la coutume, ils prirent des feüilles de chesne*] Quand on manquoit de quelque chose necessaire pour le sacrifice, on y suppleoit en faisant servir au mesme usage les choses les plus communes qu'on avoit sous la main.

Page 372. *En mesme temps la belle Lampetie alla porter au Soleil la terrible nouvelle*] Puisque le Soleil voit tout, qu'est-il besoin qu'un courrier aille luy porter cette nouvelle ? Mais ce courrier n'est autre que sa lumiere mesme.

Vengez-moy des Compagnons d'Ulysse fils de Laërte] Le Soleil prie les autres Dieux de le venger, parce qu'il ne peut pas se venger luy-mesme, car il n'a d'autres armes que sa lumiere & sa chaleur, qui luy font inutiles contre ces sacrileges.

Page 373. *Je descendray dans l'Erebe & je n'esclaireray plus que les morts*] Ce passage me paroist considerable. Il semble qu'Homere avoit attendu parler du miracle de Josué, lorsqu'à sa parole le soleil s'arresta au milieu du ciel. *Stetit itaque sol in medio cœli: & non festinavit occumbere spatio unius*

diei. Jos. 10. 13. Si le soleil peut s'arrester un jour entier au haut du ciel, ne pourra-t-il pas s'arrester aussi sous la terre ?

Et cette conversation des Dieux, je l'appris de la belle Calypso] Il faut que dans le Poëme Epique il n'y ait rien sans fondement. Ce qu'Ulysse rapporte icy de cette conversation des Dieux auroit parû une fable incroyable & hors de toute vraysemblance, s'il n'avoit dit de qui il la tenoit, car Ulysse ne pouvoit pas estre informé par luy-mesme de ce qui se passoit dans le ciel. Voilà pourquoy il nomme ses auteurs. Et par cette adresse le Poëte donne à sa fable tout l'air de la verité.

Qui me dit la tenir de Mercure mesme] Car Calypso, toute Déesse qu'elle estoit, ne pouvoit pas sçavoir cette conversation, si quelqu'un des grands Dieux ne la luy avoit apprise.

Page 374. *Les chairs qui rotissoient sur les charbons commencerent à mugir*] Voicy un grand prodige, mais que ne peut pas se permettre la Poësie sur le fait des prodiges, lorsque l'Histoire mesme en rapporte de tout pareils. Herodote à la fin de son dernier livre nous raconte que les Grecs ayant mené à Seste quelques prisonniers qu'ils avoient faits de l'armée de Xerxés, & entre autres un de ses generaux appellé Attayctes

& ſon fils ; un de ceux qui les gardoient faiſant griller un jour des poiſſons pour ſon diſner, tout à coup ces poiſſons ſe mirent à bondir & à palpiter comme des poiſſons vivants. Ceux qui eſtoient preſents eſtant eſtonnez, Attayetes appella ſon garde, & luy dit: *Ne t'allarme point de ce prodige, il ne te regarde point, il ne regarde que moy; c'eſt Proteſilas qui m'avertit que quoyque mort & embaumé, il a le pouvoir de me punir.* Si ce prodige arrive pour Proteſilas, dont Attayetes avoit pillé le temple, que ne doit-il pas arriver pour le Soleil contre lequel on a commis un ſi grand ſacrilege ?

Mes Compagnons paſſerent ſix jours entiers à faire bonne chere] Il dit: *Mes Compagnons paſſerent, &c.* pour faire entendre qu'il ne prit aucune part à cette bonne chere, pour ne pas participer au ſacrilege dont cette bonne chere eſtoit le fruit.

Page 376. *Mais toute voye de ſalut leur eſtoit fermée par l'ordre de Jupiter*] Tout ce paſſage preſente une leçon cachée qu'il eſt bon de développer. Tous les Compagnons d'Ulyſſe eſtoient coupables, ils perirent tous; Ulyſſe eſtoit ſeul innocent, il fut ſeul ſauvé.

Un ſecond-coup de vent beaucoup plus fort vint briſer mon maſt par le pied] Et ce fut

fut le ſalut d'Ulyſſe, car ce maſt eſtant briſé, il s'en ſervit pour fortifier & pour doubler, s'il eſt permis de parler ainſi, la quille de ſon vaiſſeau, qui par-là fut plus en eſtat de reſiſter à l'effort des vagues.

Page 377. *Et ce fut juſtement dans le moment que celle-cy engloutiſſoit les flots*] C'eſt à dire, dans le temps que la mer baiſſoit & qu'elle ſe retiroit des coſtes de Scylla, & c'eſt à dire, pendant le reflux. On s'eſt infiniment trompé à ces paſſages où il eſt parlé des marées. On a pris icy le reflux pour le flux, & plus bas on a fait tout le contraire.

Comme un oyſeau de nuit] Car on prétend que cet oyſeau de nuit, νυκτερὶς, *la chauve-ſouris,* ne ſe perche pas ſur les branches, mais qu'elle s'y pend, comme on le verra à la fin de ce Poëme.

Page 378. *En attendant que le monſtre, en rejettant les flots*] Comme dans le paſſage rapporté dans la Remarque qui eſt avant la précedente, on a pris le reflux pour le flux, icy en continuant la meſme faute on a pris le flux pour le reflux. Ce fut dans le temps du reflux, c'eſt à dire, lorſque la mer baiſſoit, qu'Ulyſſe ſe trouva entre Scylla & Charybde, & qu'il penſa eſtre entraiſné dans cette derniere par le courant, alors il ſe prit aux branches du figuier, & ainſi ſuſpendu il attendit que Charybde revomiſt les flots,

c'eſt à dire, que la mer remontaſt vers les coſtes de Scylla, & par conſequent il attendit le flux.

Car dans le temps que le juge aprés avoir jugé quantité de procés] Rien ne fait plus d'honneur à Homere que les fauſſes critiques qu'on a faites contre luy. Cet endroit en a fourni une qui merite d'eſtre rapportée. L'Auteur moderne, qui entre autres grands deſſeins avoit entrepris de rendre Homere ridicule, n'a fait que ſe couvrir de ridicule luy-meſme. Ce grand Critique a crû trouver icy une tres groſſe impertinence, mais elle n'y eſt que dans ſa Traduction. *Ulyſſe*, dit-il, *eſtant porté ſur ſon maſt briſé vers la Charybde, juſtement dans le temps que l'eau s'élevoit, & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redeſcendre, il ſe prit à un figuier ſauvage qui ſortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une chauveſouris, où il attendoit ainſi ſuſpendu que ſon maſt, qui eſtoit allé à fond, revinſt ſur l'eau, adjoutant que lorſqu'il le vit revenir, il fut auſſi aiſe qu'un juge qui ſe leve de deſſus ſon ſiege pour aller diſner, aprés avoir jugé pluſieurs procés.* Il triomphe de cette comparaiſon bizarre de la joye d'Ulyſſe avec la joye d'un juge qui va diſner. Il deffie ſes adverſaires de luy montrer qu'il n'a pas fidellement traduit le texte d'Homere. *Eſt-ce que je ne traduis pas f*

dellement le texte d'Homere ! A quoy le President répond : *C'en est bien la substance, mais il faudroit voir comment cela est énoncé dans le Grec.* Le Chevalier, aussi fin que le President, adjoute, *N'y a-t-il pas dans le Grec des mots Grecs qui répondent aux mots François !* Et aprés quelques railleries tres fades, le mesme Chevalier finit par cette belle conclusion : *Dés le moment qu'Homere, tout Homere qu'il est, veut trouver de la ressemblance entre un homme qui se réjoüit de voir son mast revenir sur l'eau, à un juge qui se leve pour aller disner aprés avoir jugé plusieurs procés, il ne sçauroit dire qu'une impertinence.* Il a raison, mais l'impertinence ne vient pas d'Homere, elle vient de luy, comme M. Despreaux l'a fort bien fait voir dans ses Reflexions sur Longin, Reflex. 6. *Ce mauvais Critique,* dit-il, *fait icy une des plus énormes bevûës qui ayent jamais esté faites, prenant une date pour une comparaison.* En effet il n'y a aucune comparaison dans ce passage, & il n'y a personne qui ne voye que c'est une date toute simple, *Dans le temps que le juge aprés avoir jugé plusieurs procés.* C'est comme s'il disoit, *vers les deux heures aprés midy.* Ce pauvre Critique ne sçavoit pas que dans ces anciens temps le jour n'estoit pas encore partagé en heures, car on ne connoissoit les heures que pour les saisons, & que l'on datoit par les

fonctions de la journée, *quand le juge entroit à son tribunal, quand il en sortoit, &c.* En voicy une preuve bien claire, par un passage d'Hippocrate que M. Dacier m'a fourni, & qui est précisement la mesme date que celle d'Homere. Ce grand personnage parle d'un homme qui ayant esté blessé le matin d'un javelot dans le foye, mourut le jour mesme un peu avant le temps dont Homere parle; ἔθανε, dit-il, πρὶν ἀγορὴν λυθῆναι. *Il mourut avant que le juge levast le siege, avant que l'assemblée fust congediée.* Ou comme d'autres l'expliquent, *avant que le marché fust fini.* On trouve une pareille date dans Xenophon. καὶ ἤδη τε ἦν ἀμφὶ ἀγορὰν πλήθουσαν. lib. 1. de exped. Cyr. *Dans le temps que le marché estoit plein de gens.* Mais ce n'est pas la seule bevûë que cet Auteur ait faite sur ce passage, il a encore confondu les marées. *Ulysse,* dit-il, *porté sur son mast brisé justement dans le temps que l'eau se levoit.* Cela est faux & ne sçauroit estre, ce ne fut point dans le temps du flux, mais dans celuy du reflux qu'Ulysse porté sur ce mast craignit d'estre entraisné dans la Charybde, le flux au contraire l'en éloignoit, & *il ne craignit pas nonplus de tomber au fond quand l'eau viendroit à redescendre.* Ce n'est qu'un pur galimatias. Ulysse pour éviter que le reflux ne l'entraisnast dans le gouffre de Charybde, se prit au figuier, &

ainsi suspendu il attendit, non que *l'eau vinst à redescendre,* mais au contraire que *l'eau vinst à remonter,* c'est à dire, qu'il attendit que Charybde revomist les eaux, & c'estoit-là le flux. Je suis faschée que M. Despreaux n'ait pas relevé ces fautes, & plus encore, que luy-mesme y soit tombé, car il a pris aussi le flux pour le reflux. *Dans l'esperance,* dit-il, *que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de son vaisseau.* Il falloit dire le *flux venant.* En effet le flux estoit lorsque la Charybde revomissoit les eaux, car c'estoit alors que la mer montoit vers la coste. Cela est assez prouvé, & j'espere qu'il paroistra sensible à tout le monde.

Je vis sortir mon mast] On ne peut pas déterminer précisement le temps qu'Ulysse demeura suspendu à son figuier, car cela dépend du moment du reflux où il s'y attacha. Dans un jour lunaire il y a deux marées, c'est à dire, que la mer monte & descend deux fois par jour. Ainsi elle est environ six heures à monter, & autant à descendre. Ulysse s'attacha à son figuier quand elle descendoit, & y demeura jusqu'à ce qu'elle remontast. Il suffit qu'Homere nous dit que ce fut justement lorsque le juge quittoit son siege, & ce n'estoit que vers la huitiéme heure du jour, c'est à dire, vers nos deux heures aprés midy.

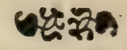
Et je tombay un peu à costé avec un grand bruit] La prudence n'abandonne jamais Ulysse. Il ne se laisse pas tomber sur le mast, car il pouvoit s'y blesser, mais il tombe un peu à costé, παρέξ, vis-à-vis du milieu, & à portée de l'accrocher.

Le pere des Dieux & des hommes ne permit pas que je repassasse prés de Scylla] C'estoit une faveur bien évidente, car le flot, c'est à dire, la mer qui montoit, le portoit sur cette coste.

Je fus porté en cet estat au gré des flots & des vents neuf jours entiers, & la dixiéme nuit les Dieux me firent aborder à l'isle d'Ogygie] Il fut donc balotté sur ce mast dix jours entiers, & par consequent sans prendre aucune nourriture. Longin a trouvé cela si peu vraysemblable, qu'il le traite de badinerie qui marque que l'esprit d'Homere commençoit à s'esteindre. En quoy il s'est infiniment trompé, comme je l'ay monstré dans la Préface, où j'ay fait voir que des hommes battus de la tempeste ont esté plus de dix jours sans manger.

Argument du Livre XIII.

ALcinoüs & toute ſa cour ont pris tant de plaiſir à entendre le recit des avantures d'Ulyſſe, qu'ils luy font de nouveaux preſens. Ils mettent en foule dans ſon vaiſſeau tout ce qui eſt neceſſaire pour ſon voyage. Ulyſſe prend congé du Roy, & s'embarque. Ceux qui le conduiſent le deſcendent à terre ſur le rivage d'Ithaque pendant qu'il eſt endormi, & s'en retournent. A leur retour Neptune change en pierre leur vaiſſeau. Minerve s'apparoiſt à Ulyſſe ſur le rivage; elle luy donne ſes conſeils ſur la maniere dont il doit ſe conduire pour tuer les Pourſuivants, l'oblige à retirer dans une grotte voiſine toutes ſes richeſſes, & le metamorphoſe en vieillard.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XIII.

ULYSSE finit ainsi le recit de ses avantures. Le silence regne dans l'assemblée des Pheaciens, & tous ceux qui sont dans cette salle magnifique ne sont occupez que du plaisir qu'ils ont eû à l'entendre. Enfin Alcinoüs prenant la
» parole, dit : Ulysse, puisque vous
» estes venu dans mon Palais, je ne
» croy pas qu'à vostre départ de cette
» isle vous vous égariez de vostre
» chemin, & que vous esprouviez les
» mesmes traverses que vous avez es-
» prouvées avant que d'y arriver. Et

s'adreſſant enſuite aux Princes de ſa cour, il leur dit : Princes, qui « eſtes receûs tous les jours à ma ta- « ble, & qui avez le plaiſir d'enten- « dre ce chantre divin, eſcoutez l'or- « dre que j'ay à vous donner. Nous « avons desja régalé noſtre hoſte d'ha- « bits magnifiques, de beaucoup d'or « en maſſe & de pluſieurs autres pre- « ſens que vous, qui par vos conſeils « m'aydez à gouverner mes peu- « ples, luy avez donnez liberalement. « Mais que chacun de nous luy don- « ne encore un trepied & une cu- « vette, & dans la premiere aſſem- « blée du peuple nous retirerons « par une impoſition generale la dé- « penſe que nous aurons faite, car « il n'eſt pas juſte qu'elle tombe ſur « un ſeul. «

Tous les Princes approuverent l'ordre d'Alcinoüs & l'expedient qu'il ouvroit, & en meſme temps ils ſe retirerent chacun dans ſon Palais pour aller prendre quelque re-

pos. Le lendemain dés que l'eſtoile du matin eut fait place à l'aurore, ils vont tous porter leurs cuvettes & leurs trepieds dans le vaiſſeau. Le Roy s'y rendit auſſi, & il voulut prendre la peine de placer & de ranger luy-meſme tous ces vaſes ſous les bancs, afin que les rameurs n'en puſſent eſtre incommodez dans leur manœuvre. L'aſſemblée retourne enſuite au Palais, où l'on prépara un grand feſtin. Alcinoüs offrit en ſacrifice un taureau au Dieu qui regne ſur les Dieux & ſur les hommes. Quand on eut fait bruſler les cuiſſes ſur l'autel ſelon la coutume, on ſe mit à table, & le chantre Demodocus, que les peuples honnoroient comme un Dieu, rendit le repas délicieux par ſes chants admirables. Mais Ulyſſe tournoit ſouvent la teſte pour voir le ſoleil dont la courſe luy paroiſſoit trop lente. Il auroit ſouhaité que cet aſtre euſt haſté ſon cou-

cher pour seconder l'impatience qu'il avoit de partir. Comme un laboureur, qui du soc de sa charruë a fendu le sein d'un gueret, & y a tracé de penibles sillons toute la journée, voit avec plaisir le soleil se précipiter dans l'Océan & amener l'heure du souper, il s'en retourne avec joye, la lassitude luy faisant presque manquer les genoux ; le coucher du soleil fait le mesme plaisir à Ulysse. Sans perdre un moment il adresse la parole aux Pheaciens, & sur-tout au Roy, à qui il parle en ces termes : « Alcinoüs, que l'esclat de la majesté fait « aisément reconnoistre pour le maistre « de ces peuples, & vous, Prin- « ces des Pheaciens, faites prompte- « ment, je vous prie, vos libations, « afin que vous me renvoyiez dans « l'heureux estat où vous m'avez mis, « & que je vous dise les derniers « adieux. Tout ce que je desirois de « vous est executé, & vostre genero- «

» ſité a ſurpaſſé toutes mes eſperan-
» ces. Non ſeulement vous me four-
» niſſez tout ce qui eſt neceſſaire pour
» mon voyage, mais vous m'avez
» comblé de preſens, veüillent les
» Dieux les rendre heureux pour
» moy. Que je retrouve dans mon
» Palais ma femme telle que je la de-
» ſire, & tous mes amis en parfaite
» ſanté. Et pour vous, puiſſiez-vous
» eſtre icy long-temps la conſolation
» & la joye de vos femmes & de vos
» enfans, & que les Dieux vous
» donnent toutes les vertus, qu'ils
» répandent ſur vous à pleines mains
» toutes ſortes de proſperitez, &
» qu'ils détournent tous les maux de
» deſſus vos peuples.

Ce compliment plut merveil-
leuſement au Roy & à toute ſa
cour. Sur l'heure on donne ordre
que tout fuſt preſt pour le départ.
Et le Roy s'adreſſant au heraut
» Pontonoüs, luy dit : Pontonoüs,
» rempliſſez une urne du plus excel-

lent vin & presentez-en dans des «
coupes à tous ceux qui sont icy «
presents, afin qu'aprés qu'ils auront «
tous fait les libations, nous lais- «
sions partir nostre hoste, & qu'il «
s'embarque sans perdre un moment «
pour s'en retourner dans sa chere «
patrie. «

Pontonoüs obéït. Il remplit une urne de vin & en verse dans les coupes à toute l'assemblée; chacun sans se lever de son siege fait les libations aux Dieux immortels qui habitent le brillant Olympe; Ulysse seul se leva, & presentant sa coupe à la Reyne, il luy parla en
ces termes: Grande Princesse, soyez «
toujours heureuse au milieu de vos «
Estats, & que ce ne soit qu'au bout «
d'une longue vieillesse que rassasiée «
de jours vous payiez le tribut que «
tous les hommes doivent à la Na- «
ture. Je m'en retourne dans ma pa- «
trie comblé de vos bienfaits. Que «
la joye & les plaisirs n'abandon- «

» nent jamais cette demeure, & que
» toujours aimée & estimée du Roy
» vostre espoux & des Princes vos
» enfants, vous receviez continuelle-
» ment de vos sujets les marques d'a-
» mour & de respect qu'ils vous doi-
» vent.

En achevant ces mots, Ulysse sortit de la salle. Alcinoüs luy donna un heraut pour le conduire à son vaisseau, & la Reyne Areté luy donna plusieurs de ses femmes pour porter les presens & les provisions. L'une estoit chargée des tuniques & des manteaux, l'autre portoit la cassette, une troisiéme portoit le pain & le vin.

Quand on fut arrivé au port, ceux qui devoient conduire Ulysse, embarquent les provisions & dressent un lit pour luy sur le tillac, où ils estendent des peaux & des estoffes pour servir de couvertures. Ulysse monte & se couche, les rameurs se placent sur leurs

bancs en bon ordre, détachent le cable qui arrestoit le vaisseau à un rocher, & en se courbant & se renversant, ils font blanchir la mer sous l'effort de leurs rames.

Cependant le sommeil s'empare des paupieres d'Ulysse, mais un sommeil si doux & si profond, que ce Prince ressembloit moins à un homme endormi qu'à un homme mort. Comme on voit un quadrige partir de la barriere au premier signal, & fendre rapidement les airs, la teste des chevaux toujours relevée; le vaisseau d'Ulysse fendoit la mer avec la mesme rapidité, la pouppe toujours haute, & laissoit derriere luy de longs sillons de flots tout blancs d'escume; le vol de l'espervier mesme, qui est le plus viste des oyseaux, n'auroit pû égaler sa vistesse, si grande estoit la legereté de ce vaisseau, qui portoit un homme dont la sagesse estoit égale à celle des Dieux. Jusques là

ce Prince avoit essuyé des maux infinis, soit dans les guerres qu'il avoit heureusement terminées, soit sur la mer; mais alors plongé dans un profond sommeil il oublioit toutes ses peines. Quand la brillante estoile qui annonce l'arrivée de l'aurore se leva , le vaisseau aborda aux terres d'Ithaque. Il y a dans cette coste un port qu'on appelle le port du vieillard Phorcyne un des Dieux marins ; il est entre deux grandes rades herissées de rochers qui avancent extremement dans la mer, & qui le mettent à l'abri des vents. Dés que les vaisseaux y sont entrez, ils n'ont rien à craindre, & ils y sont en seureté sans estre attachez. Ce port est couronné d'un bois d'oliviers, qui par leur ombre y entretiennent une fraischeur agreable, & prés de ce bois est un antre profond & délicieux consacré aux Nymphes qu'on appelle Nayades. Tout au-

tour de l'antre en dedans on voit de grandes urnes & des cruches de belle pierre qui servent de ruches à des essains d'abeilles qui y font leur miel. On y voit aussi de grands mestiers taillez dans la pierre, sur lesquels les belles Nymphes travaillent à des estoffes de pourpre qui sont la merveille des yeux. Ce lieu charmant est arrosé par des fontaines dont l'eau ne tarit jamais. Pour y entrer il y a deux portes, l'une au septentrion toujours ouverte aux hommes, & l'autre au midy plus divine, car elle n'est ouverte qu'aux Dieux.

Les rameurs d'Ulysse entrent dans ce port qu'ils connoissoient depuis long-temps, & leur vaisseau avance dans les terres jusqu'à la moitié de sa longueur, si grand estoit le mouvement qu'ils luy avoient imprimé par la force de leurs rames. Ils descendent à terre, enlevent Ulysse tout endormi avec

ce Prince avoit essuyé des maux infinis, soit dans les guerres qu'il avoit heureusement terminées, soit sur la mer; mais alors plongé dans un profond sommeil il oublioit toutes ses peines. Quand la brillante estoile qui annonce l'arrivée de l'aurore se leva, le vaisseau aborda aux terres d'Ithaque. Il y a dans cette coste un port qu'on appelle le port du vieillard Phorcyne un des Dieux marins; il est entre deux grandes rades herissées de rochers qui avancent extremement dans la mer, & qui le mettent à l'abri des vents. Dés que les vaisseaux y sont entrez, ils n'ont rien à craindre, & ils y sont en seureté sans estre attachez. Ce port est couronné d'un bois d'oliviers, qui par leur ombre y entretiennent une fraischeur agreable, & prés de ce bois est un antre profond & délicieux consacré aux Nymphes qu'on appelle Nayades. Tout au-

tour de l'antre en dedans on voit de grandes urnes & des cruches de belle pierre qui servent de ruches à des essains d'abeilles qui y font leur miel. On y voit aussi de grands mestiers taillez dans la pierre, sur lesquels les belles Nymphes travaillent à des estoffes de pourpre qui sont la merveille des yeux. Ce lieu charmant est arrosé par des fontaines dont l'eau ne tarit jamais. Pour y entrer il y a deux portes, l'une au septentrion toujours ouverte aux hommes, & l'autre au midy plus divine, car elle n'est ouverte qu'aux Dieux.

Les rameurs d'Ulysse entrent dans ce port qu'ils connoissoient depuis long-temps, & leur vaisseau avance dans les terres jusqu'à la moitié de sa longueur, si grand estoit le mouvement qu'ils luy avoient imprimé par la force de leurs rames. Ils descendent à terre, enlevent Ulysse tout endormi avec

ſon lit, & l'expoſent ſur le rivage ſans qu'il s'éveille. Ils prennent toutes les hardes & tous les beaux preſens que les Pheaciens luy avoient faits, par l'inſpiration de la genereuſe Minerve. Ils les mettent au pied d'un olivier hors du chemin, de peur qu'ils ne fuſſent expoſez au pillage ſi quelque voyageur venoit à paſſer par-là avant ſon réveil. Cela eſtant fait, ils ſe rembarquent & reprennent le chemin de Scherie.

Neptune n'oublia pas les menaces qu'il avoit faites à Ulyſſe, & s'adreſſant à Jupiter. comme pour interroger ſa providence, il luy dit : » Grand Jupiter, pere des Dieux & » des hommes, je ne ſeray donc plus » honnoré parmi les Dieux immor- » tels, puiſque des mortels comme » les Pheaciens, qui meſme ſont deſ- » cendus de moy, me mépriſent. Je » me perſuadois qu'Ulyſſe ne re- » tourneroit dans ſa patrie qu'aprés

avoir ſouffert encore bien des pei- «
nes & ſoutenu les nouveaux tra- «
vaux que je luy préparois, car je «
ne luy avois pas abſolument fermé «
toutes les voyes de retour, depuis «
que vous luy aviez promis qu'il ar- «
riveroit chez luy & que vous luy «
aviez confirmé cette promeſſe par «
un ſigne de teſte, qui eſt le ſçeau «
aſſeuré de l'infaillibilité de tout ce «
que vous promettez. Bien-loin «
qu'il ait ſouffert à ce retour le «
moindre travail, la moindre peine, «
les Pheaciens l'ont conduit ſur la «
vaſte mer, l'ont poſé tout endormi «
ſur les coſtes d'Ithaque & l'ont «
comblé de preſens, car ils luy ont «
donné tant d'airain, tant d'or & «
une ſi grande quantité d'habits, «
qu'il n'en auroit jamais tant em- «
porté de Troye, s'il eſtoit arrivé «
heureuſement dans ſon Palais avec «
tout ſon butin. «

Le maiſtre du tonnerre luy ré-
pond : Dieu puiſſant, qui esbranſ- «

qui eſt la patrie des Pheaciens, & attendit-là le retour du vaiſſeau. Il n'eut pas le temps de s'impatienter, car dans le moment on vit ce vaiſſeau qui fendoit les ondes avec une merveilleuſe legereté. Neptune s'en approche, & le pouſſant du plat de la main, il le change en un grand rocher auquel il donne de profondes racines, qui en l'arreſtant ſur les flots, appuyent ſes fondements dans les abyſmes. Ce Dieu s'éloigna en meſme temps. Les Pheaciens, qui eſtoient tous ſortis de la ville, eſtonnez de ce prodige,
» ſe diſoient l'un à l'autre : Grands
» Dieux, qui eſt-ce qui a lié noſtre
» vaiſſeau ſur la mer à la fin de ſa
» courſe ! car le vaiſſeau paroiſſoit
» tout entier. Ils tenoient tous le meſme langage & aucun ne ſçavoit comment cela eſtoit arrivé, lorſqu'Alcinoüs s'avançant au milieu d'eux, leur parla en ces termes.

» Mes amis, voicy l'accompliſſe-

ment des anciens oracles que mon «
pere m'avoit annoncez. Il me di- «
ſoit toujours que Neptune eſtoit «
irrité contre nous de ce que nous «
eſtions les meilleurs pilotes qu'il y «
euſt au monde, & que nous ne re- «
levions point de luy. Et il adjou- «
toit qu'un jour ce Dieu feroit pe- «
rir au milieu des flots un de nos «
meilleurs vaiſſeaux qui reviendroit «
de conduire un mortel dans ſa pa- «
trie, & qu'il couvriroit noſtre ville «
d'une montagne qui nous effraye- «
roit toujours. Voilà les anciennes «
propheties que m'annonçoit ce bon «
vieillard, & les voilà à moitié ac- «
complies. Mais allons executons «
tous l'ordre que je vais donner ; «
renonçez tous deshormais à con- «
duire les eſtrangers qui arriveront «
chez nous, promettez que vous «
n'en conduirez jamais aucun, & «
immolons à Neptune douze tau- «
reaux choiſis pour taſcher de l'ap- «
paiſer, & pour l'empeſcher d'ache- «

» ver ſa vengeance, en couvrant noſ-
» tre ville de cette haute montagne
» dont nous ſommes encore menacez.

Ainſi parla le Roy. Les peuples furent ſaiſis de frayeur & préparerent le ſacrifice.

Pendant que les Princes & Chefs des Pheaciens faiſoient leurs prieres à Neptune autour de ſon autel, Ulyſſe, qui eſtoit profondement endormi ſur ſa terre natale, ſe reveilla de ſon ſomme; il ne reconnut point du tout cette terre cherie, il en eſtoit abſent depuis trop long-temps, & la Déeſſe Minerve l'enveloppa ſur le champ d'un eſpais nuage, afin qu'il ne puſt la reconnoiſtre, & qu'elle euſt le temps de l'avertir de tout ce qu'il avoit à faire. Car il falloit qu'il ne fuſt reconnu ni de ſa femme ni de ſes amis, ni de ſes citoyens, avant qu'il euſt tiré vengeance de l'injuſtice & de l'inſolence des Pourſuivants. Voilà pourquoy cette

Déesse fit que toute la face du pays luy parut changée, les grands chemins, les ports, la plage, les rochers qui s'avançoient dans la mer, & les arbres mesmes ; en un mot, rien n'estoit reconnoissable pour luy. Il se leva plein d'estonnement, jettant sa vûë de tous costez, & frappant ses cuisses, il dit avec de profonds soupirs: Ah! malheureux « que je suis, dans quel pays me « trouvay-je ? Vais-je tomber entre « les mains d'hommes cruels & sau- « vages, ou entre les mains d'hom- « mes hospitaliers & pieux ? Où vais- « je porter toutes les richesses que « j'ay avec moy ? Où vais-je moy- « mesme m'égarer & me perdre ! « Plust aux Dieux que je fusse de- « meuré parmi les Pheaciens, ou que « j'eusse esté à la cour de quelqu'au- « tre Prince qui m'auroit bien receu « & m'auroit renvoyé dans mes Es- « tats. Presentement je ne sçay où « cacher tous ces presens pour les «

» mettre en ſeureté, car il n'y a pas
» d'apparence de les laiſſer icy, ils de-
» viendroient bien-toſt la proye du
» premier paſſant. Grands Dieux!
» les Princes & les Chefs des Phea-
» ciens n'eſtoient donc pas ſi ſages ni
» ſi juſtes que je penſois. Ils m'a-
» voient promis de me remener à ma
» chere Ithaque, & ils m'ont expoſé
» ſur une terre eſtrangere! Que Ju-
» piter protecteur des ſuppliants, &
» dont les yeux ſont toujours ou-
» verts ſur les voyes des hommes
» pour punir ceux qui font mal,
» puniſſe la perfidie de ces malheu-
» reux qui m'ont trompé. Mais il
» faut que je compte tous mes tre-
» ſors, & que je voye ſi ces perfides,
» en ſe retirant, ne m'en ont pas em-
» porté une partie.

En finiſſant ces mots il fait une revûë exacte de ſes trepieds, de ſes cuvettes, de ſes barres d'or & de ſes habits, & il trouve qu'il n'y manquoit rien. Delivré de cette

inquietude, il ne fait plus que soupirer aprés sa chere patrie, en parcourant le rivage de la mer. Pendant qu'il est plongé dans ses tristes pensées, Minerve s'approche de luy sous la figure d'un jeune berger, beau, bien fait, de bonne mine, & tel que peuvent estre les fils des plus grands Roys. Il avoit sur ses espaules un manteau d'une belle estoffe tres fine, à ses pieds de beaux brodequins & un long javelot à la main. Ulysse fut ravi de sa rencontre, & l'abordant, il luy parla ainsi :

Berger, puisque vous estes le « premier que je trouve dans cette « terre estrangere, je vous saluë de « tout mon cœur, & je vous prie de « ne point former contre moy de « mauvais desseins ; sauvez-moy tou- « tes ces richesses & sauvez-moy « moy-mesme, je vous adresse mes « prieres comme à un Dieu, & j'em- « brasse vos genoux comme vostre «

» ſuppliant. Mais avant toutes cho-
» ſes dites-moy, je vous prie, ſans
» me rien déguiſer, quelle eſt cet-
» te terre, quel eſt ſon peuple, &
» quels ſont les hommes qui l'habi-
» tent ! Eſt-ce une iſle ! ou n'eſt-ce
» icy que la plage de quelque con-
» tinent !

» Il faut que vous ſoyez bien peu
» inſtruit, luy répondit Minerve, ou
» que vous veniez de bien loin, puiſ-
» que vous me demandez quelle eſt
» cette terre. Ce n'eſt pas un païs
» inconnu. Il eſt celebre juſques dans
» les climats qui voyent lever le ſo-
» leil, & dans ceux qui le voyent ſe
» précipiter dans l'onde. Veritable-
» ment c'eſt un pays aſpre & qui n'eſt
» pas propre à nourrir des chevaux,
» mais s'il n'a pas de plaines fort ſpa-
» cieuſes, il n'eſt pas non plus ſterile
» & ſec. Cette terre porte du fro-
» ment & du vin en abondance, elle
» a les pluyes neceſſaires dans les ſai-
» ſons & les roſées qui réjoüiſſent les

plantes. Les chevres & les bœufs « y trouvent des pasturages excel- « lents ; il y a toutes sortes de bois « & de forests, & elle est arrosée de « quantité de sources dont les Nym- « phes ne laissent jamais tarir les eaux « dans la plus grande sécheresse. En- « fin, estranger, le nom d'Ithaque est « sur-tout connu dans les campagnes « de Troye, quoyque cette isle soit « fort loin de l'Achaïe. «

A ces paroles Ulysse sentit une joye qu'on ne peut exprimer, de se retrouver dans sa patrie, selon le rapport que luy venoit de faire la fille de Jupiter. Il répondit à cette Déesse, non pas dans la pure verité, mais en forgeant sur le champ une fable, & en conservant toujours le caractere d'homme rusé & dissimulé : J'ay fort entendu parler « d'Ithaque, luy dit-il, dans l'isle de « Crete, qui est fort éloignée & au « milieu de la mer. Je suis venu icy « avec toutes ces richesses, j'en ay «

» laiſſé autant à mes enfants, & je
» cherche icy un aſyle, ayant eſté
» obligé de prendre la fuite, à cauſe
» d'un meurtre que j'ay commis, en
» tuant le fils d'Idomenée, le brave
» Orſiloque, qui eſtoit ſi leger à la
» courſe, que dans les plaines de
» Crete il ſurpaſſoit ceux qui avoient
» acquis le plus de réputation. Noſ-
» tre querelle vint de ce qu'il vou-
» loit m'oſter ma part du butin qui
» m'eſtoit eſchûë à Troye, & que
» j'avois acquiſe par tant de travaux
» & de dangers que j'avois eſſuyez
» & à la guerre & ſur la mer, car
» il conſervoit contre moy quelque
» reſſentiment de ce qu'à Troye je
» refuſois d'obéïr à ſon pere, &
» que je voulois commander ſepare-
» ment mes Compagnons. Je le per-
» çay d'un coup de pique dans un
» chemin où je luy avois dreſſé une
» embuſcade aſſiſté d'un de mes amis.
» La nuit eſtoit fort obſcure, per-
» ſonne ne nous vit, & je le tuay ſans

eſtre apperceu. Dés le lendemain à « la pointe du jour je trouvay heu- « reuſement un vaiſſeau de Phœni- « cie qui eſtoit preſt à faire voile, je « priay ces Phœniciens de me rece- « voir & de me rendre ou à Pylos, « ou en Elide, où regnent les Epé- « ens, & pour les y engager je leur « donnay une partie de mon butin, « mais les vents contraires les éloi- « gnerent toujours de ces coſtes, « quelques efforts qu'ils fiſſent pour « y aborder, car ils n'avoient aucu- « ne mauvaiſe intention; nous fuſ- « mes jettez hier pendant la nuit ſur « cette plage; nous avons eû beau- « coup de peine à gagner ce port, & « nous eſtions ſi accablez de travail « & de laſſitude, que nous ne penſaſ- « nes pas ſeulement à prendre un le- « ger repas, quoyque nous en euſ- « ions grand beſoin, mais eſtant tous « deſcendus du vaiſſeau nous nous « couchaſmes ſur le rivage. J'eſtois « las que je fus bien-toſt enſeveli «

» dans un profond ſommeil. Les
» Phœniciens, pour profiter du vent
» qui venoit de changer, ont débar-
» qué ce matin toutes mes richeſſes,
» les ont fidellement miſes prés du
» lieu où j'eſtois endormi, & s'eſtant
» rembarquez ils ont fait voile vers
» Sidon. C'eſt ainſi que je ſuis de-
» meuré ſeul dans cette terre eſtran-
» gere, livré à de cruelles inquietu-
» des, dont je n'attends le ſoulage-
» ment que de voſtre ſecours.

Ainſi parla Ulyſſe. La Déeſſe ſouſrit de voir ſa diſſimulation, elle le prit par la main, ce n'eſtoit plus ſous la figure d'un paſteur, mais ſous celle d'une femme d'une excellente beauté, d'une taille majeſtueuſe & telle que ſont les perſonnes qui ont eſté bien élevées. Elle luy parla en ces termes :

» Celuy-là ſeroit bien fin & bien
» ſubtil qui vous ſurpaſſeroit en tou-
» tes ſortes de diſſimulations & de ru-
» ſes. Un Dieu meſme y ſeroit em-

barrassé. O le plus dissimulé des «
mortels, homme inespuisable en «
feintes, en détours & en finesses. «
Dans le sein mesme de vostre pa- «
trie vous ne pouvez vous empes- «
cher de recourir à vos fables & à «
vos déguisements qui vous sont fa- «
miliers dés vostre naissance. Mais «
laissons-là les tromperies, que nous «
connoissons si bien tous deux; car «
si vous estes le premier des mortels «
pour imaginer des fables pleines «
d'invention & de prudence, je puis «
dire que parmi les Dieux j'ay la «
réputation d'exceller dans ces res- «
sources que la sagesse peut fournir. «
Ne reconnoissez-vous point enco- «
re la fille de Jupiter, la Déesse Mi- «
nerve, qui vous assiste, qui vous «
soutient & qui vous conserve dans «
tous vos travaux, & qui vous a ren- «
du si agréable aux yeux des Phea- «
ciens, que vous en avez receu tou- «
tes sortes d'assistances! Presente- «
ment je suis venuë icy pour vous «

» donner les conſeils dont vous avez
» beſoin, & pour mettre en ſeureté
» tous ces beaux preſens dont les
» Pheaciens vous ont comblé à voſ-
» tre départ par mes inſpirations ſe-
» cretes. Je veux auſſi vous appren-
» dre tous les chagrins & tous les
» perils auxquels la deſtinée va en-
» core vous expoſer dans voſtre pro-
» pre Palais. C'eſt à vous de vous
» munir de force pour les ſupporter
» courageuſement puiſque c'eſt une
» neceſſité. Gardez-vous bien ſur-
» tout de vous faire connoiſtre à per-
» ſonne, ni à homme ni à femme, &
» de découvrir vos deſſeins. Souf-
» frez dans le ſilence tous les maux,
» tous les affronts & toutes les inſo-
» lences que vous aurez à eſſuyer des
» Pourſuivants & de vos ſujets meſ-
» mes.

» Grande Déeſſe, repartit Ulyſſe,
» il ſeroit bien difficile à l'homme
» le plus clairvoyant de vous recon-
» noiſtre quand vous voulez vous ca-

« cher, car vous prenez comme il
« vous plaiſt toutes ſortes de figures.
« Je ſçay fort bien, & je ne l'oublie-
« ray jamais, que vous m'avez eſté
« toujours favorable pendant que
« nous avons combattu ſous les murs
« d'Ilion. Mais dés le moment qu'a-
« prés avoir ſaccagé cette ſuperbe
« ville nous nous fuſmes embarquez
« & que Dieu eut diſperſé tous les
« Grecs, vous ne vous eſtes plus
« montrée à moy, & je ne vous ay
« plus vûë ſur mon vaiſſeau vous
« tenir prés de moy pour me garan-
« tir des maux dont j'eſtois conti-
« nuellement aſſailli ; mais abandon-
« né à moy-meſme, j'ay eſté errant
« toujours accablé de travaux & le
« cœur rongé de chagrins, juſqu'à
« ce moment que les Dieux ont en-
« fin daigné me délivrer de toutes
« ces miſeres. Il eſt vray que lorſque
« je gagnay les coſtes des Pheaciens,
« vous m'encourageaſtes par vos pa-
« roles, & vous euſtes la bonté de

» me conduire vous-meſme juſques
» dans le Palais d'Alcinoüs. Aujour-
» d'huy j'embraſſe vos genoux, & je
» vous conjure au nom de voſtre
» pere de me dire s'il eſt vray que je
» ſois de retour dans ma patrie, car
» je me deffie de ce bonheur, & je
» crains que ce ne ſoit encore icy
» quelque terre eſtrangere, & que
» vous ne m'ayez parlé comme vous
» avez fait que pour vous mocquer
» de moy & pour m'abuſer par de
» vaines eſperances ; dites-moy donc,
» je vous prie, s'il eſt bien vray que
» je ſois ſur les terres d'Ithaque.

» Vous eſtes toujours le meſme,
» repartit Minerve, & voilà de vos
» ſoubçons. Mais je ne veux pas
» vous abandonner & vous précipi-
» ter par-là dans des malheurs inévi-
» tables. Car je voy que vous eſtes
» un homme ſage, d'un eſprit tou-
» jours preſent & plein de modera-
» tion & de prudence, & voilà les
» gens qui ſont dignes de ma pro-

tection. Tout autre qui revien- «
droit d'un voyage auſſi long, au- «
roit de l'impatience de revoir ſa «
femme & ſes enfants. Et vous, «
bien-loin d'avoir cette impatience, «
vous ne voulez pas ſeulement aller «
apprendre de leurs nouvelles avant «
que d'avoir eſprouvé la fidelité de «
voſtre femme. Sa conduite eſt telle «
que vous pouvez la deſirer, car elle «
eſt toujours enfermée dans voſtre «
Palais, & paſſe triſtement les jours «
& les nuits à ſoupirer & à répan- «
dre des larmes. Si je ne vous ay «
pas ſecouru depuis voſtre embar- «
quement, c'eſt que je n'ignorois «
pas que vous vous tireriez de tous «
ces dangers ; je ſçavois fort bien «
qu'aprés avoir perdu tous vos »
Compagnons, vous retourneriez «
enfin dans voſtre patrie, & je n'ay «
pas voulu ſans neceſſité m'oppoſer «
au Dieu de la mer qui eſt mon on- «
cle, & qui a conceu contre vous «
une haine implacable, parce que «

» vous avez aveuglé ſon cher fils.
» Mais pour vous faire voir que je
» ne vous trompe point, je vais vous
» faire reconnoiſtre les lieux & vous
» montrer Ithaque telle que vous
» l'avez laiſſée. Voilà le port du
» vieillard Phorcyne un des Dieux
» marins ; le bois d'oliviers qui le
» couronne, c'eſt le meſme que vous
» y avez toujours vû ; voilà prés de
» ce bois l'antre obſcur & délicieux
» des Nymphes qu'on appelle Naya-
» des, c'eſt le meſme où vous avez
» offert tant de fois à ces Nymphes
» des hecatombes parfaites ; cette
» montagne couverte d'une foreſt,
» c'eſt le mont Nerite.

En achevant ces mots, la Déeſſe diſſipa le nuage dont elle l'avoit environné, & dans l'inſtant il reconnut la terre qui l'avoit nourri. On ne ſçauroit exprimer les tranſports de joye qu'il ſentit en revoyant cette terre cherie, il la baiſa, & en élevant ſes mains, il adreſſa

aux Nymphes cette priere. Belles «
Nayades, filles de Jupiter, je n'es- «
perois pas d'eſtre aſſez heureux «
pour vous revoir de ma vie; puiſ- «
que j'ay ce bonheur, contentez- «
vous preſentement, douces Nym- «
phes, des vœux ſinceres que je «
vous preſente. Bien-toſt, ſi la «
grande Minerve, qui préſide aux «
aſſemblées des peuples, continuë de «
me favoriſer & qu'elle conſerve ma «
vie & celle de mon fils, je vous of- «
friray, comme je faiſois autrefois, «
des ſacrifices qui vous marqueront «
ma joye & ma reconnoiſſance. «

Ne doutez point de mon ſe- «
cours, repartit Minerve, & qu'au- «
cune deffiance ne vous inquiete. «
Retirons d'abord dans le fond de «
l'antre toutes ces richeſſes, afin «
que vous les conſerviez, & nous «
délibererons enſuite ſur le parti «
que nous devons prendre. «

En parlant ainſi elle entre dans
cette caverne obſcure, & cherche

dans tous les coins une cache fidelle. Ulysse la suivoit & portoit tout l'or, le cuivre & les habits que les Pheaciens luy avoient donnez. Il les met dans l'endroit que Minerve luy montra, & en sortant, la Déesse ferma elle-mesme l'entrée de la caverne avec une grosse pierre. Ils s'assirent tous deux ensuite au pied d'un olivier, & se mirent à consulter sur les moyens qu'ils devoient choisir pour punir l'insolence des Poursuivants. Minerve parla la premiere, & dit : Divin fils de Laërte, » sage Ulysse, c'est icy qu'il faut » employer tout vostre esprit pour » trouver les moyens de faire mordre la poussiere à ces insolents, qui » depuis trois années regentent dans » vostre Palais, & poursuivent vostre femme, en luy offrant tous les » jours de nouveaux presents. Elle » ne fait que soupirer aprés vostre » retour ; elle les amuse tous, & se

promet à chacun, en leur en- «
voyant tres souvent des messages. «
Mais ses pensées ne répondent «
guere à ces démonstrations. «

Grands Dieux! s'escria Ulysse, «
un sort aussi funeste que celuy d'A- «
gamemnon m'attendoit donc dans «
mon Palais, si vous n'aviez eu la «
bonté de m'avertir de tout ce qui «
se passe! continuez-moy, grande «
Déesse, vostre protection. Ensei- «
gnez-moy comment je dois me «
prendre à chastier ces insolents, «
tenez-vous prés de moy, inspirez- «
moy la mesme force & le mesme «
courage que vous m'inspirastes «
lorsque nous saccageasmes la su- «
perbe ville de Priam. Car si vous «
daignez m'assister de mesme, gran- «
de Minerve, fussent-ils trois cents, «
je les attaqueray seul, & je suis «
seur de les vaincre. «

Je vous assisteray sans doute, re- «
prit Minerve, & je ne vous per- «
dray pas de vûë un moment quand «

» nous executerons ce grand exploit,
» & je pense que bien-tost quelqu'un
» de ces Poursuivants, qui consu-
» ment vostre bien & qui se nourris-
» sent de vaines esperances, inonde-
» ra de son sang la salle du festin.
» Mais avant toutes choses je vais
» vous rendre méconnoissable à tous
» les mortels. Je vais dessecher & ri-
» der vostre peau, faire tomber ces
» beaux cheveux blonds, vous cou-
» vrir de haillons si vilains, qu'on
» aura de la peine à les regarder, &
» ces yeux si beaux & si pleins de
» feu, je vais les changer en des yeux
» esteints & esraillez, afin que vous
» paroissiez difforme à ces Poursui-
» vants, à vostre femme & à vostre
» fils. Ainsi changé, la premiere cho-
» se que vous devez faire, c'est d'al-
» ler trouver vostre fidelle Eumée à
» qui vous avez donné l'intendance
» d'une partie de vos troupeaux; c'est
» un homme plein de sagesse, & qui
» est entierement dévoüé à vostre fils

& à la ſage Penelope. Vous le trou- «
verez au milieu de ſes troupeaux «
qui paiſſent ſur la roche Coracien- «
ne prés de la fontaine d'Arethuſe, «
où ils ſe nourriſſent du fruit des «
cheſnes, qui eſt la nourriture la «
plus propre pour les engraiſſer. «
Demeurez-là prés de luy, & faites- «
vous inſtruire de tout ce que vous «
devez ſçavoir, pendant que j'iray à «
Sparte pour faire venir voſtre fils, «
qui eſt allé chez Menelas pour taſ- «
cher d'apprendre de vos nouvelles, «
& de découvrir ſi vous eſtes en- «
core vivant. «

Mais, ſage Minerve, répondit «
Ulyſſe, permettez-moy de vous «
demander pourquoy vous ne l'a- «
vez pas informé de ce qui me re- «
garde, vous qui ſçavez toutes cho- «
ſes. Eſt-ce pour le faire errer com- «
me moy ſur la vaſte mer avec des «
peines infinies, pendant que ſes en- «
nemis, profitant de ſon abſence, «
conſumeront ſon bien? «

» Ne ſoyez point en peine de voſ-
» tre fils, répondit la ſage Minerve,
» je luy ait fait entreprendre ce voya-
» ge, & je l'ay conduit moy-meſme,
» afin qu'il ſe fiſt une bonne répu-
» tation. Il n'eſt expoſé à aucun dan-
» ger ; il eſt en repos dans le Palais
» du fils d'Atrée, où il eſt traité avec
» beaucoup de magnificence, & où
» il a tout à ſouhait. Il eſt vray que
» ces jeunes Princes qui commettent
» tant de deſordres dans voſtre mai-
» ſon, l'attendent au paſſage ſur un
» vaiſſeau, & luy ont dreſſé une em-
» buſcade pour le tuer à ſon retour,
» mais leur pernicieux deſſein leur
» ſera funeſte.

En finiſſant ces mots elle le toucha de ſa verge, & d'abord ſa peau devint ridée, ſes beaux cheveux blonds diſparurent, ſes yeux vifs & pleins de feu ne parurent plus que des yeux eſteints, en un mot ce ne fut plus Ulyſſe, mais un vieillard accablé d'années & hideux à

voir. La Déeſſe changea ſes beaux habits en vieux haillons enfumez & rapetaſſez qui luy ſervoient de manteau, & par deſſus elle l'affubla d'une vieille peau de cerf dont tout le poil eſtoit tombé, elle luy mit à la main un gros baſton, & ſur ſes eſpaules une beſace toute rapiecée, qui attachée à une corde, luy pendoit juſqu'à la moitié du corps. Aprés que la Déeſſe & luy eurent pris enſemble ces meſures, ils ſe ſeparerent, & Minerve prit le chemin de Sparte pour luy ramener ſon fils.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XIII.

Page 416. *NE sont occupez que du plaisir qu'ils ont eu à l'entendre*] Car le plaisir que donnent ces contes bastis avec tant d'art sur la verité, dure encore long-temps aprés qu'on les a entendus.

Je ne croy pas qu'à vostre départ de cette isle vous vous égariez de vostre chemin] Car il a desja establi dans le VIII. Liv. que les vaisseaux des Pheaciens sont doüez d'intelligence, qu'ils sçavent le chemin de toutes les villes, & qu'ils sont les seuls à qui il n'arrive jamais aucun mal dans les plus longues courses.

Page 417. *Princes, qui estes receus tous les jours à ma table*] Il y a dans le Grec: *Princes, qui beuvez tous les jours à ma table.* Les Grecs se servoient du mot πίνειν, comme nous nous servons de nostre mot *boire* pour dire manger. *Quand beirons-*

nous enſemble! nous venons de boire avec luy, &c.

Et qui avez le plaiſir d'entendre ce chantre divin] Il parle de Demodocus: la table d'Alcinoüs n'eſtoit jamais ſans muſique.

Que vous, qui par vos conſeils m'aydez à gouverner mes peuples] Alcinoüs fait bien voir encore icy la ſuperiorité qu'il avoit ſur les douze Princes qui compoſoient ſon conſeil. Ils ne gouvernoient que ſous luy, & Alcinoüs avoit la principale autorité, comme je l'ay expliqué ſur le VIII. Livre.

Mais que chacun de nous luy donne encore un trepied & une cuvette] En verité les contes qu'Ulyſſe vient de faire valent bien un preſent en particulier. Homere ſçait bien relever le merite de la Poëſie. Il n'y a rien que ces fables, ſi ingenieuſement inventées, n'arrachent à de fins connoiſſeurs, mais pour ces gens groſſiers dont les oreilles par une cire naturelle ſont bouchées à cette douce harmonie, & pour qui les Graces meſmes n'ont point d'apaſt, ils ne daignent pas les recevoir, ou s'ils les reçoivent par vanité, ils les renvoyent ſans honneur par ignorance, comme dit Theocrite, ἀδωρήτους ἀποπέμπει, & chacun dit,

Αὐτὸς μοί τι γένοιτο, Θεοὶ τιμῶσιν ἀοιδούς.

Amaſſons du bien, & que les Dieux beniſſent les Poëtes. On peut voir ſur cela la 16. Idylie de Theocrite, qui ſemble plus faite pour noſtre ſiecle que pour le ſien. Alcinoüs fait icy le procés à tous ces barbares qui n'honorent pas les Poëtes, car aprés avoir comblé Ulyſſe de preſents, comme ſon hoſte, il luy en fait de nouveaux en particulier pour honorer ſes Fables & ſa Poëſie, & il veut que les preſens ſe faſſent aux dépens du public, & que tout le monde y contribuë; car comme la Poëſie eſt un bien public, il faut auſſi que le public l'honore & la récompenſe.

Nous retirerons par une impoſition generale la dépenſe que nous aurons faite] Quand il n'a eſté queſtion que de faire à Ulyſſe les preſens d'hoſpitalité, le Roy & les Princes de ſa cour les ont faits à leurs dépens ſans rien exiger du peuple; mais quand il eſt queſtion d'honorer un homme d'un eſprit admirable & qui a des talents merveilleux, le Roy veut que cela ſe faſſe aux dépens du public, qui eſt inſtruit & diverti par ſes fables. Car ces preſens qu'on fait à Ulyſſe, c'eſt à Homere meſme qu'on les fait, c'eſt ſa Poëſie qu'on honore. Ce paſſage preſente une coutume bien remarquable pour la forme du Gouvernement. Alcinoüs & les Princes de ſa cour font à Ulyſſe des preſens dont ils font payer au peuple ſa part ſans le conſulter,

consulter, & qu'ils retirent ensuite par une imposition generale.

Page 418. *Rendit le repas délicieux par ses chants*] Homere ne s'amuse pas à rapporter ces chants, comme il auroit fait en une autre occasion, car le temps presse, & cela ne pouvoit s'accorder avec l'impatience qu'Ulysse avoit de partir.

Page 420. *Veüillent les Dieux les rendre heureux pour moy*] Homere a donc connu cette verité, que les Princes ont beau nous faire des presens & nous donner tout ce qui nous est necessaire, tout cela ne nous sert de rien si Dieu n'y répand sa benediction, & ne les rend heureux pour nous, autrement ils nous seroient funestes.

Et que les Dieux vous donnent toutes les vertus, qu'ils répandent sur vous à pleines mains toutes sortes de prosperitez] Homere dit cecy en quatre mots, θεοὶ δ' ἀρετὴν ὀπάσειαν παντοίην. *Que les Dieux vous donnent toute sorte de vertu.* Sous le nom de vertu, ἀρετῆς, il comprenoit toutes les sortes de prosperitez, πανολβίαν, parce qu'ils les regardoient comme le fruit de la vertu. Je croy que Callimaque a expliqué & estendu cet endroit, quand il a dit dans son Hymne à Jupiter,

Οὔτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλβος ἐπίσταται ἄνδρας ἀέξειν,

Ο'ὔτ' ἀρετὴ ἀφένοιο. Δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλβον.

Ni les richesses ne peuvent rendre les hommes heureux sans la vertu, ni la vertu sans les richesses. Donnez-nous donc, grand Dieu, les richesses & la vertu.

Page 421. *Ulysse seul se leva, & presentant sa coupe à la Reyne*] Ulysse se leve, & aprés avoir fait sa libation debout, il presente sa coupe à la Reyne pour la prier de boire la premiere, comme c'estoit la coutume, & c'est ce qu'ils appelloient προπίνειν. Je croy l'avoir desja remarqué.

Page 422. *En achevant ces mots Ulysse sortit de la salle*] Je me souviens que la premiere fois que je lûs Homere, & j'estois alors fort jeune, je fus un peu faschée qu'Ulysse eust oublié la Princesse Nausicaa, & qu'il n'y eust pas icy un petit mot pour elle. Mais j'ay bien connu depuis que la Princesse n'estant pas presente, car elle n'assistoit point à ces festins, Ulysse n'en devoit pas parler, de peur de donner quelque soupçon. D'ailleurs les vœux qu'il fait pour elle sont renfermez dans ceux qu'il fait pour le Roy & pour la Reyne dans le compliment admirable qu'on vient de lire.

Page 424. *Quand la brillante estoile, qui annonce l'arrivée de l'aurore se leva, le vaiss-*

seau d'Ulysse aborda aux terres d'Ithaque] Ce vaisseau arrive de Corcyre à Ithaque en une nuit, & la veritable distance des lieux fait voir que cela est possible. Homere estoit donc bien instruit. Mais comme il a dépaïsé cette isle des Pheaciens, & qu'il l'a transportée dans l'Océan, cette diligence seroit incroyable s'il ne l'avoit sauvée, en nous avertissant que les vaisseaux des Pheaciens voloient plus viste que l'épervier, & qu'ils égaloient la rapidité de la pensée.

Appellé le port du vieillard Phorcyne] Phorcyne, ou Phorcys, estoit fils de l'Océan & de la Terre; ce port d'Ithaque luy estoit consacré & il y avoit peut-estre un temple. Ce port existoit sans doute du temps d'Homere, & s'il n'est plus aujourd'huy, il en faut accuser les siecles qui changent tout.

Et prés de ce bois est un antre profond & délicieux] On prétend que cet antre des Nymphes est une allegorie qui renferme un mystere tres profond & tres merveilleux. Le sçavant Porphyre s'est occupé à l'expliquer dans un Traité qu'il a fait exprés, & je croy que c'est l'antre de Platon qui luy a donné cette idée. Il dit donc que cet antre c'est ce monde; il est appellé *obscur* & *agréable*, ἠεροειδὲς, ἐπήρατον, *obscur*, parce qu'il est fait d'une matiere qui estoit tenebreuse

& ſans forme, & *agréable*, parce qu'il eſt devenu agréable par l'ordre & par l'arrangement que Dieu y a mis; *Il eſt conſacré aux Nymphes,* c'eſt à dire, qu'il eſt deſtiné pour l'habitation des ames qui viennent à la naiſſance; *Ces urnes & ces cruches de belles pierres,* ce ſont les corps qui ſont paiſtris de terre; *Les abeilles qui y font leur miel,* ce ſont ces ames qui y font toutes leurs operations, & qui animant ces corps, les empeſchent de ſe corrompre; *Cet ouvrage merveilleux que ces Nymphes font ſur leurs meſtiers,* c'eſt ce tiſſu admirable de veines, d'arteres & de nerfs qu'elles eſtendent ſur les os comme ſur des meſtiers; *Les fontaines qui arroſent cet antre,* ce ſont les mers, les rivieres, les eſtangs, & *les deux portes,* ce ſont les deux poles; celle qui eſt au ſeptentrion eſt ouverte aux ames qui deſcendent à la vie, & celle du midy eſt ouverte à ces meſmes ames qui s'en retournent au ciel. Voilà un précis de l'explication de Porphyre; elle eſt tres ingenieuſe & tres vrayſemblable. Je ſuis pourtant tres perſuadée qu'il y aura bien des gens qui diront que jamais Homere n'a penſé à de ſi grandes merveilles, & qu'il n'a fait icy que ſon meſtier de peintre. Qui ne ſçait que les peintres peignent ſouvent d'imagination ſans autre deſſein que de plaire aux yeux? Cela eſt vray, mais ce n'eſt pas la methode d'Homere. Pour fonder cette

explication de Porphyre on peut dire qu'il eſt certain que dans ces anciens temps, ces ſortes d'allegories eſtoient fort en vogue, nous n'en pouvons pas douter, puiſque Salomon luy-meſme dans le dernier chapitre de l'Eccleſiaſte, en a fait une tres belle ſur l'eſtat où l'homme ſe trouve dans ſa vieilleſſe. Toutes les parties du corps ſont deſignées par des figures tres juſtes & qui les expriment parfaitement.

Page 425. *Et leur vaiſſeau avance dans les terres juſques à la moitié de ſa longueur*] Et voilà une grande marque qu'ils connoiſſoient ce port, car s'ils ne l'avoient pas connu, ils n'auroient oſé pouſſer ſi fort leur vaiſſeau contre terre pendant la nuit.

Ils deſcendent à terre, enlevent Ulyſſe tout endormi, & l'expoſent ſur le rivage ſans qu'il s'éveille] Cette expoſition d'Ulyſſe tout endormi a eſté blaſmée des Anciens comme peu vrayſemblable. Plutarque dans ſon Traité *comment il faut lire les Poëtes,* nous apprend que les Tyrrheniens, pour la fonder en quelque ſorte, faiſoient des hiſtoires par leſquelles il paroiſſoit qu'Ulyſſe eſtoit naturellement grand dormeur, ce qui faiſoit qu'on avoit ſouvent de la peine à luy parler. Mais comme cela ne leur paroiſſoit pas encore ſuffiſant pour juſtifier ce conte, ils diſoient que ce ſommeil d'Ulyſſe eſtoit

un ſommeil feint, car ayant honte de renvoyer les Pheaciens ſans les recevoir chez luy & ſans leur faire des preſens, & ne pouvant le faire ſans eſtre reconnu, il fit ſemblant de dormir pour éviter tous ces inconvenients. Mais de tous les Critiques qui ont parlé de ce paſſage d'Homere, Ariſtote eſt celuy qui en a le mieux jugé. *Dans l'Odyſſée*, dit-il, Poëtiq. chap. 25. *l'endroit où Ulyſſe eſt expoſé par les Pheaciens ſur le rivage d'Ithaque, eſt plein de ces abſurditez qui ne ſeroient pas ſupportables ſi un méchant Poëte nous les euſt données, mais ce grand homme les cache toutes ſous une infinité de choſes admirables dont il aſſaiſonne toute cette partie de ſon Poëme, & qui ſont comme autant de charmes qui nous empeſchent d'en appercevoir le défaut.* Et il propoſe cela pour un exemple du précepte qu'il vient de donner, que le Poëte en dreſſant le plan de ſon ſujet, doit éviter tout ce qui paroiſt déraiſonnable ; mais que ſi le ſujet eſt fait de maniere qu'on ne puiſſe éviter quelqu'un de ces endroits qui paroiſſent abſurdes, il faut le recevoir, ſur-tout s'il peut contribuer à rendre le reſte plus vrayſemblable, & il faut l'embellir par tous les ornements qu'il eſt capable de recevoir. Et c'eſt ce qu'Homere fait icy. Il a bien vû que cette expoſition avoit quelque choſe d'abſurde, mais il n'a pourtant pas eſté re-

buté de cette abſurdité, & ne pouvant la changer, il s'en eſt ſervi pour rendre le reſte vrayſemblable; car il falloit neceſſairement qu'Ulyſſe abordaſt ſeul à Ithaque, afin qu'il puſt y eſtre caché. S'il euſt eſté éveillé, les Pheaciens auroient eſté obligez de le ſuivre, ce qu'Ulyſſe n'auroit pû ni refuſer honneſtement, ni accepter avec ſeureté. Homere n'avoit pas d'autre moyen pour dénoüer heureuſement ſa fable. Et pour cacher cette abſurdité il ramaſſe tout ce qu'il a de force & d'adreſſe, & jette dans cette partie de ſon Poëme tant de choſes merveilleuſes, que l'eſprit du Lecteur enchanté ne peut plus en aucune maniere s'appercevoir de ce défaut, il eſt ſur cela auſſi endormi qu'Ulyſſe, & il ne ſçait non plus que luy comment on l'a mis-là. C'eſt l'endroit d'Homere le plus orné par les fictions, & le plus travaillé pour le ſtyle. Si j'avois pû conſerver dans ma Proſe les beautez de ſes vers & faire ſentir leur harmonie, je ſuis ſeure qu'il n'y auroit point de Lecteur qui n'avoüaſt qu'Homere eſt le plus grand enchanteur qui fut jamais. Pour y ſuppléer, on n'a qu'à lire les Remarques de M. Dacier ſur cet endroit de la Poëtique, où il raſſemble toutes les merveilles qui y ſont, & fait tres bien ſentir toute l'adreſſe du Poëte en cet endroit. Le jugement d'Ariſtote eſt admirable, & le précepte qu'il tire

de cette pratique d'Homere est tres important & d'une tres grande utilité ; *Il faut reserver*, dit-il, *tous les ornements de la diction pour les endroits foibles ; ceux qui renferment de beaux sentiments ou des mœurs n'en ont aucun besoin, une expression esclatante & lumineuse leur nuit au contraire, & ne sert qu'à les cacher.*

Page 429. *Quand tout le peuple sera sorti de la ville pour voir arriver ce vaisseau*] Il y a un air de verité merveilleux dans la maniere dont se fait ce prodige ; c'est Jupiter qui ordonne luy-mesme comme il doit se faire, & c'est à la vûë de tout un peuple que Neptune fait cette metamorphose. Peut-on douter d'une chose qui a un si grand nombre de temoins ? Voilà l'adresse du Poëte pour rendre croyables ces contes. Il y a de l'apparence que cette fable est fondée sur ce qu'il y avoit peut-estre prés de Corcyre quelque rocher qui avoit à peu prés la figure d'un vaisseau.

Et conservez-luy la figure de vaisseau, afin que tous les hommes dans tous les temps] Car c'est cette figure qui le mettra en estat d'estonner & d'instruire toute la posterité, parce que tous ceux qui le verront, frappez de cette figure, ne manqueront pas d'en demander la raison.

Et le poussant du plat de la main, il le

change en un grand rocher] Voicy une metamorphose bien merveilleuse, mais est-elle vraysemblable ? oüy sans doute, aprés toutes les mesures qu'Homere a prises pour en fonder la vraysemblance & pour en establir la verité. Aristote, Poëtiq. chap. 25. nous apprend que dans le Poëme Epique on a la liberté de pousser le merveilleux au de-là des bornes de la raison. *Il faut*, dit-il, *jetter le merveilleux dans la Tragedie, mais encore plus dans l'Epopée, qui va en cela jusqu'au déraisonnable.* Et il en adjoute la raison, *Car comme dans l'Epopée on ne voit pas les personnes qui agissent, tout ce qui passe les bornes de la raison est tres propre à y produire l'admirable & le merveilleux.* Si un Poëte tragique exposoit à nos yeux un vaisseau changé en rocher, cela seroit ridicule, car nos yeux le démentiroient dans le moment. Mais dans l'Epopée il n'est point démenti, parce qu'on ne voit pas la chose & qu'on ne l'apprend que par le recit. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, comme M. Dacier l'a remarqué dans ses Commentaires, qu'Aristote conseille aux Poëtes de mettre dans le Poëme Epique des choses évidemment impossibles ou incroyables, & qu'il leur donne une pleine licence de les porter à un excés qui détruise ouvertement la vraysemblance & qui choque la raison. Comme dans la Tragedie le vraysemblable

doit l'emporter ſur le merveilleux, ſans l'en bannir, dans le Poëme Epique le merveilleux doit l'emporter ſur le vrayſemblable ſans le deſtruire, & il ne le deſtruit point ſi le Poëte a l'adreſſe de conduire ſon Lecteur, & de le préparer à ce merveilleux par une longue ſuite de choſes qui tiennent elles-meſmes du miracle, & qui l'empeſchent de s'appercevoir de la tromperie qu'on luy fait, & c'eſt ce qu'Homere a fort bien obſervé. Virgile, qui eſcrivoit dans un ſiecle plus approchant du noſtre, n'a pas fait difficulté de l'imiter, car comme Homere fait changer le vaiſſeau des Pheaciens en rocher, il fait changer les vaiſſeaux d'Enée en autant de Nymphes de la mer. Il y a de l'apparence que la Tradition des metamorphoſes miraculeuſes que nous liſons dans l'Eſcriture ſainte, comme d'une baguette changée en ſerpent & de ce ſerpent changé en baguette, de la femme de Lot convertie en ſtatuë de ſel, s'eſtant répanduë en Grece, avoit donné aux Payens une grande idée de la Divinité, & à Homere l'audace d'imiter dans ſa fiction une verité qui avoit pour fondement le pouvoir infini de Dieu meſme. Mais quoyque la nature de l'Epopée permette & ſouffre ces ſortes de metamorphoſes, le Poëte ne doit pas en abuſer, & elles doivent eſtre rares. Il me ſemble qu'il n'y en a qu'une dans Homere, & une dans

Virgile. Il faut encore, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du *Poëme Epique,* que toutes ces machines, qui exigent la vrayſemblance divine, ſoient dégagées de l'action du Poëme, de telle ſorte que l'on puiſſe les en retrancher ſans deſtruire cette action; mais celles qui ſont neceſſaires à l'action & qui en ſont des parties eſſencielles, doivent eſtre fondées ſur la vrayſemblance humaine & non ſur la ſimple puiſſance de Dieu.

Page 431. *Et les voilà à moitié accomplies. Mais allons, executons tous l'ordre que je vais donner*] Voicy un oracle formel qui contient deux menaces. La premiere eſt accomplie par le changement du vaiſſeau en rocher. L'autre n'eſt pas moins ſure, mais Alcinoüs croit qu'on pourra la prevenir, en deſarmant la colere du Dieu qui eſt irrité. Alcinoüs, c'eſt à dire Homere, connoiſſoit donc cette verité certaine, que Dieu n'accomplit pas toujours ſes menaces, & qu'il ſe laiſſe fléchir par le repentir de ceux qui l'avoient offenſé.

Page 432. *Pendant que les Princes & Chefs des Pheaciens faiſoient leurs prieres à Neptune autour de ſon autel*] Homere ne nous dit point icy ſi le ſacrifice de ces Princes fut agréé, ſi leurs prieres furent exaucées, & ſi Neptune fut appaiſé, mais il le fait entendre par ſon ſilence: il ne nous dit

point que la seconde menace fut effectuée; & il nous l'auroit dit si elle l'avoit esté. Il fait entendre que Dieu se laisse fléchir, & que lors mesme qu'il a commencé à punir, par un retour à luy on peut arrester son bras prest à frapper les derniers coups de sa vengeance. Les Payens avoient ces sentiments, comme l'Escriture mesme nous l'apprend par l'exemple des Ninivites, & cette histoire est à peu prés du temps d'Homere. Quand Jonas leur eut annoncé de la part de Dieu que dans quarante jours leur ville seroit destruite, ils firent penitence, s'humilierent, & dirent, *Quis scit si convertatur & ignoscat Deus, & revertatur à furore iræ suæ, & non peribimus. Qui sçait si Dieu ne se repentira point, s'il ne pardonnera point, s'il ne renoncera point à la fureur de sa colere, & s'il ne nous empeschera pas de perir.* Jon. 3. 9.

Il en estoit absent depuis trop long-temps] Vingt ans ne suffisent pas pour rendre une terre méconnoissable à un homme qui y est né, & qui avoit desja quelque âge quand il l'a quittée. Mais cela rend le miracle de ce changement plus aisé & plus vraysemblable.

La Déesse Minerve l'enveloppa sur le champ d'un espais nuage, afin qu'il ne pust la reconnoistre] Il me paroist que ces derniers mots, *afin qu'il ne pust la reconnoistre,*

ont esté mal pris par les Interpretes : le Grec dit, ὀφρά μιν αὐτὸν ἄγνωστον τεύξειεν. Et on l'a expliqué, *afin de l'empescher d'estre reconnu. Et illum ipsum ignotum faceret.* Ce n'est point du tout là le sens. Minerve n'enveloppe point Ulysse d'un nuage pour le rendre inconnu, mais pour luy rendre sa terre méconnoissable, pour l'empescher luy de la reconnoistre. Ce nuage estoit pour luy comme un verre qui changeoit la face des objets. Les Interpretes ont fait cette faute, pour ne s'estre pas apperceus qu'icy ἄγνωστος n'est pas seulement passif, mais aussi actif, c'est à dire, qu'il ne signifie pas seulement *qui n'est point connu,* mais aussi *qui ne connoist point ;* ἄγνωστος est comme ἀγνὼς, qui est actif & passif, comme nous l'asseure le Scholiaste de Sophocle sur l'Oëdipe, ἰστέον δὲ ὅτι τὸ ἀγνὼς καὶ ἀντὶ τοῦ μὴ γινωσκόμενος εὕρηται, καὶ ἀντὶ τοῦ μὴ γινώσκων. *Il faut sçavoir,* dit-il, *que le mot ἀγνὼς se trouve employé pour dire celuy qui est inconnu, & pour celuy qui ne connoist point.* Et une marque seure que ἄγνωστος a icy la signification active, c'est qu'Homere nous dira dans la suite, *La Déesse dissipe le nuage dont elle l'avoit enveloppé, & à l'instant il reconnoist la terre qui l'avoit nourri.* On a fait des fautes infinies en cette langue pour n'avoir pas pris garde à cette double signification de certains mots.

Voilà pourquoy cette Déesse fit que toute la face du pays luy parut changée] Car s'il l'avoit reconnuë, il seroit peut-estre allé droit à la ville sans aucun ménagement, & sans prendre les mesures necessaires pour tirer vengeance des Poursuivants. Il auroit esté reconnu, & par-là ses affaires estoient ruinées.

Page 434. *Grands Dieux, les Princes & Chefs des Pheaciens n'estoient donc pas si sages ni si justes!*] Le Grec dit, *n'estoient pas si prudents ni si justes,* νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι. Et cela me paroist remarquable, Homere fait toujours entendre que la prudence veut toujours que l'on soit juste. En effet on n'est jamais injuste que par ignorance, par imprudence.

Mais il faut que je compte tous mes tresors, & que je voye si ces perfides] Ulysse ne compte pas ses tresors par un esprit d'avarice dans la crainte d'en avoir perdu une partie, cela seroit trop miserable, sur-tout dans l'estat où il est. Mais il fait cette revûë pour avoir des preuves certaines de la mauvaise foy ou de la fidelité des Pheaciens, car s'ils ont emporté une partie de ces richesses, il n'a plus à douter de son malheur, & s'ils ne luy ont rien pris, il doit suspendre son jugement, & attendre d'estre esclairci d'un mystere qu'il n'entend point, *En quoy,* dit Plutarque, *il n'use pas de mauvais in-*

dices, & ſa prudence en ce fait eſt digne de grande loüange.

Page 435. *Sous la figure d'un jeune berger, beau, bien fait, de bonne mine, & tel que peuvent eſtre les fils des plus grands Roys*] Cette image n'eſt point outrée pour un ſiecle comme celuy-là, où les fils des Roys paiſſoient les troupeaux, comme nous l'avons vû dans l'Iliade.

Il avoit ſur ſes eſpaules un manteau d'une belle eſtoffe tres fine] Homere adjoute δίπλυχον, ce qui ne ſignifie pas double, mais aſſez ample pour eſtre mis en double en le portant, car les Grecs appelloient διπλοΐδα, δίπλακα, διπλῆν, & δίπλυχον χλαῖναν, *lanam duplicem*, un habit d'une grande ampleur, & qui en cas de beſoin pouvoit eſtre mis en double ; car, comme je l'ay remarqué ſur le x. Liv. de l'Iliade, tom. 2. pag. 481. il ne paroiſt pas que les anciens Grecs ayent connu l'uſage de doubler les habits. Heſychius pour empeſcher qu'on ne ſe trompaſt à ce mot, l'a fort bien expliqué. Δίπλακα, dit-il, διπλῆν, μεγάλην διπλοΐδα, ὥστε διπλῆ χρῆσθαι. On appelle δίπλακα & διπλῆν *un manteau double, un manteau fort ample & qu'on peut porter en double.* Il dit la meſme choſe ſur διπλοΐδα, car il définit par διπλουμένην χλαμύδα ἐν τῷ φορεῖσθαι, *un manteau qu'on peut mettre en double en le portant.* Cela paroiſt inconteſtablement par un paſ-

ſage du XXII. Liv. de l'Iliade, où Homere dit qu'Andromaque travailloit ſur le meſtier à un ouvrage de broderie, & il appelle cet ouvrage *δίπλακα μαρμαρέην, double & brillant.* Un ouvrage ſur le meſtier eſt-il double ?

Quelle eſt cette terre, quel eſt ſon peuple, & quels ſont les hommes qui l'habitent] *Quelle eſt cette terre,* c'eſt à dire, eſt-elle de l'Europe ou de l'Aſie ? *Quel eſt ſon peuple,* c'eſt à dire, quelle nation eſt-ce ? *Quels ſont les hommes ?* ſont-ce des hommes polis ou ſauvages, juſtes ou injuſtes ? &c.

Page 437. *Les chevres & les bœufs y trouvent des paſturages excellents*] Minerve exagere un peu en parlant de la bonté de l'iſle, & cette peinture eſt flattée. Il y avoit de bons paſturages pour les chevres, car elles paiſſent ſur les rochers, mais il n'y en avoit point pour les bœufs, & il falloit que ceux d'Ulyſſe fuſſent dans le continent voiſin.

Enfin, eſtranger, le nom d'Ithaque eſt ſurtout connu dans les campagnes de Troye] Quelle politeſſe il y a icy, & quelle loüange fine pour Ulyſſe !

Quoyque cette iſle ſoit fort loin de l'Achaïe] Car elle eſt au couchant du Peloponneſe. Quoyque cette iſle fuſt preſque la plus éloignée par rapport à Troye, elle eſtoit pourtant plus celebre que tous les

autres pays qui avoient envoyé des troupes à cette expedition, si grande estoit la gloire d'Ulysse.

Page 438. *A cause d'un meurtre que j'ay commis, en tuant le fils d'Idomenée*] Les Anciens font remarquer icy une grande finesse d'Ulysse, qui dans la vûë de s'attirer la protection des Poursuivants, feint qu'il a tué le fils d'Idomenée, grand ami d'Ulysse, car les Poursuivants ne manqueront pas de proteger un homme qu'Ulysse doit haïr. Mais il me semble qu'Ulysse s'attribuë icy une action bien horrible, un assassinat. Est-ce pour peindre les mœurs de Crete?

Car il conservoit contre moy quelque ressentiment de ce qu'à Troye je refusois d'obéïr à son pere] Il y a apparence qu'à Troye il s'estoit passé quelque chose entre Ulysse & Idomenée pour le rang des troupes. Comme les Cretois se piquoient d'avoir l'empire de la mer, Idomenée avoit sans doute prétendu avoir quelque superiorité sur les autres commandants des troupes des isles, & leur donner l'ordre comme le General des Atheniens le donnoit à ceux qui commandoient les vaisseaux de Salamine.

Page 440. *Les ont fidellement mises prés du lieu où j'estois endormi*] Il vante la fidelité de ces Pheaciens pour piquer d'honneur ce berger.

Et parfaitement bien élevée] Le Grec dit : *Et instruite dans les plus beaux ouvrages.* Mais comme cela ne peut pas paroistre à une premiere vûë, & que ce n'est qu'une présomption, j'ay mis *parfaitement bien élevée,* car la bonne éducation ne laisse pas de paroistre à un premier abord.

Page 441. *Mais laissons-là ces tromperies que nous connoissons si bien tous deux, car si vous estes le premier des mortels*] Homere, pour faire entendre que cette dissimulation perpetuelle d'Ulysse qui se cache toujours, est une dissimulation de prudence, & que ce caractere est tres estimable & tres loüable, fait que Minerve elle-mesme le loüe & qu'elle le prend, car elle se déguise icy en berger, comme Ulysse se déguise en Cretois. La Déesse se découvre la premiere, & loüe Ulysse de ce que ces déguisements luy estoient si aisez & si naturels. Tous les déguisements, que la prudence fournit, & qui sont d'une nature à estre autorisez & loüez par la Déesse mesme de la sagesse, font honneur à celuy qui s'en sert. Il y a dans ce passage beaucoup d'adresse, & ce qui me paroist icy tres admirable, c'est l'éloge le plus ingenieux & le plus adroit qu'on ait jamais fait de ces fables, de ces contes, car c'est Minerve elle-mesme qui dit que ce sont des inventions que la sagesse & la prudence suggerent, qui

ſont d'une grande utilité, & dans leſquelles cette Déeſſe ſe vante de ſurpaſſer tous les Dieux, comme Ulyſſe y ſurpaſſe tous les hommes. Qui ne voit qu'Ulyſſe eſt icy Homere luy-meſme, & que cet éloge luy appartient veritablement !

Page 444. *Car je voy que vous eſtes un homme ſage, d'un eſprit toujours preſent & plein de moderation & de prudence*] Voilà donc ſelon Homere les gens que Minerve cherche pour leur accorder ſa protection, ceux qui ont de la ſageſſe, de la prudence & un eſprit vif & preſent, les autres ne doivent pas prétendre aux faveurs de cette Déeſſe.

Page 445. *Tout autre qui reviendroit d'un voyage auſſi long*] Voilà une grande marque que Minerve donne de la ſageſſe & de la prudence d'Ulyſſe, le peu d'impatience qu'il a d'aller apprendre des nouvelles de ſa maiſon aprés une ſi longue abſence.

Sa conduite eſt telle que vous pouvez la deſirer, car elle eſt toujours enfermée dans voſtre Palais] Homere eſt le premier homme du monde pour faire des éloges ſimples & naturels, qui ſont à mon avis les plus grands de tous les éloges. Quel éloge de Penelope ! & par qui ? par Minerve elle-meſme.

Page 446. *En achevant ces mots, la*

Déesse dissipa le nuage dont elle l'avoit en-vironné, & dans l'instant il reconnut sa terre. Il paroist donc par-là que le nuage dont Minerve avoit enveloppé Ulysse, n'estoit pas pour l'empescher d'estre reconnu, mais pour l'empescher de reconnoistre le pays d'Ithaque, & cela confirme ma remarque sur le vers. ὄφρα μιν αὐτὸν ἄγνωστον τεύξειεν, *pour l'empescher de reconnoistre cette terre.*

Page 449. *Car si vous daignez m'assister de mesme, grande Minerve, fussent-ils trois cents, je les attaqueray seul, & je suis seur de les vaincre*] Qui est-ce qui peut s'estonner aprés cela qu'Ulysse avec le secours de Minerve, & soutenu de son fils & de deux autres de ses domestiques, vienne à bout des Poursuivants qu'il attaque à son avantage, & qui sont bien moins de trois cents! Voilà comme Homere fonde la vraysemblance de la défaite des Poursuivants, & prépare son Lecteur à la voir sans aucune surprise. Les Anciens ont fort bien remarqué que ce n'est point une hyperbole. C'est Ulysse qui parle, c'est ce mesme Ulysse que nous avons vû dans le XI. Liv. de l'Iliade resté seul dans une bataille aprés la déroute des Grecs, soutenir tout l'effort des bandes Troyennes dont il estoit enveloppé, les attaquer, en faire un grand carnage, & tout blessé qu'il estoit, se battre en retraitte &

faire mordre la poussiere aux plus hardis, & donner le temps à Ajax de venir le dégager. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce passage, c'est ce sentiment d'Homere. Il a connu cette grande verité, qu'un homme assisté par un Dieu, non seulement n'a rien à craindre, mais qu'il est mesme seur de triompher de toutes les forces humaines qui s'uniront contre luy. C'est la mesme chose que ce que David dit plus fortement encore : *Si consistant adversùm me castra, non timebit cor meum. Si exurgat adversùm me prælium, in hoc ego sperabo. Si une armée estoit rangée en bataille contre moy, je ne la craindrois point. Si elle m'attaquoit, j'espererois de la vaincre.* Psalm. 26. 3.

Page 450. *Quand nous executerons ce grand exploit*] Elle ne dit pas *quand vous executerez*, mais *quand nous executerons.* La Déesse se met elle-mesme de la partie, afin que le Lecteur ne soit pas surpris. Il y a bien de l'art dans tous ces traits.

La salle du festin] Je n'approuve pas icy la remarque d'Eustathe, qui veut qu'on explique ἄσπετον οὖδας, *la terre d'Ithaque,* τὴν ἤπειρον, *parce,* dit-il, *qu'une salle est trop petite pour estre appellée ἄσπετον, immense.* C'est une erreur ; ἄσπετον ne signifie que *spacieuse, vaste ;* une salle où tant de Prin-

ces faiſoient leurs banquets pouvoit fort bien eſtre appellée *vaſte*. ἄασπετος, λίαν πολύς, μέγας. Heſych.

Voſtre fidelle Eumée à qui vous avez donné l'intendance de vos troupeaux] Les intendants des troupeaux eſtoient des hommes conſiderables, comme nous le voyons dans l'Eſcriture ſainte. J'en ay fait ailleurs une Remarque que je ne repeteray point icy.

Page 451. *Sur la roche Coracienne*] Ainſi nommée à cauſe de l'accident d'un jeune homme appellé *Corax*, qui s'y tua en pourſuivant un lievre. Sa mere Arethuſe au deſeſpoir de la mort de ſon fils, ſe jetta dans une fontaine voiſine où elle ſe noya, & la fontaine fut appellée de ſon nom.

Page 453. *La Déeſſe changea ſes beaux habits en vieux haillons*] Homere pour nous peindre ce déguiſement d'Ulyſſe, nous remet ſans doute devant les yeux l'équipage des gueux de ce temps-là. C'eſt un portrait fait d'aprés nature.

Et Minerve prit le chemin de Sparte pour luy ramener ſon fils] Voilà Homere revenu à Telemaque qu'il a laiſſé à Sparte chez Menelas à la fin du quatriéme Livre ; les neuf Livres ſuivants juſqu'au XIV. ne ſont que pour inſtruire le Lecteur de tout ce qui avoit précedé juſqu'au moment de l'ou-

verture du Poëme. Et ces neuf Livres comprennent toutes les avantures & les erreurs d'Ulysse, & tout ce qui luy est arrivé depuis son départ de Troye jusqu'à ce moment, c'est à dire huit ans & demi, qu'il réduit à peu de jours par le moyen de la narration. Et toutes ces avantures ne sont point des parties détachées & des pieces estrangeres, mais elles sont avec le reste tout le sujet du Poëme, puisque l'Odyssée n'est autre chose, selon l'exposition d'Homere mesme, *que le recit des avantures de cet homme prudent, qui aprés avoir ruiné la sacrée ville de Troye, fut errant plusieurs années en differents pays, visita les villes de plusieurs peuples, & souffrit des peines infinies sur la mer pendant qu'il travailloit à sauver sa vie, & à procurer à ses Compagnons un heureux retour.* Et c'est en quoy il faut admirer l'art du Poëte. L'action de l'Odyssée estoit trop longue pour estre continuée naturellement tout du long comme celle de l'Iliade qui est fort courte; c'est pourquoy Homere a recours à l'ordre artificiel, en commençant son Poëme par les incidents de son action qui sont arrivez les derniers selon les temps, & en rappellant ensuite par la narration tous les autres qui ont précedé.

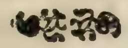
Il ne prend pour la matiere de sa narration que ce qu'il y a de continu dans la fin de son action, & ensuite il fait naistre quel-

que occaſion naturelle & vrayſemblable de reprendre les choſes conſiderables & neceſſaires qui ont précedé ces commencements, & de les faire raconter naturellement par les heros meſmes de ſon Poëme. Mais ces deux parties de l'action, dont l'une eſt racontée par le Poëte, qui la traite amplement & avec toute la pompe & la magnificence que ſon art luy peut fournir; & l'autre, qui eſt beaucoup plus ample par le nombre des incidents & pour le temps, mais qui eſt racontée par le heros d'une maniere plus ſerrée, ne compoſent qu'une ſeule & meſme action qui fait le ſujet du Poëme. Ainſi ces neuf Livres depuis le IV. juſqu'au XIV. qui nous remettent devant les yeux tout ce qui s'eſt paſſé avant l'ouverture du Poëme, ne ſont pas moins le ſujet de l'Odyſſée que tout ce que le Poëte raconte luy-meſme. Et l'on peut dire que le veritable art du Poëme conſiſte dans cet ordre artificiel qu'Horace a fort bien expliqué, & que Virgile a ſuivi.

Argument

Argument du Livre XIV.

ULyſſe ayant quitté Minerve, prend le chemin de la maiſon d'Eumée, & en arrivant il court un grand danger, qu'il évite par ſa prudence & par le ſecours de ce paſteur. L'eſtat où il trouve ce ſerviteur fidelle; le bon accüeil qu'il en reçoit, & l'entretien qu'ils ont enſemble. Ulyſſe feint qu'il eſt de Crete; il raconte ſes avantures, toutes ſuppoſées, & luy expoſe comment il eſt arrivé à Ithaque. Eumée fait un ſacrifice en ſa faveur & pour demander le retour d'Ulyſſe; le repas dont ce ſacrifice eſt ſuivi. Aprés le ſouper ils vont ſe coucher. La nuit eſt froide; Ulyſſe, qui meurt de froid, demande un manteau pour ſe couvrir, en faiſant une petite hiſtoire d'une avanture qui luy eſtoit arrivée devant Troye. Vigilance d'Eumée pour les troupeaux de ſon maiſtre, & l'équipage dans lequel il ſort de la maiſon pour aller paſſer la nuit en raſe campagne.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XIV.

MAIS Ulysse en s'éloignant du port, où il s'estoit entretenu avec Minerve, marche par des chemins raboteux au travers des bois & des montagnes pour aller au lieu où la Déesse luy avoit dit qu'il trouveroit l'intendant de ses troupeaux, qui avoit soin de tous ses autres pasteurs & de ses domestiques. Il le trouva sous un des portiques qui regnoient tout autour d'une belle maison bastie de grosses pierres dans un lieu fort découvert. Ce serviteur fidelle l'a-

voit bastie de ses espargnes, sans en parler ni à Penelope, ni au bon vieillard Laërte, au milieu d'une basse-cour fort vaste qu'il avoit environnée d'une haye vive fortifiée en dehors d'espace en espace de gros pieds de chesne qu'il avoit taillez. Dans cette basse-cour il avoit fait douze belles estables pour les femelles qui avoient des petits; dans chacune il y en avoit cinquante; les masles couchoient dehors, & ils estoient moins nombreux que les femelles, car les Poursuivants en diminuoient journellement le nombre, l'intendant estant forcé de leur en envoyer tous les jours un des plus gras pour leurs sacrifices & leurs festins. Il n'y en avoit plus que trois cents soixante. Quatre gros chiens d'une grandeur prodigieuse & semblables à des bestes feroces, veilloient à la garde des troupeaux; l'intendant les nourrissoit de sa main, &

alors il estoit assis sous ce portique, travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil. Trois de ses bergers estoient allé mener leurs troupeaux en differents pasturages, & le quatriéme, il l'avoit envoyé à la ville porter à ces fiers Poursuivants le tribut ordinaire pour leur table. Les chiens appercevant tout d'un coup Ulysse, se mirent à aboyer & à courir sur luy. Ulysse pour se garentir, se couche à terre & jette son baston ; ce Prince estoit exposé-là au plus grand de tous les dangers & dans sa maison mesme, si ce maistre pasteur ne fust accouru promptement. Dés qu'il eut entendu l'aboy des chiens, son cuir luy tomba des mains, il sortit du portique & courut en diligence à l'endroit où il entendoit le bruit. A force de cris & de pierres il escarta enfin ces chiens, & ayant délivré Ulysse, il luy parla en ces termes :

Vieillard, il s'en est peu fallu que « mes chiens ne vous ayent devoré; « vous m'auriez exposé à une dou- « leur tres sensible & à des regrets « éternels. Les Dieux m'ont envoyé « assez d'autres déplaisirs sans celuy- « là. Je passe ma vie à pleurer l'ab- « sence, & peut-estre la mort de « mon cher maistre, que sa bonté & « sa sagesse égaloient aux Dieux, & « j'ay la douleur de fournir pour la « table de ses plus mortels ennemis « tout ce que j'ay de plus beau & « de meilleur, pendant que ce cher « maistre manque peut-estre des cho- « ses les plus necessaires à la vie dans « quelque terre estrangere, si tant est « mesme qu'il vive encore, & qu'il « joüisse de la lumiere du soleil. « Mais, bon homme, entrez, je vous « prie, dans ma maison, afin qu'a- « prés vous estre rafraischi, & aprés « avoir repris vos forces par quel- « que nourriture, vous m'appre- « niez d'où vous estes & tout ce que «

» vous avez souffert.

En achevant ces mots, il le fait entrer & le conduit luy-mesme. Dés qu'ils sont dans la maison, il jette à terre quelques brossailles tendres qu'il couvre d'une grande peau de chevre sauvage où il le fait asseoir. Ulysse est ravi de ce bon accüeil & luy en temoigne sa
» reconnoissance : Mon hoste, luy
» dit-il, que Jupiter & tous les au-
» tres Dieux accomplissent tout ce
» que vous desirez, pour vous re-
» compenser de la bonne reception
» que vous me faites.

Divin Eumée, vous luy répon-
» dites : Bon homme, il ne m'est pas
» permis de mépriser un estranger,
» non pas mesme quand il seroit dans
» un estat plus vil & plus méprisa-
» ble que celuy où vous estes, car
» tous les estrangers & tous les pau-
» vres viennent de Jupiter. Je ne
» suis pas en estat de leur faire de
» grandes charitez, il faut me con-

tenter de leur donner peu. C'eſt-là «
le devoir de bons domeſtiques, ils «
doivent eſtre toujours dans la crain- «
te, ſur-tout quand ils ont de jeu- «
nes maiſtres dont ils doivent me- «
nager le bien. J'aurois plus de li- «
berté ſi mon cher maiſtre eſtoit icy, «
mais les Dieux luy ont fermé tou- «
te voye de retour. Je puis dire «
qu'il m'aimoit : il m'auroit donné «
une maiſon, un heritage & une «
femme honneſte & vertueuſe, en «
un mot tout ce qu'un bon maiſtre «
peut donner à un domeſtique af- «
fectionné & fidelle, qui luy a ren- «
du tous les ſervices qui ont dé- «
pendu de luy, & dont Dieu a be- «
ni le labeur, comme il a beni le «
mien dans tout ce qui m'a eſté con- «
fié. Certainement j'aurois tiré de «
grands avantages de l'affection de «
ce Prince, s'il avoit vieilli dans ſon «
Palais. Mais il ne vit plus. Ah, «
pluſt aux Dieux qu'Helene fuſt «
perie avec toute ſa race, ou qu'elle «

» n'euſt jamais vû la lumiere du jour,
» car elle a eſté cauſe de la mort
» d'une infinité de grands perſonna-
» ges. Mon maiſtre alla comme les
» autres faire la guerre aux Troyens,
» & aider Agamemnon à tirer ven-
» geance de l'injure qu'il avoit re-
» ceüe.

Ayant ainſi parlé, il releva ſa tunique à ſa ceinture, & courut promptement à une des eſtables, & il en apporta deux jeunes cochons ; il les égorgea, les prépara, les mit par morceaux, & aprés les avoir fait roſtir, il les ſervit à Ulyſſe avec les broches meſmes & les ſaupoudra de fleur de farine : il meſla enſuite l'eau & le vin dans une urne, & s'eſtant aſſis vis-à-vis d'Ulyſſe, il le preſſe de manger :
» Eſtranger, luy dit-il, mangez de
» cette viande qu'on donne icy aux
» paſteurs ; nos cochons engraiſſez
» ſont reſervez pour les Pourſui-
» vants, gens ſans conſideration &

ſans miſericorde. Cependant les « Dieux n'aiment point les injuſti- « ces, ils puniſſent les violences & « récompenſent les bonnes actions. « Les pirates meſmes les plus cruels « & les plus feroces, qui vont à main « armée faire des deſcentes dans les « païs eſtrangers, & qui aprés les « avoir ravagez & avoir fait un grand « butin, s'en retournent ſur leurs « vaiſſeaux, on les voit tous les jours, « frappez de la crainte des Dieux, « chercher à ſe mettre à couvert de « la vengeance divine. Mais les Pour- « ſuivants perſeverent dans leurs vio- « lences ſans aucuns remords. Aſſeu- « rement ils ont eu des nouvelles de « la mort d'Ulyſſe, où ils l'ont « appriſe par quelque réponſe des « Dieux, voilà pourquoy ils ne veu- « lent point demander la Reyne dans « les formes, ni s'en retourner chez « eux; mais ils demeurent dans ce « Palais à conſumer & à diſſiper les « biens de mon maiſtre avec inſo- «

» lence & ſans aucun menagement;
» car & tous les jours & toutes les
» nuits ils ne ſe contentent pas d'of-
» frir une ou deux victimes, ils font
» un dégaſt prodigieux, noſtre meil-
» leur vin eſt au pillage, en un mot
» ils vivent à diſcretion. Mon maiſ-
» tre avoit des richeſſes immenſes
» avant leur arrivée ; il n'y avoit
» point de Prince ſi riche ni icy à
» Ithaque ni dans le continent ; les
» richeſſes de vingt de nos plus ri-
» ches Princes n'égaloient pas les
» ſiennes, & je m'en vais vous en
» faire le détail. Il avoit dans le con-
» tinent voiſin douze troupeaux de
» bœufs, autant de troupeaux de
» moutons, autant de troupeaux de
» cochons & autant de troupeaux de
» chevres. Tous ces troupeaux eſ-
» toient ſous la conduite de ſes ber-
» gers & de bergers eſtrangers, &
» icy dans cette iſle il avoit onze
» grands troupeaux de chevres qui
» paiſſoient à l'extremité de cette iſle

ſous les yeux de bergers fidelles. «
Chacun d'eux eſt obligé d'envoyer «
tous les matins à ces Pourſuivants «
le meilleur chevreau qu'ils ayent «
dans leur bergerie. Et moy, qui «
vous parle, je veille ſur les bergers «
qui gardent ces troupeaux de co- «
chons, & je ſuis forcé comme les «
autres de leur envoyer tous les «
jours le cochon le plus gras de mes «
eſtables. «

Pendant qu'il parloit ainſi, Ulyſſe continuoit ſon repas, & penſoit aux moyens de ſe venger de ces Princes inſolents & ſuperbes. Aprés qu'il fut raſſaſié, il prit la coupe où il avoit beu, la remplit de vin & la preſenta à Eumée qui la receut avec joye, ravi de l'honneſteté que luy faiſoit cet eſtranger. Alors Ulyſſe prenant la parole, luy dit : Mon cher hoſte, com- «
ment appellez-vous cet homme ſi «
vaillant & ſi riche qui a eu le bon- «
heur de vous achetter pour vous «

» donner l'intendance de ses trou-
» peaux, & que vous dites que la
» querelle d'Agamemnon a fait pe-
» rir! Apprenez-moy son nom, afin
» que je voye si je ne l'aurois point
» connu. Jupiter & les autres Dieux
» sçavent si je ne pourray pas vous
» en donner des nouvelles & si je ne
» l'ay pas vû, car j'ay parcouru di-
» verses contrées.

» Ah, mon ami, répondit l'inten-
» dant des bergers, ni ma maistresse
» ni son fils n'adjouteront plus de
» foy à tous les voyageurs qui se
» vanteront d'avoir vû Ulysse; on
» sçait que les estrangers, qui ont be-
» soin d'assistance, forgent des men-
» songes pour se rendre agreables,
» & ne disent presque jamais la ve-
» rité. Tous ceux qui passent icy ne
» cherchent qu'à amuser ma mais-
» tresse par leurs contes. Elle les re-
» çoit, les traite le mieux du monde,
» & passe les jours à les questionner;
» elle escoute leurs discours, les boit

avec avidité, s'arreſte ſur tout ce « qui la flatte, & pendant qu'ils par- « lent on voit ſon beau viſage bai- « gné de pleurs, comme c'eſt la cou- « tume des femmes vertueuſes dont « les maris ſont morts éloignez d'el- « les. Et peut-eſtre que vous-meſme, « bon homme, vous inventeriez de « pareilles fables ſi on vous donnoit « de meilleurs habits à la place de ces « haillons. Mais il eſt certain que l'a- « me de mon maiſtre n'anime plus « ſon corps, & que ce corps eſt quel- « que part la proye des chiens ou des « oyſeaux ; peut-eſtre meſme qu'il a « ſervi de paſture aux poiſſons dans « le fond de la mer, & que ſes os « ſont ſur quelque rivage éloigné « enſevelis ſous des monceaux de ſa- « ble. Sa mort eſt une ſource de dou- « leurs pour tous ſes amis, & ſur- « tout pour moy. Car quelque part « que je puiſſe aller, jamais je ne « trouveray un ſi bon maiſtre, non « pas meſme quand je retournerois «

» dans la maison de mon pere & de
» ma mere qui m'ont élevé avec tant
» de soin. La douleur que j'ay de ne
» plus voir ces chers parents, quel-
» que grande qu'elle soit, ne me
» couste point tant de larmes, & je
» ne la supporte pas si impatiem-
» ment que celle de ne plus voir mon
» cher Ulysse. Et je vous asseure,
» mon bon homme, que tout absent
» qu'il est, je me fais encore un scru-
» pule & je me reproche de le nom-
» mer par son nom ; il m'aimoit si
» tendrement, il avoit tant de bonté
» pour moy, & je conserve pour luy
» tant de respect, que je l'appelle or-
» dinairement mon pere.

» Mon ami, quoyque vous refu-
» siez de croire à mes paroles, luy
» répondit le divin Ulysse, & que
» vous persistiez dans vostre deffian-
» ce, en vous opiniastrant à soutenir
» que jamais Ulysse ne reviendra, je
» ne laisse pas de vous asseurer, &
» mesme avec serment, que vous le

verrez bien-toſt de retour. Que la « récompenſe pour la bonne nou- « velle que je vous annonce, ſoit « preſte tout à l'heure dés qu'il arri- « vera. Je vous demande que vous « changiez ces haillons en magnifi- « ques habits, mais je ne le demande « qu'aprés qu'il ſera arrivé, quelque « beſoin que j'en aye, je ne les rece- « vrois pas auparavant, car je hais « comme la mort ceux qui cedant à « la pauvreté, ont la baſſeſſe d'in- « venter des fourberies. Je prends « donc icy à témoin, premierement « le ſouverain des Dieux, enſuite « cette table hoſpitaliere où vous « m'avez receu & le ſacré foyer « d'Ulyſſe où je me ſuis retiré, que « tout ce que je viens de vous dire « s'accomplira. Ulyſſe reviendra dans « cette meſme année : oüy il revien- « dra à la fin d'un mois, & au com- « mencement de l'autre vous le ver- « rez dans ſa maiſon, & il ſe vengera « avec eſclat de tous ceux qui oſent «

» traiter sa femme & son fils avec
» tant d'insolence.

Eumée peu sensible à ces belles
» promesses, répondit : Bon hom-
» me, je n'espere pas de vous donner
» jamais la récompense de ces bon-
» nes nouvelles que vous m'annon-
» cez, car je ne verray jamais de re-
» tour mon cher Ulysse ; mais beu-
» vez en repos, parlons de tout au-
» tre chose, & ne me rappellez point
» un si triste souvenir. Je n'entends
» jamais parler de ce Roy si bon, si
» respectable, que mon cœur ne soit
» accablé de douleur. Laissons-là vos
» serments, & qu'Ulysse revienne
» comme je le desire & comme le de-
» sirent Penelope, le vieillard Laërte
» & le jeune Telemaque. Le mal-
» heur de ce jeune Prince réveille
» mon affliction ; aprés les soins que
» les Dieux avoient pris de luy, en
» l'élevant comme une jeune plante,
» j'esperois que nous le verrions en-
» trer dans le monde avec distinction

« & avec eſclat, & que dans toutes
« les qualitez de l'eſprit & du corps
« il égaleroit ſon pere; mais quelque
« Dieu ennemi, ou quelque homme
« mal intentionné luy a renverſé l'eſ-
« prit, car il eſt allé à Pylos pour ap-
« prendre des nouvelles de ſon pere,
« & ces fiers Pourſuivants luy dreſ-
« ſent des embuſches à ſon retour,
« pour faire perir en luy toute la race
« du divin Arceſius. Mais ne preve-
« nons point les malheurs qui le me-
« nacent, peut-eſtre perira-t-il, peut-
« eſtre auſſi qu'il ſe tirera heureuſe-
« ment de ces pieges, & que Jupiter
« eſtendra ſur luy ſon bras puiſſant.
« Bon homme, racontez-moy toutes
« vos avantures, & dites-moy ſans
« déguiſement qui vous eſtes, d'où
« vous eſtes, quelle eſt voſtre ville,
« quels ſont vos parents, ſur quel
« vaiſſeau vous eſtes venu, comment
« vos matelots vous ont amené à
« Ithaque, & quels matelots ce ſont,
« car la mer eſt le ſeul chemin qui

» puisse mener dans une isle.

Le prudent Ulysse luy répondit : Mon hoste, je vous diray dans
» la pure verité tout ce que vous me
» demandez, mais croyez que quand
» nous serions icy une année entiere
» à table, & que tous vos gens iroient
» cependant vaquer à leurs affaires,
» ce temps-là ne me suffiroit pas pour
» vous raconter tous les malheurs
» que j'ay essuyez par la volonté des
» Dieux.

» Je suis de la grande isle de Crete, & fils d'un homme riche. Nous
» sommes plusieurs enfants ; tous les
» autres sont nez de femmes legitimes, & moy je suis fils d'une estrangere que mon pere avoit achettée, & dont il avoit fait sa concubine. Mais mon pere, qui avoit
» nom Castor, fils d'Hylax, me regardoit & m'aimoit comme tous
» ses autres enfants nez d'un veritable mariage. Voilà pour ce qui
» concerne mon pere, qui estoit hon-

noré comme un Dieu par tous les «
peuples de Crete, à cause de sa for- «
tune, de ses richesses & de ce grand «
nombre d'enfants tous fort esti- «
mez. Mais aprés que la Parque «
cruelle l'eut précipité dans le Palais «
de Pluton, mes freres firent un par- «
tage de ses biens, tirerent les lots «
au sort & ne me laisserent que tres «
peu de chose avec une maison. «
J'eus le bonheur d'espouser une «
femme d'une famille riche, & dont «
le pere & la mere assez contents de «
ma bonne mine & de ma réputa- «
tion, voulurent bien me choisir «
pour gendre, car je n'estois pas mal «
fait, & je passois pour un homme «
qui ne fuyois pas dans les batailles; «
presentement l'âge m'a ravi toutes «
ces bonnes qualitez. Mais je me «
flatte qu'encore, comme dit le pro- «
verbe, le chaume vous fera juger «
de la moisson, & qu'à m'examiner «
vous ne laisserez pas de démesler «
ce que j'ay pû estre dans ma jeu- «

» nesse ; quoyque je vous paroiss
» accablé de misere & d'infirmité, j
» puis dire que Mars & Minerve
» m'avoient inspiré une force & une
» audace qui paroissoient dans toutes
» les occasions, sur-tout lorsqu'avec
» des hommes choisis & déterminez
» je dressois à mes ennemis quelque
» embuscade. Jamais mon courage
» ne m'a laissé envisager la mort,
» mais la lance à la main me jettant
» le premier au milieu des ennemis,
» je leur faisois lascher le pied ou
» mordre la poussiere. Voilà quel
» j'estois à la guerre ; tout autre genre
» de vie ne me touchoit point, je
» n'ay jamais aimé le travail, ni le la-
» bourage, ni l'œconomie domesti-
» que qui donne le moyen de nou-
» rir & d'élever ses enfants. Mais j'ay
» aimé les vaisseaux bien équippez,
» la guerre, les javelots, les fléches,
» toutes choses qui paroissent si tris-
» tes & si affreuses à tant d'autres ;
» je ne prenois plaisir & je ne m'oc-

cupois uniquement qu'aux choſes «
pour leſquelles Dieu m'avoit don- «
né de l'inclination, car les gouſts «
des hommes ſont differents, ce- «
luy-cy ſe plaiſt à une choſe, & ce- «
luy-là à une autre. Avant que les «
Grecs entrepriſſent la guerre con- «
tre Troye, j'avois desja commandé «
en chef à neuf expeditions de mer «
contre des eſtrangers, & le ſuccés «
en avoit eſté auſſi heureux que j'a- «
vois pû le deſirer. Comme general «
j'avois choiſi pour moy ce qu'il y «
avoit de plus précieux dans le bu- «
tin, & j'avois encore partagé le «
reſte avec mes troupes. J'avois ac- «
quis de grandes richeſſes, ma mai- «
ſon devenoit tous les jours plus «
opulente, j'eſtois un perſonnage «
conſiderable, & tout le monde «
m'honneroit & me reſpectoit. Mais «
après que Jupiter eut engagé les «
Grecs à cette funeſte entrepriſe, «
qui a couſté la vie à tant de heros, «
on me força de conduire les vaiſ- «

» ſeaux de Crete à Ilion avec le ce-
» lebre Idomenée. Je n'avois aucun
» prétexte plauſible de refuſer cet
» honneur, & je craignois les repro-
» ches du peuple, car la réputation
» d'un homme de guerre eſt une
» fleur que la moindre choſe ternit.
» Nous fiſmes la guerre dans les plai-
» nes d'Ilion neuf ans entiers, & la
» dixiéme année, aprés avoir ſaccagé
» cette ſuperbe ville de Priam, nous
» nous embarquaſmes pour retour-
» ner dans nos maiſons. A ce retour
» Jupiter diſperſa noſtre flotte, &
» me deſtina dés ce moment à des
» malheurs infinis. J'arrivay heureu-
» ſement à Crete, mais à peine avois-
» je eſté un mois à me délaſſer, à me
» réjoüir avec ma femme & mes en-
» fants, & à joüir de mes richeſſes,
» que l'envie me prit d'aller faire
» une courſe ſur le fleuve Ægyptus.
» J'armay neuf vaiſſeaux, & je nom-
» may ceux qui devoient me ſuivre.
» Ces troupes furent aſſemblées tres

promptement. Avant que de par- «
tir nous passasmes six jours à faire «
bonne chere, & je leur fournis «
quantité de victimes pour faire des «
sacrifices aux Dieux, & pour con- «
sumer le reste à leurs tables. Nous «
nous embarquasmes le septiéme «
jour & nous nous éloignasmes du «
rivage de Crete portez par le Bo- «
rée qui nous estoit tres favorable; «
nous voguions aussi doucement «
que si dans une riviere nous n'a- «
vions fait que suivre le courant «
de l'eau. Aucun de mes vaisseaux «
ne fut endommagé, & je n'eus pas «
un seul malade; le vent & l'adresse «
le mes pilotes nous menerent si «
lroit, que le cinquiéme jour nous «
rrivasmes dans le fleuve. J'arres- «
ay-là ma flotte, & j'ordonnay à «
nes compagnons de demeurer sur «
eurs vaisseaux & de chercher un «
bry sur la rive. J'en choisis seule- «
nent un petit nombre pour les en- «
oyer découvrir le pays. Ces im- «

» prudents ſe laiſſant emporter à leur
» ferocité & à leur courage, au lieu
» d'executer mes ordres, ſe mirent à
» piller les fertiles champs des Egy-
» ptiens, à emmener leurs femmes &
» leurs enfants, & à faire main-baſſe
» ſur tout ce qui s'oppoſoit à leur
» furie. Le bruit affreux que ce grand
» deſordre cauſoit retentit juſques
» dans la ville voiſine ; les citoyens
» attirez par les cris, parurent en ar-
» mes au point du jour. Toute la
» campagne fut pleine d'infanterie &
» de cavalerie, & elle paroiſſoit en
» feu par l'eſclat de l'airain dont elle
» eſtoit toute couverte. Là le maiſ-
» tre du tonnerre ſouffla la terreur
» & la fuite parmi mes compagnons;
» aucun n'eut le courage de ſe def-
» fendre, car ils eſtoient enveloppez
» de toutes parts. Les Egyptiens en
» tuerent un grand nombre, & firent
» les autres priſonniers, & les rédui-
» ſirent en un triſte eſclavage. Dans
» cette extremité Jupiter m'inſpira
une

une pensée, que ne mourus-je « plustost sur la place! car de grands « malheurs m'attendoient encore; je « détache mon casque, je le jette à « terre, j'abandonne mon bouclier « & ma pique, & m'approchant du « char du Roy, j'embrasse ses ge- « noux. Il eut pitié de moy & me « sauva la vie; il me fit mesme mon- « ter sur son char prés de luy & me « mena dans son Palais. En chemin « nous fusmes souvent environnez « de soldats, qui la pique baissée, « vouloient se jetter sur moy pour « me tuer, tant ils estoient irritez « de l'acte d'hostilité que j'avois osé « commettre; mais le Roy me ga- « rentit, & craignit la colere de Ju- « piter qui préside à l'hospitalité & « qui punit severement ceux qui la « violent. Je demeuray dans son Pa- « lais sept années entieres, & j'amas- « say beaucoup de bien, car tous les « Egyptiens me faisoient des presens. « Quand la huitiéme année fut ve- «

» nuë, il se presenta à moy un Phe-
» nicien tres instruit dans toutes sor-
» tes de ruses & de fourberies, insi-
» gne fripon, qui avoit fait une in-
» finité de maux aux hommes. Cet
» imposteur me seduisant par ses bel-
» les paroles me persuada d'aller avec
» luy en Phenicie où il avoit sa mai-
» son & son bien. Je demeuray chez
» luy un an entier. Quand l'année
» fut révoluë, il me proposa de pas-
» ser avec luy en Libye, & forgea
» mille mensonges dans la vûë de me
» porter à faire les avances pour la
» charge de son vaisseau; son dessein
» estoit de me vendre en Libye &
» de faire un grand profit. Quoyque
» ses grandes promesses commenças-
» sent à m'estre suspectes, je le sui-
» vis par necessité. Nous voilà donc
» embarquez; nostre vaisseau cou-
» roit par un vent de nord qui le
» porta à la hauteur de Crete, Jupi-
» ter avoit resolu la perte de ce vais-
» seau. Dés que nous fusmes éloignez

de cette iſle & que nous ne viſ- «
mes plus que les flots & le ciel, le «
fils de Saturne aſſembla au deſſus «
de nous un nuage noir qui cou- «
vrit la mer d'une affreuſe obſcu- «
rité ; ce nuage fut accompagné de «
tonnerres & d'eſclairs, & ce Dieu «
irrité lança ſur noſtre vaiſſeau ſa «
foudre enflammée ; le coup fut ſi «
violent que tout l'aſſemblage du «
vaiſſeau en fut esbranſlé ; une odeur «
de ſoufre le remplit, tout l'équipa- «
ge tomba dans l'eau, & l'on voyoit «
tous ces malheureux portez ſur les «
flots, comme des oyſeaux marins, «
faire leurs efforts pour ſe ſauver, «
mais toute voye de ſalut leur eſ- «
toit fermée. Jupiter touché de «
mon affliction, fit tomber entre «
mes mains le grand maſt du na- «
vire, afin que je m'en ſerviſſe pour «
me tirer de ce danger. J'embraſſay «
ce maſt de toute ma force, & je «
fus en cet eſtat le joüet des vents «
neuf jours entiers. Enfin le dixié- «

» me jour pendant une nuit fort
» noire le flot me poussa contre la
» terre des Thesprotiens. Le heros
» Phidon, qui estoit Roy de cette
» terre, me receut avec beaucoup de
» generosité & ne me demanda point
» de rançon, & son fils estant arrivé
» sur le rivage, & m'ayant trouvé
» demi mort de froid & de fatigue,
» me mena dans son Palais en me
» soutenant luy-mesme, car je n'a-
» vois presque pas la force de mar-
» cher. Le Roy me fit donner des
» habits magnifiques. Là j'entendis
» beaucoup parler d'Ulysse, & le
» Roy luy-mesme me dit qu'il l'a-
» voit receu & traité dans son Palais
» comme il passoit chez luy pour
» s'en retourner dans sa patrie. Il me
» montra mesme toutes les richesses
» qu'Ulysse avoit amassées dans ce
» voyage, l'airain, l'or, le fer, & j'en
» vis une si grande quantité, qu'elle
» pourroit suffire à nourrir pendant
» dix generations deux familles com-

me la ſienne. Sur ce que je parus «
eſtonné que tous ces treſors fuſ- «
ſent-là ſans luy, il me dit qu'Ulyſſe «
les avoit laiſſez pour aller à Do- «
done conſulter le cheſne miracu- «
leux, & recevoir de luy la répon- «
ſe de Jupiter meſme, pour ſça- «
voir comment il devoit retourner «
à Ithaque aprés une ſi longue ab- «
ſence, & s'il devoit y entrer ouver- «
tement, ou ſans ſe faire connoiſtre. «
Ce Prince jura meſme en me par- «
lant à moy-meſme & au milieu des «
libations, que le vaiſſeau & les ra- «
meurs qui devoient le mener dans «
ſa patrie eſtoient preſts. Je n'eus «
pas le temps d'attendre, car la com- «
modité d'un vaiſſeau de Theſpro- «
tie, qui partoit pour Dulichium «
s'eſtant offerte, il me renvoya ſur «
ce vaiſſeau, & ordonna au patron «
de me remettre fidellement entre «
les mains du Roy Acaſte. Ce pa- «
tron & ſes compagnons loin d'e- «
xecuter cet ordre, conceurent un «

» méchant dessein contre moy pour
» me rendre encore le joüet de la
» fortune. Dés que le vaisseau fut
» assez loin de la terre, ils commen-
» cerent par m'oster la liberté, ils
» me dépoüillerent de mes habits &
» me donnerent ces vieux haillons
» tout rapiecez que vous voyez sur
» moy. Estant arrivez le soir sur les
» costes d'Ithaque, ils me lierent
» avec une bonne corde au mast du
» vaisseau, & me laissant-là, ils des-
» cendirent à terre & se mirent à sou-
» per. Les Dieux rompirent facile-
» ment mes liens. Je mis mes hail-
» lons autour de ma teste, & me
» laissant aller le long du gouvernail,
» je me jettay dans l'eau & nageay de
» toute ma force. Je me trouvay
» bien-tost assez loin de ces scelerats
» pour oser prendre terre; j'aborday
» dans un endroit prés d'un beau
» bois où je me cachay. Ces barba-
» res fort affligez firent quelque le-
» gere perquisition, mais ils ne ju-

gerent pas à propos de me cher- «
cher plus long-temps & avec plus «
d'exactitude, ils se rembarquerent «
promptement. C'est ainsi que les «
Dieux m'ont sauvé de leurs mains, «
& qu'ils m'ont conduit dans la mai- «
son d'un homme sage & plein de «
vertu. Car c'est l'ordre du Destin «
que je conserve encore la vie. «

Ah, malheureux estranger, re- «
partit Eumée, que vous m'avez «
touché par le recit de vos tristes «
avantures! la seule chose où je ne «
sçaurois vous croire, c'est dans ce «
que vous avez dit d'Ulysse. A «
quoy bon un homme comme vous «
à vostre âge blesse-t-il ainsi la ve- «
rité, en contant des fables tres in- «
utiles. Je suis seur que les Dieux «
se sont opposez au retour de mon «
cher maistre. Ils n'ont voulu ni le «
faire tomber sous les coups des «
Troyens, ni le faire mourir entre «
les bras de ses amis, aprés qu'il a «
eu terminé si glorieusement cette «

» guerre ; car tous les Grecs luy au-
» roient élevé un tombeau magnifi-
» que, & la gloire du pere auroit re-
» jalli ſur le fils, mais ils ont permis
» qu'il ait eſté ſans honneur la proye
» des Harpyes. Pour moy j'en ſuis ſi
» affligé, que je me ſuis confiné dans
» cette ferme ; & je ne vais jamais à
» la ville que lorſque la ſage Pene-
» lope me mande pour me faire part
» des nouvelles qu'elle a receües de
» quelqu'endroit. Dés qu'on me voit
» dans le Palais, on m'environne en
» foule pour me demander ce que
» j'ay appris. Les uns s'affligent de
» la longue abſcence de ce cher maiſ-
» tre, & les autres s'en réjoüiſſent,
» parce qu'ils conſument impuné-
» ment ſon bien. Pour moy je n'en
» demande plus de nouvelles depuis
» que j'ay eſté trompé par un Eto-
» lien, qui obligé de prendre la fuite
» pour un meurtre qu'il avoit com-
» mis, aprés avoir erré dans pluſieurs
» contrées, arriva dans ma maiſon,

où je le receus le mieux qu'il me « fut poſſible. Il me dit qu'il avoit « vû Ulyſſe chez Idomenée dans « l'iſle de Crete où il radouboit ſes « vaiſſeaux qui avoient eſté maltrai- « tez par la tempeſte, & m'aſſeura « qu'il reviendroit ſur la fin de l'eſté « ou au commencement de l'autom- « ne avec tous ſes Compagnons & « comblé de richeſſes. Et vous, bon « homme, qui avez tant ſouffert, « puiſque les Dieux vous ont con- « duit chez moy, ne me flattez point « & ne m'abuſez point comme luy « par des contes faits à plaiſir. Ce ne « ſeront point ces contes qui m'o- « bligeront à vous bien traiter & à « vous reſpecter, ce ſera Jupiter qui « préſide à l'hoſpitalité, & dont j'ay « toujours la crainte devant les yeux, « ce ſera la compaſſion que j'ay na- « turellement pour tous les miſera- « bles. «

Il faut que vous ſoyez le plus « deffiant & le plus incredule de tous «

» les hommes, répondit Ulysse
» puisqu'aprés tous les serments qu
» je vous ay faits, je ne puis ni vou
» persuader ni vous esbransler. Mai
» faisons, je vous prie, un traité vou
» & moy, & que les Dieux, qu
» habitent l'Olympe, en soyent té
» moins : si vostre Roy revient dan
» ses Estats, comme je vous l'ay dit
» vous me donnerez des habits &
» vous m'envoyerez sur un vaisseau
» à Dulichium, d'où j'iray par tou
» où il me plaira; & s'il ne revien
» pas, vous exciterez contre moy
» tous vos domestiques, & vous leu
» ordonnerez de me précipiter d
» ces grands rochers, afin que c
» chastiment apprenne à tous les pau
» vres qui arriveront chez vous
» ne pas vous abuser par leurs vaine
» fables.

» Estranger, répondit Eumée, qu
» deviendroit la réputation que j'ay
» acquise parmi les hommes & pou
» le present & pour l'avenir ! Qu

deviendroit ma vertu, qui est en- «
core plus précieuse que la réputa- «
tion, si aprés vous avoir receu dans «
ma maison, & vous avoir fait tous «
les bons traitements qui ont dé- «
pendu de moy & que demande «
l'hospitalité, j'allois vous oster «
cette mesme vie que je vous ay «
conservée ! Aprés une action si «
barbare, de quel front oserois-je «
adresser mes prieres au Dieu qui «
protege les estrangers ? Mais l'heu- «
re du souper approche, & nos ber- «
gers seront bien-tost icy pour pren- «
dre avec moy un leger repas. «

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, les bergers arrivent avec leurs troupeaux qu'ils enferment dans les estables ; toute la basse-cour retentit des cris de toutes ces bestes qu'on ramene des pasturages : alors Eumée crie à ses bergers, Amenez-moy promptement «
la victime la plus grasse que vous «
ayez dans vostre troupeau, que j'of- «

» fre un ſacrifice à Jupiter en faveur
» de cet eſtranger qui eſt noſtre hoſ-
» te, & que nous en profitions en
» meſme temps, nous qui avons tous
» les jours tant de fatigues à garder
» ces troupeaux, pendant que d'au-
» tres ſe nourriſſent tranquillement
» des fruits de nos peines.

Ayant ainſi parlé, il fendit du bois pour le ſacrifice. Les bergers amenerent la victime la plus graſſe, c'eſtoit un cochon de cinq ans, & la preſenterent à l'autel. Eumée n'oublia pas alors les Dieux, car il eſtoit plein de pieté. Il prend les ſoyes du haut de la teſte de cette victime & les jette dans le feu comme les prémices, & demande à tous les Dieux par des vœux tres ardents, qu'Ulyſſe revienne enfin dans ſon Palais. Sa priere finie, il aſſomme la victime avec le tronc du meſme cheſne dont il avoit coupé le bois pour l'autel & qu'il avoit reſervé pour cette fonction.

La victime tombe ſans vie ; les bergers l'égorgent en meſme temps, la font paſſer par les flammes & la mettent en quartiers. Eumée prend des petits morceaux de tous les membres, les met ſur la graiſſe dont il avoit enveloppé les cuiſſes, & aprés avoir répandu deſſus de la fleur de farine, il les jette au feu pour les faire bruſler. Le reſte fut enſuite coupé par morceaux, mis en broche & roſti avec ſoin. On les mit ſur des tables de cuiſine, & le maiſtre paſteur ſe leva pour faire luy-meſme les portions, car il eſtoit plein d'équité. Il en fit ſept parts, il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa, en accompagnant ſon offrande de prieres. Ses trois bergers & luy eurent auſſi chacun leur part, & Ulyſſe fut régalé de la partie la plus honorable, qui eſtoit le dos de la victime. Ulyſſe ravi de cette diſtinction, en témoigne ſa recon-

noiſſance en ces termes :
» Eumée, daigne le grand Jupiter
» vous aimer autant que je vous ai-
» me pour le bon accüeil que vous
» me faites, en me traitant avec tant
» d'honneur, malgré l'eſtat miſerable
» où je me trouve.
» Eumée luy répondit, Eſtran-
» ger, que j'honore comme je dois,
» faites bonne chere des mets que je
» puis vous offrir ; Dieu nous don-
» ne une choſe & nous en refuſe une
» autre, meſlant noſtre vie de biens
» & de maux comme il luy plaiſt,
» car il eſt tout puiſſant.

En finiſſant ces mots, il jette au feu les prémices de ſa portion, & prenant la coupe pleine de vin, aprés en avoir fait les libations, il la preſente à Ulyſſe ſans ſe lever de ſa place. Un eſclave, qu'Eumée avoit achetté de quelques marchands Taphiens depuis le départ de ſon maiſtre, & qu'il avoit achetté de ſon argent ſans le ſecours de

Penelope ni du bon vieillard Laërte, servit le pain. Quand ils eurent mangé & bû, & qu'ils furent rassasiez, l'esclave desservit, & peu de temps aprés ils allerent se coucher. La nuit fut tres froide & tres obscure. Jupiter versa un déluge d'eaux, & le Zephyre, toujours chargé de pluyes, fit entendre ses soufles orageux. Ulysse adressant sa parole à ces bergers pour piquer Eumée, & pour voir s'il ne luy donneroit point, ou s'il ne luy feroit pas donner quelque bon habit qui pust le deffendre du froid, car il avoit grand soin de luy, Eumée, dit-il, & vous bergers « escoutez-moy, je vous prie, & per- « mettez que je me vante un peu de- « vant vous, le vin sera mon excuse, « il a la vertu de rendre les hommes « fous; il fait chanter, rire & dan- « ser le plus sage, & tire des cœurs « des secrets qu'on feroit souvent « beaucoup mieux de cacher. Je vais «

» vous dire auſſi des folies, & puiſ-
» que la parole eſt laſchée je conti-
» nüeray. Ah! pluſt aux Dieux que
» j'euſſe encore la vigueur & la for-
» ce que j'avois quand nous dreſſaſ-
» mes une embuſcade aux Troyens
» ſous les remparts de Troye. Ulyſſe
» & Menelas eſtoient les chefs de
» cette entrepriſe, & ils me firent
» l'honneur de me choiſir pour par-
» tager avec eux ce commandement.
» Quand nous fuſmes prés des mu-
» railles, nous nous cachaſmes ſous
» nos armes dans des broſſailles &
» des roſeaux d'un marais qui en eſ-
» toit proche. La nuit il ſe leva tout
» à coup un vent de nord ſi froid
» qu'il glaceoit, & il tomba beau-
» coup de neige qui ſe geloit en tom-
» bant, en un moment nos boucliers
» furent heriſſez de glace. Les autres
» avoient de bonnes tuniques & de
» bons manteaux, & dormoient tran-
» quillement les eſpaules couvertes
» de leurs boucliers. Mais moy, j'a-

vois eu l'imprudence de laiſſer dans «
ma tente mon manteau, ne penſant «
point que la nuit dûſt eſtre ſi froi- «
de, & j'avois marché avec ma ſeu- «
le tunique ceinte & mes armes. «
Vers la troiſiéme veille de la nuit, «
lorſque les aſtres commencerent à «
pencher vers leur coucher, je pouſ- «
ſay du coude Ulyſſe qui eſtoit «
couché prés de moy, il ſe réveilla «
promptement, & je luy dis : Ge- «
nereux Ulyſſe, vous pouvez com- «
pter que je ne ſeray pas long-temps «
en vie, je ſuis penetré de froid, car «
je n'ay point de manteau, un Dieu «
ennemi m'a induit à venir icy en «
tunique, & voilà un temps auquel «
il m'eſt impoſſible de reſiſter. «

Dans le moment Ulyſſe trouva «
le moyen de me ſecourir ; comme «
il eſtoit homme de grande reſſour- «
ce & auſſi bon pour le conſeil que «
pour les combats, voicy ce qui luy «
vint dans l'eſprit : il s'approcha de «
mon oreille & me dit tout bas : «

» taisez-vous, de peur que quelqu'un
» des Grecs ne vous entende, & en
» mesme temps la teste appuyée sur
» son coude, il haussa un peu la voix
» & dit, Mes amis, escoutez ce que
» j'ay à vous dire, pendant mon som-
» meil un songe s'est apparu à moy
» de la part des Dieux. Nous voila
» fort éloignez de nos vaisseaux, &
» nous sommes en petit nombre :
» que quelqu'un aille donc promp-
» tement prier Agamemnon de nous
» envoyer un renfort.
» A ces mots Thoas, fils d'Andre-
» mon, se leva, & sans attendre un
» autre ordre, il jette à terre son
» manteau de pourpre & se met à
» courir. Je pris ce manteau, &
» m'estant rechauffé, je dormis tran-
» quillement jusqu'au point du jour.
» Plust aux Dieux donc que j'eusse
» aujourd'huy la mesme jeunesse &
» la mesme vigueur, & que quel-
» qu'un des bergers qui sont icy me
» donnast un bon manteau & par

amitié & par respect pour un hom- «
me de bien, mais ils me méprisent «
à cause de ces vieux haillons. «

Bon homme, luy répondit Eu- «
mée, vous nous faites-là sur un su- «
jet veritable un apologue tres in- «
genieux, vous avez tres bien parlé «
& vostre discours ne sera pas in- «
utile, vous ne manquerez ni de «
manteau pour vous couvrir cette «
nuit, ni d'aucune des choses dont «
on doit faire part à un estranger «
qu'on a receu dans sa maison, & «
qui a besoin de secours. Mais de- «
main dés le matin vous reprendrez «
vos vieux haillons, car nous n'a- «
vons pas icy plusieurs manteaux ni «
plusieurs tuniques de rechange, «
chacun de nos bergers n'en a »
qu'un. Quand nostre jeune Prince, «
le fils d'Ulysse sera de retour, il «
vous donnera des tuniques, des «
manteaux & toutes sortes de bons «
habits, & il vous renvoyera par «
tout où vous voudrez aller. «

En finissant ces mots il se leva approcha du feu le lit d'Ulysse & y estendit des peaux de brebis & de chevres, & Ulysse s'estant couché, il le couvrit d'un manteau tres ample & tres espais qu'il avoi de rechange pour se garantir du froid pendant l'hyver le plus rude. Les jeunes bergers se coucheren prés de luy, mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arrester-là à dormir loin de ses troupeaux, il se prépara pour aller dehors. Ulysse estoit ravi de voir les soins que ce bon pasteur prenoit de son bien pendant son absence. Premierement il mit sur ses espaules son baudrier d'où pendoit une large espée ; il mit ensuite un bon manteau qui pouvoit le deffendre contre la rigueur du temps, il prit aussi une grande peau de chevre, & arma son bras d'un long javelot pour s'en servir contre les chiens & contre les voleurs. En

cet équipage il ſortit pour aller dormir ſous quelque roche à l'abry des ſouffles du Borée prés de ſes troupeaux.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XIV.

Page 482. *CE serviteur fidelle l'avoit bastie de ses espargnes, sans en parler ni à Penelope ni au bon vieillard Laërte*] Voicy un grand & beau modelle d'œconomie qu'Homere donne aux intendants des grandes maisons. C'est Eumée, qui de ses espargnes avoit basti une grande maison & une basse-cour pour les troupeaux de son maistre. Depuis le siecle d'Homere cela est un peu changé; on voit bien des intendants qui des espargnes d'un bien, qui ne leur appartient pas, bastissent des maisons, mais ce n'est pas pour leurs maistres.

Page 483. *Travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil*] Car quoy-qu'il fust l'intendant & le maistre des autres pasteurs, il ne laissoit pas de travailler de ses mains; les Princes mesmes travailloient, comme nous l'avons sou-

vent vû dans l'Iliade & dans l'Odyssée, & c'est cette bonne & loüable coutume qui avoit mis Ulysse en estat de faire dans la necessité ce qui le sauva. Ce maistre pasteur avoit taillé luy-mesme les chesnes dont il avoit fortifié sa haye, & il se fait icy une chaussure, c'est à dire, une sorte de botine necessaire à un homme soigneux, qui alloit nuit & jour pour veiller sur ses troupeaux. La peinture qu'Homere fait de l'estat où est ce pasteur quand Ulysse arrive chez luy, est tres naturelle & tres agréable, aussi-bien que le recit du danger qu'Ulysse courut, & il n'y a qu'un goust corrompu qui puisse s'en mocquer comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ce heros,* dit-il, *va trouver Eumée son porcher, qui estoit assis devant sa porte, & qui raccommodoit ses souliers. Les chiens d'Eumée aboyerent fort, & firent grande peur au heros, qui se coucha par terre & laissa tomber son baston. Le porcher en se levant pour chasser les chiens, laissa tomber le cuir qu'il coupoit, &c.* Voilà un heureux talent pour défigurer les images les plus naturelles & les plus sages.

Ulysse pour se garantir se couche à terre & jette son baston] Ulysse sçavoit que le moyen le plus seur de se deffendre contre les chiens & autres bestes feroces, c'est de se coucher à terre, de jetter les armes qu'on peut avoir à la main, & de faire le mort.

Au reste, dans la vie d'Homere j'ay dit qu'il y avoit de l'apparence que ce Poëte donne icy à Ulysse une avanture qui luy estoit arrivée à luy-mesme, lorsqu'ayant esté exposé sur le rivage de Chio par des pescheurs qui l'avoient mené sur un radeau, & estant allé du costé qu'il entendoit des chevres, il fut attaqué par des chiens qui l'auroient devoré si le berger Glaucus n'eust couru à son secours; ce berger, aprés l'avoir délivré, le mena dans sa cabane & le regala le mieux qu'il luy fut possible. Le Poëte tascha de divertir son hoste, en luy racontant ce qu'il avoit vû de plus curieux dans ses voyages. Quand je voy Ulysse s'entretenir avec Eumée, je prends plaisir à m'imaginer que je voy Homere s'entretenir avec Glaucus.

Page 485. *Vieillard, il s'en est peu fallu que mes chiens ne vous ayent devoré*] Rien ne marque mieux qu'Eumée estoit un homme de consequence & qui avoit esté bien élevé, que les discours qu'il fait icy à Ulysse & tout ce qu'il luy dit ensuite dans la conversation qu'il a avec luy. Il y a une éloquence tres naturelle & tres naïve & beaucoup de sagesse; aussi voit-on dans le Livre suivant qu'il estoit fils d'un Prince qui avoit regné dans l'isle de Scyros. Je ne releveray point icy les froides railleries que de petits Auteurs modernes ont faites sur cette qualification

lification qu'Homere luy donne de *divin porcher.* Cela marque leur bon eſprit.

Je paſſe la vie à pleurer l'abſence, & peut-eſtre la mort de mon cher maiſtre] Quelle joye pour Ulyſſe ! quel plaiſir pour le Lecteur que cette ſituation ! Ariſtote a fort bien dit qu'Homere eſt le premier qui ait fait des imitations dramatiques ; car, comme M. Dacier l'a fait voir dans ſes Commentaires ſur la Poëtique, l'Iliade & l'Odyſſée peuvent paſſer pour de veritables Tragedies à cauſe de l'action, de la diſpoſition & de l'œconomie du ſujet, du meſlange admirable des épiſodes, de la nature des cataſtrophes, de la vivacité des paſſions, & des ſituations ſurprenantes dont ils ſont pleins. Auſſi Platon dit qu'Homere n'eſt pas ſeulement le plus grand des Poëtes, mais qu'il eſt le premier des Poëtes tragiques. Dans le Theëtet. & dans le liv. 10. de la Repub.

Page 486. *Qu'il couvre d'une grande peau de chevre ſauvage*] Homere déſigne ordinairement par des épithetes la nature des choſes dont il parle. Icy en parlant de la chevre ſauvage il adjoute ἰονθάδος, ce qui ſignifie proprement *qui a des excreſcences qui pendent autour du cou des chevres*, & ces excreſcences ſont appellées ἴονθοι. Noſtre langue n'a point de terme pour l'expri-

mer, ou du moins je ne le ſçay point.

Divin Eumée, vous luy répondites] Nous avons vû dans l'Iliade qu'Homere ſe ſert ſouvent de ces apoſtrophes, quand ce ſont des perſonnages conſiderables qui parlent, & qu'au lieu de dire *un tel répondit*, il s'adreſſe à luy, & luy dit *vous répondites.* Cela réveille l'attention du Lecteur, & fait connoiſtre que celuy à qui on adreſſe ainſi la parole, eſt un homme digne de conſideration. Homere employe icy cette apoſtrophe pour Eumée, marquant par-là l'eſtime qu'il avoit pour luy.

Bon homme, il ne m'eſt pas permis de mépriſer un eſtranger, non pas meſme quand il ſeroit dans un eſtat plus vil & plus mépriſable que celuy où vous eſtes, car, &c.] Ce paſſage me paroiſt admirable; l'homme du monde qui en a le mieux connu la beauté, & qui a le mieux développé le précepte qu'il renferme, c'eſt Epictete dont M. Dacier m'a fourni ce paſſage tiré d'Arrien: *Souviens-toy toujours de ce qu'Eumée dit dans Homere à Ulyſſe inconnu qui le remercioit des bons traittements qu'il en avoit receus:* Bon homme, il ne m'eſt pas permis de mépriſer un eſtranger qui vient chez moy, non pas meſme quand il ſeroit dans un eſtat plus vil & plus mépriſable que celuy où vous eſtes, car les eſtrangers & les

pauvres viennent de Jupiter. *Dis la mesme chose à ton frere, à ton pere, à ton prochain. Il ne m'est pas permis d'en user mal avec vous, quand vous seriez encore pis que vous n'estes, car vous venez de Dieu.* En effet, nous serions bien heureux si nous en usions avec nos proches, comme Eumée en use avec cet estranger.

Page 487. *C'est-là le devoir de bons domestiques, ils doivent estre toujours dans la crainte, sur-tout quand ils ont de jeunes maistres*] Eustathe a expliqué cet endroit comme si Eumée par ces *jeunes maistres* eust voulu parler des Poursuivants, & qu'il eust voulu dire que quand il y a dans une maison des tyrans comme ceux-là, les domestiques sont en crainte & ne peuvent pas faire les charitez qu'ils voudroient. Mais je ne croy pas que ce soit-là le sens. Il n'y a pas d'apparence qu'Eumée fasse un précepte general d'une chose qui estoit inoüie & sans exemple. Assurement il parle de ce qui doit se faire ordinairement. Des domestiques qui ont un maistre jeune doivent estre encore plus attentifs & plus craintifs lorsqu'il s'agit de dépenser, que quand ils ont un maistre qui joüit de ses droits & qui gouverne son bien, car alors ils ont, comme on dit, leurs coudées plus franches. Le précepte est bien plus beau; Eumée a un jeune maistre, Telemaque, ainsi il doit estre plus

timide, plus attentif, plus menager.

Et dont Dieu a beni le labeur, comme il a beni le mien dans tout ce qui m'a esté confié] Homere enseignoit donc que tout le travail des hommes est inutile si Dieu ne le benit. Quand on entend Eumée parler de cette maniere, ne croiroit-on pas entendre Jacob, qui dit à son beaupere Laban : *Benedixit tibi Dominus ad introïtum meum : Dieu vous a beni depuis que je vous sers. Et laborem manuum mearum respexit Deus : Dieu a regardé le travail de mes mains.* C'est à dire, il l'a beni, il l'a fait prosperer.

Page 488. *Et courut promptement à une des estables, & il en apporta deux jeunes cochons, il les égorgea, les prépara*] Il est aisé de reconnoistre icy dans ces coutumes des temps heroïques les usages des temps des Patriarches, on n'y faisoit pas plus de façon pour les repas. Quand Abraham receut chez luy les trois Anges, il est dit, *Ipse ad armentum cucurrit, & tulit indè vitulum tenerrimum & optimum, deditque puero, qui festinavit & coxit illum, &c.*

Et les saupoudra de fleur de farine] C'estoit une fleur de farine rostie. Je crois que quand on servoit des viandes qui n'avoient pas esté offertes en sacrifice, on y répan-

doit de cette fleur de farine, qui tenoit lieu de l'orge sacré avec lequel on consacroit les victimes. Ce qu'Eumée fait icy est une sorte d'acte de Religion.

Nos cochons engraissez sont reservez pour les Poursuivants, gens sans consideration & sans misericorde] Je croy que c'est ce passage qui a persuadé Eustathe que ces jeunes maistres, dont Eumée a parlé vingt-deux vers plus haut, estoient les Poursuivants. Mais je persiste dans ma premiere pensée ; ce qu'Eumée dit icy peut fort bien subsister avec le sens que j'ay donné à ce vers, ὅτ' ἐπικρατέωσι ἄνακτες οἱ νέοι. Au reste il paroist par ce passage que les anciens mettoient une grande difference entre χοίρους & σιάλους σύας, les premiers estoient les cochons ordinaires qu'on faisoit seulement paistre sans en prendre d'autre soin, & les autres σιάλοι, estoient les cochons que l'on avoit engraissez à l'auge.

Page 489. *Voilà pourquoy ils ne veulent point demander la Reyne dans les formes*] Eumée est persuadé que l'unique but des Poursuivants est de demeurer dans le Palais d'Ulysse & de manger son bien, en faisant semblant de poursuivre Penelope en mariage, & voicy le raisonnement de ce domestique fidelle qui n'est point si mal fondé : *S'ils sçavoient Ulysse en vie, ils deman-*

deroient cette Reyne dans les formes, parce qu'ils seroient asseurez qu'elle ne se remarieroit jamais pendant la vie de son mary, ainsi ils demeureroient-là avec une sorte de prétexte; mais ils ne la demandent point dans les formes, ils ne pressent point le mariage; ils ont donc appris sans doute par la renommée, ou par quelque oracle qu'Ulysse est mort. Voilà pourquoy ils ne la demandent point, parce que si elle se remarioit, elle ne seroit qu'à un seul, & tous les autres seroient obligez de se retirer. Voilà ce qui a fait dire à Horace que toute cette jeunesse pensoit moins au mariage qu'à la cuisine:

Nec tantum veneris quantum studiosa culinæ.

Page 490. *Il avoit dans le continent voisin douze troupeaux de bœufs*] Voicy l'énumeration des richesses d'Ulysse. Elles consistent principalement en troupeaux, comme celles des Patriarches. *Sed & Lot fuerunt greges ovium & armenta.* Genes. 13. 5. *Ditatusque est homo* (Jacob) *ultra modum & habuit greges multos, ancillas & servos, camelos & asinos.* Genes. 30. 43.

Page 491. *Aprés qu'il fut rassasié, il prit la coupe où il avoit bû, la remplit de vin & la presenta à Eumée*] Il faut bien prendre garde à ce passage, car on s'y trompe ordi-

nairement; on croit d'abord que c'eſt Eumée qui preſente la coupe à Ulyſſe, & c'eſt au contraire Ulyſſe qui la preſente à Eumée, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué. J'ay desja dit ailleurs que pour faire honneur à quelqu'un on luy preſentoit ſa coupe pour le prier de boire le premier, ce qu'on appelloit προπίνειν, c'eſt de cette coutume que ſont venuës les ſantez qu'on boit aujourd'huy. Mais outre cela il y a icy une politeſſe qui merite d'eſtre expliquée. C'eſtoit à la fin du repas qu'on faiſoit les libations, & c'eſt à la fin du repas qu'Ulyſſe prend la coupe & qu'il la preſente à Eumée pour luy témoigner ſa reconnoiſſance, & comme pour l'aſſocier aux Dieux qui l'ont ſauvé. Eumée ſent bien tout ce que marque cette honneſteté d'Ulyſſe, & c'eſt pourquoy il eſt ravi. χαῖρε δὲ θυμῷ.

Page 492. *Elle les reçoit, les traite le mieux du monde, & passe les jours à les questionner*] Le beau portrait qu'Homere fait icy d'une femme vertueuſe, qui aimant tendrement ſon mary, ne trouve d'autre conſolation dans ſon abſence que de demander de ſes nouvelles, & que d'eſcouter tous ceux qui peuvent luy parler de luy!

Page 493. *Et peut-estre que vous-mesme, bon homme, vous inventeriez de pareil-*

les fables] Le Lecteur prend plaisir à voir ce soubçon d'Eumée si bien fondé. Ulysse estoit le plus grand artisan de fables qui eust jamais esté.

Page 494. *Je me fais encore un scrupule & je me reproche de le nommer par son nom*] Il y a icy un sentiment plein de tendresse & de délicatesse. Eumée dit qu'il se fait un scrupule & un reproche de nommer Ulysse par son nom, car c'est le nom que tout le monde luy donne, tous les estrangers, les gens les plus inconnus l'appellent Ulysse. Il ne l'appelle pas non plus son Roy, son maistre, car tous ses sujets l'appellent ainsi, & un homme qui en a toujours esté si tendrement aimé, & qui luy a des obligations si essentielles doit luy donner un nom qui marque un sentiment plus tendre & plus vif; il l'appelle donc *son pere,* ou comme dit le texte *son frere aisné*, ἠθεῖος. Mais j'ay changé ce nom de *frere* en celuy de *pere* qui est plus respectable.

Page 495. *Soit preste tout à l'heure*] Homere messe des mots interessants & qui font grand plaisir au Lecteur instruit, tel est ce mot *tout à l'heure.* Il semble que la reconnoissance va se faire, mais il l'éloigne ensuite, en adjoutant *dés qu'il arrivera.*

Ensuite cette table hospitaliere] M. Dacier

eſt le premier qui ait hazardé ce mot en noſtre langue, & qui l'ait tranſporté des perſonnes aux choſes dans ſa Traduction de ces deux beaux vers d'Horace,

Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis.

Dans ce beau lieu où de grands pins & de grands peupliers joignent amoureuſement leur ombre hoſpitaliere. Je ſçay qu'il y a eu des perſonnes trop délicates qui ont eſté choquées de cette expreſſion, mais je prendray la liberté de leur dire qu'elles ne paroiſſent pas avoir beaucoup eſtudié l'uſage qu'on peut faire des figures, ni les bornes qu'on y doit garder. Celle-cy eſt tres belle & tres heureuſe, & il n'y a rien de plus ordinaire, ſur-tout dans la Poëſie, que de tranſporter ainſi les expreſſions & de la perſonne à la choſe & de la choſe à la perſonne. Les exemples en ſont infinis.

Ouy, il reviendra à la fin d'un mois, & au commencement de l'autre] Il n'eſtoit pas poſſible que le bon Eumée entendiſt le ſens de ce vers,

Τοῦ μὲν φθίνοντος μηνός, τοῦ δ' ἱσταμένοιο.

Il entendoit ſans doute qu'Ulyſſe reviendroit à la fin d'un mois, ou au commence-

ment d'un autre, & il ne s'imaginoit pas que son hoste parloit d'un seul & mesme jour. Solon fut le premier qui penetra ce mystere, & qui découvrit le sens de cet énigme, qui marque qu'Homere n'estoit pas ignorant dans l'Astronomie. Je ne sçaurois mieux l'expliquer qu'en rapporant le passage mesme de Plutarque qui nous apprend cette particularité : *Solon,* dit-il, *voyant l'inégalité des mois, & que la lune ne s'accordoit ni avec le lever ni avec le coucher du soleil, mais que souvent en un mesme jour elle l'atteignoit & le passoit, voulut qu'on nommast ce jour-là ἕνη καὶ νέα, la vieille & nouvelle lune ; & attribua à la fin du mois passé ce qui précedoit la conjonction, & au commencement de l'autre ce qui la suivoit. D'où l'on peut juger qu'il fut le premier qui comprit le sens de ces paroles d'Homere,* à la fin d'un mois & au commencement de l'autre. *Le jour suivant il l'appella le jour de la nouvelle lune, &c.* Ulysse veut donc dire qu'il reviendra le dernier jour du mois, car ce jour-là la lune estoit vieille & nouvelle, c'est à dire, qu'elle finissoit un mois & en commençoit un autre.

Page 497. *Mais quelque Dieu ennemi, ou quelque homme mal intentionné*] Ce voyage de Telemaque avoit allarmé avec raison la tendresse de ce domestique fidelle, car il ne sçavoit pas qu'il ne l'avoit entrepris que par

l'ordre de Minerve. Et voilà comme on juge ordinairement des choſes dont on ne connoiſt ni les cauſes ni les motifs.

Ou quelque homme mal intentionné] Car les Dieux ne ſont pas les ſeuls qui peuvent renverſer l'eſprit, les hommes le peuvent auſſi tres ſouvent, ſoit par des breuvages, ſoit par des diſcours empoiſonnez, plus dangereux encore que les breuvages.

Pour faire perir avec luy toute la race du divin Arceſius] Arceſius eſtoit pere de Laërte. Telemaque ſon arriere petit-fils eſtoit le ſeul rejetton de cette race.

Et que Jupiter eſtendra ſur luy ſon bras puiſſant] Voilà l'expreſſion de l'Eſcriture, qui dit que *Dieu éleve ſon bras, qu'il eſtend ſon bras ſur quelqu'un*, pour dire qu'il le ſauve de tous les dangers qui l'environnent.

Page 498. *Je ſuis de la grande iſle de Crete*] Eumée vient de déclarer qu'il eſt convaincu que tous les eſtrangers ſont ſujets à débiter des fables pour ſe rendre plus agréables, & il a fait connoiſtre à Ulyſſe qu'il le tenoit tres capable de les imiter, en un mot il a paru eſtre extremement en garde contre ces conteurs d'hiſtoires fauſſes, & cependant voicy qu'il ſe laiſſe ſurprendre au

conte qu'Ulysse luy fait. Cela marque le pouvoir que les contes ont sur l'esprit des hommes. Il faut avoüer aussi que ce conte d'Ulysse est tres ingenieux. Homere pour le mettre en estat d'interesser tous les hommes qui viendront dans tous les âges, l'assaisonne d'histoires veritables, de descriptions de lieux & de beaucoup d'autres choses importantes & utiles, & il embellit sa narration de tout ce que l'éloquence peut fournir de plus capable de plaire. Par tous les contes differents dont le Poëme de l'Odyssée est orné & êgayé, on voit bien que l'imagination du Poëte n'est ni espuisée ni fatiguée, puisqu'elle invente une infinité de sujets tous capables de fournir un long Poëme.

Et moy, je suis fils d'une estrangere que mon pere avoit achettée, & dont il avoit fait sa concubine] Nous avons vû dans l'Iliade que ces sortes de naissances n'estoient point honteuses & qu'on les avoüoit sans rougir. C'est ainsi qu'il est dit dans l'Escriture sainte, que Gedeon eut soixante-dix fils de plusieurs femmes qu'il avoit espousées, & que d'une concubine, qu'il avoit à Sichem, il eut un fils nommé Abimelec. Jug. 8. 30. 31. car en ces temps-là il n'estoit point deffendu d'avoir des concubines. *Non erat vetitus eo tempore concubinatus; neque concubina à matrona nisi dignitate*

distabat: dit Grotius sur ce passage des Juges. Eustathe veut que l'on remarque icy la finesse d'Ulysse, qui se dit fils d'une concubine, pour attirer la bienveillance d'Eumée qui avoit une naissance toute pareille; mais cette remarque est tres mal fondée; Eumée n'estoit nullement fils d'une esclave, il estoit tres legitime, comme on le verra dans le Livre suivant.

M'aimoit comme tous ses autres enfants nez d'un veritable mariage] C'est ce que signifie le mot ἰθαγένεσι, *enfants legitimes*, qui sont nez d'un veritable mariage. Car pour les concubines il n'y avoit ni conventions matrimoniales, ni solemnité, au lieu qu'il y en avoit pour les femmes.

Page 499. *Et de ce grand nombre d'enfants, tous fort estimez*] Car le grand nombre d'enfants, & sur-tout d'enfants vertueux & braves, sert beaucoup à faire honorer & respecter les peres. C'est ce que David fait entendre, quand aprés avoir dit que les fils sont l'heritage que le Seigneur donne, il adjoute: *Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum. Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis, non confundetur, cum loquetur cum inimicis suis in porta.* Ps. 126. 4. 5.

Mes freres firent un partage de ses biens, tirerent les lots au sort] Voilà l'an-

cienne maniere de partager la succession des peres. On faisoit les lots avec le plus d'égalité qu'il estoit possible, & on les tiroit au sort. Et cela ne se pratiquoit pas seulement dans les maisons des particuliers, mais dans les maisons des Princes mesmes, puisque nous voyons dans le xv. Liv. de l'Iliade, que Neptune dit, *Que l'Empire du monde fut partagé entre Jupiter, Pluton & luy, qu'on en fit trois lots, qui ne furent point donnez par rapport à l'ordre de la naissance, que l'âge ne fut point respecté, qu'on tira au sort, & que la fortune décida de ce partage.* Cependant le droit d'ainesse estoit generalement reconnu dés ce temps-là, puisque nous voyons dans le mesme Livre qu'Homere dit que Dieu a donné aux aisnez les noires Furies pour gardes, afin qu'elles vengent les affronts que leur feront leurs cadets. En quoy consistoit donc ce droit ? Il consistoit dans l'honneur & dans le respect que les cadets estoient obligez de rendre aux aisnez, & dans l'autorité que les aisnez avoient sur leurs cadets.

Et ne me laisserent que tres peu de chose avec une maison] Car les enfants des concubines n'heritoient point & ne partageoient point avec les enfants legitimes, ils n'avoient que ce que leurs freres vouloient bien leur donner.

Mais je me flatte qu'encore, comme dit le proverbe, le chaume vous fera juger de la moisson] J'aurois bien pû trouver en nostre langue des équivalents pour ce proverbe, mais il m'a paru si sensé & si naturel, que j'ay cru le pouvoir conserver dans la Traduction. Comme un beau chaume fait juger qne la moisson a esté belle, de mesme une vieillesse forte & vigoureuse fait juger que les fruits de la jeunesse ont esté fort bons. Ce qu'il y a de remarquable dans le vers d'Homere, c'est que le proverbe n'est pas achevé, le Grec dit seulement, *mais je me flatte qu'en voyant le chaume, vous connoissez*, ce qui fait voir qu'en Grece on avoit des proverbes dont on ne rapportoit que les premiers mots, & qui ne laissoient pas d'estre entendus. Nous en avons de mesme en nostre langue.

Page 500. *Sur-tout lorsqu'avec des hommes choisis & determinez je dressois à mes ennemis quelque embuscade*] Car c'estoit la maniere de faire la guerre qui leur paroissoit la plus perilleuse, & où les braves & les lasches estoient le mieux reconnus. C'est ce qu'Idomenée dit dans le XIII. Livre de l'Iliade: *C'est, comme vous sçavez, dans cette sorte de guerre que les hommes paroissent le plus ce qu'ils sont, car les lasches y changent à tout moment de couleur; ils n'ont ni vertu ni courage, leurs genoux tremblants*

ne peuvent les ſoutenir, ils tombent de foibleſſe, le cœur leur bat de la peur qu'ils ont de la mort, tout leur corps friſſonne, au lieu que les braves ne changent point de viſage, &c. On peut voir-là les Remarques, tom. 2. pag. 555.

Je n'ay jamais aimé ni le travail, ni le labourage, ni l'œconomie domeſtique] J'ay ſuivi icy les anciens Critiques, qui ont dit qu'Homere a employé le mot *ἔργον, travail, labeur,* pour le travail des champs, le labourage, & *οἰκωφελίη* pour les occupations plus douces & plus lucratives, comme l'œconomie domeſtique, qui comprend le commerce, la marchandiſe. C'eſt pourquoy il adjoute, *qui donne le moyen de bien élever ſes enfants.* Plutarque cite ce paſſage d'Homere dans la comparaiſon de Caton le Cenſeur avec Ariſtide, & il nous avertit *que ce Poëte a voulu nous enſeigner par là que c'eſt une neceſſité que ceux qui negligent l'œconomie & le ſoin de leur maiſon, tirent leur entretien de la violence & de l'injuſtice.* C'eſt une maxime tres certaine. Mais je ne ſçay ſi Homere y a penſé, car dans ces temps heroïques la piraterie ni les guerres ne paſſoient point pour injuſtice. Le précepte eſt toujours tres bon.

Qui paroiſſent ſi triſtes & ſi affreuſes à tant d'autres] Voilà un trait de ſatire contre une infinité de gens à qui les armes font peur.

Page 501. *Pour lesquels Dieu m'avoit donné de l'inclination*] Il y a dans le Grec, *que Dieu m'avoit mis dans l'esprit.* Homere reconnoist icy que le choix, que les hommes font des professions qu'ils embrassent, vient de Dieu, quand ils consultent & qu'ils suivent le penchant naturel qui les y porte. Car on ne voit que trop souvent des hommes qui choisissent des emplois & des professions auxquelles la providence ne les avoit pas destinez, & qu'ils n'embrassent que par leur folie.

Avant que les Grecs entreprissent la guerre contre Troye] Il y a dans le Grec: *Avant que les Grecs montassent à Troye.* Car les Grecs disoient monter de tous les voyages qu'on faisoit au Levant, comme cela a desja esté remarqué.

Comme General, j'avois choisi pour moy ce qu'il y avoit de plus précieux] C'estoit le droit du General, il choisissoit dans le butin ce qu'il y avoit de plus précieux qu'il prenoit par préference, & partageoit le reste avec ses troupes. Mais je croy qu'Ulysse parle icy plustost en capitaine de corsaires, qu'en General d'une veritable armée, car nous ne voyons point dans l'Iliade que les Generaux prissent rien pour eux avant le partage, ils portoient tout en commun, & s'ils avoient quelque chose en particulier, c'estoient les troupes qui le leur donnoient.

Page 503. *Portez par le Borée*] Ce n'eſt pourtant pas le Borée, le veritable vent de nord qui porte de Crete en Egypte, c'eſt le nord oüeſt. Mais Homere appelle Borée le vent qui vient de toute la plage ſeptemtrionale.

Auſſi doucement que ſi dans une riviere nous n'avions fait que ſuivre le courant de l'eau] Homere dit cela en trois mots, ὡσεί τε κατὰ ῥόον, *comme dans le courant*, & c'eſtoit une eſpece de proverbe, pour dire *heureuſement, facilement, à ſouhait.* Il a fallu l'eſtendre pour l'expliquer.

Que le cinquiéme jour nous arrivaſmes dans le fleuve] Homere eſt ſi inſtruit de la diſtance des lieux dont il parle, que quand il l'augmente on voit bien que c'eſt à deſſein, pour rendre ſes contes plus merveilleux & par-là plus agréables. Icy il n'adjoute rien à la verité, car de Crete on peut fort bien arriver le cinquiéme jour en Egypte. Strabon marque préciſement que du promontoire Samonium qui eſt le promontoire oriental de l'iſle, il y a juſqu'en Egypte quatre jours & quatre nuits de navigation: ἀπὸ δὲ τοῦ Σαμωνίου πρὸς αἴγυπτον τεττάρων ἡμερῶν καὶ νυκτῶν πλοῦς. Homere y adjoute une partie du cinquiéme jour, parce qu'il eſtoit parti apparemment d'un port un peu plus reculé.

Page 505. *Je demeuray dans ſon Palais*

sept années entieres] C'est ainsi qu'il déguise son sejour dans l'isle de Calypso.

Page 506. *Il se presenta à moy un Phenicien tres instruit dans toutes sortes de ruses*] Les Pheniciens ont esté fort descriez dans tous les temps pour leurs ruses & pour leurs friponneries. Grotius remarque que c'est eux que le Prophete Ozée a désignez sous le nom de *Chanaan*, quand il a dit chap. 12. 7. *Chanaan, in manu ejus statera dolosa, calumniam dilexit.* Et Philostrate dit à un Phenicien, *Vous estes fort descriez pour vostre commerce comme gens avares & grands trompeurs.*

Je demeuray chez luy un an entier] Il place chez ce fripon le sejour qu'il fit chez Circé, où il nous a dit qu'il fut un an.

Quoyque ces grandes promesses commençassent à m'estre suspectes, je le suivis par necessité] Homere marque bien icy ce qui n'arrive que trop ordinairement quand on est une fois engagé avec des fripons ; quoy qu'on s'en deffie on ne peut pas toujours rompre avec eux, & une fatale necessité oblige de les suivre.

Nostre vaisseau couroit par un vent de nord qui le porta à la hauteur de Crete] Il appelle encore icy Borée *nord*, le vent nord-est, car le Borée ne pouvoit pas porter de

Phenicie en Crete. C'eſtoit proprement le vent nord-eſt.

Page 507. *Enfin le dixiéme jour, pendant une nuit fort obſcure, le flot me pouſſa contre la terre des Theſprotiens*] Voilà comme il déguiſe ſon arrivée à l'iſle d'Ogygie chez Calypſo. Il met icy à la place la terre des Theſprotiens, qui habitoient la coſte de l'Epire, vis-à-vis de l'iſle des Pheaciens, de *Corfou*. Et il meſle icy l'hiſtoire de ſon arrivée dans cette iſle de Corfou, en changeant les noms. Il met un Prince nommé Phidon, au lieu du Roy Alcinoüs, & au lieu de Nauſicaa fille d'Alcinoüs, il met un jeune Prince fils de ce Phidon.

Page 509. *Pour aller à Dodone conſulter le cheſne miraculeux, & recevoir de luy la réponſe de Jupiter*] J'ay desja parlé de cet oracle de Dodone dans mes Remarques ſur le XVI. Liv. de l'Iliade. Et j'ay promis de traiter cette matiere plus à fond ſur cet endroit de l'Odyſſée. Dodone eſtoit anciennement une ville de la Theſprotie ; les limites ayant changé dans la ſuite, elle fut du pays des Moloſſes, c'eſt à dire, qu'elle eſtoit entre l'Epire & la Theſſalie. Prés de cette ville il y avoit un mont appellé *Tomarus* & *Tmarus* ; ſous ce mont il y avoit un Temple, & dans l'enceinte de ce Temple un bois de cheſnes qui rendoient eux-meſmes des oracles aux preſtres, & ces preſ-

tres les rendoient à ceux qui les consultoient. Ce Temple estoit le plus ancien de la Grece, & il fut fondé par les Pelasges. D'abord il fut deservi par des prestres appellez *Selles.* Dans la suite des temps la Déesse Dioné ayant esté associée à Jupiter, & son culte ayant esté receu dans ce temple, au lieu de prestres il y eut trois prestresses fort âgées qui le desservoient. On prétend que les vieilles femmes estoient appellées πέλειαι dans la langue des Molosses, comme les vieillards estoient appellez πέλειοι; & comme πέλειαι signifie aussi des colombes, c'est, dit-on, ce qui donna lieu à la fable, que des colombes estoient les prophetesses de ce temple. Mais dans ma Remarque sur ce vers du XII. Liv. de l'Odyss. *Et les colombes mesmes qui portent l'ambrosie à Jupiter,* je croy avoir fait voir que cette fable avoit une autre origine. Quoyqu'il en soit, ce temple avoit une chose bien merveilleuse, c'est que Jupiter rendoit ses oracles par la bouche des chesnes mesmes, s'il est permis de parler ainsi. Aprés avoir cherché long-temps ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable si estonnante, je croy en avoir trouvé enfin le veritable fondement, c'est que les prestres de ce temple se tenoient dans le creux de ces chesnes quand ils rendoient leurs oracles, c'estoit-là leur trepied, ainsi quand ils répondoient, on di-

ſoit que les cheſnes avoient répondu. C'eſt pourquoy Heſiode a dit de cet oracle qu'*il habite dans le creux du cheſne*, ναῖον ἐν πυθμένι φηγοῦ, *& que de ce creux tous les hommes en rapportent les réponſes dont ils ont beſoin.*

Ἔνθεν ἐπιχθόνιοι μαντήια πάντα φέρονται.

Comme nous le voyons par le beau fragment rapporté par le Scholiaſte de Sophocle ſur le vers 1183. des Trachines.

Qui partoit pour Dulichium] Une des iſles Echinades, entre Ithaque & la coſte du Peloponeſe.

Page 511. *Et qu'ils m'ont conduit dans la maiſon d'un homme ſage*] L'expreſſion Grecque eſt remarquable, il y a à la lettre, *dans la maiſon d'un homme inſtruit*, ἀνδρὸς ἐπισταμένοιο, c'eſt à dire, *d'une homme ſage, d'un homme vertueux.* Ce qui prouve, ce que j'ay desja dit pluſieurs fois, qu'Homere a crû que les vertus s'apprenoient par l'éducation; que c'eſtoient des ſciences, mais des ſciences que Dieu ſeul enſeigne; qu'il n'y a que les vertus qui ſoient la veritable ſcience de l'homme, & que l'homme ſage & vertueux eſt le ſeul que l'on doit appeller *ſçavant & inſtruit.* Platon a enſeigné cette verité & l'a démonſtrée, & c'eſt une choſe admirable, que ce qui fait encore aujourd'huy tant d'honneur à ce Philoſophe, ait

esté tiré d'Homere, & que ce soit dans ses Poëmes qu'il l'a puisé.

Page 512. *Mais ils ont permis qu'il ait esté sans honneur la proye des Harpyes*] C'est à dire, qu'il ait esté enlevé sans qu'on sçache ce qu'il est devenu. On peut voir ce qui a esté remarqué sur cette expression dans le 1. Liv. tom. 1. pag. 93.

Page 514. *Que deviendroit la réputation que j'ay acquise*] Eumée est estonné de la proposition que luy fait Ulysse, de le faire précipiter du haut d'un rocher, en cas qu'il se trouve menteur. Et il nous enseigne que toutes les conditions qu'on nous offre, & qui peuvent nous engager à violer la justice, ne doivent jamais estre escoutées par ceux qui ont soin de leur réputation.

Et pour le present & pour l'avenir] Ce maistre pasteur ne se met pas seulement en peine de la réputation qu'il aura pendant sa vie, mais encore de celle qu'il aura aprés sa mort ; par-là Homere combat le sentiment insensé de ceux qui soutiennent que la réputation aprés la mort n'est qu'une chimere.

Page 515. *Et nos bergers seront bientost icy*] Le texte dit *mes compagnons*, quoyque maistre de ces bergers, & fort superieur à eux par sa naissance, il ne laisse pas de les appeller *ses compagnons*, mais en nostre lan-

gue je doute que *compagnons* & *camarades* puisse se dire de bergers.

Page 516. *Car il estoit plein de pieté*] Le Grec dit : *Car il avoit bon sens, bon esprit.* J'ay desja fait remarquer ailleurs qu'Homere dit ordinairement qu'*un homme a bon esprit*, pour dire qu'il a de la pieté, & *qu'il n'a pas bon esprit*, pour dire qu'il est impie. Car la pieté est la marque la plus seure & la plus infaillible du bon esprit.

Page 517. *Eumée prend de petits morceaux de tous les membres*] Toutes les ceremonies de sacrifices ont esté assez expliquées dans les Remarques sur le 1. Liv. de l'Iliade, tom. 1. pag. 315.

Et aprés avoir répandu dessus de la fleur de farine] Cette fleur de farine tenoit lieu de l'orge sacré meslé avec du sel que l'on répandoit sur la teste de la victime pour la consacrer, & c'est ce que l'on appelloit *immoler.*

Car il estoit plein d'équité] Ainsi il faisoit les parts avec égalité, sans favoriser l'un plus que l'autre.

Il en fit sept parts, il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa] Voicy une coutume dont nous n'avons point encore vû d'exemple dans les sacrifices dont Homere nous a parlé jusques icy, mais c'est icy un sacrifice rustique, & à la

la campagne on ſuit des coutumes ancien-nes qu'on ne pratique ni à la ville ni à l'ar-mée. Eumée offre une part aux Nymphes, parce que ce ſont les Nymphes qui préſi-dant aux bois, aux fontaines & aux rivieres, rendent les campagnes fecondes & nourriſ-ſent les troupeaux. Et il en offre une autre à Mercure, parce que c'eſt un des Dieux des bergers, qu'il préſide aux troupeaux & qu'il les fait proſperer & croiſtre. C'eſt pourquoy on mettoit ordinairement un bellier au pied de ſes ſtatuës, quelquefois meſme on le re-preſentoit portant un bellier ſur ſes eſpaules ou ſous ſon bras. On peut voir ma Remar-que ſur la fin du XIV. Liv. de l'Iliade, tom. 2. pag. 592. Au reſte cette coutume de donner une part aux Nymphes me rappelle celle qu'on pratique aujourd'huy dans le par-tage qu'on fait du gaſteau des Roys. C'eſt ainſi que des ceremonies Religieuſes ont ſouvent ſuccedé à des ceremonies profanes, & que l'eſprit de verité a purifié & ſanctifié ce que l'eſprit de menſonge avoit introduit ſous un faux prétexte de Religion.

Et Ulyſſe fut régalé de la partie la plus honorable, qui eſtoit le dos de la victime] C'eſt ainſi que dans le VII. Liv. de l'Iliade Agamemnon ſert à Ajax le dos de la victi-me. On peut voir-là les Remarques, tom. 2. pag. 404. J'adjouteray ſeulement que cette

coutume de donner la portion la plus honorable à ceux qu'on vouloit distinguer estoit de mesme parmi les Hebreux. Samüel voulant faire honneur à Saül, qu'il alloit sacrer pour Roy, luy fit servir l'espaule entiere de la victime, qui estoit regardée comme la plus honorable, parce que Dieu l'avoit donnée à Aaron. *Levavit autem cocus armum & posuit ante Saül. Le cuisinier leva l'espaule entiere de la victime & la servit devant Saül.* 1. Roys 9.

Page 518. *Estranger, que j'honore comme je dois, faites bonne chere des mets que je puis vous offrir*] Eumée s'excuse d'abord de la petite chere qu'il fait à son hoste, & en mesme temps il le console sur son infortune, en le faisant souvenir que Dieu mesle nostre vie de biens & de maux, & qu'il faut recevoir tout ce qui nous vient de sa main.

Un esclave, qu'Eumée avoit achetté de quelques marchands Taphiens] L'isle de Taphos au dessus d'Ithaque vis-à-vis de l'Acarnanie. Homere nous a dit dans le 1. Livre qu'elle obéïssoit à un Roy nommé Mentes, & que ses habitants ne s'appliquoient qu'à la marine, & dans le Livre suivant il les appelle ληϊστῆρας, *des corsaires.* Car en ce temps-là le mestier de pirate n'estoit pas infame, comme il l'est aujourd'huy. C'est mesme ce mestier-là qui leur avois

donné ce nom, car, comme Bochart nous l'apprend, du mot *taph,* que les Pheniciens disoient pour *hataph,* & qui signifie *enlever, ravir,* cette isle avoit esté appellée *Taphos,* c'est à dire, *l'isle des voleurs,* & ses peuples *Taphiens,* c'est à dire, *voleurs, ravisseurs.*

Page 519. *La nuit fut tres froide & tres obscure, car la lune approchoit du temps de la conjonction*] C'est ainsi que selon les anciens Critiques il faut expliquer ce vers,

Νὺξ δ' ἄρ' ἐπῆλθε κακὴ σκοτομήνιος.

σκοτομήνιος signifie *une nuit obscure*, parce que la lune est prés de la conjonction, car elle s'obscurcit à mesure qu'elle s'en approche, jusqu'à ce qu'estant conjointe, elle soit entierement & totalement obscurcie. Homere nous a desja avertis qu'Ulysse devoit arriver à Ithaque à la fin du mois, le dernier jour du mois, lorsque la lune a entierement perdu sa lumiere. Icy il nous fait souvenir que nous voilà prés de ce jour-là; que la lune est sur la fin de son dernier quartier, & qu'elle va estre bien-tost en conjonction. Nous allons voir l'usage qu'Ulysse va faire de cette nuit obscure & froide. Il n'y a rien de mieux imaginé que l'histoire qu'il va faire & qu'il tourne en apologue.

Pour piquer Eumée] C'est ce que signifie

icy ce mot πειρητίζων, *pour piquer*, & comme nous dirions *pour agacer Eumée.*

Page 521. *Ne pensant point que la nuit dust estre si froide*] Il faut se souvenir que dans ces pays-là, aprés des journées fort chaudes, il survient tout à coup des nuits tres froides & des neiges mesme contre l'ordre des saisons; c'est ce qui justifie Ulysse d'avoir laissé son manteau dans sa tente. Il n'auroit pas esté si imprudent si on eust esté en hiver, ou que la saison eust esté avancée.

Page 522. *Nous voilà fort éloignez de nos vaisseaux, & nous sommes en petit nombre*] Il rapporte à ses compagnons le sens de ce que le songe luy avoit dit, sans s'amuser à faire parler le songe.

Page 523. *Et par amitié & par respect pour un homme de bien, mais ils me méprisent à cause de ces vieux haillons*] Homere renferme beaucoup de sens en peu de paroles. Deux choses doivent porter à secourir les gens de bien, l'amitié, car on doit aimer les vertueux; & le respect deu à la vertu, car la vertu est respectable. Mais les hommes sont faits de maniere, que la vertu est presque toujours méprisée quand elle n'est affublée que de haillons.

Vous nous faites-là sur un sujet veritable un apologue tres ingenieux] La plaisante be-

vûë d'un interprete qui a pris icy *αἶνος* pour *loüanges.* *αἶνος* est une fable, un apologue, lorsqu'on applique à un fait present un sujet feint, ou une histoire veritable. Et cette sorte d'apologue differe des fables & des apologues ordinaires, en ce qu'aprés le recit on n'adjoute pas d'ordinaire l'application, parce qu'on veut que celuy qui l'entend la fasse luy-mesme. Ainsi c'est contre les regles de cette sorte d'apologue qu'Ulysse à la fin de son recit a adjouté l'application, en disant, *Plust aux Dieux donc qu'aujourd'huy quelqu'un des bergers qui sont icy me donnast un bon manteau, &c.* Il devoit laisser faire cette application aux bergers. Mais comme il se deffioit de leur penetration, il a mieux aimé aller au plus seur & leur expliquer ce qu'ils n'auroient peut-estre pas entendu.

Mais demain dés le matin vous reprendrez vos vieux haillons, car nous n'avons pas icy plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange] Si les bergers n'avoient eu que l'habit qu'ils portoient, cela n'auroit pas esté digne de la prudence d'Eumée, & s'ils en avoient eu plusieurs, cela auroit esté contraire à la sage œconomie de ce fidelle serviteur. Il falloit donc qu'ils eussent quelque habit de rechange & qu'ils n'en eussent qu'un, & c'est ce qu'Homere fait icy. Eumée luy-mesme n'a que deux manteaux, dont il

preste l'un à Ulysse pour cette nuit-là, & il prend l'autre pour sortir. Et Eumée se sert de cette raison pour dire à Ulysse que le lendemain dés le matin il faudroit qu'il reprist ses haillons, car il ne peut pas luy donner ni luy prester pour long-temps un habit dont ses bergers ou luy peuvent avoir affaire à toute heure, & en mesme temps il luy fait entendre par-là que son apologue sera accompli de point en point & deviendra une histoire veritable. Car comme sous les remparts de Troye il n'eut le manteau de Thoas que pour cette nuit-là seulement, & que le matin au retour de cet officier il fut obligé de le rendre; de mesme icy il n'aura ce manteau que pour cet nuit, & il reprendra ses haillons dés le matin, ainsi l'évenement rendra son apologue entierement juste. Cela est bien imaginé, pour faire qu'Ulysse paroisse avec son équipage de gueux, car il faut necessairement qu'il soit vû en cet estat à Ithaque.

Vous reprendrez vos vieux haillons] Rien n'approche de la beauté & de la richesse de la langue Greque, en un seul mot elle exprime des choses qu'on ne sçauroit faire entendre que par de longs discours. Le mot δνοπαλίξεις, dont Homere se sert icy, exprime en mesme temps & la nature des haillons & l'embarras de celuy qui les porte, & qui est obligé de les changer & de les re-

müer pour couvrir une partie qui se découvre à mesure qu'il en couvre une autre, ou mesme pour les cacher, pour ne faire paroistre que ce qu'ils ont de moins affreux, & ne les montrer que du meilleur costé, & c'est ainsi que l'a expliqué Hesychius. *δυσπαλίζεις οἷον δονήσεις ταῖς χερσὶ, καὶ ἐκτινάξεις, οἱ γὰρ πτωχοὶ ἐπικρύπτουσι τὰ ῥάκη.* *Le mot δυσπαλίζεις*, dit-il, *signifie vous remüerez, vous agiterez avec les mains, car les gueux taschent de cacher leurs haillons.* Le mesme Hesychius dit qu'Homere s'est servi deux fois de ce mot, & il a raison. Ce Poëte l'a employé dans le I V. Liv. de l'Iliade vers 472.

..... *ἀνὴρ δ' ἄνδρ' ἐδνοπάλιζεν.*

Mais il est icy dans un sens figuré pour dire *terrasser, tuer.*

Plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange] Ἐπημοιβοὶ χιτῶνες est icy la mesme chose que ce que l'Escriture sainte appelle *ἀλλασσομένας στολὰς*, *des manteaux, des robes de rechange, doubles*, dont on peut changer, & dont on prend l'une en quittant l'autre, *mutatoria vestimenta, vestes mutatorias.* 4. Roys 5. 22.

Quand nostre jeune Prince, le fils d'Ulysse, sera de retour, il vous donnera des tuniques, des manteaux] Le Lecteur instruit prend grand plaisir à ces sortes de promesses, qui sont autant d'oracles que celuy qui

les prononce n'entend point.

Page 524. *Mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arrester à dormir loin de ses troupeaux*] Homere enseigne fort bien icy que ceux qui sont au dessus des autres, doivent avoir plus de soin que les autres. Eumée, qui est intendant sort à la campagne pendant que les pasteurs, qui sont sous luy, dorment à couvert à la maison. Plus la nuit est obscure, plus il se croit obligé de sortir pour veiller à la garde de ses troupeaux.

Il prit aussi une grande peau de chevre] Cette peau estoit à deux fins ; en marchant elle servoit à le couvrir & à le deffendre de la pluye & de la neige, & quand il estoit arresté, elle luy servoit de lit & l'empeschoit d'estre incommodé de l'humidité de la terre.

Et contre les voleurs] Car les voleurs sont plus à craindre pendant les nuits obscures, parce qu'elles leur sont tres favorables, & qu'ils veulent en profiter.

Page 525. *En cet équipage il sortit pour aller dormir sous quelque roche à l'abry des souffles du Borée prés de ses troupeaux*]. Car Homere nous a fait entendre qu'Eumée laissoit la nuit en pleine campagne les masles de ses troupeaux. Au reste, voicy une nouvelle bevûë tres ridicule, où l'envie de critiquer a précipité l'Auteur du Paral-

lele. *Le divin porcher,* dit-il, *fit souper le divin Ulysse, & le mit coucher avec les pourceaux aux dents blanches.* Homere n'a jamais dit cela. C'est le bon Eumée qui va coucher prés de ses cochons qui estoient dehors, mais il fait coucher Ulysse dans sa maison, puisqu'Homere dit qu'*il approcha son lit du feu.* Quelle pitié de n'avoir pas mesme sçû bien lire les endroits qu'il vouloit tourner en ridicule! Mais, dira-t-on, comment cela se peut-il faire qu'on attribuë à un Poëte ce qu'il n'a pas dit? Je ne suis pas obligée de découvrir comment cela se fait, il suffit que cela s'est fait. Voicy pourtant la methode de ces grands Critiques. Comme ils ne lisent point l'original, qu'ils n'entendent point, ils parcourent la Traduction Latine, qu'ils ne lisent pas mesme entiere. Celuy-cy ayant trouvé à la fin de ce XIV. Liv.

Perrexit autem ire dormiturus ubi sues.

sans autre examen il a attribué à Ulysse ce que le Poëte dit d'Eumée.

Argument du Livre XV.

MInerve apparoist à Telemaque pendant la nuit, pour l'exhorter à s'en retourner à Ithaque. Ce jeune Prince, aprés avoir pris congé de Menelas & en avoir receu de grands presents, part de Lacedemone sur un char avec le fils de Nestor & va coucher à Pheres. Le lendemain il arrive à Pylos, mais il n'entre point dans la ville, de peur d'estre retenu par Nestor, & il s'embarque. Il reçoit dans son vaisseau un devin d'Argos appellé Theoclymene, obligé de quitter son pays pour un meurtre. Cependant Ulysse & Eumée s'entretiennent, & Eumée raconte comment des corsaires Pheniciens l'ayant enlevé de l'isle de Syrie, le vendirent à Laërte. Le vaisseau de Telemaque arrive pendant ce temps là aux costes d'Ithaque. Le Prince renvoye à la ville le vaisseau qui l'avoit porté, & il va à pied à la maison d'Eumée dont il connoit la fidelité.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XV.

MINERVE, qui venoit de quitter Ulysse sur le rivage d'Ithaque, se rend à Lacedemone pour faire souvenir Telemaque de s'en retourner, & pour le presser de partir. Elle trouva ce jeune Prince & le fils de Nestor couchez sous un portique dans le Palais de Menelas. Le fils de Nestor estoit plongé dans un doux sommeil, mais Telemaque n'avoit pas fermé les paupieres, car les inquietudes & les chagrins que luy causoient les nouvelles incertaines qu'il avoit

de ſon pere le tenoient ſouvent éveillé. La Déeſſe s'approchant de ſon lit, luy parla en ces termes:

» Telemaque, il n'eſt pas honneſte
» que vous demeuriez plus long-
» temps éloigné de vos Eſtats, &
» que vous laiſſiez ainſi tout voſtre
» bien en proye à des gens pleins
» d'inſolence & qui acheveront de le
» conſumer, ou qui le partageront
» entre eux pendant que vous faites
» un voyage fort inutile. Levez-
» vous, & ſans perdre un moment,
» preſſez le vaillant Menelas de vous
» renvoyer, ſi vous voulez trouver
» encore voſtre mere dans les meſmes
» ſentiments où vous l'avez laiſſée.
» Desja ſon pere meſme & ſes freres
» font tout ce qu'ils peuvent pour
» l'obliger d'eſpouſer Eurymaque,
» qui, comme le plus riche des Pour-
» ſuivants, fait les preſents les plus
» magnifiques & offre une plus groſ-
» ſe dot. Prenez donc bien garde
» qu'elle ne faſſe ſortir de voſtre mai-

ſon la plus grande partie de voſtre «
bien. Vous connoiſſez l'humeur «
des femmes ; elles ſont tout pour «
l'avantage d'un ſecond mary, & «
oublient tres promptement le pre- «
mier, & ruinent les enfants qu'elles «
en ont eus. Quand vous ſerez de «
retour chez vous, vous confierez «
toutes choſes aux ſoins de la plus «
fidelle domeſtique que vous ayez, «
juſqu'à ce que les Dieux vous «
ayent donné une femme prudente «
& habile qui puiſſe gouverner voſ- «
tre maiſon. J'ay encore un avis à «
vous donner, gravez-le bien dans «
voſtre eſprit : les plus déterminez «
des Pourſuivants vous ont dreſſé «
une embuſcade ſur voſtre chemin «
entre l'iſle d'Ithaque & l'iſle de «
Samos, reſolus de vous tuer à voſ- «
tre paſſage ; mais j'eſpere qu'avant «
qu'ils ayent executé leur perni- «
cieux deſſein, quelqu'un de ces per- «
fides deſcendra dans la ſombre de- «
meure de Pluton. Eloignez voſtre «

» vaisseau de ces endroits qui vous
» feroient funestes, ne voguez que la
» nuit. Celuy des Dieux qui vous
» garde & qui veille à vostre seureté,
» vous envoyera un vent favorable.
» Dés que vous serez arrivé à la pre-
» miere pointe d'Ithaque, ne man-
» quez pas de renvoyer sur l'heure à
» la ville vostre vaisseau avec tout
» l'équipage, & sans vous arrester à
» qui que ce soit, allez trouver l'in-
» tendant de vos troupeaux, vostre
» cher Eumée, qui est toujours le
» plus fidelle & le plus affectionné
» de tous vos serviteurs. Aprés avoir
» passé la nuit chez luy, vous l'en-
» voyerez au Palais porter en dili-
» gence à la sage Penelope la bonne
» nouvelle que vous estes de retour
» de Pylos & en parfaite santé.

En finissant ces mots la Déesse s'éleva dans les airs & s'en retourna dans l'Olympe. Elle n'eut pas plustost disparu, que Telemaque poussant le fils de Nestor, l'éveille

& luy dit : Pisistrate, levez-vous, «
je vous prie, & allez promptement «
atteler vostre char, afin que nous «
nous mettions en chemin. «

Pisistrate luy répondit, Mon «
cher Telemaque, quelque impa- «
tience que nous ayons de partir, «
nous ne sçaurions nous mettre en «
chemin pendant une nuit si obscu- «
re ; l'aurore va bien-tost se mons- «
trer. Attendez-donc, & donnez le «
temps au genereux Menelas de fai- «
re porter dans vostre char les pre- «
sents qu'il vous destine, & de vous «
faire toutes sortes d'honnestetez & «
de caresses en vous disant adieu. «
Les estrangers conservent toujours «
un agréable souvenir des hostes qui «
les ont receus chez eux, quand ils «
leur ont donné toutes les marques «
d'amitié que l'hospitalité demande. «

Il parla ainsi, & peu de temps aprés l'aurore sur un char tout éclatant d'or vint annoncer le jour. Menelas, quittant la couche de la

belle Helene arrive prés de ces Princes. Dés que le fils d'Ulysse l'apperceut, il met promptement une tunique d'une grande beauté, jette sur ses espaules un grand manteau tres magnifique & va au devant de Menelas ; il le reçoit à la porte, & aprés les premieres civi-
» litez, il luy dit : Fils d'Atrée, que
» Jupiter fait regner avec tant de
» gloire sur ses peuples, permettez
» que je parte pour m'en retourner
» chez moy ; des affaires pressantes
» demandent ma presence.

» Telemaque, répondit Menelas,
» je ne vous retiendray pas plus long-
» temps chez moy malgré vous dans
» l'impatience que vous avez de vous
» en retourner. Et je ne sçaurois ap-
» prouver ces hostes excessifs & dans
» l'empressement & dans l'indiffe-
» rence qu'ils temoignent à ceux
» qu'ils ont receus chez eux. Il est
» mieux de garder en tout de justes
» bornes, & je trouve qu'il y a la

mesme impolitesse à congedier « ceux qui desirent de rester, qu'à « faire des violences pour retenir « ceux qui veulent partir. Il faut ai- « mer & bien traiter ceux qui veu- « lent demeurer avec nous, & laisser « la liberté à ceux qui veulent nous « quitter. Mais attendez au moins « que j'aye fait porter dans vostre « char les presents qu'on doit faire à « ses hostes, & que j'aye le plaisir « que vous les voyiez de vos yeux. « Cependant je vais ordonner aux « femmes de mon palais de vous pré- « parer à disner de ce qui se trouvera « dans la maison. On ne doit pas se « mettre en chemin sans avoir man- « gé ; la politesse & l'honnesteté de « l'hoste ne le peuvent souffrir & le « besoin des voyageurs s'y oppose. « Si vous vouliez, pour vous diver- « tir, vous détourner & traverser la « Grece & le pays d'Argos, je ferois « atteler mon char pour vous ac- « compagner & pour vous conduire «

» moy-meſme dans toutes nos belles
» villes ; il n'y en a pas une ſeule où
» nous ne fuſſions tres bien receus,
» & qui ne vous fiſt preſent de quel-
» que trepied, de quelque cuvete,
» de quelque couple de mulets, ou
» de quelque coupe d'or.

Le ſage Telemaque répondit :
» Grand Roy, je ſuis obligé de m'en
» retourner promptement ; je n'ay
» laiſſé perſonne chez moy pour
» prendre ſoin de mes affaires, & j'ay
» tout ſujet de craindre que pendant
» que je cours inutilement pour ap-
» prendre des nouvelles de mon pe-
» re, je ne me ſois perdu moy-meſ-
» me & que je ne me trouve ruiné.

Menelas ayant entendu ſes raiſons, donne ordre à Helene & à ſes femmes de préparer le diſner. En meſme temps arrive le fidelle Eteonée fils de Boëthus, qui ne quittoit jamais Menelas. Le Roy luy ordonne d'allumer du feu & de faire promptement roſtir les

viandes. Et luy cependant deſcend avec Helene & ſon fils Megapenthes dans un cabinet magnifique d'où s'exhaloit un parfum délicieux ; dans ce cabinet eſtoit tout ce qu'il avoit de plus précieux & de plus rare en meubles & en toutes ſortes de vaſes les mieux travaillez. Il prend une belle coupe à deux fonds & fait prendre à ſon fils une urne d'argent, & Helene ayant ouvert un de ſes coffres où eſtoient les voiles en broderie qu'elle avoit travaillez de ſes belles mains, elle choiſit le plus grand, le plus magnifique & celuy qui eſtoit d'un deſſein le plus beau & le plus varié ; il eſtoit brillant comme l'aſtre du jour, & il ſe trouva au deſſous de tous les autres. Chargez tous trois de ces preſents, ils retournent trouver Telemaque, & Menelas luy dit, en l'abordant, Prince, que Ju- «
piter, mary de la reſpectable Ju- «
non, vous ramene dans voſtre pa- «

» trie auſſi heureuſement que vous
» le pouvez deſirer. Mais recevez, je
» vous prie, ces preſents, qui ſont ce
» que j'ay de plus beau & de plus
» précieux dans tous mes meubles,
» c'eſt une double coupe d'argent,
» mais dont les bords ſont de l'or le
» plus fin. Elle eſt d'un tres beau tra-
» vail, c'eſt un ouvrage de Vulcain
» meſme. Le Roy des Sidoniens m'en
» fit preſent quand il me receut chez
» luy à mon retour de Troye, & je
» ne ſçaurois en faire un meilleur
» uſage que de vous le donner.

En finiſſant ces mots il luy remet la coupe entre les mains. Megapenthes s'avance, & met aux pieds du Prince l'urne d'argent. La belle Helene ſe preſente enſuite, tenant entre ſes mains le voile merveilleux qu'elle avoit fait elle-meſme, elle le preſente à Telemaque,
» & luy dit : Mon cher fils, je vous
» fais auſſi ce preſent, qui vous fera
» toujours ſouvenir du travail d'He-

lene ; il vous servira le jour de vos «
nopces à orner la Princesse que «
vous espouserez ; jusqu'à ce jour «
si desirable vous le donnerez à gar- «
der à la Reyne vostre mere. Je «
vous souhaite un heureux voyage. «
Daignent les Dieux vous conduire «
eux-mesmes dans vos Estats. «

Elle luy remet en mesme temps ce voile entre les mains. Telemaque le reçoit avec toutes les marques de joye & de reconnoissance, & le Prince Pisistrate le prenant des mains de Telemaque, le serre dans une cassette, & ne peut se lasser d'admirer la beauté de ces presents. Menelas mene ensuite les Princes dans la salle, où ils s'asseyent sur de beaux sieges ; une belle esclave porte sur un bassin d'argent une aiguiere d'or pour donner à laver, & dresse une table tres propre & tres polie ; la maistresse de l'office la couvre de ce qu'elle a de plus exquis. Eteonée

coupe les viandes & ſert les portions, & le fils de Menelas fait l'office d'eſchanſon & preſente le vin dans des coupes.

Aprés que la bonne chere & la diverſité des mets eurent chaſſé la faim, Telemaque & le fils de Neſtor monterent dans leur char, & pouſſant leurs chevaux, ils traverſerent la cour & ſortirent des portiques. Menelas les ſuivit juſqu'à la porte, tenant à la main une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partiſſent qu'aprés avoir fait des libations. Il ſe mit au devant de leur char, & leur preſentant la coupe, il leur dit : Jeunes Princes,
» rendez-vous toujours Jupiter fa-
» vorable. Dites à Neſtor, qui gou-
» verne ſi juſtement ſes peuples, que
» je prie les Dieux de luy envoyer
» toutes ſortes de proſperitez ; il a
» toujours eû pour moy une bonté
» de pere pendant que nous avons
» combattu ſous les remparts d'Ilion.

Le prudent Telemaque luy répondit : Grand Roy, quand nous « ſerons arrivez à Pylos nous ne « manquerons pas de dire à Neſtor « toutes les amitiez que vous nous « faites pour luy. Pluſt aux Dieux « qu'eſtant de retour à Ithaque, je « puſſe auſſi conter à Ulyſſe toutes « les marques de bonté & de gene- « roſité que j'ay receües de vous, & « luy monſtrer les beaux preſents « dont vous m'avez honnoré. «

Comme il diſoit ces mots un aigle vola à ſa droite, tenant dans ſes ſerres une oye domeſtique d'une groſſeur prodigieuſe, qu'il avoit enlevée du milieu d'une baſſe cour. Un nombre infini d'hommes & de femmes le ſuivoient avec de grands cris. Cet aigle volant du coſté des Princes, & toujours à leur droite, vint fondre au devant des chevaux. Ce ſigne leur parut favorable & la joye s'empara de leur cœur.

Le fils de Nestor, le sage Pisistrate, prenant alors la parole, dit à Menelas, Grand Prince, je vous prie d'examiner ce prodige, & de declarer si Dieu l'a envoyé pour vous ou pour nous, car il nous regarde asseurement les uns ou les autres.

Menelas se met en mesme temps à penser profondément en luy-mesme comment il expliqueroit ce signe. Mais la belle Helene ne luy en donna pas le temps, car le prévenant, elle dit par une subite inspiration : Princes, escoutez-moy, je vais vous déclarer l'explication de ce signe, telle que les Dieux me l'inspirent, & l'évenement la justifiera. Comme cet aigle parti d'une montagne où il est né & où il a laissé ses aiglons, a enlevé d'une basse-cour cette oye domestique ; de mesme Ulysse, aprés avoir souffert beaucoup de maux & erré dans plusieurs contrées,

trées, retournera dans sa maison, «
& punira les Poursuivants aussi fa- «
cilement que cet aigle a déchiré «
l'oye qu'il a enlevée. Peut-estre «
mesme qu'à l'heure que je parle, «
Ulysse est desja chez luy, & qu'il «
prend les mesures pour se venger «
de ces insolents. «

Telemaque, ravi d'entendre cette prophetie, s'escria en s'adressant
à Helene, Ah, que le maistre du «
tonnerre accomplisse ainsi vostre «
prédiction, & je vous promets que «
dans Ithaque je vous adresseray «
mes vœux comme à une Déesse. «

En finissant ces mots il poussa ses vigoureux coursiers, qui ayant bien-tost traversé la ville, prirent le chemin de Pylos. Ils marcherent le reste du jour avec beaucoup de diligence, & aprés le coucher du soleil, lorsque les chemins estoient desja couverts de tenebres, ils arriverent à Pheres dans le Palais de Diocles fils d'Orsiloque né sur les

bords de l'Alphée, ils passerent la nuit chez luy, & en receurent tous les bons traitements qu'exige l'hospitalité.

Le lendemain dés que l'aurore eut fait voir ses premiers rayons, ils prirent congé de Dioclés, & estant montez sur leur char, ils traverserent la cour & continüerent leur voyage. Ils arriverent bientost aux portes de Pylos ; alors Telemaque dit au fils de Nestor,
» Mon cher Pisistrate, voulez-vous
» m'obliger ? promettez-moy que
» vous m'accorderez la priere que je
» vais vous faire. Nous sommes de-
» puis long-temps unis de pere en fils
» par les sacrez liens de l'hospitalité ;
» nous sommes de mesme âge, & le
» voyage, que nous venons de faire
» ensemble, va encore serrer davan-
» tage les nœuds de nostre amitié ; je
» vous conjure donc de ne pas m'o-
» bliger à m'éloigner de mon vais-
» seau, laissez-moy icy & souffrez

que je m'embarque & que je n'en- «
tre point dans la ville, de peur que «
voſtre pere ne veüille me retenir «
pour me donner de nouvelles mar- «
ques de ſon affection, quelque «
preſſé que je ſois de m'en retour- «
ner ; vous ſçavez que mes affaires «
demandent que j'arrive prompte- «
ment à Ithaque. «

Piſiſtrate, ne pouvant le refuſer, penſa en luy-meſme comment il devoit faire pour luy accorder ce qu'il demandoit. Enfin il trouva que le plus ſeur eſtoit de le conduire luy-meſme ſur le rivage ; il détourne ſes chevaux & prend le chemin de la mer. Dans le moment il fait embarquer les preſens que Menelas luy avoit faits, l'or, l'argent & le voile précieux que la belle Helene luy avoit donné ; alors le preſſant de partir, il luy dit :
Mon cher Telemaque, montez «
ſans differer ſur ce vaiſſeau, & or- «
donnez à vos rameurs de s'éloigner «

» promptement de la coste avant que
» je sois de retour chez mon pere, &
» que je luy aye appris vostre départ;
» car connoissant son humeur com-
» me je la connois, je suis seur qu'il
» ne vous laisseroit point embar-
» quer; il viendroit luy-mesme pour
» vous retenir, & je ne pense pas que
» toute vostre resistance pust rendre
» son voyage vain, car si vous le re-
» fusiez, il se mettroit veritablement
» en colere.

En finissant ces mots il le quitte, prend le chemin de la ville, & bien-tost il arrive dans le Palais de Nestor.

Cependant Telemaque s'adresse à ses compagnons, & leur dit:
» Mes amis, préparez vos rames, dé-
» ployez les voiles, & fendons prom-
» ptement le sein de la vaste mer. Ils obéïssent, on prépare tout pour le départ, & Telemaque de son costé offre sur la poupe un sacrifice à Minerve pour implorer son secours,

Dans ce moment il se presente à luy un estranger, obligé de quitter Argos pour un meurtre qu'il avoit commis. C'estoit un devin, descendu en droite ligne du celebre Melampus qui demeuroit anciennement dans la ville de Pylos, qui nourrit de si beaux troupeaux, où il possedoit de grandes richesses & habitoit un superbe Palais ; mais ensuite il avoit esté forcé de quitter sa patrie & de se retirer dans un autre pays, pour s'éloigner de Nelée son oncle, qui estoit le plus fier & le plus glorieux des mortels, & qui luy ayant enlevé des biens infinis, les retint un an entier. Ce pauvre malheureux alla à la ville de Phylacus pour executer une entreprise tres difficile à laquelle il s'estoit engagé, mais il fut retenu prisonnier dans le Palais de Phylacus, où il souffrit beaucoup de maux à cause de la fille de Nelée, & de la violente

impreſſion que les terribles Furies avoient faite ſur ſon eſprit. Mais enfin il évita la mort, & il fit par ſon habileté ce qu'il n'avoit pû faire par la force ; il emmena les bœufs de Phylacus à Pylos, & voyant que Nelée ne vouloit pas luy tenir la parole qu'il luy avoit donnée, il le vainquit dans un combat ſingulier, & le força de luy donner ſa fille pour ſon frere Bias, aprés quoy il ſe retira à Argos, où le Deſtin vouloit qu'il regnaſt ſur les peuples nombreux des Argiens. Il s'y maria, & y baſtit un magnifique Palais. Il eut deux fils, Antiphate & Mantius, tous deux pleins de valeur ; d'Antiphate ſortit le magnanime Oïclée, & d'Oïclée vint le brave Amphiaraüs, à qui Jupiter & Apollon donnerent à l'envi des marques de l'affection la plus ſinguliere. Il ne parvint pas juſqu'à la vieilleſſe, car encore jeune il perit à Thebes ; le preſent qu'on

fit à ſa femme Eriphyle avança ſa mort. Cet Amphiaraüs eut deux fils, Alcmeon & Amphiloque; Mantius en eut auſſi deux, Polyphide & Clitus. Ce dernier fut enlevé par la belle Aurore pour ſa grande beauté, dont la terre n'eſtoit pas digne; elle voulut le faire aſſeoir avec les Immortels, & le magnanime Polyphide, Apollon le rendit le plus eſclairé de tous les devins aprés la mort d'Amphiaraüs. Ce Polyphide irrité contre Mantius ſon pere, ſe retira à Hypereſie, ville du pays d'Argos, où il faiſoit ſes prédictions à tous ceux qui alloient le conſulter.

L'eſtranger, qui ſe preſenta à Telemaque pendant qu'il faiſoit ſes libations à Minerve, eſtoit fils de ce dernier, & il s'appelloit Theoclymene. Il s'approcha du fils d'Ulyſſe, & luy dit: Puiſque je «
ſuis aſſez heureux pour vous trou- «
ver au milieu de vos prieres & de «

» vostre sacrifice, je vous conjure par
» ce mesme sacrifice, au nom de la
» Divinité à laquelle vous l'offrez,
» par vostre teste qui doit estre si
» chere à vos peuples, & par le salut
» de tous vos compagnons, répon-
» dez-moy sans aucun déguisement à
» une chose que j'ay à vous deman-
» der : dites-moy qui vous estes, de
» quel pays vous estes, & quels sont
» vos parents.

Le sage Telemaque luy répond,
» Estranger, je vous diray la verité
» toute pure sans aucun déguise-
» ment : Je suis d'Ithaque ; mon pe-
» re se nomme Ulysse, s'il est vray
» qu'il soit encore en vie, car je crains
» bien qu'il ne soit mort depuis long-
» temps ; c'estoit pour en apprendre
» des nouvelles que j'avois quitté
» mes Estats, & que je m'estois em-
» barqué avec mes compagnons,
» mais j'ay fait un voyage inutile.

» J'ay aussi esté obligé de quitter
» ma patrie, répondit Theoclymene,

pour avoir tué un de mes compa- «
triotes, qui a dans Argos beaucoup «
de freres & de parents, tous les plus «
puissants de la Grece. Je cherche «
à me mettre à couvert de leur res- «
sentiment, & à fuir la mort dont «
ils me menacent, car c'est ma «
destinée d'errer dans tous les cli- «
mats. Ayez donc la bonté de me «
recevoir dans vostre vaisseau, puis- «
que dans ma fuite je suis devenu «
vostre suppliant. Vous auriez à «
vous reprocher ma mort si je tom- «
bois entre leurs mains, car ils ne «
manqueront pas de me poursuivre. «

Je n'ay garde de vous refuser «
une chose si juste, répondit le sa- «
ge Telemaque, montez dans mon «
vaisseau, nous vous y recevrons le «
mieux qu'il nous sera possible. «

En finissant ces mots il prend la pique de Theoclymene, la couche le long du vaisseau où il l'ayde à monter, & s'estant assis sur la poupe, il le fait asseoir prés de luy.

En meſme temps on délie les cables , & Telemaque ordonne à ſes compagnons d'appareiller ; on dreſſe le maſt, on déploye les voiles ſur les antennes , & Minerve leur envoye un vent tres favorable qui les fait voguer rapidement ſur les flots de la vaſte mer. Ils paſſent les courants de Crunes & de Chalcis qui a de ſi belles eaux ; & aprés le coucher du ſoleil , lorſque la nuit eut répandu ſes ſombres voiles ſur la terre, le vaiſſeau arriva à la hauteur de Phée, & de-là il cotoya l'Elide prés de l'embouchure du Penée, qui eſt de la domination des Epéens.

Alors Telemaque, au lieu de prendre le droit chemin à gauche entre Samos & Ithaque, pouſſa vers les iſles appellées pointuës, qui font partie des Echinades, pour arriver à Ithaque par le coſté du ſeptentrion , & pour éviter par ce moyen l'embuſcade qu'on luy dreſ-

ſoit du coſté du midy dans le deſtroit de Samos.

Pendant ce temps-là Ulyſſe & Eumée eſtoient à table avec les bergers. Le ſouper eſtant fini, Ulyſſe pour eſprouver Eumée & pour voir s'il avoit pour luy une veritable affection, & s'il voudroit le retenir plus long-temps, ou s'il ſeroit bien aiſe de ſe deffaire de luy & de l'envoyer à la ville, luy parla en ces termes: Eumée, & vous bergers, j'ay envie d'aller demain à la ville dés le matin mendier mon pain, pour ne vous eſtre pas icy plus long-temps à charge ni à vous ni à vos bergers. C'eſt pourquoy je vous prie de ne me pas refuſer vos avis, & de me donner un bon guide pour me conduire. Puiſque la neceſſité me réduit à ce miſerable eſtat, j'iray par toute la ville demander de porte en porte quelque reſte de vin ou quelque morceau de pain. J'entreray dans le

» Palais d'Ulysse pour tascher de
» donner de bonnes nouvelles à la
» sage Penelope. J'auray mesme l'au-
» dace d'aborder les fiers Poursui-
» vants, pour voir s'ils voudront bien
» me donner quelques restes de tant
» de mets qu'on sert sur leur table,
» & je m'offriray à leur rendre tous
» les services qu'ils pourront exiger
» de moy, car je vous diray une cho-
» se, je vous prie de l'entendre & de
» ne pas l'oublier, c'est que par une
» faveur toute particuliere de Mer-
» cure, qui, comme vous sçavez, est
» le Dieu qui répand sur toutes les
» actions des hommes cette grace qui
» les fait réüssir, il n'y a personne de
» si adroit ni de si prompt que moy,
» soit à allumer du feu ou à fendre
» du bois, soit à faire la cuisine ou à
» servir d'escuyer tranchant ou mes-
» me d'eschanson, en un mot tout ce
» que les riches peuvent attendre du
» service des pauvres, je le fais mieux
» que personne.

A cette propoſition Eumée entra dans une veritable colere. Eh, « bon homme, luy dit-il, quelle « penſée eſt-ce qui vous eſt venuë « dans l'eſprit ! Avez-vous donc en- « vie de perir à la ville ſans aucun « ſecours, puiſque vous vous propo- « ſez d'approcher de ces fiers Pour- « ſuivants, dont la violence & l'in- « ſolence montent juſqu'aux cieux ! « Vrayment les eſclaves qui les ſer- « vent ne ſont pas faits comme vous ; « ce ſont de beaux jeunes hommes « qui ont des tuniques magnifiques « & des manteaux ſuperbes, & qu'on « voit toujours brillants d'eſſences & « parfumez des meilleurs parfums. « Voilà les gens qui les ſervent, & « leurs tables ſont toujours chargées « des mets les plus délicats, & on y « ſert les vins les plus exquis. Je « vous aſſeure que vous n'eſtes à « charge icy, ni à moy, ni à aucun « de mes compagnons, & que nous « vous y voyons avec une extreſme «

» joye. Quand le fils d'Ulyſſe ſera
» venu, il vous donnera des habits
» tels que vous les devez avoir, & il
» vous fournira les moyens d'aller
» par tout où vous voudrez.

Ulyſſe, ravi de ces marques d'affection, luy en temoigne ſa recon-
» noiſſance en ces termes : Mon cher
» Eumée, je ſouhaite de tout mon
» cœur que Jupiter vous favoriſe au-
» tant que je vous aime, pour la cha-
» rité que vous avez eüe de me reti-
» rer chez vous & de mettre fin à ma
» miſere. C'eſt le plus grand de tous
» les malheurs pour les hommes que
» la mendicité. Quand on eſt réduit
» en cet eſtat, la miſere, la faim & le
» froid forcent à faire & à ſouffrir
» les choſes les plus indignes. Mais
» puiſque vous voulez me retenir,
» & que vous me forcez à demeurer
» chez vous, dites-moy, je vous prie,
» des nouvelles de la mere d'Ulyſſe
» & de ſon pere, qu'à ſon départ il
» laiſſa dans un âge desja aſſez avan-

cé; apprenez-moy donc s'ils joüiſ- «
ſent encore de la lumiere du ſoleil, «
ou s'ils ſont deſcendus tous deux «
dans la nuit éternelle ? «

Je vais ſatisfaire voſtre curioſi- «
té, répondit Eumée; le bon vieil- «
lard Laërte vit encore, & il ne ceſſe «
d'adreſſer tous les jours ſes prieres «
aux Dieux pour leur demander la «
fin de ſa vie, car il n'a pû recevoir «
de conſolation depuis le départ de «
ſon fils ; & la mort de ſa femme «
ſurvenuë depuis ce temps-là, a mis «
le comble à ſon affliction & pré- «
cipité ſa vieilleſſe. Cette pauvre «
femme ne pouvant ſupporter l'ab- «
ſence de ſon fils, a fini enfin une «
malheureuſe vie par une mort plus «
malheureuſe. Qu'une pareille mort «
n'arrive jamais à ceux qui habitent «
en cette iſle, qui me ſont chers & «
qui m'ont fait du bien. Pendant «
tout le temps que ſon affliction l'a «
laiſſée en vie, je n'avois pas de plus «
grand plaiſir que d'eſtre auprés d'el- «

» le pour l'entretenir & pour taſ-
» cher de la conſoler, car elle avoit
» eu la bonté de permettre que je
» fuſſe élevé avec la belle Ctimene,
» la plus jeune de ſes filles, & je puis
» dire qu'elle n'avoit guere moins de
» tendreſſe pour moy que pour cette
» Princeſſe.

» Mais aprés que nous fuſmes tous
» deux ſortis de l'enfance, ſon pere
» & ſa mere la marierent à Samos,
» & receurent des preſents infinis de
» leur gendre. Et pour moy, aprés
» m'avoir bien équipé de toutes cho-
» ſes, la Reyne m'envoya dans cette
» terre, & ſon affection pour moy a
» toujours augmenté. Je ſens bien la
» perte que j'ay faite, & les ſecours
» dont je ſuis privé. Mais les Dieux
» ont beni mon application & mon
» travail aſſidu dans les choſes qui
» m'ont eſté confiées, & j'ay eu par
» leur bonté de quoy me nourrir &
» de quoy aſſiſter ceux qui m'ont pa-
» ru dignes de ſecours. Pour ce qui

est de ma maistresse Penelope, je «
ne prends plus plaisir ni à en par- «
ler, ni à en entendre parler; une «
calamité affreuse est tombée sur sa «
maison; une foule de Princes inso- «
lents & superbes se sont attachez à «
elle & la ruinent; elle en est tou- «
jours si obsedée, que ses fidelles «
serviteurs n'ont la liberté ni de luy «
parler, ni de l'avertir de ce qui se «
passe, ni de recevoir ses ordres, à «
peine ont-ils de quoy fournir à leur «
entretien, bien-loin de pouvoir «
nous envoyer icy quelque douceur «
pour nos domestiques. «

Helas! mon cher Eumée, c'est «
donc depuis vostre enfance que «
vous estes éloigné de vostre patrie «
& de vos parents. Racontez-moy, «
je vous prie, vos avantures, & di- «
tes-moy si c'est que la ville où ha- «
bitoient vostre pere & vostre mere «
a esté saccagée par vos ennemis, ou «
si des pirates vous ayant trouvé «
seul dans les pasturages à la teste de «

» vos troupeaux, vous ont enlevé
» dans leurs navires, vous ont amené
» à Ithaque, & vous ont vendu à
» Laërte tout ce qu'ils ont voulu, &
» beaucoup moins que vous ne valez.

» Estranger, puisque vous voulez
» sçavoir mes avantures, repartit Eumée,
» je ne vous refuseray pas ce
» plaisir. Escoutez-moy donc avec
» attention sans quitter la table ; les
» nuits sont fort longues, on a le
» temps de dormir & de se divertir
» à faire des contes, il ne faut pas
» vous coucher de si bonne heure, le
» trop dormir lasse & fait mal. Si
» quelqu'un de ces bergers a envie
» de se coucher, il peut sortir, car il
» faut que demain à la pointe du jour
» il ait déjeuné & qu'il mene ses
» troupeaux aux pasturages. Mais
» pour nous demeurons icy à table,
» à boire & à manger, & à nous divertir
» en racontant l'histoire de nos
» malheurs ; car tout homme qui a
» beaucoup couru & beaucoup souf-

fert dans ses courses, prend un plai- «
sir singulier à s'en souvenir & à en «
parler. Je m'en vais donc, puisque «
vous le voulez, vous raconter les «
particularitez les plus remarquables «
de ma vie. «

Au de-là de l'isle d'Ortygie est «
une isle appellée Syrie, si jamais «
vous avez entendu ce nom. C'est «
dans cette isle que se voyent les «
conversions du soleil. Elle n'est pas «
fort considerable pour sa grandeur, «
mais elle est fort bonne, car on y «
nourrit de grands troupeaux de «
bœufs & de nombreux troupeaux «
de moutons, & elle porte beau- «
coup de vin & une grande quantité «
de froment. Jamais la famine n'a «
desolé ses peuples, & les maladies «
contagieuses n'y ont jamais fait «
sentir leur venin. Ses habitants ne «
meurent que quand ils sont parve- «
nus à une extresme vieillesse, & «
alors c'est Apollon luy-mesme, ou «
sa sœur Diane qui terminent leurs «

» jours avec leurs douces fléches. Il
» y a dans cette isle deux villes qui
» partagent tout son territoire. Mon
» pere Ctesius, fils d'Ormenus sem-
» blable aux Immortels, en estoit
» Roy. Un jour quelques Pheni-
» ciens, gens celebres dans la marine
» & grands trompeurs, aborderent à
» nos costes, portant dans leur vais-
» seau quantité de choses curieuses
» & rares.

» Il y avoit alors dans le Palais de
» mon pere une femme Phenicienne,
» grande, belle & tres habile à tou-
» tes sortes de beaux ouvrages. Ces
» Pheniciens déceurent cette femme
» par leurs insinuations & par leurs
» fourberies. Un jour qu'elle lavoit
» des hardes à la fontaine, l'un d'eux
» obtint d'elle les dernieres faveurs
» & se rendit absolument maistre de
» son esprit ; malheur ordinaire aux
» personnes mesmes les plus habiles
» qui se sont laissé abuser. Il luy de-
» manda donc qui elle estoit & d'où

elle estoit. Elle luy enseigna d'abord le Palais de mon pere, & luy dit qu'elle estoit de l'opulente ville de Sidon & fille d'Arybas homme tres riche & tres puissant ; que des corsaires Taphiens l'avoient enlevée comme elle revenoit de la campagne, & l'avoient menée dans l'isle de Syrie, où ils l'avoient venduë à mon pere qui en avoit donné un grand prix. Mais, luy répondit le Phenicien, qui l'avoit abusée, voudriez-vous venir avec nous pour vous retrouver dans vostre maison & revoir vostre pere & vostre mere, s'ils vivent encore & s'ils sont aussi riches que vous nous l'asseurez. « « « « « « « « « « « « « « « « « «

Je le voudrois de tout mon cœur, repartit cette femme, si tous vos matelots me promettent avec serment de me remener chez moy sans me faire nul outrage. « « « « «

Tous les matelots luy firent en mesme temps le serment qu'elle de- « «

» mandoit, aprés quoy elle leur dit:
» Tenez, je vous prie, ce complot
» ſecret, & qu'aucun de voſtre trou-
» pe ne s'aviſe de m'aborder, ni de me
» parler, ſoit dans les chemins où à
» la fontaine, de peur que quelqu'un
» ne le voye & ne coure au Palais le
» rapporter à noſtre vieillard, qui en-
» trant d'abord en quelque ſoupçon,
» ne manqueroit pas de me charger
» de chaiſnes, & de trouver les mo-
» yens de vous faire tous perir. Gar-
» dez bien le ſecret & haſtez-vous
» d'achetter les proviſions pour le
» voyage. Quand voſtre vaiſſeau ſera
» chargé, vous n'aurez qu'à m'en-
» voyer un meſſager pour m'en don-
» ner avis. Je vous apporteray tout
» l'or qui ſe trouvera ſous ma main.
» Je taſcheray meſme de vous payer
» un prix encore plus grand pour
» mon paſſage, car j'éleve dans le Pa-
» lais le jeune Prince, qui eſt desja
» fort aviſé, & qui commence à mar-
» cher & à ſortir dehors, pourvû

qu'on le tienne. Je n'oublieray rien « pour vous l'amener. En quelque « contrée que vous vouliez l'aller « vendre, vous en aurez un prix in- « fini. «

En finissant ces mots, elle les « quitte & s'en retourne dans le Pa- « lais. Ces Pheniciens demeurerent « encore un an entier dans le port, « d'où ils venoient tous les jours à « la ville vendre leurs marchandises « & achetter des provisions. Quand « le vaisseau eut sa charge & qu'il fut « en estat de s'en retourner, ils dépes- « cherent un de leurs matelots à cette « femme pour l'en avertir. C'estoit « un homme tres fin & tres rusé, qui « vint dans le Palais de mon pere « comme pour y vendre un beau col- « lier d'or qui avoit de beaux grains « d'ambre. Toutes les femmes du Pa- « lais, & ma mere mesme, ne pou- « voient se lasser de le manier & de « l'admirer, & en offroient une cer- « taine somme, Cependant le fourbe «

» fit ſigne à noſtre Phenicienne, & » le ſigne fait & apperceu, il s'en re- » tourne promptement dans ſon vaiſ- » ſeau.

» En meſme temps cette femme » me prend par la main, & me mene » dehors comme pour me promener. » En ſortant elle trouve dans le veſ- » tibule des tables dreſſées & des cou- » pes d'or ſur le buffet, car les offi- » ciers de mon pere préparoient le » ſouper, & par hazard ils eſtoient » ſortis, attirez par quelque rumeur » qu'on avoit entenduë devant le » Palais. Elle ne perdit pas l'occa- » ſion, elle cacha ſous ſa robe trois » coupes & continua ſon chemin; je » la ſuivois avec innocence ſans con- » noiſtre mon malheur. Aprés le ſo- » leil couché, & les chemins eſtant » desja couverts de tenebres, nous » arrivaſmes au port où eſtoit le vaiſ- » ſeau des Pheniciens. Ils nous font » embarquer promptement & met- » tent à la voile, pouſſez par un vent

favorable

favorable que Jupiter leur envoya. «
Nous vogasmes en cet estat six jours «
& six nuits. Le septiéme jour Dia- «
ne décocha ses fléches sur cette fem- «
me Phenicienne, qui mourut tout «
d'un coup & tomba au pied du «
mast. On la jetta d'abord dans la «
mer, où elle servit de pasture aux «
poissons. Je fus fort estonné & af- «
fligé de me voir seul entre les mains «
de ces corsaires. Sur le soir le mes- «
me vent nous poussa à Ithaque, où «
Laërte n'espargna rien pour m'a- «
chetter. Voilà de quelle maniere «
j'ay esté porté dans cette isle. «

Mon cher Eumée, luy dit Ulys- «
se, le recit que vous m'avez fait de «
tout ce que vous avez souffert si «
jeune encore, m'a sensiblement «
touché. Mais Jupiter a eû la bonté «
de faire succeder à tous ces maux «
un grand bien, puisque vous estes «
arrivé dans la maison d'un homme «
en qui vous avez trouvé un mais- «
tre fort doux, qui vous aime & qui «

» vous fournit avec ſoin la nourri-
» ture, les habits & tout ce dont vous
» avez beſoin, de ſorte que vous me-
» nez icy une vie fort douce. Mais
» moy, aprés avoir erré dans plu-
» ſieurs contrées, j'arrive icy dans
» l'eſtat où vous me voyez.

C'eſt ainſi que s'entretenoient Ulyſſe & Eumée. Ils n'eurent pas beaucoup de temps pour dormir, car l'aurore vint bien-toſt ſur ſon char d'or annoncer la lumiere aux hommes.

Cependant Telemaque & ſes compagnons arrivent au port, plient les voiles, abattent le maſt, & à force de rames ils font entrer leur vaiſſeau dans le port; ils jettent l'ancre, arreſtent le vaiſſeau avec les cables, & deſcendent ſur le rivage où ils préparent leur diſner. Quand ils eurent fait leur repas, le prudent Telemaque leur
» dit: Mes compagnons, remenez le
» vaiſſeau à la ville, je vais ſeul viſi-

ter une petite terre qui est prés d'icy «
& voir mes bergers ; sur le soir aprés «
avoir vû comment tout se passe «
chez moy, je vous rejoindray, & «
demain pour nostre heureuse arri- «
vée je vous donneray un grand dis- «
ner, où la bonne chere & le bon «
vin vous feront oublier toutes vos «
fatigues. «

Mais, mon cher fils, repartit le «
devin Theoclymene, où iray-je ce- «
pendant ? dans quelle maison d'I- «
thaque pourray-je me retirer ? puis- «
je prendre la liberté d'aller tout «
droit dans le Palais de la Reyne «
vostre mere ! «

Dans un autre temps, luy ré- «
pondit le sage Telemaque, je ne «
souffrirois pas que vous allassiez «
ailleurs que dans mon Palais, & rien «
ne vous y manqueroit, on vous y «
rendroit tous les devoirs que l'hos- «
pitalité exige. Mais aujourd'huy «
ce seroit un parti trop dangereux, «
car outre que je ne serois point «

» avec vous, vous ne pourriez voir
» ma mere, qui ne ſe monſtre que
» tres rarement aux Pourſuivants &
» qui ſe tient loin d'eux dans ſon
» appartement, toujours occupée à
» ſes ouvrages. Je vais vous enſei-
» gner une maiſon où vous pour-
» rez aller, c'eſt chez Eurymaque fils
» du ſage Polybe. Tous les peuples
» d'Ithaque le reverent comme un
» Dieu, & c'eſt de tous les Pourſui-
» vants celuy qui a le plus de merite.
» Auſſi eſpere-t-il d'eſpouſer ma me-
» re, & de monter ſur le troſne d'U-
» lyſſe. Mais Jupiter, qui habite les
» cieux, ſçait ſeul s'il ne fera point
» perir tous ces Pourſuivants avant
» ce pretendu mariage.

Comme il diſoit ces mots, on vit voler à ſa droite un autour, qui eſt le plus viſte des meſſagers d'Apollon; il tenoit dans ſes ſerres une colombe, dont il arrachoit les plumes, qu'il répandoit à terre entre Telemaque & ſon vaiſſeau.

Theoclymene tirant en mesme temps ce jeune Prince à l'escart, luy met la main dans la sienne, & luy dit : Cet oyseau qui vole à vostre « droite, n'est point venu sans l'or- « dre de quelque Dieu. Je n'ay pas « eu plustost jetté les yeux sur luy, « que je l'ay reconnu pour un oy- « seau des augures. Il n'y a point « dans Ithaque de race plus royale « que la vostre. Je vous prédis donc « que vous aurez toujours le dessus « sur tous vos ennemis. «

Que vostre prédiction s'accom- « plisse, Theoclymene, luy répondit « Telemaque, vous recevrez de moy « toute sorte d'amitié & des presens « si considerables, que tous ceux qui « vous verront vous diront heureux. « Il adresse en mesme temps la parole à son fidelle compagnon Pirée fils de Clytius : Mon cher Pirée, « luy dit-il, de tous mes compa- « gnons qui m'ont suivi à Pylos, « vous m'avez toujours paru le plus «

» attaché à moy & le plus prompt à
» executer mes ordres ; je vous prie
» de mener chez vous cet hoſte que
» je vous confie, ayez de luy tous les
» ſoins & faites-luy tous les honneurs
» qu'il merite juſqu'à ce que je ſois
» de retour à Ithaque.

Le vaillant Pirée luy répond :
» Telemaque, vous pouvez vous aſ-
» ſeurer que quelque long ſejour
» que vous faſſiez icy, j'auray ſoin
» de l'hoſte que vous me confiez, &
» qu'il ne manquera chez moy d'au-
» cune des choſes que demande l'hoſ-
» pitalité.

En finiſſant ces mots il monte dans ſon vaiſſeau, & commande à ſes compagnons de s'embarquer & de délier les cables ; ils obéïſſent & ſe placent ſur les bancs.

Cependant Telemaque met ſes brodequins, arme ſon bras d'une bonne pique, & pendant que ſes compagnons remenent le vaiſſeau à la ville, comme il l'avoit ordon-

né, il ſe met en chemin pour aller viſiter ſes nombreux troupeaux, ſur leſquels le bon Eumée, toujours plein d'affection pour ſes maiſtres, veilloit avec beaucoup d'attention & de fidelité.



REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XV.

Page 563. *Minerve, qui venoit de quitter Ulysse sur le rivage d'Ithaque*] C'est ce qu'on vient de lire dans le Livre précedent, qui ne contient que le reste de ce jour-là & la nuit qui le suit. Minerve quitta Ulysse assez tard, car le jour estoit desja avancé, & elle se rendit à Lacedemone la nuit mesme qu'Ulysse faisoit ce bel apologue à Eumée & à ses bergers. Cette remarque est necessaire pour faire entrer dans la suite & dans l'œconomie du Poëme.

Elle trouva ce jeune Prince & le fils de Nestor couchez sous un portique] Homere a quitté Telemaque dans le Palais de Menelas à la fin du IV. Liv. Ce Prince a donc esté à Lacedemone depuis ce temps-là, c'est à dire, depuis que Mercure est allé porter l'ordre à Calypso de laisser partir Ulysse. Il y a encore esté les quatre jours

qu'Ulysse fut avec Calypso depuis l'arrivée de Mercure, les vingt jours qu'il employe à arriver de l'isle d'Ogygie à celle des Pheaciens, & le temps qu'il fut-là à conter ses avantures, & à attendre le vaisseau qu'on luy avoit promis.

Page 564. *Il n'est pas honneste que vous demeuriez plus long-temps éloigné de vos Estats*] En effet ce sejour avoit esté assez long, & presentement qu'il n'y a plus aucune nouvelle à attendre d'Ulysse, qui est desja arrivé à Ithaque, il faut que Telemaque pense à revenir.

Desja son pere mesme & ses freres] Il est tres vraysemblable qu'Icarius, pere de Penelope, las de voir ces Poursuivants consumer son bien, la pressoit de se déterminer, & d'espouser le plus riche de ces Princes.

Et ses freres] Car on asseure qu'Icarius eut de sa femme Peribée cinq fils, Thoas, Damasippe, Imeusimus, Aletes & Perilaüs, & une seule fille, qui est Penelope.

Et offre une plus grosse dot] J'ay desja assez parlé de cette coutume, & de la dot que les mariez donnoient à leurs femmes.

Page 565. *Elles font tout pour l'avantage d'un second mary & oublient tres promptement le premier, & ruinent les enfants*

qu'elles en ont eus] Eſt-il poſſible que les femmes du temps d'Homere reſſemblaſſent ſi fort à quelques-unes que nous voyons aujourd'huy? Mais je voudrois qu'Homere nous euſt dit ſi de ſon temps les hommes remariez ſe ſouvenoient beaucoup de leur premiere femme, & s'ils eſtoient plus juſtes envers leurs enfants du premier lit.

Juſqu'à ce que les Dieux vous ayent donné une femme prudente & habile qui puiſſe gouverner voſtre maiſon] Homere eſtoit donc perſuadé qu'une femme prudente & habile eſt un preſent du ciel, & que c'eſt la femme prudente & habile qui fait les maiſons, & la fole qui les deſtruit. *Sapiens mulier ædificat domum,* dit Salomon, Proverb. 14. 1. Et l'auteur de l'Eccleſiaſtique, aprés avoir dit que le mary d'une femme prudente eſt heureux, que les années de ſa vie ſont doubles, adjoute, *Pars bona, mulier bona, in parte timentium Deum dabitur viro pro factis ejus.* 26. 1. 2. Noſtre ſiecle en connoiſt pluſieurs que Dieu a données à ceux dont il a voulu récompenſer la vertu.

Les plus determinez des Pourſuivants vous ont dreſſé une embuſcade] Comme nous l'avons vû à la fin du IV. Livre.

Page 566. *Ne manquez pas de renvoyer*

sur l'heure à la ville vostre vaisseau avec tout l'équipage] Car comme c'estoit un vaisseau qu'il avoit emprunté, il estoit juste qu'il le renvoyast; & d'ailleurs estant chez Eumée, il n'avoit plus besoin ni du vaisseau ni de ses compagnons qui l'avoient suivi.

Vous l'envoyerez au Palais porter en diligence à la sage Penelope la bonne nouvelle] Minerve ne manque à rien. Quelle auroit esté la douleur de Penelope, si elle avoit oüi dire que le vaisseau estoit revenu sans son fils! Tout ce que l'équipage luy auroit dit pour la rasseurer auroit esté inutile.

Page 567. *Pisistrate, levez-vous, je vous prie, & allez promptement atteler vostre char*] Tout ce que j'ay dit si souvent de la simplicité des mœurs de ces temps heroïques, doit empescher, à mon avis, qu'on ne soit surpris de voir qu'un jeune Prince comme Pisistrate aille luy-mesme atteller son char, & que Telemaque & luy voyagent sans gardes, sans valets.

Nous ne sçaurions nous mettre en chemin pendant une nuit si obscure] C'est la mesme nuit dont il a dit dans le Liv. precedant, *La nuit fut tres froide & tres obscure, Jupiter versa un déluge d'eaux, & le Zephyre toujours chargé de pluyes, fit entendre ses souffles orageux.* C'est la mesme nuit où Ulysse

fit ce bel apologue, pour avoir de quoy se couvrir & se garentir du froid.

Page 568. *Et je ne sçaurois approuver ces hostes excessifs & dans l'empressement & dans l'indifference qu'ils temoignent à ceux qu'ils ont receus chez eux*] Il y a dans le Grec : *Je ne sçaurois souffrir ces hostes qui aiment excessivement & qui haïssent de mesme ceux qu'ils ont receus chez eux.* Mais il est aisé de voir qu'en cet endroit Homere a mis *amitié* pour *empressement*, & *haine* pour *indifference.* Comme quelquefois dans l'Escriture sainte le mot de *haine* se prend en ce sens-là. Le précepte que Menelas donne icy pour regler le milieu qu'il faut tenir avec ceux qu'on reçoit chez soy est admirable ; l'empressement excessif est incommode, & l'indifference outrée est injurieuse & desobligeante pour celuy à qui on la temoigne, & impolie à celuy qui la marque. Il faut politesse & liberté.

Il est mieux de garder en tout de justes bornes] C'est ce vers d'Homere, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, qui a donné lieu au proverbe que les Philosophes ont enseigné aprés luy, μηδὲν ἄγαν, *nequid nimis, rien de trop.*

Page 570. *Donne ordre à Helene & à ses femmes de préparer le disner*] Car ce soin regardoit particulierement les femmes. J'ay vû des gens qui ne pouvoient souffrir

que Menelas donne à sa femme un ordre comme celuy-là, mais ils sont trop délicats, & ils ne se souviennent pas que les mœurs des temps heroïques sont les mesmes que celles des Patriarches. C'est ainsi qu'*Abraham courant à sa tente, dit à Sara : dépeschez-vous, paistrissez trois mesures de farine, & faites des gasteaux. Festinavit Abraham in tabernaculum ad Saram, dixitque ei : accelera, tria sata similæ commisce, & fac subcinericios panes.* Genes. 18. 6.

Page 571. *Dans un cabinet magnifique d'où s'exhaloit un parfum délicieux*] C'est ainsi qu'il a dit d'Hecube dans le VI. Livre de l'Iliade, *Cette Princesse descend dans un cabinet parfumé de toutes sortes d'odeurs les plus exquises, où elle avoit quantité de meubles précieux.* Et sur ces cabinets parfumez, on peut voir la Remarque, tom. 1. pag. 505.

Prend une belle coupe à deux fonds] C'est ainsi que j'ay expliqué ἀμφικύπελλον. Une double coupe dont l'une sert de base à l'autre. J'en ay fait une Remarque au 1. Liv. de l'Iliade, pag. 326.

Il estoit brillant comme l'astre du jour, & il se trouva au dessous de tous les autres] Comme il a dit du tapis, dont Hecube veut faire present à Minerve dans le VI. Liv. de l'Iliade, *Il se trouva sous tous les autres, il*

estoit esclatant comme le soleil. Ce qu'il y a de plus précieux est d'ordinaire le plus caché, & Homere adjoute cette particularité pour marquer le soin que ces Princesses avoient de choisir ce qu'elles avoient de plus beau & de plus magnifique dans tous ces voiles, & pour cela il falloit les visiter tous.

Page 572. *C'est une double coupe d'argent*] Homere donne icy le mesme nom à la coupe que Menelas met entre les mains de Telemaque, & à l'urne que Megapenthes met à ses pieds, car il appelle l'une & l'autre κρητῆρα. Mais il les distingue fort bien, en appellant ensuite la premiere ἀμφικύπελλον, *une double coupe.*

Le Roy des Sidoniens m'en fit present quand il me receut chez luy à mon retour de Troye] Menelas nous a dit qu'à son retour de Troye il fut porté à Cypre, en Phenicie & en Egypte.

Tenant entre ses mains le voile merveilleux qu'elle avoit fait elle-mesme] Car Helene travailloit admirablement en broderie, comme Homere nous l'apprend dans le III. Liv. de l'Iliade, où il dit qu'*Iris la trouva dans son Palais qui travailloit à un merveilleux ouvrage de broderie ; c'estoit un grand voile brodé par dessus & par dessous tout brillant d'or, & où estoit employé tout l'art de Minerve. Cette Princesse y representoit*

tous les grands combats que les Troyens & les Grecs livroient pour elle sous les yeux mesmes du Dieu Mars. Il faut estre bien habile pour executer un si grand dessein.

Page 574. *Et le fils de Menelas fait l'office d'eschanson*] Les fils des plus grands Princes ne dédaignoient pas de faire cette fonction.

Il se mit au devant de leur char, & leur presentant la coupe, il leur dit] Lorsque Priam partit pour aller rachetter le corps de son fils & qu'il fut sur son char, Hecube s'approcha de luy, tenant dans sa main une coupe d'or pleine de vin, afin qu'avant son départ il fist ses libations & se rendist Jupiter favorable. Elle se tint à la teste de ses chevaux, & luy dit: *Priam, ne partez pas sans avoir fait vos libations à Jupiter, &c.* Iliad. Liv. XXIV. Menelas fait icy la mesme chose à ces Princes. Les libations qu'on avoit faites à la fin du repas n'estoient pas suffisantes, il falloit en faire encore sur le moment du départ.

Page 576. *Le sage Pisistrate prenant alors la parole, dit à Menelas*] Pisistrate & son ami Telemaque estoient trop jeunes pour entreprendre d'expliquer ce signe. La raison & la bienséance vouloient donc qu'ils en demandassent l'explication à Menelas, qui ayant plus d'experience, pouvoit mieux

en découvrir le ſens.

Menelas ſe met en meſme temps à penſer profondément, mais la belle Helene ne luy en donna pas le temps] Pendant que Menelas penſe fortement & medite pour trouver l'explication de ce prodige, Helene la trouve tout d'un coup, non par la force & par la penetration de ſon eſprit, mais, comme elle l'aſſeure elle-meſme, par une inſpiration ſubite. Par-là Homere enſeigne fort clairement que les lumieres des hommes ſont courtes, que d'eux-meſmes ils ne ſçauroient expliquer les prodiges, & que comme ce ſont les Dieux qui les envoyent, c'eſt auſſi à eux à en reveler le ſens. C'eſt ce que Daniel dit au Roy Nabucodonoſor, *Le myſtere dont le Roy demande l'explication, ni les ſages, ni les mages, ni les devins, ni les aruſpices ne peuvent le déclarer au Roy, mais il y a un Roy dans le ciel, qui revele les myſteres.* Et enſuite inſpiré par ce Dieu il luy déclare le ſonge qu'il avoit oublié & luy en donne l'explication.

Comme cet aigle parti d'une montagne] Nous avons deſja vû dans le ſecond Livre deux aigles partis de la montagne ſignifier Ulyſſe & Telemaque. On peut voir-là l'explication de ce prodige. C'eſt icy la meſme choſe. L'aigle parti de la montagne, c'eſt Ulyſſe qui, aprés avoir eſté long-temps errant, arrive à ſa maiſon de campagne & de

là à Ithaque, & cette oye domestique qu'il tient dans ses serres, ce sont les Poursuivants. Comme cette oye ne fait que manger dans la basse-cour & est enfin tuée, de mesme les Poursuivants, aprés avoir passé plusieurs années à faire bonne chere dans le Palais, seront enfin tuez par Ulysse.

Page 577. *Et je vous promets que dans Ithaque je vous adresseray mes vœux comme à une Déesse*] Car si la prophetie s'accomplit, Telemaque juge que celle, que les Dieux daignent inspirer, merite d'estre invoquée comme une Déesse.

Page 578. *Souffrez que je m'embarque & que je n'entre point dans la ville*] Il semble que Telemaque peche icy contre la politesse, de passer à Pylos sans aller prendre congé de Nestor. Mais outre qu'il donne à cette action un prétexte tres obligeant pour ce Prince, il a des raisons tres fortes de ne pas s'arrester. Premierement l'ordre de Minerve, en second lieu le prodige & l'explication qu'Helene luy a donnée, qui a ranimé ses esperances, en luy faisant envisager qu'Ulysse pouvoit estre de retour.

Page 580. *En finissant ces mots il le quitte, prend le chemin de la ville, & bientost il arrive dans le Palais de Nestor*] Homere ne s'amuse pas à nous dire icy ce que Pisistrate dit à Nestor pour excuser Telemaque, ni le déplaisir de Nestor, de ce que ce

Prince estoit parti sans le voir. Cela est estranger à son sujet, & il va toujours à ce qui l'appelle.

Page 581. *C'estoit un devin qui descendoit en droite ligne du celebre Melampus*] Il estoit son arriere petit fils, & voicy sa genealogie. De Cretheus nâquit Amythaon qui fut Roy de Pylos. Cet Amytaon eut deux fils,

Bias & Melampus: *celuy-cy eut deux fils,*

Mantius & Antiphate

Polyphide — Oïcles

& Clytus

Theoclymene. Amphiaraüs

Alcmœon

& Amphiloque.

Pour s'éloigner de Nelée son oncle] Melampus estoit neveu de Nelée par Tyro fille de Salmonée, qui ayant esté aimée de Neptune, en eut Nelée avant que d'espouser Crethée pere d'Amythaon, ainsi Amythaon & Nelée estoient freres uterins. Au reste j'ay un peu esclairci cette histoire dans la Traduction, car Homere la raconte si brievement, qu'elle ne seroit pas intelligible. Du temps de ce Poëte tout le monde estoit instruit de cette histoire qui estoit tres importante, à cause des grandes maisons

qu'elle regardoit, mais aujourd'huy elle eſt trop ignorée pour eſtre laiſſée ſans eſclairciſſement. Homere en a desja dit quelque choſe dans l'onziéme Livre.

Et qui luy ayant enlevé des biens infinis, le retint un an entier] Il luy enleva ſes biens pour l'obliger à aller enlever les bœufs d'Iphiclus à Phylacé en Theſſalie.

Alla à la ville de Phylacus] Ce Phylacus eſtoit fils de Dejonée Roy de la Phocide & pere d'Iphiclus. Il avoit donné ſon nom à la ville de Phylacé où il regnoit.

Il fut retenu priſonnier dans le Palais de Phylacus] Il fut pris comme il emmenoit ces bœufs & retenu en priſon, ſelon que l'oracle le luy avoit prédit. On peut voir ce qui en a eſté dit dans le XI. Liv.

A cauſe de la fille de Nelée] A cauſe de *Pero* qu'il vouloit faire eſpouſer à ſon frere Bias, c'eſt pourquoy il s'eſtoit chargé de cette entrepriſe ſi terrible d'aller enlever les bœufs d'Iphiclus.

Et de la violente impreſſion que les terribles Furies avoient faite ſur ſon eſprit] Ce paſſage eſt remarquable. Melampus pour ſervir le reſſentiment de ſon oncle Nelée, & pour faire eſpouſer ſa fille Pero à ſon frere Bias, ſe chargea d'aller enlever en Theſſalie les bœufs d'Iphiclus, & il s'en chargea quoyqu'il ſceuſt les maux qui luy en devoient arriver. Et c'eſt ce qu'Homere appelle un deſ-

ſein ſuggeré par les Furies, car il n'y avoit qu'un furieux qui puſt ſe charger d'une pareille entrepriſe. Mais ainſi s'accompliſſoient les decrets de Jupiter, qui vouloit que ce Melampus allaſt enſeigner à Phylacus les remedes neceſſaires pour mettre ſon fils Iphiclus en eſtat d'avoir des enfants. Et Dieu ſe ſert également de la ſageſſe & de la folie des hommes pour l'execution de ſes deſſeins.

Page 582. *Et il fit par ſon habileté ce qu'il n'avoit pû faire par la force*] Car ayant promis à Phylacus qu'il luy enſeigneroit comment ſon fils Iphiclus pourroit avoir des enfants, moyennant qu'il luy donnaſt ſes bœufs qu'il s'eſtoit chargé d'enmener, & Phylacus ayant accepté ce parti, Melampus donna à Iphiclus des remedes qui eurent tout le ſuccés qu'il en attendoit, car Iphiclus eut un fils qui fut appellé Podarces. *Voyez Apollodore, liv. 1.*

Le brave Amphiaraüs] Car il donna de bonne heure des marques de ſon courage, il alla avec Jaſon à l'expedition des Argonautes.

A qui Jupiter & Apollon donnerent à l'envi des marques de l'affection la plus ſinguliere] Jupiter en le rendant un tres grand Prince, tres conſideré & tres reſpecté ; & Apollon en le rendant un tres grand devin. Voilà les premieres marques qu'il receut de

l'affection de ces Dieux. Homere ne les explique pas, il ne fait mention que de la derniere que nous allons voir.

Il ne parvint pas jusqu'à la vieillesse] De toutes les faveurs qu'Amphiaraüs receut de Jupiter & d'Apollon, c'est la seule qu'Homere explique, c'est qu'il mourut jeune. Il regarde cela comme la plus grande, parce que la vie des hommes estant icy bas un tissu de miseres & de calamitez, c'est une grace que Dieu fait d'en retirer de bonne heure. Aussi Platon dans l'Axiochus, s'il est vray que ce dialogue soit de luy, asseure que les Dieux ayant une connoissance parfaite des choses humaines, retirent promptement de la vie ceux qu'ils aiment le plus, & il rapporte à ce sujet deux histoires qui en sont des preuves tres évidentes. La premiere est celle d'Agamede & de Trophonius, qui aprés avoir basti le temple d'Apollon à Pytho, demanderent à ce Dieu pour récompense ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, & le lendemain ils furent trouvez morts dans leur lit. La seconde, celle de la Prestresse de Junon à Argos, qui ayant prié sa Déesse de recompenser ses deux fils de la pieté qu'ils avoient temoignée en s'attelant eux-mesmes à son char pour la mener au temple, ses chevaux tardant trop à venir, la Déesse l'exauça, ses deux fils moururent la nuit mesme. Aprés quoy Platon rapporte ce

passage d'Homere, comme un temoignage respectable de la verité de ce sentiment. *Plat. tom. 3. pag. 367.*

Page 583. *Pour sa grande beauté dont la terre n'estoit pas digne ; elle voulut le faire asseoir parmi les Immortels*] Voicy un grand éloge de la beauté ; une beauté parfaite n'est pas pour la terre, elle doit estre dans le ciel, où se trouvent les veritables beautez ; dans ce monde il n'y a que des beautez imparfaites, des ombres de beauté.

Ce Polyphide irrité contre Mantius son pere] On trouve dans Homere des exemples de tout ce qui se passe dans la vie, jusqu'aux querelles qu'un malheureux interest, ou quelque passion injuste, font souvent naistre entre les peres & les enfants.

Puisque je suis assez heureux pour vous trouver] Il y a dans le Grec ὦ φίλε, *mon ami,* ce qui nous paroist estrange en nostre langue, & selon nos mœurs, qui ne permettent pas que nous abordions avec tant de familiarité des gens considerables. Mais dans ces heureux temps on n'y faisoit pas tant de façon, & ce qui passe aujourd'huy pour une familiarité trop grande & blamable, estoit pris alors pour une politesse & pour une marque d'honnesteté. Ce compliment de Theoclymene me paroist admirable.

Page 584. *Dites-moy qui vous estes, de*

quel pays vous estes, & qui sont vos parents] Il fait toutes ces interrogations pour découvrir si ce jeune Prince n'est point parent de celuy qu'il a tué, car en ce cas, au lieu de demander d'aller avec luy, il le fuiroit par les raisons qu'il va dire.

Page 585. *Je cherche à me mettre à couvert de leur ressentiment, & je fuis la mort dont ils me menacent*] Parmi les Hebreux les parents de celuy qu'on avoit tué de propos déliberé ou autrement, avoient le droit de tuer le meurtrier quelque part qu'ils le trouvassent jusqu'à ce qu'il fust arrivé à une des villes qui avoient esté données pour asyle. *Propinquus occisi homicidam interficiet, statim ut apprehenderit eum interficiet.* Num. 35. 19. *Si interfector extrà fines urbium, quæ exulibus deputatæ sunt, fuerit inventus, & percussus ab eo qui ultor est sanguinis, absque noxa erit qui eum occiderit.* Ibid. 26. Les Grecs avoient presque la mesme jurisprudence. Les parents du mort avoient aussi le droit de tuer le meurtrier jusqu'à ce qu'il se fust purgé, en accomplissant le temps de l'exil, ou qu'il eust esté expié de quelqu'autre maniere.

Car c'est ma destinée d'errer dans tous les climats] Car le meurtrier devoit se condamner luy-mesme à l'exil pendant un certain temps marqué.

Page 586. *Ils passent les courants de*

Crunes, & de Chalcis qui a de si belles eaux] C'est un vers qui manque dans toutes les éditions d'Homere, & dont Eustathe mesme n'a fait aucune mention. Il est pourtant necessaire, & il faut le restablir, car Strabon le reconnoist, aprés le vers 294. Il faut donc rapporter celuy-cy comme Strabon nous le presente dans son 8. liv.

Βὰν δὲ παρὰ Κρυνοὺς καὶ Χαλκίδα καλλιρέεθρον.

Homere marque fort clairement la navigation de Telemaque, & je me suis attachée à l'expliquer aprés Strabon, qui dit que Telemaque courut d'abord tout droit vers le septemtrion jusqu'au de-là de Phées & de la hauteur des costes d'Elide, & que de-là au lieu de détourner à gauche, c'est à dire au couchant, pour costoyer l'isle de Samos, ou Cephalenie, qui estoit le chemin le plus court pour arriver à Ithaque, il prit à droite du costé du levant, pour éviter l'embuscade qu'on luy avoit dressée entre Ithaque & Cephalenie, comme Minerve l'en avoit averti, & poussa droit vers les isles qui sont au dessus de Dulichium, & qui font partie des Echinades, & qu'ainsi ayant passé Ithaque, qu'il avoit derriere luy au midy, il détourna tout d'un coup à gauche comme pour aller vers l'Acarnanie & aborda à Ithaque par le costé du septemtrion, au lieu de celuy du midy

midy, qui regardoit la mer de Cephalenie où les Pourſuivants eſtoient embuſquez.

Les courants de Crunes & de Chalcis] Crunes eſt un lieu de la coſte du Peloponeſe, ainſi appellé comme nous dirions *les fontaines*. Chalcis eſt un fleuve voyſin & un bourg ſur ce fleuve. Strab. *Aprés cela on trouve le fleuve Chalcis, le lieu appellé Crunes, & le bourg de Chalcis, &c.*

Le vaiſſeau arriva à la hauteur de Phées] C'eſt ainſi, à mon avis, qu'il faut lire, & non pas *Pheres*, qui eſt trop loin de-là, & au milieu des terres, au lieu que *Phées* ou *Pheſe* eſt ſur la coſte au bas de l'Elide, au deſſus de l'embouchure de l'Alphée.

Page 587. *Pendant ce temps-là Ulyſſe & Eumée eſtoient à table avec les bergers*] Depuis la nuit froide & obſcure où Ulyſſe a demandé par un apologue de quoy ſe garentir du froid, il s'eſt paſſé deux jours, car le matin qui a ſuivi cette nuit, Telemaque eſt parti de Lacedemone & eſt allé coucher à Pheres, & le lendemain il eſt parti de Pheres, eſt arrivé de bonne heure à ſon vaiſſeau prés de Pylos, s'eſt embarqué & eſt arrivé la nuit ſuivante à Ithaque dans le temps qu'Ulyſſe & Eumée ſont à table avec les bergers. Le matin à la pointe du jour il arrive chez Eumée dans le moment qu'Ulyſſe

& ce fidelle Pasteur achevent de desjeuner.

Page 588. *C'est que par une faveur toute particuliere de Mercure, qui, comme vous sçavez, est le Dieu qui répand sur toutes les actions des hommes*] Comme Mercure est le serviteur & le ministre des Dieux, on a feint qu'il estoit le patron & le Dieu de tous ceux qui estoient au service des autres, & que c'estoit par sa faveur que chacun réüssissoit dans toutes les fonctions de son estat.

Page 589. *A cette proposition Eumée entra dans une veritable colere*] Il ne se contente pas de rejetter la proposition d'Ulysse, il se met veritablement en colere, ce qui marque bien la charité de ce pasteur, & l'affection sincere qu'il avoit pour les estrangers qui arrivoient chez luy.

Dont la violence & l'insolence montent jusqu'aux cieux] Dont la violence & l'insolence sont si grandes, qu'elles ne respectent pas les Dieux, & qu'elles attaquent le ciel mesme. Grotius l'explique autrement : il veut que cette maniere de parler, *montent jusqu'aux cieux,* soit pour dire qu'elles montent aux oreilles de Dieu, que Dieu les entend, comme Dieu luy-mesme dit de Sodome & de Gomorrhe, *Descendam & videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint.* Genes. 18. 21.

Ce ſont de beaux jeunes hommes qui ont des tuniques magnifiques & des manteaux ſuperbes, & qu'on voit toujours brillants d'eſſences] Homere veut qu'on juge du luxe & de la débauche de ces Princes par la magnificence de leurs valets. En effet des valets entretenus comme ceux-cy ne conviennent qu'à des gens dans le deſordre, & qui ne gardent ni meſures ni bornes. Les ſages ont des valets propres, & les fous en ont de magnifiques.

Page 591. *A fini une malheureuſe vie par une mort plus malheureuſe*] Il faut loüer la diſcretion d'Eumée, il n'explique point le genre de mort, parce qu'il eſtoit honteux & infame, car elle s'eſtoit penduë de deſeſpoir.

Page 592. *Je ſens bien la perte que j'ay faite*] C'eſt à mon avis le ſens de ce vers,

Νῦν δ' ἤδη τούτων ἐπιδεύομαι.

En perdant de ſi bons maiſtres, il a perdu tous les ſecours qu'ils luy fourniſſoient, & il a fallu qu'il y ait ſuppléé par ſon travail.

Et j'ay eu par leur bonté de quoy me nourrir, & de quoy aſſiſter ceux qui m'ont paru dignes de ſecours] On ne ſçauroit faire une plus grande injure à un Poëte que celle qu'ont fait à Homere quelques Poëtes qui ſont venus aprés luy, & qui ont détourné à

un ſens infame un vers plein de pudeur & qui renferme un grand ſentiment de pieté. Eumée reconnoiſt icy que c'eſt par la benediction que les Dieux ont répanduë ſur ſon labeur, qu'il a eu de quoy vivre largement, & de quoy aſſiſter les gens de bien. αἰδοίοισι ἔδωκα, ſignifie proprement *j'ay donné aux gens dignes de reſpect & de conſideration pour leur vertu.* αἰδοίοισιν, ἀνδράσιν αἰδοῦς ἀξίοις. Et voicy comme Heſychius l'a fort bien expliqué. αἰδοῖος, δίκαιος τίμιος, αἰδοῦς ἄξιος. αἰδοῖος *ſignifie un homme de bien, honorable, digne de reſpect.* Et il adjoute, *Homere ſe ſert auſſi de ce mot pour dire celuy qui a une ſorte de honte, pour un mendiant.* Et c'eſt-là le ſens qu'Homere luy donne dans ce paſſage. Mais l'un vient de l'autre, les pauvres viennent de Dieu, & par là ils ſont dignes de conſideration.

Page 593. *Je ne prends plus plaiſir à en parler ni à en entendre parler*] C'eſt le ſens de ce vers, οὐ μείλιχον ἐστὶν ἀκοῦσαι, *Ce n'eſt pas une douceur pour moy. Non dulce eſt.* Car il ne faut pas joindre μείλιχον avec les mots ἔπος & ἔργον du vers ſuivant.

C'eſt donc depuis voſtre enfance que vous eſtes éloigné de voſtre patrie!] Car Eumée vient de dire qu'il fut élevé encore enfant avec la plus jeune des filles de Laërte.

Page 594. *Les nuits sont fort longues*] Homere a toujours soin de faire remarquer la saison où l'on est. Les nuits estoient fort longues, car l'automne estoit desja fort avancée.

Le trop dormir lasse & fait mal] Le bon Eumée débite icy un aphorisme de medecine, mais un aphorisme que l'experience enseigne. Le trop long sommeil fait le mesme effet que les trop longues veilles, car il épuise & dissipe les esprits. Hippocrate a dit encore plus fortement qu'Homere, *Le sommeil & les veilles, quand ils sont excessifs, sont une maladie.* Aphoris. liv. 7.

Page 595. *Prend un plaisir singulier à s'en souvenir & à en parler*] Cela est tres certain, & la cause de ce plaisir est l'idée qu'a celuy qui raconte ce qu'il a souffert, qu'il sera loüé de sa patience, de sa prudence, & qu'on le regardera comme un homme favorisé du ciel, puisqu'il l'a tiré de tant de dangers où mille autres auroient peri.

Au de-là de l'isle d'Ortygie est une isle appellée Syrie] L'isle d'Ortygie c'est Delos, une des isles Cyclades dans la mer Egée. Et l'isle de Syrie, qui est aussi appellée *Syros*, est un peu *au de-là* ou *au dessus*, c'est à dire vers l'Orient par rapport à Eumée qui parle & qui est à Ithaque. C'est pourquoy Ho-

mere dit fort bien qu'elle est Ὀρτυγίης, καθύπερθε, *au dessus, au de-là d'Ortygie.* Car selon tous les Geographes elle est à l'orient de Delos, comme on le verra dans la Remarque suivante. Il ne faut pas confondre cette isle de *Syros* avec celle de *Scyros* qui est au nord de l'Eubée.

C'est dans cette isle que se voyent les conversions du soleil] Voicy un passage tres important. M. Despreaux dans ses Reflexions sur Longin a fort bien refuté la ridicule Critique que l'Auteur du Parallele, homme qui estoit tres ignorant en Grec, en Latin, & sur-tout en Geographie, avoit faite contre Homere, c'est à dire, contre le pere de la Geographie, en l'accusant d'estre tombé dans la plus énorme bevûë qu'un Poëte ait jamais faite: *C'est,* dit-il, *d'avoir mis l'isle de Syros & la mer mediterranée sous le tropique; bevûë,* adjoute-t-il, *que les Interpretes d'Homere ont tasché en vain de sauver, en expliquant ce passage du Cadran que le Philosophe Pherecide, qui vivoit trois cents ans aprés Homere, avoit fait dans cette isle.* Il n'y a rien-là qui ne marque l'ignorance grossiere de cette Auteur, car il est également faux & qu'Homere ait placé l'isle de Syros sous le tropique, & qu'on ait jamais voulu justifier ce Poëte, en expliquant ce passage du Cadran de Pherecide qui ne fut fait que trois cents ans aprés. Mais je

suis faschée que M. Despreaux, qui réfute cette malheureuse Critique avec tant de raison & de solidité, ne soit pas mieux entré luy-mesme dans le veritable sens de ce passage, & qu'il se soit laissé tromper par une note d'Eustathe, qui luy a persuadé que ces mots ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο, veulent dire que *l'isle de Syros est au couchant de Delos ;* car c'est ainsi qu'Eustathe l'a d'abord expliqué, *κειμένη πρὸς τροπὰς ἡλίου, ἤτοι πρὸς τὰ δυτικὰ μέρη τῆς Ὀρτυγίας,* &c. *C'est à dire, que Syros est située au couchant du soleil, au couchant de l'isle d'Ortygie. Car* τρέπεσθαι, se tourner, *se dit du soleil pour* δύνειν se coucher. M. Despreaux devoit voir que cette explication est insoutenable, car il est absolument faux que l'isle de Syros soit au couchant de Delos. Aucun Geographe ne l'a jamais dit. Et comment Homere auroit-il pû le dire dans le mesme vers où il a dit Ὀρτυγίας καθύπερθεν, *au dessus* de l'isle d'Ortygie ; ce qui est *au dessus* ou *au de-là* de cette isle par rapport à Eumée qui est à Ithaque, ne peut jamais estre au couchant. Voicy comme en parle le sçavant Bochart dans sa Chanaan. liv. I. chap. XIV. *Eustathe se trompe quand il veut que par* ἡλίου τροπαὶ, *on entende le couchant, comme si l'isle de Syros estoit au couchant de Delos, car au contraire elle est au levant & non au couchant de cette isle. C'est la situation que luy donnent les Geographes, & il*

ne faut que ce vers d'Homere pour prouver que c'est sa veritable position, puisque Eumée, qui est à Ithaque, asseure que Syros est au dessus, au de-là d'Ortygie, ce qui seroit tres faux si elle estoit au couchant de Delos, Eumée auroit plustost dû dire en deçà. Il falloit donc s'en tenir à la seconde explication qu'Eustathe a adjoutée dans sa mesme Remarque, *D'autres*, dit-il, *expliquent ce passage en disant que dans l'isle de Syros il y avoit un antre qui marquoit les conversions du soleil*, c'est à dire les solstices, *& qu'on appelloit l'antre du soleil par cette raison. Et voilà ce qu'Homere entend par ces mots, où sont les conversions du soleil.* Voilà la seule veritable explication; elle merite d'estre esclaircie. Nous voyons par ce passage mesme que les Pheniciens avoient fait un long sejour dans l'isle de Syros; il est certain que le nom mesme de *Syros* vient des Pheniciens, comme nous le verrons plus bas, & nous sçavons d'ailleurs que les Pheniciens estoient tres sçavants en Astronomie, c'est de-là qu'il faut tirer l'explication de τροπαὶ ἠελίοιο, & il est aisé de voir que c'est ἡλιοτρόπιον, l'*heliotrope,* c'est à dire le *Cadran*, & par-là Homere nous apprend que les Pheniciens avoient fait dans cette isle un Cadran dont le style ou l'aiguille par le moyen de son ombre marquoit les solstices. Et comme c'estoit une chose fort rare & fort mer-

veilleuse dans ces temps-là, Homere fort curieux & fort instruit de tous ces points d'Antiquité, la marque comme une rareté qui distinguoit cette isle. Bien-tost aprés les Cadrans furent plus communs. Environ six vingts ans aprés Homere, l'Escriture sainte fait mention d'un Cadran qui estoit à Jerusalem, & qu'on appelloit le *Cadran d'Achas*, sur lequel Dieu fit en faveur de ce Prince que l'ombre retrograda de dix degrez. Ce Cadran marquoit les heures & non les solstices. Il y avoit donc des Cadrans avant celuy de Pherecide, qui ne fit le sien à Syros que deux cents ans aprés celuy d'Achas, & trois cents ans aprés celuy des Pheniciens, & par consequent pour expliquer ce passage d'Homere, on n'a eu recours qu'à ce Cadran des Pheniciens & nullement à celuy de Pherecide qu'Homere n'a jamais connu. Il me semble que cela est prouvé. Mais il y a plus encore, c'est qu'il y a bien de l'apparence que ce Cadran, que Pherecide fit à Syros trois cents ans aprés Homere, ne fut fait que sur les découvertes des Pheniciens, car Hesychius de Milet dans le livre qu'il a fait de ceux qui ont esté celebres par leur érudition, nous asseure que *Pherecide qui estoit de Syros mesme, n'eut point de maistre, & qu'il se rendit habile en estudiant quelques livres secrets des Pheniciens qu'il avoit recouvrez.* Je me flate que ce passage d'Ho-

Roys 4. 20. 2.

mere eſt aſſez eſclairci, & c'eſt par le ſecours que M. Dacier m'a donné.

On y nourrit de grands troupeaux de bœufs & de nombreux troupeaux de moutons] Ce qu'Homere dit icy de la fertilité de cette iſle & de la bonne temperature de ſon air qui en banniſſoit toutes ſortes de maladies, prouve que ce Poëte eſtoit parfaitement inſtruit de la nature de cette iſle & de ce qui luy avoit fait donner ce nom de *Syros ;* car, comme Bochart l'a fait voir, c'eſtoient les Pheniciens qui l'avoient ainſi nommée du mot *ſira,* comme ils diſoient pour *aſira,* qui ſignifie *riche:* ou pluſtoſt du mot *ſura* pour *aſura* qui ſignifie *heureuſe.* L'un & l'autre de ces deux mots marquent également la bonté de ſon terroir, & une marque certaine qu'il a connu la veritable origine de ce nom de *Syros*, c'eſt ce qu'il adjoute du long ſejour que les Pheniciens y avoient fait.

Et alors c'eſt Apollon luy-meſme, ou ſa ſœur Diane qui terminent leurs jours] C'eſt pour dire qu'ils meurent en un moment ſans aucune maladie & comme par un doux ſommeil.

Page 596. *Un jour quelques Pheniciens, gens celebres dans la marine & grands trompeurs*] Il paroiſt par ce paſſage & par ceux que j'ay deſja remarquez, qu'Homere eſtoit tres bien inſtruit des navigations des-

Pheniciens, qui aprés l'arrivée des Hebreux dans la terre de Chanaan, où ils furent conduits par Josué, n'ayant plus pour eux que cette lisiere qui est sur la coste, s'adonnerent encore plus qu'ils n'avoient fait à la marine, coururent toutes les costes de la mediterranée & les isles, allerent mesme jusques dans la mer Atlantique, & envoyerent des colonies en differents lieux.

Portant dans leur vaisseau beaucoup de choses curieuses & rares] Car les Pheniciens estoient les plus habiles ouvriers du monde en tout ce que demandent le luxe & la magnificence, tant pour les meubles que pour les bijoux, & ils portoient dans toutes les isles & dans tous les ports leurs curiositez dont ils faisoient un tres grand commerce. C'est pourquoy Isaïe dit, *Negotiatores Sidonis transfretantes mare.* 13. 2.

Il y avoit alors dans le Palais de mon pere une femme Phenicienme, grande, belle & tres habile] Je ne comprends pas ce qui a pû donner lieu à Eustathe de s'imaginer que cette femme Phenicienne estoit la propre mere d'Eumée; dans toute sa narration il n'y a pas un seul mot qui ne prouve le contraire. Eumée auroit-il avoüé si franchement la honte de sa mere, en la faisant paroistre non seulement débauchée, mais voleuse. En la monstrant par de si vilains cos-

tez, auroit-il osé dire πότνια μήτηρ, *veneranda mater*, comme il l'appelle dans la suite? Je sçay bien que c'est l'épithete ordinaire que les enfants donnent à leur mere pour marquer le respect qu'exige cette qualité. C'est ainsi que la mere d'Irus est appellée πότνια. Mais on ne s'en serviroit point en parlant d'une personne si vicieuse.

Malheur ordinaire aux personnes mesmes les plus habiles qui se sont laissé abuser] C'est une verité constante, dés qu'une personne s'est laissée corrompre, elle est livrée à son corrupteur, elle n'a plus de volonté, & quelque habile qu'elle soit d'ailleurs, elle dépend absolument de celuy qui l'a abusée.

Page 597. *Et fille d'Aribas*] Aribas nom Phenicien tiré du nom *Azrubaal*, d'où l'on a fait *Asdrubal*. Bochart.

Page 598. *Je vous apporteray tout l'or qui se trouvera sous ma main*] Voilà une franche voleuse domestique. Comment peut-on croire qu'Eumée eust parlé ainsi de sa mere!

J'éleve dans le Palais le jeune Prince] Ce n'estoit donc pas sa mere, mais sa gouvernante. Comment Eustathe peut-il s'imaginer que si cette Phenicienne eust esté la mere d'Eumée, elle eust pû se resoudre à le

livrer à ces Pheniciens, afin qu'ils allassent le vendre?

Page 599. *Et ma mere mesme*] Cette mere est donc differente de cette Phenicienne, il dit mesme πότνια μήτηρ, *veneranda mater.* Cette épithete si respectueuse convenoit-elle à une femme si méprisable!

Page 600. *Je la suivois avec innocence sans connoistre mon malheur*] On demande comment Eumée, qui estoit un enfant à la lisiere quand il fut enlevé, a pû sçavoir tout ce qu'il vient de raconter! car il n'estoit pas en estat d'avoir la moindre attention à ce qui se passoit, ni de rien remarquer, cependant voilà une narration fort circonstanciée. On répond que les Pheniciens, qui l'avoient vendu, avoient sans doute conté toute cette histoire à Laërte, & qu'Eumée l'avoit apprise de luy.

Page 601. *Sur le soir le mesme vent nous poussa à Ithaque*] Ainsi Homere compte que par un bon vent on peut arriver en six jours & demi de l'isle de Syros à Ithaque.

Page 602. *Cependant Telemaque & ses compagnons arrivent au port*] Nous avons vû à la fin du II. Liv. que Telemaque parti d'Ithaque fort tard & long-temps aprés le coucher du soleil, arrive le lendemain à Pylos aprés le lever de l'aurore. Et icy le mes-

me Prince, arrivé de bonne heure de Pheres au port de Pylos, s'embarque long-temps avant le coucher du soleil, & il n'arrive que le lendemain matin. Il est donc quelques heures de plus à faire ce trajet, mais il faut se souvenir, comme je l'ay desja dit au commencement du III. Livre, qu'icy il prend un détour pour arriver à la coste septentrionale d'Ithaque & pour éviter les embusches des Poursuivants.

Page 604. *C'est chez Eurymaque fils du sage Polybe*] Il croit qu'il sera mieux & plus seurement chez cet Eurymaque qui de tous les Poursuivants estoit celuy qui valoit le mieux, mais il ne persiste pas dans ce sentiment, comme nous l'allons voir dans la suite.

On vit voler à sa droite un autour] Cet oyseau paroissant tout à coup lorsque Telemaque achevoit ce qu'il vient de dire, ne pouvoit pas manquer d'estre un augure des plus marquez. On voit bien que la colombe designe les Poursuivants timides, & qu'Ulysse est designé par l'autour.

Page 605. *Theoclymene tirant en mesme temps ce jeune Prince à l'escart*] Car il ne vouloit pas que personne entendist l'explication qu'il alloit donner de cet augure, de peur qu'on ne le divulgast dans la ville, & que les Poursuivants n'en profitassent pour se mettre à couvert.

Il n'y a point dans Ithaque de race plus royale que la vostre. Je vous prédis donc] Theoclymene explique en peu de mots cet augure de peur d'estre entendu. Voicy ce qu'il veut dire. Il y avoit à Ithaque plusieurs Princes, mais la maison d'Ulysse estoit la dominante. Cet autour est une espece d'aigle, & le Roy des oyseaux. Il est donc envoyé pour celuy qui a la principale autorité, & par consequent il n'est envoyé que pour Ulysse. Et comme ce Roy des oyseaux plume la colombe, de mesme la maison d'Ulysse aura le dessus sur tous les Poursuivants. Il explique plus clairement cet augure dans le XVII. Liv. en parlant à Penelope. Car il luy dit qu'Ulysse est caché dans Ithaque, & qu'il se prépare à se venger.

Page 606. *Je vous prie de mener chez vous cet hoste que je vous confie*] Il vouloit d'abord l'envoyer chez Eurymaque, mais l'explication que ce Theoclymene luy a donnée de cet augure, luy ayant fait connoistre que c'est un grand devin, il change de sentiment, de peur qu'il ne luy arrive de faire devant cet Eurymaque quelque prédiction, qui nuiroit à ses affaires, ou qui peut-estre mesme seroit nuisible à son auteur.

Fin du Tome Second.

Fautes & Omiſſions à corriger.

Page 80. aprés ces paroles, que les Grecs avoient baſtie au devant de leurs vaiſſeaux. *Adjoutez :* Mais cette remarque n'eſt pas entierement juſte, car Homere ne dit pas formellement que cette montagne tomberoit veritablement ſur la ville des Pheaciens; mais il fait entendre qu'elle menaceroit d'y tomber, & que cette ville ſeroit couverte d'une montagne qui menaceroit toujours de l'eſcraſer. C'eſt ainſi que Neptune s'explique luy-meſme dans le Liv. XIII. Et l'on ne voit pas meſme que cette menace ait eſté effectuée. Homere donne lieu de penſer que le repentir des Pheaciens & le ſacrifice qu'ils offrirent à ce Dieu l'empeſchent d'achever ſa vengeance.

Page 87. à leurs ſecours. *Liſez*, à leur ſecours.

Page 138. par contradiction. *Liſez*, par contraction.

Page 548. Voilà comme il déguiſe ſon arrivée à l'iſle d'Ogygie chez Calypſo. *Liſ.* Voilà comme il déguiſe ſon arrivée à l'iſle de Scherie chez Alcinoüs.



